1.0000

O GUESA.

O GUESA:

DE

JOAQUIM DE SOUSANDRADE.

LONDON:

PRINTED BY COOKE & HALSTED,

THE MOORFIELDS PRESS, E.C.

ERRATA.

Pag.	Linha.	
4	33	(Ao que do oceano sobe, avista a curva
9	32	Do anthropophago Humáua se partindo
«	34	(Na selva os berros do jaguar fragueiros,
10	2	No espaço; o resomnar da pedra bruta;
12	2	Como de sombra e solidão me enlucto.
13	26	Qual um lume saudoso; d'esperança
14	17	Se desincantam no abhorrecimento,
15	23	Os reconheço, crede e tende certa,
«	44	Cuja antiga lembrança punge e corta.
17	3	E' com tacito horror que á noite madida
«	21	O' terra ! umbroso e unico conviva
«	44	A rotação sombria: as sombras mudas
22	22	Mânes, que para além das serras foram.
26	15	. . . . Templos meus, flor em flor,
45	43	Da selva a sombra, ondeando aguas sonoras.
47	28	. . . . Ás grutas dos incantos,
48	10	. . . . Vejo—doirado raio
53	9	Onde passa o relampago, qual essas
54	16	Nas margens alevantam grandes brados
56	9	E' o sol pôsto, e a lua abandonada
«	38	Tantas venturas, tantos mimos castos !
61	18	Na lucta dos villões co'os nudos bravos !
62	23	E' aqui, n'estes ermos incantados,
«	37	De verdes frondes, brandos aos galernos,
65	35	Turvo, trémulo acorda, esplende o rio.
67	11	E partiu. Ainda a vi,—meiga e luzente.
72	1	Ao formoso animal, cedendo ás redeas
74	13	Ao em tôrno da luz as borboletas:
86	4	Que emmudece jamais, aos sons, aos brados
137	41	Sem verem que só quando se descroam
164	20	Transporta, a lhe luzir, do mundo ao meio?
175	7	Vê—quão puros que exilam-se nos ares !
«	17	Da noite, a lamentosa Voz . . . . dos mares.»
176	38	Vagueia um a outro bordo solitario
195	31	Ai ! dos paes falta o amor, do berço o incanto
199	8	Do nascimento, alegra-se elle e existe
200	27	E o d'illusão, melhores) se voltara
214	3	Que hi parou, que descansa e o errar não finda.»
259	17	. . . . (.Diocleciano, fogo bebeu !)
301	41	Assim depois não visse o incanto opposto:
315	17	Maiores as estrellas, se derrama
316	35	Ateam sacra luz dos seus altares,

2

ERRATA.

Pag.	Linha.	
6	30	Trescalam luzenegros aromosos,
«	32	Penetram enlaçando-se viçosos !
7	42	Beijando o filho caro; e no seu canto,
«	44	Se ella queixa-se, apenas diz: existo.
8	22	Solemnes calmas—quando além desmaia
11	36	Qual um sonho do mal, não se perturba
16	22	Foi Chatterton, oh Deus ! que encontrou negra
23	40	Alegram, divinisam, sobre os cumes
24	24	Ora, o Guesa que sempre se sentia
32	34	. . . . . E' Lindoya, Moema,
42	14	Complice é quem protrae, torcendo o labio,
53	28	Sobre a revolução da natureza,
54	7	Viu-a ! . . do estado seu, ai, doe-te! doe-te !
63	12	Portico os troncos da syphonia-elastica;
73	5	Cessara o vasto incendio, que em ventosa
81	31	—Aos ceus escuta ? os ares são gementes;
«	32	—A' terra ? olvida os ceus. E elle escutando
82	20	Era vencido o vencedor de abysmos,
88	10	Suas; os Guesas, não. Já nem memoram
93	39	Sobre os tectos de palha, multicores
«	42	As horas, quando a terra na harmonia !
95	40	Bella qual pavilhões de Salomão !
102	9	Ia da estrada. Ao natural embalo
135	5	Gloria, ao través da terra, presentida,
199	32	Não sentis-vos tão só á carne o umbror ?
207	5	«E corro á minha gloria . . . das miragens
213	14	Em doce combustão desperto estava
214	4	O Potomac além, tardo o occidente,
221	38	Repassa ao coração mortal tristeza;
239	37	. . . . . E' a nova,
253	5	(*Old Pará* Pond . . . .
255	4	(Forcas diabeticas-caudinas . . .
«	37	ante a campanha de Waterloo:)
256	8	. . . . . A «*purring match*» !
259	28	(Barbaria saindo do Ceará; . . .
267	12	Oh minha mãe ! quão breves são, quão breves
277	42	Se extincta, ha treva e os homens prostituem.
279	1	O mystico velamen, que não arde,
293	34	Que no hóspede bemvindo todos creiam !
304	3	Honra-o, continuador, Tupak-Yupánki.
305	16	Paulo ! Paulo ! o mysterio se descerra.
«	28	Era um deus-coração o Sol, que amava-os
309	14	E na prisão, d'infernos que o consomem,
310	25	Os limeños aromas, qual abrissem
331	23	Nas argentinas aguas, navegando
332	34	A que interrompes, divinal, a historia
335	28	Pobre, das crenças do destino nosso,
336	38	—Ser possivel, da gloria á servitude

O GUESA.

"La victime était un enfant enlevé de force à la maison paternelle, dans un village du pays connu aujourd'hui sous le nom de San Juan de los llanos. C'était le guesa, ou l'errant, c'est-à-dire la créature sans asile ; et cependant on l'élevait avec un grand soin dans le temple du soleil jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de quinze ans. Cette période de quinze années forme l'indiction dite des Muyscas.

"Alors le guesa était promené processionnellement par le suna, nom donné à la route que Bochica avait suivie à l'époque où il vivait parmi les hommes, et arrivait ainsi à la colonne qui servait à mesurer les ombres équinoxiales. Les xèques ou prêtres, masqués à la manière des Egyptiens, figuraient, le soleil, la lune, les symboles du bien et du mal, les grands reptiles, les eaux et les montagnes.

"Arrivée à l'extrémité du suna, la victime était liée à une petite colonne, et tuée à coups de flèches. Les xèques recueillaient son sang dans des vases sacrés et lui arrachaient le cœur pour l'offrir au soleil."

—L'Univers, *Colombie*.

Humboldt (*Vue des Cordillères*) mais scientificamente escreve a historia assim :

"Le commencement de chaque *indiction* étoit marqué par un sacrifice dont les cérémonies barbares, d'après le peu que nous en savons, paroissent toutes avoir eu rapport à des idées astrologiques. La victime humaine étoit appelée *guesa*, *errant*, *sans maison*, et *quihica*, *porte*, parceque sa mort annonçoit pour ainsi dire l'ouverture d'un nouveau cycle de cent quatre-vingt-cinq lunes. Cette dénomination rappelle le Janus des Romains placé aux *portes* du ciel, et auquel Numa dédia le premier mois de l'année, *tanquam bicipitis dei mensem*. Le *guesa* étoit un enfant que l'on arrachoit à la maison paternelle. Il devoit nécessairement être pris d'un certain village situé dans les plaines que nous appellons aujourd'hui les *Llanos de San Juan*, et qui s'étendent depuis la pente orientale de la Cordillère jusque vers les rives du Guaviare. C'est de cette même contrée de l'*Orient* qu'étoit venu *Bochica*, symbole du *soleil*, lors de sa première apparition parmi les Muyscas. Le *guesa* étoit élevé avec beaucoup

de soin dans le temple du soleil à Sogamozo jusqu'à l'âge de *dix* ans : alors on le faisoit sortir pour le promener par les chemins que Bochica avoit suivis, à l'époque où, parcourant les mêmes lieux pour instruire le peuple, il les avoit rendus célèbres par ses miracles. A l'âge de *quinze* ans, lorsque la victime avoit atteint un nombre de *sunas* égal à celui que renferme l'*indiction* du cycle muysca, elle étoit immolée dans une de ces places circulaires dont le centre étoit occupé par une colonne élevée.

. . . . . .

" Lors de la célébration du sacrifice qui marquoit *l'ouverture* d'une nouvelle indiction, ou d'un cycle de quinze années, la victime, *guesa*, étoit menée en procession par le *suna*, qui donnoit son nom au mois lunaire. On la conduisoit vers la colonne qui paroît avoir servi pour mesurer les ombres solsticiales ou équinoxiales, et les passages du soleil par le zénith. Les prêtres, *xèques*, suivoient la victime : ils étoient masqués comme les prêtres Egyptiens. Les uns représentoient Bochica, qui est l'Osiris ou le Mithras de Bogota, et auquel on attribuoit trois têtes, parceque, semblable au *Trimurti* des Hindoux, il renfermoit trois personnes qui ne formoient qu'une seule divinité : d'autres portoient les emblèmes de *Chia*, la femme de Bochica, Isis, ou la lune ; d'autres étoient couverts de masques semblables à des grenouilles, pour faire allusion au premier signe de l'année, ata : d'autres enfin représentoient le monstre *Fomagata*, symbole du mal, figuré avec un œil, quatre oreilles et une longue queue. Ce Fomagata dont le nom, en langue *chibcha*, signifie *feu* ou *masse fondu qui bouillonne*, étoit regardé comme un mauvais esprit. Il voyageoit par l'air, entre Tunja et Sogamozo, et transformoit les hommes en serpens, en lézards et en tigres. Selon d'autres traditions, Fomagata étoit originairement un prince cruel. Pour la succession à son frère, *Tusatua*, Bochica l'avoit fait traiter, la nuit de ses noces, comme Uranus l'avoit été par Saturne.

" Nous ignorons quelle constellation portoit le nom de ce fantôme ; mais M. Duquesne croit que les Indiens y attachoient le souvenir confus de l'apparition d'une comète. Lorsque la procession, qui rappelle les *processions astrologiques* des Chinois et celle de la fête d'Isis, étoit arrivée à l'extrémité du suna, on lioit la victime à la colonne dont nous avons fait mention plus haut : une nuée de flèches la couvroit, et on lui arrachoit le cœur pour en faire offrande au *Roi Soleil*, à Bochica. Le sang du *guesa* étoit recueilli dans des vases sacrés."

CANTO PRIMEIRO.

1858.

Eia, imaginação divina!
Os Andes
Volcanicos elevam cumes calvos,
Circumdados de gelos, mudos, alvos,
Nuvens fluctuando—que espectac'los grandes!
Lá, onde o poncto do kondor negreja,
Scintillando no espaço como brilhos
D'olhos, e cae a prumo sobre os filhos
Do lhama descuidado; onde lampeja
Da tempestade o raio; onde deserto,
O azul sertão formoso e deslumbrante,
Arde do sol o incendio, delirante
Coração vivo em céu profundo aberto!

"Nos aureos tempos, nos jardins da America
Infante adoração dobrando a crença
Ante o bello signal, nuvem iberica
Em sua noite a involveu ruidosa e densa.
"Candidos Incas! Quando já campeiam
Os heroes vencedores do innocente
Indio nú; quando os templos s'incendeiam,
Já sem virgens, sem oiro reluzente,
"Sem as sombras dos rêis filhos de Manko,
Viu-se. . . (que tinham feito? e pouco havia
A fazer-se. . .) n'um leito puro e branco
A corrupção, que os braços estendia!
"E da existencia meiga, afortunada,
O roseo fio n'esse albor ameno
Foi destruido. Como ensanguentada
A terra fez sorrir ao céu sereno!
"Foi tal a maldicção dos que caidos
Morderam d'essa mãe querida o seio,
A contrahir-se aos beijos, denegridos,
O desespêro se imprimil-os veiu,—
"Que resentiu-se, verdejante e válido,
O floripondio em flor; e quando o vento
Mugindo estorce-o doloroso, pallido,
Gemidos se ouvem no amplo firmamento!

"E o Sol, que resplandece na montanha
As noivas não encontra, não se abraçam
No puro amor; e os fanfarrões d'Hespanha,
Em sangue edeneo os pés lavando, passam.
"Caiu a noite da nação formosa;
Cervaes romperam por nevado armento,
Quando com a ave a côrte deliciosa
Festejava o purpureo nascimento."
Assim volvia a olhar o Guesa Errante
Ás meneiadas cimas qual altares
Do genio patrio, que a ficar distante
S'eleva a alma beijando-o além dos ares.
E enfraquecido o coração, perdoa
Pungentes males que lhe estão dos seus—
Talvez feridas settas abençoa
Na hora saudosa, murmurando adeus.

Porém, não s'interrompa esta paisagem
Do sol no espaço! mysteriosa calma
No horizonte; na luz, bella miragem
Errando, sonhos de doirada palma!
Eia, imaginação divina! Sobre
As ondas do Pacifico azulado
O phantasma da Serra projectado
Aspero cincto de nevoeiros cobre:
D'onde as torrentes espumando saltam
E o lago anila seus lençóes d'espelho,
E as columnas dos picos d'um vermelho
Clarão ao longe as solidões esmaltam.
A fórma os Andes tomam solitaria
Da eternidade em roto vendaval
E os mares compellindo procellaria,
Condensa, altiva, indomita, infernal!
(Ao que do oceano sobe, avista a curva
Perdendo-se lá do ether no infinito,
Treme-lhe o coração; a mente turva
S'inclina e beija a terra—Deus bemdicto!)
Ou a da noite austral, co'a flor do prado
Communicando o astro; ou a do bronco
E convulsivo se annellar d'um tronco
De constrictor, o paramo abrazado!

E o deus no espaço, em fulgorosas vagas
Repercutida a luz no céu profundo,

Dos Andes a descer fugia as plagas
Da morte o filho. O encontrareis no mundo:
Ora sorrindo o riso dos amores,
Que ao peregrino incantam corações;
Ora chorando as tão saudosas dores,
No tum'lo debruçado das nações.

Elle entrega-se á grande natureza;
Ama as tribus; rodeiam-n'o os selvagens;
Trémulo o Amazonas corre; as margens
Ruem; os ecchos a distancia os pesa.
Ama, accesa a planicie, em lentejoilas
Luzindo as florezinhas verticaes;
Dorme á sombra de mysticas papoilas,
Huivo o vento volvendo os florestaes.
Escuta hymnos d'além; voa á corrente
Dos pongos, que retumbam no deserto;
Do calix pende ao rir d'enlêvo aberto
Da flor, que se desata enrubecente—

"Flor solar! Susurrantes ao meio dia
As abelhas na selva, na espessura
Reina o viver—Oh! bella creatura!
A luz dos olhos teus é tão sombria! . . .
"Se comprimem-se os membros palpitantes
A passal-os em si, ou são delirios
Dos incantos, ou candidos martyrios
Dos desejos instando co'os instantes,
"Não sei. Mas, tincto de coral o rosto,
Em doce incarnação, qual se se abrissem
No coração jardins e que florissem
Do matiz vivo, puro e não composto,
"Desce o vago dos céus, desce no enlêvo
Crepuscular e á doce transparencia
Das rosas namoradas da innocencia . . .
—Ser e não ser."—Adeuses eu descrevo:
Adeuses, co'a gentil philosophia,
Com toda a metaphysica inspirada
De Platão o divino; que em poesia
Possa caber n'esta soidão sagrada.
Descrevo a embriaguez d'elyseos sonhos
E as tão formosas coisas, de tal sorte
Das mãos dos céus seraphicos risonhos,
Caindo meigas entre a origem e a morte.

Nossa alma eterna pelas rayas erra
Dos desterros da vida s'extinguindo;
Depois, qual o estou vendo estar luzindo,
Vem ver-se o sol; depois, ao diabo, á terra . . .
Oh! de amor quantas c'roas delirantes!
Florchammeja das mattas o docel,
Doiram-se fructos, fendem-se, brilhantes
Gottas vertendo d'ambrosiado mel!
Concertam passarinhos na ramagem
Co'os rumores, que ouviram no paraiso
Os primeiros amantes—mansa aragem,
Ondas frescas, a sombra, o amor, o riso,
Saudosa sesta, no iris da corrente
Visagens, a que perde-se e desalma
Bella fórma compondo a adolescente,
Sons na ribeira, no deserto a calma—
Quando acorda-se á voz da natureza,
Do beija-flor nas azas que a solteira
Co'o mavioso langor d'esta palmeira
Derrama em torno á magica belleza!
Os assombrados olhos lhe branqueiam
Qual o voar da borboleta, errantes
Entre cilios umbrosos, que os diamantes
Em al scentelha ignivoma incendeiam;
E param, meigos da fatal meiguice
De Vesper em seu centro de vapores.
Ella entrega-se e exhala qual as flores
E, de a colhêrem na soidão, bemdiz-se.
Ella é qual a baunilha, seus cabellos
Trescalam luze-negros aromosos,
Rosam-lhe os risos flor, e os braços bellos
Penetram em laçando-se viçosos!
Aqui não são as nuvens, que desmaiam
Nas auroras de amor vãs outomnaes;
Aqui dardeando os raios, onde cáiam
Levam a morte ou gózos perennaes:
Que olhos tão puros não, nunca entornaram
Do fogo interno tantas claridades,
Iris de tanta luz, que se geraram
No amor do sol co'as bellas tempestades:
Móveis noites d'estrellas que fagulham
Toda existencia, o reino dos sentidos
Passando ao coração, e nos ouvidos
O fracasso dos pongos que marulham!

Seguide-a: lucta brava, mimos — hoje
Se ella voa veloz e peregrina,
Corça esbelta espantada na campina,
Perseguí—que amanhan já menos foge:
Volta o agil pescoço, n'um pé lindo
Balanceia confusa, e sorridente
Ireis vel-a; mas, quando obediente,
Aconselho-vos, dai tudo por findo. . .
Ou morrereis! que são divinas faces
Onde alvorecem as mais puras rosas:
Não ha na varzea acacias tão cheirosas,
Nem frechas tão brilhantes, tão fugaces!
Oh! precisa-se ver como, rendida
Ao grande amor, a Brazileira esquiva
Tem extremos! e como enternecida
Estende a pomba o collo compassiva!
Bella qual este sol dos grandes climas
Do seu paiz, ella é fiel e nobre:
Mas irradia e luz—coriscos sobre
Nossa ilha verde de florentes cimas,
Se mal suspeita uma rival! em zelos
As vaporosas roupas desampara,
E com lividas faces olha e encara
Ao tyranno! s'embrulham seus cabellos,
Abandona-se á dor. Accesa quanto
Inflammavel, simelha de vingança
Furiazinha ferida, na esperança
Do coração, na fonte do seu pranto.
Irada sem ser fera, qual a bella
Garça offensiva pelas azas, rudas
Na doce alvura, as horas suas mudas
Começam de ir. Então, não ha mais vel-a;
Porque nas sombras pela noite, occulta
Qual o foi para amor, ella sozinha
Comprime a fronte d'anjo, se amesquinha
E na rede embalada se sepulta:
Que bem julga-se envilecer chorando
Ante quem a roubou d'uma existencia
Feliz, lançando-a na fatal demencia
Em que ella está, perdida. Então cantando
A vereis, se passardes sem ser visto,
Beijando o filho charo; e no seu canto,
N'essas notas finaes, longas do pranto,
Se ella se queixa, apenas diz: existo.

Casa onde caiu raio, onde a scentelha
Deixa o formoso olhar, Mima! Calou-se
A mãe-preta que assenta-se aos pés d'ella,
E bôas novas ninguem mais lhe trouxe.
Oh, ella tem razão! Mas, vingativa
Nos serpentinos impetos ainda
E nunca se deshonra. A noiva finda,
Começa a viuvez meditativa.
A viuvez do amor desesperado
Da que cedeu, que fez dos braços leito
De sonhos, e que vê sobre seu peito
Altar de um deus por *outra* derribado:
Da que sôlta correu, virgem, menina
Do paramo e do vall', qual o perfume
Sobre os raios do sol, na adamantina
Fonte mirou-se . . . e como se resume!
A viuvez da que desperta e cerra
Os olhos de vergonha—na fraqueza
Em que os seios s'inflammam da belleza
E o desincanto que encontrou na terra.

Tal bonina quereis, pura, cheirosa?
Solemnes calmas—quando se desmaia
O areial vasto de deserta praia,
Vede-a banhar-se, esplendida, donosa,
Nas ondas de oiro e luz Uyara bella!
Rosea a tarde—da porta no batente,
O dia pelos montes decrescente
Trazendo mil saudades á donzella!
Quem a não ama! se ella é tão suave
Na indolencia d'essa hora! a luz que emana
Dos céus n'ella reflecte, o trino da ave
E o brando olor da terra americana.
E no silencio esvaem-se-lhe infermos
Lentos olhares seus, meiga violeta
Inspirações da vária borboleta
Do bosque a anoitecer nos fundos ermos.
Ou inda, ainda mais bella, se enlanguece
Rindo-se ás nuvens-sonhos lhe adejando
Do cachimbo doirado, e s'embalando
Em lascivos quebrantos adormece!

Realça mais o quadro a sombra escura;
Approximai-vos, pois, que nos ardores
Da sesta é doce a inclinação das flores

Do aroma ao pêso e á somnolenta alvura.
N'um abandono voluptuoso dorme
A bella natural do clima ardente,
Uma alva perna a lhe pender luzente
Da varanda de plumas multiforme:
Tonteia a fronte além, raptos remontam
Pensamentos aos céus . . . . olhai, que seio
Almo e tão branco entumecendo ao meio
D'um corpo a viçar lirios, que desponctam
Ao fogo eterno! larvas d'outros mundos,
De que n'este vos dão tremenda idéa
Os danteos tratos com que amor se ateia
Na alma, vedando os pomos rubicundos!

Se fructa preferis de travo agreste,
Ou peixe-electrico a lampear nas aguas,
Ou d'ave andando ao sol que a punge e veste,
Altivo collo e longe ouvidas mágoas:
Dos festins funebres, ritual piedoso
Á sombra circular dos arvoredos,
Fogosa Indiana manitô saudoso,
Suspira e escuta ao zephyro os segredos;
Á florea margem renovando as tranças,
Luzindo o olhar de lago puro e morno,
Das cruas provas, em ruidosas danças
A *apresentada*, roda a amor em torno;
A flor colhei dos troncos, tão selvagem,
Tão vagabunda, que nos galhos mora,
Que assalta as brenhas, que anda em ciganagem,
E co' o ramo espriguiça-se na aurora;
Vogai nas balsas co' a Purú boyante;
Co' a Miranha no monte ide fugindo
Do anthropophago Humáua se partindo
Espectro.—
Meia noite! O Guesa Errante
(Na selva os berros do jaguar fragueiros,
Nas plumbeas praias da deserta Ronda
Colhendo o lanço os ledos marinheiros),
Do seu banho nocturno agora da onda
Se separava. Assobiando os ventos
Nas encostas sonoras, lhe enxugavam
Os seus negros cabellos, que agitavam
Qual ondulam sombrios movimentos
Sobre o Solimões pallido. Elle escuta:

Auras surdas; diaphanas alfombras
No espaço; o resomnar da pedra bruta;
E entristeceu.

Contemplação nas sombras:
"Não foste ainda o Lethes. . . Aqui, d'onde
Veloz gavião-real, prendendo a cobra
Que esfusia e debate-se, desdobra
No ar as azas serenas e responde
" Com grita ovante ao s'escorjar violento
Do reptil, sobre o espaço ora o soltando
Em convulsão brilhante, ora sedento
E livido o seguindo e o retomando——
" Á dor sua abraçado, no martyrio
Do que dobra ao bater do pensamento
E não pre-sente vir-lhe o esquecimento
Nem dos céus, nem da morte ou do delirio,
" O homem descansa. Uma ave se desata
E desdenha ao rochedo; e elle ahi, preso
Pelas cadeias do seu proprio pêso
Une-se á terra . . . condição ingrata!
" Oh, ironia! o fazem miseravel
E abrem-lhe os olhos! para que?—
Estrellas,
Scintillai! scintillai!—Vermelhas velas
Passando pela sombra permeavel,
" O pescador, ficando mudo, as toma
Pelo vulto phantastico descendo
Da mãe do rio, flúida estendendo
As fórmas na onda movel. Puro aroma
" Exhalam os seios naturaes! se cria
Um filho n'elles. A maior aurora
Que precedeu ao sol, foi n'esta hora
Que s'incarnou nos braços de Maria!
" Descei, raios da noite! O dia é claro,
E pode mesmo ser talvez mais bello!
Porém a noite etherea traz o sêllo
Do coração ao sentimento charo.
" Quanta augusta mudez! Oh! é verdade,
Não é uma illusão, que está-se ouvindo,
Penoso deus, ao tempo dividindo
Lento o horario fatal da eternidade!
" Apagam-se no mundo agora as luzes,
Rompem-se as masc'ras e das vãs paixões

Os crimes s'erguem co'as exhalações
Do impuro estagno. Como tu seduzes,
" Deshonra! que os abysmos dos teus olhos
Da alma innocente as esperanças bebem!
Mudam as scenas dos jasmins a abrolhos,
E os amores resistem, porém cedem:
" *Doce degradação* do Bardo eterno—
Qual andorinha alegre que esvoaça
Por sobre o Paulo-Affonso, e passa e passa
Mirando-se gentil á flor do inferno:
" A onda estua, o turbilhão resoa
Pelo abysmo, o nevoeiro são bandeiras
D'iris de oiro brilhante, feiticeiras
Bellas azas de Lucifer; revoa,
" E passa, passa, e voa já mais rasa;
N'essa fascinação da quéda e as vozes
Já sente o palpitar d'aguas atrozes
A sorrir-lhe, a beijar-lhe as ponctas da aza—
" Ai adeus! e sumiu-se. N'um tormento
Vai das ondas levada. Mais uma hora,
Lá no fim da corrente eis que a devora,
Só, o abutre da dor.—N'este momento
" Os meus prazeres são co'a natureza,
É nas plagas inhospitas, co'a vaga
Que são as minhas festas, na tristeza
São as brisas da noite quem me afaga:
" Porque o destino e a dor do pensamento
Encontram aqui sempre alguma infinda
Consolação . . . mais dolorosa ainda—
Nossa alma é dupla sobre o isolamento!
" Os gózos seus aqui são solitarios,
Deus do passado! mas então as rosas
Não s'esfolham, tão murchas, tão penosas,
Da face púdica; os vestaes sacrarios
" Não penetram-se; o somno socegado,
Qual um sonho do mal, não se pertuba
Sitibundo de amor e embriagado
Na rosea taça, que s'eleva á turba. . . .
"Mas, quanta dor no amor! e que afflictivos
Dos outros corações não se alevantam
Prantos d'em tôrno ao meu! que o desincantam
Da luz, o apartam do bailar dos vivos.
" E fujo em vão: cá dentro, dentro escuto
Soluçar fundo . . . e não desagradeço;

Vê-se, como tão rapido anoiteço,
Como de sombra e solidão me enlucto.
" Entretanto horas ha, qual as que expiram
N'este instante através da minha vida,
Em que sinto correr grata e querida
Lagryma, orvalho de saudade. . .
Gyram,
" Talvez, sentem-se os circulos divinos
De azas no ar ineffaveis—Sancto Espirito !
Sobre o raio diaphano e sopito
Descei da noite de formosos hymnos ! . . .
" Do mundo despedi-me, está despido
O manto social que me trajava :
Eu direi a razão porque hei partido
Para longe de quanto eu mais amava.
" Esta alma acostumando-se ás estrellas,
Ás soidões aniladas, a exilar-se
Nas montanhas umbrosas, a embalar-se
Qual as aves do céu nas vascas bellas
" Do oceano a torcer os puros musculos
De seus hombros profundos, — que se riam
Os fatuos meteoros que desfiam
Á face de noctambulos crepusculos,
" Rompem-se as relações e (não odeio,
Que não possam ouvir-me) discordante
Só não fica esta Voz d'eterna amante,
Que dá soffrer e amar co'o mesmo enleio.
" Anda-se qual eu ando, sem confôrto,
Vendo a verdade nas divinas dores,
E n'estes astros, n'este abril de flores,
Somente espinhos—como no Mar-Morto
" Cingiam a onda e a desmaiada fronte,
Coroa unica'. . . . Eu que sou ? quem era ?
Ramo estalado ao sol da primavera,
Olhando os cumes do teu sacro monte,
" Filha eterna dos céus ! Oh ! ninguem queira
Saber o quanto pode ter passado
Um mudo coração que chega ao estado
Solitario, em que estou n'esta ribeira !
" Eu não conheço as affeições queridas
Da familia e do lar : as minhas mágoas,
Qual os sons d'estes rios, d'estas fraguas
N'este silencio morrem, vão perdidas,
" Sem a tão doce inclinação que leva,

Qual a veia dos valles, aos ouvidos
O puro mel de labios conhecidos —
A noite eu sou, consumo a minha treva.
" Mas, qual no exílio d'alma o vão suspiro
Parte-se, e as illusões abandonando
Do mundo sae, direito ao seu retiro
O jogador suicida, praguejando
" Contra os deuses e os homens, não me queixo
Da Fortuna e do Amor . . . candida presa
Que um filho d'aguia no doidar despreza
Dos delirios ao sol—em que inda o deixo.
" Porém, vós, que não tendes a serpente
Escamosa a morder-vos enrolada
No coração em sangue, quanto amada
Não será vossa vida d'innocente!
" Tambem frui no engano d'estes sonhos
D'alvejantes visões—azas radiosas
Velando em meu abysmo, mariposas
Nortes do errado mar . . . . Dias risonhos,
" Que não fazem senão que se resinta
Mais do negrume a sombra! Ainda eu amo:
Bem vês que ao meu inferno te não chamo;
Deixa-me só, na lagryma retincta
" Banhar a bella tarde, que se apaga
Dos olhos meus.—Atrás ficava a França,
Qual um lume saudoso; d'esperança
Novo lume eu seguia sobre a vaga,
" Onde eu era a tormenta! Eis o passado.
Quanto ao presente . . . . o gêlo, a morte existe
Fria entre mim e o mais, e mudo e triste
O céu, qual de minha alma repassado.
" Porém, que importa tudo isso?—quando
A acção divina desce, e com o que erra
Sêr orgulhoso, vem se unir na terra,
Sempre é infeliz o mixto resultando.
" Corro ao tumulo; as crenças namoradas
Venho esquecer aqui . . . nunca s'esquecem!
Surgem n'este horizonte interno aladas
As formosas saudades, apparecem
" Qual ledas aves d'Óssian voltejando
Sobre o escudo sonoro do guerreiro
Que seguiam ao valle. O desespêro,
A alma livre immortal dilacerando,
" A indifferença crea, irmã da morte,

Cega a esses lizes de que amores falam
Com saudosa magia, em que s'exhalam
Os seios das paixões da virgem forte,
" E a tarde sideral . . . cinza deixei-os,
Sem s'inflammarem, nem dos ventos serem;
Da saciedade livida a s'erguerem
N'um presente isolado, os bellos seios!
" Tremulos eram, eram travesseiros
Magos do sonho, e solidões formosas
Dos bem-queridos crimes feiticeiros
Do coração, que ás chammas enganosas
" Endoidece. Dos céus que então se digam
Os mil romances de virtude, clamam
As voragens por estes seios que amam,
Que eternisam desejos, que se ligam
" Ao sacrificio, e dos anhelos ternos
Se desincantam no abhorrecimento,
Céus! de desgôsto e frio tedio, infernos!
Do que nos deram de melhor . . ."

O vento
Murmurou, qual satanica risada
Que estalasse na treva.

" Então, se geram
Subtil remorso e a saudade amada—
Tal por divertimento nos fizeram . . . "
Ora o Guesa, talvez supersticioso
Do deserto, das sombras, d'essas vozes
Formidaveis da noite além nas fozes,
Estremeceu e despertou medroso:
Que é n'um lucido somno que as idéas
Prolongam-se mais fundas em nossa alma.

" Quem s'está rindo? ! . . eu devo com mais calma
Pensar . . . não são tão sós mesmo as areias. . . .
" E eu verguei ao pêso dos meus males—
Céus, quanto soffro! tenho consumido
Gotta por gotta do meu negro calix
O fel, de que acabei por ser nutrido . ."
Fôrça da solidão, eterna imagem
Contemplada nos céus, alma em acção,
Oh! sê divina! e vós, musas da aragem,
Vibrai as harpas da meditação!

" Eu falava nas coisas em que nunca
Devera de eu falar : é resignado
Que devemos sentir ser-nos quebrado
O coração, qual onda amára, adunca.
" Elemento de amor, dor, que devoras
Os que nutres, nos labios de um maldicto
O verbo teu será sempre bemdicto . . .
—Eis o risonho grupo das auroras !
"Não ; foi rara neblina quando move
De seu vapor as alvas fraldas bellas ;
Ainda o grito das aves sentinellas
Das horas do deserto, ao longe se ouve.
" Não esperei de viver tanto ! ha muito
Que está contado o número sombrio
Dos dias meus. Á beira d'este rio
Preso ás minhas ruinas se ainda nuto,
" È porque tenho de pagar favores
De muitas mãos, que foram recebidos
Por um prazo, que julgam-se perdidos,
Talvez, e são as sempre-vivas dores.
" Nunca os agradeci, como ha costume
De em cortezia agradecer-se a offerta :
Os reconheço, crede e tende certa,
Além da gratidão, que é flor do cume,
" A lettra—juros, capital.—Um dia,
Lembro-me agora, náufrago e perdido,
Porém só, na mudez minha e sombria
Fui á audiencia dos rêis ; fui recebido.
" Meu rosto juvenil tinha a belleza
Da morte prematura, uma lembrança
O silencio dos olhos e a tristeza,
Vago destino ou d'algum dia esp'rança.
" Eram os paes dos povos, fui. Somente
N'essa divida d'honra, a salvação
Do suicida e dos Afros mui dolentes,
Quizera eu bem sagrada discrição.
" Minha mãe virtuosa, ó liberdade,
Do coração amor ! voltei mais nobre !
Tal reservado offende á magestade,
Os rêis não correspondem-se co'o pobre.
" O que é de Cæsar, pela grande porta :
Na pequena e suspeita, o que é de Christo
Rev'lucionario eterno.—Um véu sobre isto,
Cuja antiga lembrança punge e corta.

" Bençams aos rêis, e maldicção aos réus,
Qual bem podiam de oiro ser as rosas.
—Não se apaguem da vida as tão formosas,
Mais rescendentes, os incantos meus,
" Sempre que nos libertam !
Quanto amarga
Teu fructo, impuro, doce amor ! se a amante
Com purpurino rir nos cinge adeante
Dos deuses ; se na adolescencia a carga
" Do coração é leve,—oh ! quanto é leve !
Se as volivolas horas desparecem
Na fuga esperançosa e nos parecem
As coisas rindo-se, esperai : em breve
" A sonda ao fundo toca da existencia :
A lia a tolda ; de incantados mares
As fadas vão-se e veem os negros ares ;
E vem de scorpio o dardo de violencia—
" Emmudecei ! perpétuas de virtude,
Onde o astro caiu da mocidade,
Por sobre a relva, mantos do attahude,
Rôxas coroas teçam de saudade !
" Foi Chatterton, meu Deus, que encontou negra
A aurora do viver, na luz doirada !
E então, sabeis o quanto é desgraçada
A dor sem causa ! nunca mais se alegra ;
" Faz-se o deserto dentro aqui, profundo,
Onde fluctua o coração sem norte ;
Em tôrno, outro deserto, em todo o mundo,
Por onde qual um vivo com sua morte,
" Passa-se ; e qual a funebre corrente,
D'eternidade humilde tributária
Rôlando ao mar a onda solitaria,
Já da velhice o frio se pre-sente,
" E que tudo ha passado, e nada falta,
Ou . . . é o mesmo . . . porque quando góza
Do repouso o mortal, se elle repousa,
Logo a implacavel Voz o sobresalta !
" Mas, ao sem rumo delirar dos passos
Em que, mau grado seu, lá vai descendo,
Affeiçoa-se em fim, ama os espaços,
Qual a nuvem d'outomno os percorrendo—

" Será pela leviana, quão formosa
Do amor e da discordia estrella, entrando

No céu, que se alvorota a harmoniosa
Ordem dos astros, que me está turbando? . . .
"E com tacito horror que á noite madida
Contempla-se esta morta, pelos póros
A vida transsudando em lindos, louros
Vermes, em que se transfigura esqualida;
"Sublimes Prometheus encadeiados
Dos rochedos no throno, ao largo olhando,
E o pensamento em voos desvairados
Glorias vãs da existencia reclamando!
"E eu tambem nasci, e emquanto queres,
Meu negro fio tece—ai! desconcerta
Teu manto vivo, que se andraja e esperta
N'este mysterio eterno—*reverteris*.
"Lei dolorosa . . . terra! terra! fôra
Tua esta divindade! mas, te vejo
Brinco das mãos de um sol, que em mudo beijo
No teu berço de sombras te devora:
"E a mosca, o sabio, a virgem planta altiva
Servindo nas delícias execradas,
O' terra! umbroso e unico conviva,
Do banquete infinito! degradadas
"São tuas creações! quando as consomes,
N'esse teu desespêro revolvida
Triste e no proprio seio a fartar fomes,
Dize, não sentes fundo a dor da vida?
"Mas, esqueço; me perco em vãos pensares,
E eu não posso parar: a Voz me brada
—Não é hi tua pallida poisada!—
De toda parte, de através dos mares,
"De através dos desertos! E que importa
A Ashavero acenar, negro de poeira,
Que suspirando passa e não aporta,
A rama de pacífica oliveira,
"Correr a fonte limpida? Entretanto,
Quero ainda, Senhor, ver sobre a terra
O sol que accompanhava-me na serra,
Que eu já subi, que já *subimos* tanto!—
"E gottejam as lagrymas profundas;
Tambem a noite chora—

Que amanheça!

Perfez-se da diabolica cabeça
A rotação sombria: as sombras mudas

" Movem-se com o embalo fluctuoso
De seus mantos ethereos. Bellas brisas !
Assim s'expandem d'innocencia e gôzo
Os céus nascentes de umas faces lisas."

CANTO SEGUNDO.

1858.

Ao meu companheiro de melhores dias
V. C. F. de Saboia.

Opalecem os céus—clarões de prata—
Beatífica luz pelo ar mimoso
Dos nimbos d'alva exhala-se, tão grata
Acariciando o coração gostoso!
Oh! doce enlêvo! oh! bemaventurança!
Paradiseas manhans! riso dos céus!
Innocencia do amor e da esperança
Da natureza estremecida em Deus!
Visão celeste! angelica incarnada
Co'a nitente humidez d'hombros de leite,
Onde encontra amor brando, almo deleite,
E da infancia do tempo a hora foi náda!
A claridade augmenta, a onda deslisa,
Scintilla co'o mais puro luzimento;
De purpura, de oiro, a c'roa se matiza
Do tropical formoso firmamento!
Qual um vaso de fina porcelana
Que de através o sol alumiasse,
Qual os relêvos da pintura indiana
È o oriente do dia quando nasce.
Uma por uma todas se apagaram
As estrellas, tamanhas e tão vivas,
Qual os olhos que languidas captivas,
Mal nutridas de amores, abaixaram.
Aclaram-se as encostas viridantes,
A espriguiçar-se a palma soberana;
Remonta a Deus a vida, á origem d'antes,
Amiga e matinal, d'onde dimana.
Acorda a terra; as flores da alegria
Abrem, fazem do leito de seus ramos
Sua gloria infantil; alcyon em clamos
Passa cantando sobre o cedro ao dia
Lindas loas boyantes; o selvagem
Cala-se, evoca d'outro tempo um sonho,
E curva a fronte. . . Deus, como é tristonho
Seu vulto sem porvir, em pé na margem!
Talvez a amante, a filha haja descido,

Qual esse tronco, para sempre o rio—
Elle abana a cabeça co'o sombrio
Riso do iris da noite entristecido.

" Vagas eternas, se escondeis no seio
Alguma coisa que, de mim, procuro
N'este afan mudo, solitario, obscuro,
Embalançai, adormecei,—já creio . . .
" Cante o nauta a partida na alvorada,
Retina á amarra o cabrestante oppresso,
Rujam chammas fornalhas abrazadas,
Erga-se e trema o carro do progresso ! "
E qual o corvo taciturno voa
Atravessando o rio sobre o vento,
O vapor fumegando, n'um momento
Rente á riba direita alveja a proa :
Caminha ousado nas vermelhas rodas
Que espanejam ao longe : aos sons ruidentes
Saem da brenha ás alterosas bordas,
Ficam olhando os Indios innocentes.
Além, do rio s' encobriu na volta
O balcão ideal, onde altas frontes
Duas nações debruçam ! não são montes,
É Tabatinga que ao Imperio escolta :
Presidio imaginario ! taes aurora
Miragens pinta n'estes céus albores—
Já da terra, que afasta-se e descora,
Ao movimento s'encobriu co'as flores.

" Desço a corrente mais profunda e larga
Que se ha visto rasgar de pranto a face
Da terra de miserias ! outra nasce
Na dor dos homens, porém negra, amarga :
" Quando, voltando dos festins culpados
A alma vã, prostituta arrependida,
Só traços da fortuna que é partida
São, dos olhos que choram, encontrados ;
" Ou quando a que nasceu para ser nossa
Vemos em braços d'outrem delirando ;
Ou meiga patria, esperançosa e môça,
Do seu tumulo ás bordas soluçando."

Gela na Cordilheira ; hartas costellas
Descarnam ribas ; á corrente afoita
Chamaloteiam ondas ledas, bellas,

Amplas de sombras largas. Sobre a moita
N'estas noites alvissimas d'estio,
Felizes nos desertos, encostada
A montaria do Indio, abandonada,
Na indolencia cantando desce o rio.
O Eden alli vai n'aquella errante
Ilhinha verde—portos venturosos
Cantando á tona d'agua, os tão mimosos
Simplices corações, o amado, o amante.
Incantados lá vão, ás grandes zonas
D'um outro mundo, a amar, a ouvir cantando:
Oh, ninguem sabe o incanto do Amazonas
Ao sol, ao luar, as aguas deslumbrando!
Esta é a região das bellas aves,
Da borboleta azul, dos reluzentes
Tavões de oiro, e das cantilenas suaves
Das tardes de verão mornas e olentes;
A região formosa dos amores
Da araçaranea flor, por quem doudeia,
Fulge ao sol o rubi dos beija-flores,
E ao luar perfumado a ema vagueia.

Ao longe as praias de crystal s'espaçam,
Vibrando a luz, e os bosques s'emmaranham,
Cabelleiras dos ventos, que as assanham;
—As feitorias os seus tectos traçam:
São muitos arrayaes, nações diversas,
São filhos do ocio, que ora despertaram
Na ambição vária (as multidões dispersas
Do arrau medroso ás aguas se arrojaram);
Tumultuados volvem as areias,
Esquadrinham, revolvem, amontoam,
Com a sede dos que da terra as veias
De suor não regam, vozes não entoam
Na socegada lavra, esperançosas
Tangendo o boi do arado. O povo infante
O coração ao estupro abre ignorante
Qual ás leis dos Christãos as mais formosas.
Mas, o egoismo, a indifferença, estendem
As éras do gentio; e dos passados
Perdendo a origem chara estes coitados,
Restos de um mundo, os dias tristes rendem.
Quanta degradação! Razão tiveram
Vendo, os filhos de Roma, todos barbaros

Os que na patria os olhos não ergueram,
Nem marcharam á sombra dos seus labaros.
O estrangeiro passa : que lhe importa
A magnolia murchar, se elle carece
Tão só d'algumas flores ? . . . Anoitece
N'um somno afflicto a natureza morta !
Julgai do que dois sec'los embrutecem—
E lá estão a dançar (que a mais não podem)
Porque do sol que nasce ainda lhes sobem,
No sangue os raios—amo-os . . me entristecem . .
Que mentirosos genios predestinam,
Deus clemente ! nos quadros do Amazonas,
Tanta miseria ao filho d'estas zonas
Onde em psalmos os dias matutinam !

Mas, que danças ! não são mais as da guerra,
Sacras danças dos fortes, rodeiando
A fogueira que estala e a, que inda aterra,
Victoria os hymnos triumphaes cantando :
Quando os olhos altivos lhe não choram
Ao prisioneiro, enfurecido aos gritos
Do vencedor que insulta seus avitos
Mânes, que para além das Serras foram.
Crepitante cauim gyrava ardente
E os guerreiros na gloria deliravam,
Solemne e vasto o círculo cadente
Onde valor os chefes assopravam
No sacro fumo, rebramando o espaço—
Oh, como eram selvagens os seus gritos
Lá no meio da noite dos recitos,
Sombrio a balançar pendente o braço !

Selvagens—mas tão bellos, que se sente
Um barbaro prazer n'essa memoria
Dos grandes tempos, recordando a historia
Dos formosos guerreiros reluzentes :
Em cruentos festins, na vária festa,
Nas ledas caças ao romper da aurora ;
E á voz profunda que a ribeira chora
Enlanguecer, dormir saudosa sesta . . .
A voz das fontes celebrava amores !
As aves em fagueira direcção
Alevantando os voos, trovadores
Cantavam a partir o coração !

Selvagens, sim; porém tendo uma crença;
De erros ou bôa, acreditando n'ella:
Hoje, se riem com fatal descrença
E a luz apagam de Tupana-estrella.

Destino das nações! um povo erguido
Dos virgens seios d'esta natureza,
Antes de haver coberto da nudeza
O cincto e o coração, foi destruido:
E nem pelos combates tão feridos,
Tão sanguinarias, barbaras usanças;
Por esta religião falsa d'esp'ranças
Nos apostolos seus, falsos, mentidos.
Ai! vinde ver a transição dolente
Do passado ao porvir, n'este presente!
Vinde ver do Amazonas o thesoiro,
A onda vasta, os grandes valles de oiro!
Immensa solidão vedada ao mundo,
Nas chammas do equador, longe da luz!
Donde fugiu o tabernac'lo immundo,
Mas onde ainda não abre o braço a cruz!

"Vejo, oppresso d'um mau presentimento,
A lanterna, os quatro olhos á noitinha
Fazendo esgares funebres, sozinha
Da vêrga a olhar e a se mover co'o vento . . .
"Olá! que apaguem! temos bellos astros
Que os caminhos alvejam sobre o rio,
E vigilante o práctico gentio,
E falam rodas pela luz dos mastros!"

Abalroam a noite sonorosa
Longas vozes ondeando nas soidões;
Resoa a margem, taciturna, umbrosa,
D'alvoradas cantadas nos serões.
Amava o Guesa Errante esses cantares
Longinquos a deshoras nas aldeias;
Se approximava, triste, dos logares
Tão saudosos—
"Saltemos nas areias.—
Porém, que é isto? ! peste! que descoras,
Depravas d'alma o instincto, que os perfumes
Alegram, divinisam, sobre os cumes
Das trescalantes flores d'estas horas!
"E eu vi, longe d'aqui, a morte ao seio

Da familia feliz despedaçando,
Rotos os laços do mais puro enleio,
A virtude, a belleza soluçando!
"O silencio caiu, fez-se a tapera
Na Concordia dos cantos e os amores. . . .
Magalhães, Magalhães, na primavera
Partiste—e em teus jardins já murcham flores!

Na matta de mil annos o crescente,
Qual errante caipora que divaga
Pelas sombras dos troncos, docemente
Seus infantes clarões recolhe e apaga.
Ardem os fogos no areial de milhas
Ondulando nos ares, espalhados
Por entre acervos d'ovos e as vasilhas
Em que aos raios do sol são depurados.
Vão e veem os caboclos vagabundos,
Bebados riem-se deante das fogueiras
Ou balançam-se em lubricas maqueras,
N'estes odores podres-nauseabundos.
Penetremos aqui n'esta barraca—
Da candeia d'argilla uma luz morta
Través da nuvem de poeira opaca
As claridades lobregas aborta.
Ora, o Guesa que sempre se sentia
Revestido do *signo*, e sem do insano
Zeno ser filho, então lhe acontecia
Deixar o manto ethereo e ser humano.
Elle attendeu. Mas, breve, lobrigando
Das armas e do altar a melhor gente,
Foi levado da electrica corrente,
Flor de lotus ante ella reluctando:
Pois, tão grande é a fôrça dos exemplos
Que dão homens aos candidos d'infancia:
Seguir aos sabios crendo, na ignorancia
Aos prostibulos vão, vindo dos templos.
Tal o filho do Sol, peregrinando
A sós, dos mundos á attracção risonha,
No barracão pernoita; e acorda estando
Qual quem da sociedade s'envergonha.
—E lá perdeu-se no pegão-pampeiro,
Quando os Indios mais vários doidejavam
E este canto veridico e grosseiro
Em toada monotona alternavam:

(MUXURANA *historica :*)
—Os primeiros fizeram
As escravas de nós ;
Nossas filhas roubavam,
Logravam
E vendiam após.
(TEGUNA *a s'embalar na rede e querendo sua independencia :*)
—Carimbavam as faces
Bocetadas em flor,
Altos seios carnudos,
Ponctudos,
Onde ha sestas de amor.
(MURA *comprada escrava a onze tostões :*)
—Por gentil mocetona,
Bôa prata de lei.
Ou a saya de chita
Bonita,
Dava *pro-rata* el-rei.
(TUPINAMBÁ *anciando por um lustro nos maus* PORTUGUEZES :)
—Currupiras os cansem
No caminho ao calor,
Parinthins orelhudos,
Trombudos,
Dos desertos horror !
(*Côro dos Indios :*)
—Mas os tempos mudaram,
Já não se anda mais nú :
Hoje o padre que folga,
Que empolga,
Vem comnosco ao *tatú*.
(TAGUAIBUNUSSÚ *conciliador ; côro em desordem :*)
—Eram dias do estanco,
Das conquistas da Fé
Por salvar tanto impío
Gentio . . . .
—Maranduba, abaré ! . .

Do agudo ao grave, *mêmîchió* destoa,
Entrando frei Neptunus ventania :
Siu ! macaca veloz, Maccú-Sophia,
Medindo-lhe o capuz, de um salto voa !

E lá vão ! e lá vão ! pernas e braços
A *revirar* Maccú, que solavancos
Que o frade leva, aos trancos e barrancos,
Entre applausos geraes, palmas, fracassos !
Olha o vigario ! a face da Tecuna
Com que mãos carinhosas afagando !
Guai ! como a véstia sancta abre-se e enfuna
Lasciva evolução, se desfraldando !
Uma torceu o pé, juncto á candeia
Sentada está, cantando ao seu propheta ;
Outra ao Guesa arrebata, enlaça, enleia
Em voltas scintillantes qual a setta !

(NEPTUNUS SANCTORUM *entrando pestilente :*)

—*Introibo*, senhoras,
São-vos olhos quebrados,
Damnados
Nesta noite de horror !
(*Padre* EXCELSIOR, *respondendo :*)
—*Indorum libertate*
Salva, ferva *cauim*
Que nas veias titilla
Scintilla
No prazer do festim !
(*Côro das Indias :*)
—A grinalda teçamos
Ás cabeças de lua :
Oáca ! yacî-tátá !
Tátá-yrá,
Glorias da carne crua !
(*Velho* HUMÁUA *prudente:*)
—Senhor padre coroado,
Faça roda com todas . . . .
A catinga já fede !
De sede
Suçuaranas 'stão doudas !

(ABREU-LIMA *murmurando o væ victis romano :*)

—São sagradas as fontes,
Lede as leis, dom Vital :
Vinte milhões de lebres
Com febres
Causa d'um pantanal.

(*Côro cynico dos vigarios:*)
—*Macachera! Oucha! Quaqua!*
Coracî! que perder
N'estes tons tão nocturnos!
Alburnos
Do ôlho morto sem ver!

(*Perulera sacerdotisa matando reis de França:*)
—*Cum* espirito *tuo*
São Coatis sachristãos,
Dea Eliza é vigária
Yankária
Das . . . *magnetisações!*

(*Vigarios, ebrios saindo do tatuturema, insultam sagrados tumulos; a* Voz:)
—Escarremos immundos
N'estas trevas!
—Jehovah
D'ahi, o'negro vampiro,
Ao delirio
Teu em luzes fará!

(Gonçalves-Dias *falando dos mares:*)
—'Vão nas conchas involtos
Volver campa os tatús;
Vão derviches aos banjos;
Só anjos
Vão com flor a Jesus.

Falando dos sepulchros, Gomes-de-Sousa, Dr. Vilhena e M. Hoyer:)
—Deus é X no horizonte? . .
—Governistas dão leis? . .
—Tendo á rama a sciencia,
A consciencia
Da uva á quéda vereis? . .
(*A que torceu o pé:*)
—Geme em Venezuela
Alexandre-Sumé;
Voz dos ermos, andando,
Ensinando,
Com seu canto de fé.

(*Vate d'*Egas e Neptunus, *caretas e trocadilhos:*)
—Repartia São Pedro
Os thesoiros da Sé:

—*Deo date* quem pode,
Promode
Dilatação da Fé.

(*Regatões negociando á margem:*)
—Hade dar o compadre
Pelo espelho 'aruá
Trinta libras de gomma
Na somma . . .
—Não, *Cariua*, não dá.

(DESALMADO *negociante passando lavoiras para a Praiagrande;* JOÕES-*sem-terra cantando á viola:*)
—'Supprimentos, madamas,
D'esta casa terão;
Paguem desconhecidos
Maridos! . .'
—Do, lan, dro, la, don, drão.
(LAZARO DE MELLO *da sobre-dicta eschola:*)
Moedas trinta! e a cabeça
Quer de quem nos creou. . . .
Se dá mais capitão,
Bequimão
Risca, ó Governadô!

(*Desconsolados agiotas e commendadores:*)
—De uns arrotos do demo,
No *revira* se haver . . .
—Venha a nós papelorio
Do emporio,
E de Congo o saber.
(*Damas da nobreza:*)
—Não percisa prendê
Quem tem pretos p' herdá
E escrivão p'escrevê;
Basta tê
Burra d'ouro e casá.

(*Escravos açoitando ás milagrosas imagens:*)
—Só já são senhôzinhos
Netos d'imperadô:
Tudo preto tá fôrro;
Cachorro
Tudo branco ficou!

(GEORGE e PEDRO, *liberdade-libertinagem :*)
—Tendo nós cofres publicos,
Livre-se a escravidão !
Comam ratos aos gatos !
Pilatus
Disse, lavando a mão.

(*Principes declinando do thesoiro em favor da instrucção pública :*)
Tribus ha que não pagam
Ao seu legislador,
Patriotas honrados,
Amados,
Só da patria ao amor.

Ministro portuguez vendendo titulos de honra a brazileiros que não teem :)
—Quem de coito damnado
Não dirá que vens tu ?
Moeda falsa és, esturro
Caturro,
D'excellencia tatú !

(TIMON D'ATHENAS *lendo* CAMÕES *e* VIRGILIO :)
—Morrer ' morte macaca '
Pelo ' engenho central ' ? . . .
Careceis . . . d'Hoyer-alma
Aurea palma
E de Sá-cannavial !

(*Moral educação práctica :*)
—A mulher, é Jovita ;
O homem, Bennettetão :
Oh ! faz Hudson-*manbusiness*,
Freeloves ;
Amazonas, poltrão !

(*Titulares protestando :*)
—Compra-tit'lo azeiteiro
Conde-accende tatú :
Todos 'stão com inveja
Da vieja
Luiza-C'reca-Fi-Fu !

(*Committentes dando graus em disparates :*)
Ora, Simão-Samario
Compra apost'lo-poder

De curar, pondo a mão,
Maranhão
De sol, lua e mulher !

(*Alviçareiras no areial :*)

—Tanto quorum concorre,
Que nem numbro já tem :
Medalhões, embolados
Doirados,
Figas ! . . vejam quem vem !

(*Ecchos das nuvens:*)

—Ha trovões no Parnaso,
São dos cumes a luz ;
Quando vem Fomagáta,
Em cascata
Terra-inundam tatús !

(*Voz dogmatica de fóra :*)

—Luzo-hispano-brazilio
Antro de Belzebubs !
Lacio em fim ! . . . Rêis, da raça
Da graça ;
Réis, dos antros . . . da luz !

(KONIAN-BEBE *rugindo :*)

—Missionario barbado,
Que vens lá da missão,
Tu não vais á taberna,
Que interna
Tens-n'a em teu coração !

(RODRIGO, *das naus de* COLUMBUS *passando-se para outros deuses :*)

—A Christovão os escudos ?
Com Mafoma me puz !
Era " a que marinheiro
Primeiro
Visse terra," não luz !

(VIOLA *rindo :*)

—D'este mundo do diabo
Dom Cabral se apossou,
E esta noite d'Arabia
Astrolabia
Desde então se bailou.

(Novo côro, enternecendo:)
—Nos rochedos ululam
Na sasão dos cajús,
Amazonas: fagueiros
Guerreiros
Vão pintados e nús.

(STAËL *pelo amor;* NAPOLEÃO *escarreirando rêis d'Iberia:)*
—Bigamo mór, qual pensas
Ser a maior mulher?
—Campo p'ra ser arado,
Ao Estado
A que bravos mais der!

(*D.* JOÃO *VI. escrevendo a seu filho:*)
Pedro (credo! que sustos!)
Se ha de ao reino empalmar
Algum aventureiro,
O primeiro
Sejas . . . . toca a coroar!

(1.° *Patriarcha:*)
—Quem que faz fraca gente,
Calabar-Camarão?
Ou santelmos delirios,
Ou sirios
Das gargantas do Cão?

(2.° *Patriarcha:*)
—Bronzeo está no cavallo
Pedro, que é fundador;
Ê! ê! ê! Tiradentes,
Sem dentes,
Não tem onde se pôr!

(O GUESA, *rodando:*)
—Eu nasci no deserto,
Sob o sol do equador:
As saudades do mundo,
Do mundo . . .
Diabos levem tal dor!

Das guardas nacionaes os commandantes,
O nobre esclavocrata, que é barão,
Os poetas do amor, mimos de amantes,
Alli rendiam preitos á funcção.
Abria aza o juiz do Sorimáua
Ás donzellinhas não *apresentadas:*

Como, pois, ao signal que deu Tucháua,
A amor fugirem tão amedrontadas !
Dá fóra um promotor republicano
Vil *caiçuma* aos mutuns e jacamins,
Que s'elevam gritando n'um insano
Desnorteado saltar ; mas, nobres fins.
E a multidão apinha-se ao em torno
Amostrando as cabeças nos ubís,
Range abalado o fumarento forno,
A algazarra infernal toca os zeniths !

(*Côro das Indias :*)

—*Stsioei*, rei de flores,
Lindo Temandaré,
Ruge-ruge estas azas
De brazas . . .
Cuidarú, cerêré.

(WAYANORICKENS, *fumando e assoprando nas caras :*)

—No cachimbo-conselho,
Qual um porco a roncar,
Enroscava ôlho e rabo
O diabo
Em cornudo sonhar.

(*Sabios olhando do vertice do solar parallaxe pelo telescopio do equador :*)

—Venus fica, passando
Pelo disco do sol,
Mosca ; o ángulo obtuso,
Confuso
Qual n'um ôlho um terçol.

(*Alviçareiras no areial :*)

—Aos céus sobem estrellas,
Tupan-Caramurú !
È Lindoya, Moema,
Coema,
É a Paraguassú ;
—Sobem céus as estrellas,
Do festim rosicler !
Idalinas, Verbenas
De Athenas,
Corações de mulher ;
—Moreninhas, Consuelos,

Olho-azul Marabás,
Pallidez, Juvenilias,
Marilias
Sem Gonzaga Thomaz!

(*Arraia-miuda, nas malhas;* AGASSIZ-UYARA:)

—Que violentam-se ellipses,
Ora, na ode infernal!
=Venias . . . dias d'entrudo. . .
Mais crudo
Foi do Templo o mangoal.
—Nús, desformes, quebrados,
Neos, rijos, sem dó!
=Venias . . . gyra, Baníua,
A Caríua
Doce mócóróró.

(*Nautas pescando rhymas no rio:*)

—Contradicções do Eterno:
Luzes, do pantanal;
Do lodo, o homem; das ostras,
As perolas;
De Stercucio, o rosal.

(*Velho* HUMÁUA, *profundo:*)

—Foge de Jurupá,
Caraîbabé-tim,
Que malino faz festas
Qual estas
E *urarí* fez assim!

(*Vate d'*EGAS *e* MURUCUTUTÚ-GUASSÚ *arredondando os olhos:*)

—Pae Humboldt o bebia
Com piedoso sorrir;
=Mas, se hervada taquara
Dispara,
Cae tremendo o tapi...i...ir! (*Risadas*).

(*Politicos fóra e dentro:*)

—Viva, povo, a república,
O'Cabralia feliz!
=Cadellinha querida,
Rendida,
Sou monarcho-jui... i... iz. (*Risadas*).
—Prole, subdito, herança
De senhor Alfonsim!

D'el-rei religião,
Servidão
E o rabicho do Chim!
=Referenda o ministro,
Moderando o poder:
Toma, assigna a meu rogo,
Diogo,
Por yo no saber leer.

(BRUTUS *do último círculo do Inferno de* DANTE :)
—Oh, será o mais sabio
Cæsar, que inda hade vir,
Quem, descendo do throno,
A seu dono
Diga, ao povo, subir!

(*Innocencia real; maliciosa populaça :*)
—Faço-os condes, viscondes,
Fazer mais eu nem sei;
Tenho muita piedade!
=Saudade
Temos só de ser rei.

(*Discussão entre os mestres de fôrmas e fórmas :*)
—Redondilhas menores . . .
=Per Guilherme e Nassáu!
Res, non verba, senhores
Doctores,
Quer d'estados a nau!

(*A india luz amortecendo ao sôpro dos bailadores :*)
—Com tatús quebrafrechas,
Só a vivisecção:
Ou tereis mundo tetrico;
Electrico
Nunca no barracão!

(*Um* URSO *e um* GALLO *apagando a última braza e consolidando-se duo in uno tatús :*)
—São d'electricidade
Tempos, mundo do fim;
=São as manchas solares,
Dos ares
A alumiar tudo *assim!*

(*Um delegado em scismas :*)

—Reina a paz em Varsovia ;
Mas, a guerra a chegar,
Recrutamos arraus,
Picapaus,
Quando a luz se apagar.

(*Vates summos :*)

—São as Negras-Agulhas,
São, *secundum Mattheum*,
(Tupungatos tres tombos)
Colombos,
Tamoyos*que que-meum*.

(NEPTUNUS :)

—Os poetas plagiam,
Desde rei Salomão :
Se Deus crea—procream,
Transcream—
Mafamed e Sultão,

(*Côro dos beatos pasmadores :*)

—Setecentas mulheres,
Mais trezentas, milhar !
Ao ar livre, nos montes,
Nas fontes,
Ou á beira do mar ! (*Risadas*).

(*Vates summos :*)

—Hade o mundo curvar-se
Ante a trina rasão :
Sol dos Incas p'r'as palmas,
P'r'as almas
Jesus-Christo e Platão.

(*Titulares aguentando o barracão :*)

—Roda, *ipy !* tyranna
Do govêrno central,
Qual coroa ao em tôrno
Do corno—
Apis-deus, carnaval !

(EXCELSIOR :)

—Lêm destinos dos povos ?
Dom Aguirre os conduz

Mephistôs justiçados,
Tornados
Dos jesuitas lundús !
(*Beatos pasmadores :*)
—Branca estatua de Byron
Faz cegueira de luz ?
=Breu e brocha á *criada !*
E borrada :
Ô, ô, ô, Ferraguz ! (*Risadas*).
(*Pasmadores impios :*)
—Lamartine é sagrado ?
=Se não tem maracás,
Ô, ô, ô !—vibram arcos
Macacos,
Tatús-Tupinambás.
(*Futricas invadindo alheios Edens :*)
—Do Amazonas e o Prata
O divórcio se faz
N'estes campos Parizes
Felizes . . .
Cascavel, Satanaz.
(AMZAONAS *bellicosas melhorando a genesiaca superstição :*)
—Terra humana, primeiro,
Deus fez Eva ; e então,
Paraiso sendo ella
Tão bella,
Fez o homem Adão.
(*Guerreiros brancos :*)
—Sobre os montes d'incenso
Dois obuzes estão,
Meio do Eden os gomos
Dos pomos,
Fome d'Eva em Adão
(HUMÁUA *desprendendo o cincturão anthropophago e com elle tocando para fóra curumís-guesas e cunhãtans :*)
—Indios corsos, *potyras !*
Fujam Juruparí !
Xcommungado Victorio,
Infusorio
Do senhor do *urarî*.

(XEQUES *farejando ; cunhãmucús escondendo ao* GUESA :)

—Que á justiça não fuja ;
Aqui vai . . acolá . . .
=Que em tatús vos transforme,
D'enorme
Rabo, Fomagatá !
—Com sentença lavrada
E o tal orpham lá está ! . .
=Juises maus, o menino
Divino
D'entre vós surgirá !

(O GUESA *desgostoso :*)

—N'uma roda de araras
Metta-os Jurupará !
Emquanto eu circumciso,
Sem riso,
Vou chorando d'aqui.

(CURUPIRAS *tangendo a vara de queixadas :*)

—D'Ezequiel roda d'olhos,
'Niagáras de luz !'
Passa o Guesa alto o brado,
Amontado
Na legião dos tatús !
(*Virtuosas sem esperança :*)
—S'ergue um fumo d'enxofre,
Quando o demo se foi :
N'esta calma podrida
Da vida
Ser sem elle é que doe . . . oooe . . .

Major JONATHAS, *philosophando do ventre da baleia :*)

Ora . . . acacias recendam,
Meia noite dormente !
Quiau ! faz gallo da serra !
Hu ! berra
Sapo-boi na cor . . rrr . . ente ! (*Susurro*).

(*Meiga* MUNDRUCÚ, *convidando á ordem :*)

—Coitadinha Baníua,
Novo cactus de amor,

Chora aos brados da festa
Molesta
Seu noivado de dor.

(NEPTUNUS e EXCELSIOR *discutindo:*)

—Hieroglyphos-mosaicos
São, do papa-maná;
=Alta lucubração,
Barracão;
Guaraní, guaraná.

(POTIPHAR-CATÚ:)

—Tem José rôta capa,
Tonto cerebro o sol,
No mar brincam estrellas
Tão bellas
Qual o peixe no anzol.

(*Pagé mundrucú, instruindo e bailando:*)

—As escravas da lua,
Irmãzinhas do mar,
Callipygias Cytheras . . .
Devéras,
Anda o Olympo a bailar!

(*Sombra de rei* THEODORO *errando pelo tecto:*)

—Vede, cinco de oitubro,
Negro mar em furor,
Sobrenada, n'esta arca
Da Parca,
Do Abyssinio o amor!

(*Espirito de* PATROCLO *per* BRISEIS *sibilando por baixo da terra:*)

—Dos amigos preserva
Teus mimosos tajás;
Ou o amor, fogo-ardido,
Perdido
Co'os amigos terás.

(*Admirado grupo de virtuosas á porta—côro:*)

—O' maridos, o' virgens,
Que honra tendes n'um triz,
Sois da carne e do osso
Do nosso
Rei o franco São Luiz!!

(*Cunhãmucús, respondendo ás virtuosas :*)

—Vibram bifidas linguas,
Caninãna e goaimêm ;
Fazem côro pistillos
Sybillos,
As commadres de bem.

(*Doutos pensativos :*)

—*Marám nhan'* desproposito
A correr : *tátá-oçú,*
Tacon' morepotára,
Iby-quara . . .
Berá berab, Maccú !
=*Paraná* defluindo
Fez a voz *maranhã . . .*
Raia o sol qual commenda,
Resplenda
Sobr'o imperio da ran !
—*Musa paradisiaca*
Já no Eden floriu,
Bananeira-sciencia,
Sapiencia
Que o Senhor prohibiu.

(SPIX *e* MARTIUS :)

—Dos seis dias genesicos
Vem toda esta funcção.
=Fez-se luz, mar e mundo
Rotundo ;
Creador, creação.

(MACCÚ *sonhando :*)

—Se o amor, vice-versa
Logro do ar, me cansou,
Tupan que mais não crea,
Recreia
Ver que em gózos ficou. (*Susurro.*)

(*Dóctor* PURÚPURÚ, *dóctor* BORÓRÓ :)

—Mais valera castrato,
Nem haver candirú :
=Oh ! tremei d'essa ondina
Que ensina
Ao *turyua-tatú !*

O' São Pedro de Roma! o Indio é manso,
Que vai subindo os rios, forasteiro
A fugir das sciencias, qual o ganso
Dos regatões, por entre o cacaueiro.
Moderno missionario o desinquieta
E corrompe: de Amor é sachristão,
Que em latim não escreve os d'Anchieta
Cantos aos céus; mas, civilisação.

(*Titulares em grande gala:*)
—De ema o beijo, trombejo;
=No agro, o flagro, o barão!
—Toirarias no globo,
Do lobo,
Da onça, o cabro, o cabrão!

(TIMON D'ATHENAS *não vendo nos climas o enfraquecimento dos povos:*)
—Guai! senhores, Lucullus?
É de pato este arroz!
Procreais indigestos;
E honestos
Foram vossos avós!

(ORELLANA *á influencia de* UYÁRA; *Martinez vendados olhos chegando do* ELDORADO:)
—Meu compadre, Manôa
E Manaus? Hi vereis,
Hi vereis do oiro o imperio!
O imperio
Dos escravos e os rêis.

(EL GRAND-KAN *nomeiando um secretario; el vizir das copas explicando a graça:*)
—'Que alvas azas não bata
O cysne d'entre nós.'
=Por nos ser do partido,
Querido,
Ha presente esta noz.

(SÃO JOÃO *não vendo a sanguinaria culpa nos carapanás:*)
—Co' a Besta apocalyptica
Tu não fornicarás:
Antes coices e billes,
Achilles,
D'ella, nunca os crachás!

(BANÍUA *tristinha :*)
—Lá na foz do Madeira
Os velhinhos são réus,
Toda a taba cantando,
Dançando,
Alvejando trophéus.

(*Côro das cabeças :*)
—Escanchada nos galhos
Dorme agora Maccú,
Porque os sonhos de Flora
Na aurora
Floresencham-lhe o *urú . ú* . (*Risadas*).

(*Anthropophago* HUMÁUA *a grandes brados :*)
—Sonhos, flores e fructos,
Chammas do *urucarí !*
Já se fez *cáe-á-ré*,
Jacaré !
Viva Juruparí ! (*Escuridão. Silencio*).

(*Egypciaca* ESPHINGE *do deserto :*)
—(Pessoal, não *res publica*,
Titular . . . lar-*titú* :
Só em vós crendo o povo :
D'este ovo
Que fazeis ? . . Hu ! Hu ! Hu !)
Canicular delirio ! paroxysmos
Do amazoneo sarau ! pulavam, suavam,
Na cinctura phantastica brandiavam
Qual magnetisação ante os abysmos !
Baixa Tucháua satyro e alteia
Aos tangeres finaes na india avena
Carpindo a se finar, e dança e acena,
Tupan ! vampiro em volta da candeia !
Dissolução do inferno em movimento !
Qual as fozes, mugindo as aguas bellas,
Volvem-se em laivas negras e amarellas,
Despojos de onça. Foi um só momento !
—Viva Juruparí !—Tem-se apagado
A luz. Caiu a treva. Então s'escuta
Na densidão da sombra, em que se occulta,
Fungar, gemer o escandalo espojado.
Porque, se a voz a amor está subjeita,

É lei por uso do *tatuturema*
Que, onde poz-se a mão, a presa feita,
Ninguem se fuja ou se conheça ou tema.
Então, então practicam-se do incesto
Os mais leonilios, mais brutaes horrores!
Qual a repercussão no imperio infesto,
De Gomorrha novissima os amores.—
E estale a chorda que feriu taes sons!
—Deixo eu este assumpto depravado:
Que desculpem-me o triste recitado
Do que ás bordas se vê do Solimões.

Chamem elles, embora, louco ao sabio
Que os cancros sociaes descobre á luz;
Complice é quem pôrtrae, torcendo o labio,
A aquelles para os quaes veiu Jesus;
Quem deixa a corrupção lavrar occulta;
Quem por lei do interesse, ou cobardia,
Não vê que a humanidade se sepulta
E que a patria decae dia por dia.
Vêde Azevedo o sacerdote honrado,
Symb'lo da egreja e mas não sendo exemplo
No clero inglorio, obscuro, detestado,
Que ahi sombreia ao brazileiro templo:
É que não vale de virtude o espelho
Se não for a do Deus espada e lucta,
Nem doctrinas s'encravam d'Evangelho
Em frouxos ritos, mas verdade bruta.

Os derradeiros fogos do occidente
Jorram láminas de oiro sobre a massa
Da viva treva, líquida, luzente—
O Rio-Negro susurrando passa.
Em luzeiros rebenta a espuma errante
Qual moitas de rubis por sobre as cristas
Negras da vaga trémula, oscillante,
Vistoso kanitar de mil conquistas.
É meigo e doce o olhar, meiga a saudade
Que do throno de sombras vaporosas,
Dos altos montes e as ethereas rosas
Contemplativa nos despede a tarde.
De collina em collina a Cachoeira,
Qual a serpente de coral ruidosa,
Desce ao valle, onde a tribu já repousa
Livre em seios de mãe hospitaleira.

As filhas de Manâra os membros leves
Na onda estão, convulsos, bronzeiados
Á luz violacea dos crepusc'los breves,
Ondulando co'os peixes esmaltados:
Ledas lá vão batendo em roda a vaga
E cantando em seus jogos innocentes:
—Dançam á flor da abençoada plaga;
Voltam ás choças da montanha ausentes.

Oh! como as noites de Manaus são tristes
Ás scismas na soidão dos infelizes!
Quando tu, esperança, não existes
Com teu bello horizonte de matizes,
Saudade minha . . . —Estão, densa a ribeira,
Fogueiras longe os Indios accendendo;
Ruge ao lado, dos gremios da palmeira,
A ran selvagem, maracá tremendo
Das mãos d'ignoto piága alli detido
Ante os destinos seus, da tribu extincta
Do egoismo ao contacto, co'o gemido
Que geme o Indio innocente, e a dor lhe pinta.

Não é a cobra, que descendo estronda,
Ou da agua o genio, que do Solimões
Ao Branco se dirija á noite, a onda
Percorrendo . . . pavor dos corações . . .
Falam do rio . . . qual a voz das chammas
De uns labios, que beijar a patria areia
Veem a deshoras—candida sereya,
Quão formosas memorias não reclamas!
Talvez de Ajuricaba a sombra amada
Que vem, deixando os tumulos do rio,
Nas endechas da vaga soluçada
Gemer ao vento dos desertos frio:
Onça exacta, erma planta do terreiro,
Que ainda acorda a bater os arredóres
Ao repoiso da noite do guerreiro,
Noite d'onde não mais surgem albôres.
Talvez Lobo-d'Almada, o virtuoso
Cidadão, que esta patria tanto amara,
A chorar, das reliquias vergonhoso
Que a ingratidão ás trevas dispersara:
Foi a quéda do cedro da floresta
Que faz nos céus o vácuo para as aves,
Que não encontram na folhagem mesta

Dos perfumes os ninhos ineffaveis—
Oiçamos . . . o fervor de extranha prece,
Que no silencio a natureza imita
De nossos corações . . . aquem palpita . . .
Além suspira . . . além, no amor floresce . . .
Porque eu venho, do mundo fugitivo,
No deserto escutar a voz da terra :
—Eu sou qual este lirio, triste, esquivo,
Qual esta brisa que nos ares erra.

CANTO TERCEIRO.

1858.

Tributo de gratidão ao presidente do Amazonas
Dr. F. J. Furtado.

Tendes alto logar no Estado; a sorte
Invejo, que amanhan vos dá seguro:
Mas, não faleis do turbido futuro
Aos que o não teem, que filhos são da morte.
O futuro é só vosso; nós . . . vivemos,
Qual as aves do céu, de sol formoso,
Perfume, ar puro, amor, canções e gôzo,
E a gloria—eis aspirações que temos.
E nem é do ocio, nem de uma fraqueza,
Que vem-nos esta calma indifferença,
Aos podêres e á fôrça: uns da descrença,
Outros de illusões falsas foram presa;
Outros, emfim, d'este fatal orgulho
De uma pobreza nobre, ou da inconstancia
Com que jacina á flor pede fragrancia,
Beijos a brisa ao mar vivo e marulho.
D'ahi as dôres-mães, que aos céus encaram
Pelo incanto do azul e não por Deus,
Que perguntam se um crime perpetraram—
Mas, pezam-se do riso dos atheus.

"Passei a noite a vel-a! alma adorada
De minha mãe, ha tantos annos morta . . ."
—Se não dormieis, juncto á vossa porta
Tereis ringir ouvido á revoada
Da inspiração a penna vária e negra
Estalada alta noite, e visto a chamma . . .
Hebreu sem terra promettida, que ama,
E ao dom dos céus s'enturva e desalegra!
São horas do trabalho . . . e a taes horas
Contemplo os limos verdes, bella trança
D'Uyara, a incantadora, que embalança
Da selva a sombra, ondeando aguas sonoras.
Corre a estação do ardor—formoso clima!

Genios á sombra, o scentelhar das flores,
Quente o perfume do ar, vagos rumores
Nas calmas, no ermo—vozes no Parima!
Nobre sois. Não lembrastes meus deveres,
E estou lembrando tudo ao coração;
Ao meu posto faltei, pelos lazeres
Do errar virgiliano da soidão.

Sobre a relva odorosa das lagoas
De onda esmeralda e florescidas bordas,
Que formam, desaguando no deserto,
O rio á pesca das selvagens hordas,
Dormindo o Guesa está. Negrantes coroas
De palmeiras orlando cada lago,
Em cada leito azul luzente aberto
Brilha o ethereo fulgor de um sonho mago.
Oh! quem o visse alli ao desamparo,
Tão só! tão só! na terra adormecido,
Desarmado, sem medo, morto, ignaro,
Pallido, bello, candido, perdido,
Entre as victorias-régias, incantados
Virgens abysmos de frescor e alvura—
São-lhe da noite os sonhos namorados,
Sendo da sesta o somno na espessura.
Oh! quem o visse!—A lua, que esvoaça,
O vê; turgido o seio d'esplendores
Abrindo açucenaes, dos céus o abraça,
N'elle alumia o sonho dos amores.

"Vejo—brincando ao longe
Por cima das lagoas
—Com a ardentia fúlgida
Dos lumes da onda a arder,
—Co'os raios, loiros, tremulos
Da lua formosissima,
—Co'os vívidos espiritos
Dos ares a correr—
"Dentro do umbroso bosque
Os cervos ruminando,
As flores debruçadas
No lago incantador;
A brisa nas insomnias
Da noite branca e bella,
O vago arfar das ilhas,

Os ecchos ao redór;
" E do palmar os ramos
Phantasticos no espaço,
E nos espelhos d'agua
A lua a esvoaçar;
Da natureza á calma,
Pelo silencio harmonico,
—Enlêvo, amor—brincando
Vejo se approximar . . .
" Genio risonho, candido,
De mim porque tremeste? . . .
Tens da mulher formosa
O magico poder!
Luz e mudez nos olhos,
Nos óndulos cabellos
Chammas, que verdes voam
Nos lagos a correr!
" Não falas . . . e é tão doce
Á noite voz divina!
Tão doce de alva fronte
Fascinador clarão! . . .
Sonhando, eras a imagem
Do sonho meu ó bella!
Porque t'encontro, sinto
Perdido o coração.
" Vem, sobe ás flóreas margens . .
Vou, desço, ás fundas aguas,
Ás grutas dos incantos,
Ao sempre-vivo amor!
Tu, do que a onda flúida
Mais crystallina e movel,
Dá que a teu lado eu possa
N'alma esquecer a dor . . .
" Nas ilhas fluctuantes,
Nas patrias incantadas
Dos sons e dos verdores,
Do róseo nenuphar;
Nas embaladas conchas
Das perolas luzentes,
Comtigo eu passe a vida
Nos lagos ao luar!
" —Do meigo cincto aereo,
Oh, *Chaska*! oh, astro! aragens,
Antemanhans diaphanas

Rólam-te em fogo aos pés !
—Bella visão das luzes . . .
—Hymno dos horizontes . . .
—Um coração procuro . . .
—Quem és ? mulher ! quem és ? . .
Noite d'alvôres !—incantadas aguas
Nuvem dos céus uma hora escureceu ;
Foram luares tenebrantes mágoas ;
Na relva o moço Guesa estremeceu.

" Vejo—doirado raio
Da lua, além, brincando—
Sinto a paixão tomar-me,
N'alma a loucura a rir. . .
Não és tu, bello astro,
Que dos argenteos cumes
Levas amor saudoso
A flor do valle a abrir ;
" Nem tu, onda luzente,
Que vais, pela alta noite
Das verdes verdes aguas,
Ao rorido chorar ;
Que ficas esquecida
Na encosta negrejante,
Anjo, por quem suspiram,
Descem estrellas do ar ;
" Nem vós, lindos espiritos
Dos zephyros ligeiros,
Aos beijos, aos susurros
Co'os risos da ardentia ;
Nem vós, brandos halentos,
Mimos da flor balsamica,
Exhalação suavissima
Dos hombros da harmonia.
" Sitios de tanto enlêvo !
De tanta alvura eterna !
Que pavorosa calma
No mármoro luar !
Somente a flor velando
E os troncos solitarios,
E qual penadas sombras
Que o lago vão passar !
" E os lagos transparentes,
E os serros levantados—

Que solidão na terra !
Nos céus que solidão !
—As sombras . . . são piratas . . .
Ancoram . . . saltam . . . prendem . . .
Fogem co'o genio tímido,
Voando á viração !—
" Andam no fundo da agua . . .
Um círculo constante
Espumas de oiro férvidas
Traçam ao lume além ;
Forma-se em flor o centro,
Álli se attrahem vagas,
D'alli revão-se ás margens,
Em languido vaivem :
" Assim, de mãe formosa,
Dos seios alvos, tumidos
Por doloroso anceio,
Nasce a divina flor—

—Oh ! ao em tôrno olhando,
Percorre os seus dominios !
—Oh ! como volve á lua
Saudoso olhar de amor !
" No bosque uma ave canta—
Ella estremece, escuta,
Fica tão tristemente
Perdida em vão scismar !
Existe ? ai ! não existe . . .
Qual eccho dos silencios,
Qual alvejante sonho
No seio azul do ar.
" —A fronte ergue, illumina-a,
Agno mimoso e candido !
—Pois, nas princezas da onda
Ha tanta timidez ?
—Não és tu a senhora
D'estes undosos reinos ?
Condão de amores, fala
De amor, fala uma vez !
" Que tens ? faltam-te acaso
Os mimos d'outro genio ?
Saudades tens ?—nos lagos
Tão só, tão triste ser !
Oh ! me endoideces ! . . . Dá-me

Tua infantina, limpida
Mão alva—se acaloram
Beijos de amor . . . vais ver . . .
" Eleva á lua os braços—
Do peito transparente
Ólho através, em chammas
Arder-lhe o coração !
E a lua desprendendo
Meigo sorrir celeste,
Resoam as espheras,
Preludios da canção.
" E os braços estendidos,
E o leve corpo fléxil
De floco reluzente
Vergando para trás . . .
—Lirio crystalleo, puro,
—Bello arco d'alliança,
—Lucida resistencia
Que harpa gemente faz !

" Oh ! incantados paços !
Oh ! sons das harmonias !
Ar puro, trescalando
Perfume e honesto amor !
Nos ramos suspendidos
O jalde, as grans, as luzes,
Os fructos sasonados
No mel rindo e na côr !
" São de crystal radioso,
De cérulas saphiras,
São d'incendida opala
As grutas, de rubis ;
Ao fundo, o leito de oiro,
As nuvens silenciosas,
Os sonhos namorados,
As camas carmezis.
" Das verdevivas moitas
De plantas melindrosas,
Em ondas, mansas, meigas,
Rósea s'expande a luz ;
E a gruta dos incantos
S'embala, s'illumina,
Qual á visão fagueira
De aurora que seduz.

" E á claridade rósea
Um grupo de alabastros
Sorrindo, doce virgem,
Esplendido donzel—
Fulgem os seios brancos
D'intenso amor pungidos;
Cobre as purpúreas camas
Dos sonhos o docel.
" Dos gózos nos quebrantos
Os braços desenlaçam,
Qual as trementes chordas
Depois da vibração—
Dormem—são travesseiros
As cômas luminosas
Que d'alva fronte ondulam,
Aureo solar clarão . . ."

As balseiras na luz resplandeciam—
Oh ! que formoso dia de verão !
Dragão dos mares,—na aza lhe rugiam
Vagas, no bojo indomito volcão !
Sombrio, no convés, o Guesa errante
De um para outro lado passeiava
Mudo, inquieto, rapido, inconstante,
E em desalinho o manto que trajava.
A fronte mais que nunca afflicta, branca
E pallida, os cabellos em desordem,
Qual o que sonhos alta noite espanca,
" Acordem, olhos meus, dizia, acordem ! "
E de través, espavorido olhando
Com olhos chammejantes da loucura,
Propendia p'ra as bordas, se alegrando
Ante a espuma que rindo-se murmura :
Sorrindo, qual quem da onda crystallina
Presentia surgirem loiras filhas;
Fitando olhos no Sol, que já s'inclina,
E rindo, rindo ao perpassar das ilhas.
—Está elle assombrado ? . . . Porém, certo,
Dentro lhe idéa vária tumultua:
Fala de apparições que ha no deserto,
Sobre as lagoas, ao clarão da lua.

Imagens do ar, suaves, fluctuantes,
Ou deliradas, do alcantil sonoro,
Crea nossa alma; imagens arrogantes,

Ou qual aquella, que ha de riso e chôro:
Uma imagem fatal (para o occidente,
Para os campos formosos d'aureas gemmas,
O sol, cingida a fronte de diademas,
Indio e bello atravessa lentamente):
Estrella de carvão, astro apagado
Prende-se mal seguro, vivo e cego,
Na abobada dos céus,—negro morcego
Estende as azas no ar equilibrado.
E estende, abrindo-as, azas longas, densas
(Alvar boquinha, os olhos de negrores,
Lumes de Sátan e os que são traidores,
De Luzbel morte, já sem luz, sem crenças),
Vibra, accelera a vibração de açoite
Da aza torva com que fustiga os ares;
Qual a palpitação vasta da noite,
Oscilla a esphera, vanzeiando os mares.

"A alvar boquinha, os olhos tão risonhos—
Taes vi sanguineo Sol, undosas flores,
E uns piedosos amigos, mais uns sonhos
Onde era o inferno círculo de amores.
"E esses amigos meus, irmãos . . . vieram,
Seduziram-me, ás terras me levaram
Longes, da casa em que meus paes viveram,
E entre risos e festas me entregaram
"Ao baldão das miserias, á orphandade,
E á tristeza que vem cavando as faces,
Corroendo a existencia, na saudade
Funda do exílio—abutres meus vorazes!
"E já longe, eu ouvia ainda as risadas
Dos meus irmãos amigos piedosos;
E eu . . . eu chorando auroras namoradas,
Que assim roubaram dos meus céus formosos.
"Quando á fome de crenças e virtudes
Tornar-se esteril o paiz maldicto
Que seus prophetas mata, irmãos tão rudes
Ainda algum dia abraçarei no Egypto . . .
"Se em todo tempo, creio mesmo que antes
Da pomba mysteriosa, já tiveram
As azas culto (aos céus foram-se amantes
Que da terra no lodo as não perderam);
"Se á grande luz do dia tanto engenho
Trevas e trevas faz, ó lua maga!

Se o coração a ti votado tenho,
Hi tens noite, soidão, silencio, vaga
" Ao branco luar . . . são tão brancos lirios,
A cujo influxo candido conduzes
A alva filha das ondas e das luzes
Ao incanto, aos amores, aos delirios! . . ."
E roça a negridão nossas cabeças,
Roja encosta minaz, soberba montes
Onde passa o relampago, qual essas
Idéas-Pallas por divinas frontes.
E da sombra nos visos palpitantes
Cruzam-se fogos, fitas convulsivas,
Vergónteas longas, linguas sibilantes
Das de Milton serpentes doidas, vivas
Tranças, que ondeiam lumes fulgorosos
Ante a imaginação—amor. . . loucura. . .
—Pára e golfa o vapor bulcões irosos
No meio do Amazonas. Noite escura.
Sem luzes, no ar um funebre sudario ;
Outro nas aguas, negros luzimentos ;
E o qual vulto espectral, fero e nefario,
De um patibulo erguido aos elementos.
Ouve-se . . . que ?—resfolego anciado
Das phalanges ethereas que desfilam. . .
Ó Martius, vem orar ao Ser sagrado,
Que a nau afundam raios que fuzilam !
Occulto o sol, simelha a Providencia
Sobre a revolução da natureza,
As massas populares na demencia
Das trevas, e uma luz na mente accesa !
A nave troncos dão d'encontro, gyram
Nos vortices das aguas ; fluctuantes
Andam moitas, soltando lacerantes
Pios o ninho, que ondas engoliram.
O céu descia á terra, tenebroso
Em seu amor de céu por esta estrella—
Profunda convulsão ! logo a procella
Troou no espaço, estámpido horroroso !
—Misericordia !—timidas mulheres
Gritam ; Indios estendem-se de bruços ;
Abre-se o rio ao largo, os vagos seres
Enchem-n'o, os ecchos lobregos, convulsos.

" Ha ! ha ! treva de septe de septembro,

Sol do Ypiranga crís no Solimões!
E o bello estoiro, rabbi! que inda alembro!
O *fiat* vosso, ó charos maranhões!"
Viste-o? Cham do escarnir! Pendido á proa
Elle está meio louco, desde a noite
Que, ao Sol dormindo á beira da lagoa,
Viu-a!.. do estado seu, ai doe-te! doe-te!
Foi o sonhado amor; volta-se ao mundo,
Nos labios o sarcasmo, o olhar aberto,
Que para dentro vê... clarão jocundo
De irradiações no íntimo deserto.
—Elle já se assentou, tranquillo olhando;
Porque, depois do procellar de fóra,
Desanuvia-se a alma e se melhora
Vendo as trevas se desencadeiando.
Nas margens alevantam grandes brados
Infelizes, mugidos na caverna,
Da floresta os phantasmas varejados
Pela tormenta de huracões eterna!
Huiva o chaos, retumba! as sombras falam
Com as vagas! os ventos teem açoite!
A treva, dentes que rugindo estalam!
Granada, as chuvas! olhos d'aguia, a noite!
Dos céus lançam, volcanicos diluvios,
Lávas d'agua e de fogo pelos ares!
—Mas aqui tudo é rapido; os effluvios
Rareiam do ar a oeste, aureos, solares.
Agora, a fronte erguei ante natura,
Vêde a perturbação dos elementos:
Quem suscita esta guerra de loucura
Entre o fogo dos céus, a chuva e os ventos?
Nuvens fogem, retesam-se, bandeiras
Negras em funeral desenroladas,
Que hasteiam-se nas cimas altaneiras
Do monte, e são do raio laceradas.
Rólam em penedias espumantes
As vagas do improviso cataclysmo,
No rio esparsas, tumidas, possantes,
De margem á margem, de abysmo a abysmo.
Triumpha—a baixo, á cima—a procellaria
Flammivoma, a alegria, o amor dos portos!
E passam do combate, a grenha vária,
De agigantada selva os corpos mortos.
Porém, vai descansar a natureza;

Do febreo delirar volta ao repouso.
Apresenta-se o sol, com a pureza
Toda de um grande occaso luminoso!
Correm luzes do olhar do deus immenso
Por entre a terra e o céu ainda nublado,
Qual zona de oiro em pó vivo e condenso
Cobrindo os verdes bosques d'este lado:
E de repente, o orgam das florestas,
Entoa aramembî formosos hymnos;
Pulsa de amor o coração ás festas
Da luz e os sons que se ouvem, tão divinos
Lá da umbrosa espessura, ao tão distante
Orvalhar do sertão!—O pensamento
Contempla a terra, puro o firmamento,
Qual se dentro de um globo deslumbrante.
Tremem as selvas, cobrem-se de flores;
Da flor tremendo, flores, por incanto,
N'um enxame de azitas multicores
Elevam-se pelo ar, ao beijo, ao canto.
Cada choupana branca entre ramagens
Convida á solidão, convida a amores
E diz, que na palhoça dos selvagens
Não mora a inveja; e os agros dissabores . . .

Vêde-me o quadro do fugaz crepusculo,
Que não n'o tendes mais formoso e ameno
Nem no floreo verdor de um prado tusculo,
Nem nos golfos azues do mar helleno:
Morre e vasqueja o sol, chamma e saudade
No espadanar dos raios, qual o genio
Que na gloria, caindo, á eternidade
Clarões envia—um lado do procenio.
Do outro—a lua se alevanta, exulta
Na ascensão maviosa da belleza!
Ao verdenegro da montanha inculta
Prende-se o solio azul da natureza.
Alli formam-se as névoas—uns vapores
De amaranthos formosos—roxa e pura
Sombra—o enlêvo de tristonhas côres
Que orla os olhos da branca formosura.
É d'onde a algente placida donzella
Na vida parte ao divagar do mundo:
Quem lhe dirá qual seja a sua estrella?
Florida senda, ou de abrolhar profundo?

Mais o *occaso* derrama sangue e fogo,
Mais o *levante* albôres e perfumes :
Lá, tomba o heroe, das Parcas ao regougo ;
Aqui, s'erguem d'um rosto os brandos lumes.
Dos naturaes altares a balança,
São as conchas, a de oiro e a d'alva prata :
Aquella, o dia leva da esperança ;
Traz esta a noite mysteriosa e grata.
È o sol pôsto, e a lua abandonada
N'estas ermas paragens, vago idyllio
Meiga escutando, a musica do exílio
Na solidão das aguas realçada :
Quando na harpa da terra, cujas chordas
São estes longos solitarios rios,
Resoa a natureza ; quando ás bordas
Os jaguares a olhar pasmam sombrios.
E qual elles, eu venho accompanhar-te,
Deusa dos roçagantes véus doirados !
Se me aparto de ti, quantos cuidados,
Quantas saudades tenho de deixar-te !
Ó noites do Amazonas ! ó formosas
Noites d'enlevos ! tão enamoradas !
Alvas, tão alvas ! e as canções saudosas,
Incantos do luar, sempre cantadas !
Foi este o prazo . . . Virjanûra a esta hora
Tambem te olhando está . . . muda e pendida
A visão branca da montanha erguida,
Que longa noite espera, espera—a aurora.
Tal silencio . . . o dos seios de alabastros ;
E o verde ethereo, o dos fulgentes olhos—
Onde os meus doces tempos ? onde os astros
Que formavam parcéis dos meus abrolhos ? . .
E houve um tempo em que nós nos assentavamos,
Eu e ella, por entre os cafezeiros . . .
Os arroios corriam . . . nós amavamos . . .
E eram assim teus raios feiticeiros.
As vozes, eras tu que nos dizias
Tantas venturas, tantos mimos castos !
As ondas, eras tu que as incendias
Dos seus cabellos negrejantes bastos !
E o coração embriagado exaltas
Nos sentimentos puros ; o arvoredo,
Do que vai pelas sombras em segredo
Malicioso a rir, de luz esmaltas ;

De luz estendes, maga, ao navegante
Bella esteira de acacias, seus amores,
A onda, o luar—as seducções do amante,
Que vem nos seios teus chorar ás dôres.
Ó lua! ó meus incantos e minha alma!
Lá do teu céu azul por onde vagas
Ouve a canção do trovador das aguas,
E ao rude canto seu concede a palma!
—Os ais ouvis da infortunada imagem
Desconcertando as solidões agora?
Os remos abandona, se apavora,
Emmudece, conturba-se o selvagem.

" Á inundação marmorea dos luares,
Ai! no horizonte grita desgraçada
Alma que se lamenta, e tão penada
Nunca houve dor a se romper nos ares!
" Quanta flagellação!—Antes soubessem
O inimigo vencer! antes fugidos
Encontrados não fossem os vencidos,
E alvorotando o vencedor, morressem!—
" É dos fracos o espirito, aos terrores
Oh! do implacavel Anhangá! que o forte,
Nas campinas felizes dos amores
Afortunados, se alegrou na morte! "

As margens para os Andes vão correndo;
Nós vamos para o mar, em desfilada
Duas vezes veloz, ao vento erguendo
O pó da onda fulgida espumada.
Succedem-se as bahias n'este Sahara
Tão pallido, monotono, inclemente,
De sobre os Parinthins, nos Ituquaras
Reverberando o sol, o sol somente!
Já na espessura, qual jaguar frechado
Negro olhar apagando, já na vaga
Qual as aves de fogo, ou qual a chaga
Nos seios do céu arido abrazado!

Quem hoje educas nos feraes regaços,
Amazonas? Onde essas virgens de oiro
Luzente, meio involtas n'um thesoiro
De cabellos em vagas, aos abraços,
Ó Itacamiaba, qual a nuvem

Pelo corpo do sol? Hoje mesquinha,
Resplendam dias luz, noites s'enturvem,
Erra a triste cabocla e vai sozinha:
Sem patria ter, sem honra e sem defesa,
Á immensidão de um céu perdido olhando,
Quaes beija-flor outrora, lhos entesa,
Lhos arranca hoje o vento assobiando,
Esses cabellos . . . principia um canto
De que não ha memoria: um mundo a exhorta,
E no saudoso enleio góza absorta,
Das que a veem rodeiar fórmas do incanto.
Milhar de leguas d'aguas se percorrem
Da côr dos filhos seus: e a só cabana
Fumarenta, ínvia, a frecha americana,
São tardos ecchos do que foi, que morrem.
Aqui sonoras tabas floresceram—
Ai! os tristes logares da tapera,
Onde a ave, noas dos que anoiteceram,
Vem á tarde cantar—*rupí cô c' uéra*. . .
Voz dos passados tempos, ao deserto
E ás lividas campinas recordando
O lar d'outrora, no eternal concêrto
Da saudade dos ermos suspirando:
A familia, o vagido de crianças,
Os contos ao fogão, a doce voz,
Os beijos maternaes, as esperanças
Nas tutelares bençams dos avós—
E passa-se. A carpir essa ave ainda
Fica, s'escuta a não ouvir-se mais. . .
Sente-se então mortal tristeza infinda,
Que na alma deixam desgraçados ais.

Aqui as mães cantavam natalicios
Do guerreiro, lançando nas correntes
Verdes ramos, que fossem-lhe propicios
Do rio os genios celeres frementes.
E eu jamais sinto o coração tão doce
Qual d'esses idos tempos á memoria,
Quer falando do amor que já findou-se,
Quer em meigo sonhar da patria gloria.
Depois, quem sabe? aquella sympathia
Que para além dos Andes s'elevava
E esta saudade . . . dizem que algum dia
O que livre os seus montes habitava,

Volvendo os sec'los, voltará ; voltando,
Então será qual a andorinha errante
Dos mares . . . porque o ninho tem distante.
E vai de plaga em plaga o procurando.

Nas calmas outra voz mais afinada,
Profunda a óra, o sol perpendicular,
Ouvia-se : era a fonte ? era a incantada
Virgem loira no fundo do palmar ?
Longe, mais longe, e sempre s'elevando—
O bruto que descansa, os caçadores
Á sombra, resguardados dos ardores,
Levantavam-se e iam accompanhando.
Transviados, perdidos pelos montes,
Jamais voltavam. Outras vezes, não :
Sustando a fera, emmudecendo as fontes,
Vinha . . . murchando a flor e a viração,
Vergava os bosques, retorcia a palma
Que deixava a gemer : se ia de lá,
N'um fremito ruidoso, a grande calma
Atravessando . . . os passos d'Anhagá.
Aqui montavam seu corcel cerdoso
Currupiras, com arcos de Maués :
Hoje gritando, a sós, o alveo arenoso
Descem, subindo os rastos de seus pés.
Juruparís os viram desmontados,
E da palmeira os ramos entreabrindo,
Cynicos gestos, fugitivos rindo
Aponctavam . . . —p'r'os Indios desolados—

Ao aceno christão estes contentes
Desciam da montanha co'os vinhaticos :
A cruz se alevantava ; e os innocentes
Adoraram então, mansos, sympathicos.
Acercavam d'alli as pobres choças
E nunca mais podiam separar-se :
Meiga sombra da cruz ! esp'ranças nossas
Convertidas da lagryma a chorar-se !
Das trevas compellido o novo mundo,
Romper manhan de amores se diria,
Na infancia a natureza e na alegria
Das rosas sanctas de um porvir jocundo.
Rosas ?—ardeu Guatimozin sobre ellas !
As grinaldas do Sol ?—foram mysterios
Dos diluvios de sangue nas estrellas,

A guiarem depois novos imperios!
Fascinado o Europeu ante a magia,
Viu-o Atahualpa, a delirar n'um sonho
D'El-Dorado, a correr louco e medonho
Através d'estas selvas de agonia!
Pallido espectro, horrivel, lacerado,
Sem mais nunca encontrar ao que buscava:
—Amanhan . . . nós seremos no incantado
Coração do oiro!—aos troncos s'encostava.
Raiava o sol por entre os arvoredos,
Os tucanos cantavam nas alturas,
As correntinhas, mimo dos penedos
E prantos seus, andando na espessura—
Em Deus ninguem falava: embrutecidos,
Desesperados, esses homens iam
Com susurro feroz, vãos, inanidos,
Para o sul, para o norte—e se perdiam.
Aqui se obumbra a brenha e s'embaralha;
N'um côro florestal roucos guaribas
Ensurdam-n'os; as hervas são navalhas
Frias no exangue corpo; fundas ribas;
D'este lado desaba a cachoeira,
Do horizonte ou dos céus; fragor profundo
O pantano estremece, a bóa inteira
Enlaça e esmaga ao crocodilo immundo.
Ainda a noite vem; a alma fallece;
E sempre a sêde a arder do oiro fallaz;
Ainda, ainda um novo dia resplandece,
E erguem-se, vão-se, e desfiguram mais.
Escutam . . . feras, que rastreiam perto,
Que tambem beber querem . . . pelos ramos
O riso dos saguis . . .—Atrás volvamos!—
Co' a maldicção ficaram no deserto.

Mas, volveram—ao oiro vivo, ao homem
Natural, que algemam á escravidão,
O homem-criança, cujo ser consomem,
Deixando-lhe sem vida o coração.
Lá está Caiçara e seu curral prosterno
Dos resgates, que a Deus e á lei desciam,
Ferradas *bellas peças*, que mugiam
Pasmas, ignaras—alli foi o inferno!
Sem uma providencia e que soubessem
Por que martyrios — aves aterradas

Ante a fascinação da cobra. Ha quadras
Em que os peitos mais nobres endurecem.
" Porque do nome teu não são chamadas
As flores tuas, mais que todas bellas
D'entre os mares, Colombo ? Por que estrellas
Tão adversas do genio, tens murchadas
" Da fronte ao de redór c'roas angelicas ?
—Sendo do mundo teu bençam fagueira,
Raiou Colombia ! anoiteceu Americas,
Quando lhe foste a maldicção primeira !
" Quando o primeiro Indio á escravidão
Viu-se por tuas proprias mãos vendido
E foi, desde esse instante denegrido,
No mundo novo a morte e a confusão ! "
Era o rebate : escravos ! mais escravos !
No bosque a liberdade estremecia,
Esplendida elevava-se e rugia,
Na lucta dos villões co'os nudos bravos !
Mais escravos ! E as ondas d'este rio
Contavam-se, ai ! as ondas do oceano,
Por cabeças de pallido Gentio
E por cabeças pretas de Africano !
E desparece o incola selvagem :
Se livre, bellicoso combatendo ;
Se captivo, revel ; e na voragem
Sempre—na paz, na guerra, fenecendo.
Mas, ficou-nos o negro indifferente
Multiplicando-se, a cantar nos campos
E do tambor á voz : nos pyrilampos
Sem ver luz, ou veneno na serpente.
Sombrio seu aspecto, surdo-mudo
Andando, fitos olhos contra a terra,
Emquanto para o céu vasto e profundo
Sobem astros dos pincaros da serra.
Não . . . de perto, n'aquella indifferença,
Eccho d'extranha compuncção se ouvira
Consumil-o ; no canto a dor immensa,
Na dança o convulsar do que delira.
Rotos andrajos lhe sacode o vento ;
Mudo qual seu cadaver, seu estado
De homem, nem barb'ro, nem civilisado,
Revólta, ou prostra e abate o pensamento !
Assim em Gurupá, no lazareto
Da liberdade (e das sesões agora

Para que não houvesse desconcêrto),
Encurvando-se o rio, fundo chora.

"Quando nos céus as nuvens endoidecem
Indo de um p'ra outro lado desgarradas,
Eu tremo por minha alma—lhe anoitecem
As memorias das coisas já passadas . . .
"Traição dos céus! amostram-me no espaço
Os quadros do mysterio da inconstancia
De um coração miserrimo na infancia
Da vida, que lhe foge, foge—e eu passo
" Com a minha alma, a nuvem delirante
Do céu interior . . . tambem formoso
De azul e rosas, de astros fulgorante,
Ou de tristeza e abysmos procelloso.
" *Raio de sol* entrando na choupana,
Bôas novas, rugindo azas, trazia . . . .
—Não vos parece a sombra de Orellana,
Que s'escoa através da ramaria?"

Eis Marajó viçosa e redolente
Do equador filha, noiva estremecida
Do rio, que lhe abraça o cincto ardente
Suspirando em saudosa despedida.
È aqui, n'estes ermos incantados,
Onde os templos estão da natureza
Verdejantes, nas aguas desenhados
D'estas luzentes ruas de Veneza.
Que amenidade! que soidão de amores
Por onde eu vou! n'este ar embalsamado
Que d'enlevos! que edenicos rumores,
Céus! em que mundos sinto-me embalado!
As indolentes ruas, laudanosas,
D'onda tão pura, eternamente pura,
D'entre augustas muralhas magestosas,
Quão longas se perdendo na espessura!
Galeria immemorial! eternos
São d'historia sagrada estes painéis
De verdes frondes, brandos aos galernos,
Longos a mais não terem fim! Quem és,
Peregrino, que hi estás, presa d'incantos
Que existem n'estas aguas mysteriosas?
D'elles vêrão se repassar teus cantos
Ás vozes naturaes, meigas, saudosas.

A bella onda e o fresco firmamento,
Que serpenteia em cima a accompanhando,
Vão as fitas azues do pensamento
Em deliciar de amor desenrolando.
Ambas vão-se nas curvas peregrinas,
Quão graciosas! vozes que modulam
A mesma lettra de canções divinas,
Que nos céus voam, que na terra ondulam.

Vastos salões se abrem solitarios
De architectura esplendida e phantastica:
São-lhes bromelias rubros lampadarios,
Portico os troncos da symphonia-elastica;
São-lhes aromas balsamos virtuosos,
Festiva musica os clarins do vento;
Enchem-n'os flores, cantos harmoniosos
Da cigarra pungindo o isolamento—
Condão de solitude, traz o canto
Da cigarra este hinverno ao coração;
Umbrio o ar transparente, leva o incanto
Aos mysterios da selva, á escuridão.

Brada o trocano. Estão deliberando
Da tribu os chefes contra os Carahibas—
Pela sombra das mattas ondulando
Passam guerreiras hostes Nheengahibas:
Dos ramos s'elevando amedrontadas
Olham as môças-aves refulgente
Negro o arco, as arasoyas fluctuadas,
O alvar no peito sorridor *crescente*.
Embala-se, oscillante e sonorosa
Aos cantares da guerra, toda a ilha!
N'aquella direcção, muda, piedosa
Sombra de fé, sangrando os passos, trilha—
A voz de Deus s'escuta no Evangelho!
Que uncção de amor nos labios do Jesuita!
Qual limpido crystal de claro espelho
Onde aurora reflecte-se infinita.
E como é doce o barbaro quebrando
Os arcos seus, lançando-os na corrente!
—O sol, que viu a paz, ficou guardando
Do deserto a palavra, que não mente.
E ainda um qual rumor longinquo e vago,
Qual o dos ventos ao través das selvas,

O Indio escuta sisudo; e além transvago
Foge—á luz dos christãos prefere as trevas.
Descansemos. Á margem d'estes rios
Ha sombra e esp'rança. Ó unica cidade
Em que a rama de platanos sombrios
Ao viandante abriga e á liberdade!
Por isso, abençoada e florescente,
Paraisal jardim frondoso ao Norte,
Has de o oiro, em seu throno reluzente,
Do homem ver o cortezão e a côrte:
Que ás humildes Bethlens se estrellas guiam
Magos á adoração, da alva os cantores
Tambem aqui formosos annunciam
A vinda d'este sol—Puros umbrores!
E por isso eu descanso n'este templo
Da familia e da paz, e com meus olhos
Deshabituados ao amor contemplo
A bonança na terra entre os escolhos.
Vem o anjo sorrindo no semblante,
No olhar o azul celeste da saphira
E o colibri no gesto scintillante—
O templo s'illumina com Zaïra:
Cantam-lhe auroras na alma que desponcta;
Cecens da luz, nos risos emanados
Os contos populares, se ella os conta,
Ouvem-n'a todos, tornam-se incantados.
Bella criança, quando já crescida
Escutares dos céus melhores hymnos,
Seja adorada quem é tão querida
A flor do lar, o amor dos peregrinos!

Ao largo ainda uma vez, e o Guesa Errante
Hoje mesmo dos rios se separa.

"Nos ramos a impressão leve, inconstante,
Embalde buscareis do que os vibrara,
"Que passa, qual o zephyro dos ventos
Ao través d'estes climas incantados
A' aurora, á calma, aos grandes firmamentos
Da tarde e do luar, que estão passados—
"Adeus! adeus!—da grande natureza
Os ecchos não repitam mais meus cantos!"
O suspiro soltando de tristeza,
Olhava aos traços seus, e achava incantos.

Olhava sempre—e as vagas tão vermelhas
No onduloso vaivem, qual abrazadas
Pelo incendio dos olhos das scentelhas
Do sol em bello esmalte derramadas!
Olhava co'a saudade harmoniosa
Em que a vista nos scisma do passado
N'este sonho de sombra dolorosa
Pelo meio do tempo apressurado.

Quiz aqui o Poder que s'encontrassem
Com o Amazonas, alto o sol, o Oceano,
Qual duas grandes coroas que brigassem
Ao brandão do equador—
Deus soberano!
Como escurece a onda do horizonte!
Da embocadura como as leguas toam
Vastas!—Os animaes fogem! o monte
S'esfolha, as aves aos extremos voam!
E os atitos nos ares, e a folhagem
Ruidente, surda, e a fuga espavorida
Desamparando repentino a margem,
A natureza espera, suspendida!
Jaz attento o deserto! S'elevaram
Alto ás nuvens selvagens cavalleiros;
Se despenharam! macaréos fragueiros
Em crateras d'espumas abrolharam!
—Pela manhan formosa de septembro,
Quando a sultana pallida dos mares
Nas ondas banha os alvejantes membros,
Que toda é luz natura e mansos ares,
Troveja ao longe! Vaga diluvial,
Do oceano sphynge tragica partindo,
Ares e alveo abalados, rebramindo,
Qual dos Andes descendo o vendaval,
Qual a d'orgulho vaga, assoberbado
O peito de um tyranno—em duros estos,
Terra a dentro e revôlto e sublevado
Nos ecchos percutidos dos desertos,
O rio sobe! as ondas monte e roca
Voam co'o cedro e o regatão tardio,
Despedaçado—passa a poróróca . . .
Turvo, trémulo acorda, esplende o rio!
E nossa alma, das ondas e das margens
A musa perennal que a vida incanta,

Surgiu tambem do meio das voragens,—
E sobre ellas gentil mais bella canta.

"São os genios da foz, sobrelevando
A preamar tempestuosa enchente:
Volta a calma; vanzeia susurrando
Ao nivelar-se a placida corrente."

Lá vai o sol, formoso vagabundo
Qual a imaginação, qual os kondores
Habitantes da Serra e do profundo
Espaço azul doirado d'esplendores!
Cheio de vagas, amplo o movimento,
Tardo o Amazonas, os sertões deixando,
Entra no Atlantico elevado ao vento
Dos céus no fundo, ao longe verdejando:
Do Lauricocha ao mar tumultuoso
Ondula-lhe a d'Huayna aurea corrente,
Qual iris que lampeja e além vistoso
Desdobra o cincto em tôrno ao continente.
E no solar abrazamento o cobrem
Das nuvens brancas, fulgidas ramagens,
As nódoas negras—d'onde se descobrem
Os páramos saudosos, onde aragens
Que alma aspira beber. Como é profundo
O céu azul! as nuvens deslumbrantes,
Sonhos do lago e voos, d'este mundo
Nos convidando, pallidos distantes!

Erram na calma peregrinas bellas,
Fórmas de luz, Uyaras amorosas—
Porque são da mulher sempre as estrellas
Que nas luzes nos passam, enganosas . . .
Oh quanta luz no céu! que doce e vaga,
Que saudosa e divina sympathia
Pelos sonhos da nuvem na harmonia,
No eterno desejar que inspira a vaga!
Quem me dera trepar sobre os relevos
Da nuvem tropical! que sentimentos
Na aza livre viajante d'estes ventos
Foram a alma immortal banhar d'enlevos!
Não estás onde vulgarmente o pensam,
Celestial thesoiro; e o reprovado
Não tem nenhum direito a esse legado
Dos eleitos mimosos da tua bençam,

Felicidade sancta! Eu nada espero;
Calo-me á Voz terrivel; eu me inclino
Humildemente á fôrça do destino . . .
Tenho saudades—sinto o desespêro.—
Doce e candida crença—oh! quem me désse,
A crença minha dos que são felizes!
(E n'esta alma reflectem-se os matizes
D'esse amor, que mais nunca reverdece)
Eu vi-a,—as fôrças ensaiou, do ninho
Se desprendeu a aza adolescente,
E partiu. Inda a vi,—meiga e luzente.
Depois—não mais voltou do descaminho.

"N'estes jardins, de *raymi* a onda brinca
Por entre os lirios de oiro—o seio abrindo,
Virgens do Sol, tão doces filhas do Inca,
Dão culto aos raios seus, á fé sorrindo . . .
"Novos climas, as ondas d'esmeralda,
Já me embalam! o Sol no firmamento,
Templos azues de *hanan*, fronte sagrada,
Reclama um coração . . . Mugindo o vento,
"Nos ares s'enlaçando o iris das vagas,
O último dia se ausentou das calmas.—
Levanta-se do mar, percorre as plagas
Rumor profundo, qual gemido d'almas."

Nas horas alvacentas das estrellas,
Vogando sobre as ondas marulhosas
Dos mares do equador, nas horas bellas
Das puras sombras de jacintho e rosas,
Quando dos céus a terra está mais perto,
Minha alma enamorada se alevanta
Qual o vapor das vagas, e s'incanta
Qual a nota de amar—surdo o deserto . . .
Aqui, ó doce amante, é que se sente
Esta falta de amor . . . e a que murmura
Brisa das aguas vem, tão tristemente
O coração gelar-me . . . ó Virjanûra!
Que a fronte afflicta empallidece e pende
Sobre o peito, que anceia de saudade;
Que o sorriso lacera-se e desprende
Do fundo o agror, da noite á claridade!
Tu és do rio a onda derradeira
A acenar-me, és a flor adormecida

Dos astros na coroa e murchecida
Na do martyrio meu . . . triste . . . fagueira—

" Morenas vesperas! Ao cair da tarde
As faces, de incarnadas, são mais doces,
Mais puro o olhar vertendo luz; não arde
Da natureza o amor . . . s'escutam vozes—
" As vozes da harmonia, que nos falam
Do passado e da terra, sobre os mares;
De alvoradas do amor ecchos, que estalam
No coração . . . nos céus crepusculares.
" E sente-se pela alma a transparencia
De uma esp'rança perdida, prolongada
Nos cantos vesperaes, e da existencia
O amor findo n'esta hora apaixonada.
" Nos enlevos da sombra se alevantam
Da branca flor dos mares os perfumes,
Os céus puros nevados se abrilhantam
Dos cabellos de *Chaska* aos vagalumes.
" Quanta meiguice n'ella, qual um beijo
S'encravando da face entre os rubores!
—Juncto a segue o cometa, do desejo
Errante imagem livida de amores:
" Bello phantasma! emquanto ora interdicto
A esconjurar-te o vulgo, a palma bella
Meneiando no espaço, do infinito
Mostras a senda. Transviada estrella,
" Na tua gloria pára contemplando
O fulgido clarão da de loucura
Temeraria derrota! Os céus entrando,
Sobe mais . . . sobe . . . á mais profunda altura!
" Perturbador dos céus, qual fui da terra
Onde da infancia vi formosos annos—
Amo os traços de luz da Sombra, que erra
E que perde-se em meio dos arcanos!
" Foi elle o companheiro do deserto,
Que tem-me ouvido e guardará meus ais:
Do crepusculo o meu amigo certo
Ainda verei . . . oh! quem te verá mais!"

CANTO QUARTO.

1858.

Era o Guesa . . . o selvagem, puro, meigo
Ante a fé sacrosancta da amizade ;
Vingativo implacavel, duro e cego
Aos que, irmãos seus, mentiam-lhe a verdade.
Vagabundo, inconstante, enamorado
Do céu azul, da onda e dos jardins :
Nos mares, qual as vagas embalado ;
E na terra—a *loucura* entre os *jasmins*.
Dos gózos era o escravo : onde as mulheres
Luzissem meigo olhar ; onde os perfumes
Fossem berço de zephyro e prazeres
Da florea varzea e os levantados cumes,
Alli vivia o Guesa—entre os desmaios
Das brancas fórmas, das visões ethereas
Que ao luar s'incantam, entre os raios
Que a amar derramam—celestiaes materias !
Do afago a flor entre auras de paraiso,
Era seu coração qual um menino—
A lisonja mimosa, o honesto riso
Lhe eram doce alimento e o mais divino.
Tão vaidoso—a exigir da natureza
Qual as virgens o incenso dos salões,
Ai ! decaía em pallida tristeza,
N'um reino tal de amantes corações !
Tinha a trindade sua, se acurvava
Com a religião da infancia do homem
Á virtude, á belleza, á dor. E olhava
Qual quando vãos remorsos nos consomem.
Tinha da fera os impetos selvagens,
Tinha a indolencia e os mimos da donzella ;
Vencer sabendo as sociaes voragens,
Qual em seios dormir por noite bella.
E angelical lucifera candura
De apparição d'olhar puro e sombrio,
A presa e a seducção da formosura,
Do homem foi veneno, mudo, frio.

E, mas nem são piedosos sentimentos
Na víctima innocente da impiedade,
Levava a compaixão quasi aos tormentos
Pela infancia que brinca á luz da tarde
Co'os cirios funeraes velando accesos
Em tôrno do cadaver, n'esse incanto
Dos mortos, aos seus filhos vivos, presos—
Oh! não deixem brincar orphams do pranto!
Não sei—mudo encarava elle em seu pae
Qual no auctor dos seus dias de amargura;
E era doido de amores por sua mãe,
Sempre, sempre, a beijar-lhe a sepultura:
Talvez timido velho, que destruisse
Do herdeiro seu, thesoiro accumulado
Por mãe biblica e bôa; e então se visse
Queixoso o sem ter lar sempre ahi voltado:
E desfolhando flores sobre a pedra,
Dizia: "não t'esqueças da minha alma,
Crença unica viva, que inda medra
N'este deserto de abrazada calma!"
E fugia. Perdeu-os de pequeno,
Mãe e pae; e d'então começa o drama:
Solitario na noite, o céu sereno,
"Oh! basta, Senhor Deus!" porque ora exclama?
Emtanto os ecchos que na esphera passam,
E as estrellas, que velam acordadas
Pelos mortaes e seus destinos traçam,
Das fraguas não se dão que hi vão penadas!

"Soltai áncoras!"
No ar desenrolou-se
Do fumo espesso a nuvem tremulante.

"O Sol raiando beija a onda brilhante
Onde Gonçalves-Dias sepultou-se!
"Da lyra de oiro as musas lhe afinaram
Chordas, que foram raios das estrellas—
Choram-n'o as ondas crystallinas, bellas,
Que n'estas longas coroas o embalaram.
"Por toda parte formam-se grinaldas,
Sobre as espumas dos floridos mares,
Nas alvas azas dos atins nos ares—
Oh! os sonhos luzentes d'alvoradas!
"E elle vinha na esp'rança—d'este abysmo,
Que é tão formosa a senda para o Norte!

O oceano trazia-o com o egoismo
De quem lhe havia de cantar a morte.
" E canta . . . a Voz ás noites incantada,
Não desperte ao que ouviu-a viajando
Talvez, pelo alto mar . . . a naufragada
Alli perto, lá longe, além gritando,
" Qual um gemido íntimo e afflicto,
Qual um riso infeliz em tom funereo
Que s'escuta pungindo o ar ethereo,
Fechando os corações . . . n'um qual recito
" Da profundez dos tumulos ondeantes,
Declamando ao pallor de sobre as aguas
Nocturnos monosyllabos de mágoas
Dos seus, aos solitarios navegantes;
" Dos seus, que jazem, sempre recostados
Ao travesseiro de coral—se formem
As horas, não acordam, embalados
Em seus berços profundos onde dormem.
" E ha quem os inveje, quem ouvindo
Goze de ouvil-os com amor sombrio:
Adeante d'esse os dias vão fugindo,
Quaes tormentadas ondas d'algum rio.
" Outros ha mais felizes, que, tomados
De indistincto terror, empallidecem,
Timidos oram, lagrymas lhes descem
Por doce esposa ou filhos adorados.—
" Não n'o despertem pela noite ermada
Tão desgraçados solitarios gritos!
Elle tambem foi triste qual a pallida
Moradora das rochas de granitos.
" O genio da poesia americana
Á sombra dos palmares rugidores,
Ultima voz da extincta raça indiana,
Hymno de Deus, e canto dos amores.
" Vós, que pisardes n'este chão florido,
Dizei se a mente aos *Cantos* não s'eleva!"

O Guesa penetrou na antiga selva,
D'onde nunca devera ter saido.
Accompanhe-o quem possa! O vall' poento,
D'estivo sol fendido e devorado,
Estalava ao tropel desesperado
Do seu cavallo mais veloz que o vento.
Lampejam olhos co'o ranger da sella

Ao formoso animal, cedendo ás redeas
Docil no collo d'ave, as ancas nedeas
A cauda a lhe açoitar ligeira e bella:
E corre, e passa, e além desapparece,
Com ledos rinchos atroando os montes.
—Já dos bosques tão seus, tão suas fontes
O cavalleiro as viração conhece.
Para as terras que viram-n'o innocente,
Trémulo o peito d'esperança e gózos,
Elle seguia estrada do occidente
De poisos conhecidos e formosos—
Jesus! lá dobra o sino-da-floresta!
Ai! porque não resoam de alegria
Tantas aves ao que, do exílio, via
O amor aqui?—Talvez. . . já nada resta. . .
E no horizonte desapparecido,
Pela alta noite os astros o encontraram,
E o bacurau da estrada a sós perdido,
E as frescas alvas, quando despertaram.

Elle parou sobre as collinas pallidas,
De murcha relva no verão cobertas:
Labaredas lavrando ao longe válidas,
Das entranhas da terra em fogo abertas,
Os seus corpos de virgens contorciam
Deliradas no espaço, e desgrenhando
Em volatas as cômas, lentas se iam
Dos sertões na devastação andando.
Contemplava elle a vasta ondeosa chamma,
Sem assôpro huracão, rugindo inferno
Pelas mil gorjas com que o fogo aclama
Vida e morte em um só poder eterno.
Ao arruinar dos delubros primevos
Mais os mares de chamma enfuriavam,
Do occaso vinham raios negros, sevos,
E pelo ar os tufões se condensavam.
Da grande sêcca flagellada a terra,
Ardiam as florestas; solitarias
Linguas de fogo viam-se na serra
Á noite; ao sol calmoso as alimarias
Cegas de sêde a habitação entravam
Dos homens inoffensas, erradias—
De um profanado templo se lançavam
Os fundamentos n'esses tristes dias.

Ferozes, êneas, ameaçadoras
Vinham cada manhan negras auroras;
No mar a morte, em todos elementos,
Fechando a porta o camponez aos ventos.

Cessara o grande incendio, que em ventosa
Tarde, depois de um dia abrazador,
Destruira, n'essa hora dolorosa,
Toda esperança ao rico lavrador.
As fábricas arderam, sacudiu-se
A hala do fogo ás plantações virentes,
O cannavial ennegrecido viu-se,
Negro e sem onda o leito das correntes.
Dos tectos das senzalas defendidas
Os escravos quaes sombras deslisavam;
Á porta do casal tristes, pendidas
Do lavrador as filhas soluçavam,
Qual a constellação d'astros brilhantes
Posta a um lado de noite desgraçada—
Mas. . . das cinzas do incendio palpitantes
Ouviu-se ao longe rôta gargalhada:
'Que o leve Satanaz! Dizem que, tendo
De passar elle, accende taes lanternas:
Sereis vós, cavalleiro que estais vendo?'
"Tambem as minhas queixas são eternas. . "
(Pois sempre ao Guesa acontecia que ante
O espectac'lo do incendio lhe saltava
O pranto, moto o peito delirante)
E a gargalhada voz continuava:
'Ha ha! reconhecido! A mesa posta,
Ide vareda á casa de vivenda,
D'onde endoidecem flores pela encosta
Bellas qual as senhoras da fazenda!
'As rosas de Natal! brandas, vermelhas,
Rubro riso do vinho nos crystaes!
Dão-vos mel as dulcissimas abelhas,
Ide ás aves! fartai-vos nos pombaes!'
Dissereis ser a voz do desespêro
N'aquelle semi-barbaro e tisnado
Vulto da terra erguido: e era sincero,
Moral infantecida, e pae e amado.
Senão, vêde-o á mesa: se os vizinhos
Accorridos ao incendio tristes falam,
Elle—'a saude ao fogo!'—E ardentes vinhos

Aureos jorrando, os cerebros estalam!
E ao rebentar do tronco ou das ruinas,
Que esmoronam depois que o fogo passa,
Entre os vivas dos homens e as meninas
Pelos ares voavam vinho e taça!
'Quero a dança! a loucura!' E tão festivas
Nunca foram-lhe as salas prazenteiras.
Os escravos somente, pensativas
As frontes abaixavam agoureiras.

Pelo arredór os gallos já cantavam,
Quando os sons, qual esfolham-se violetas,
Perderam-se da orchestra. S'embalavam
Ao em tôrno da luz as borboletas:
S'embalavam as redes na varanda
Alvas, undosas, ao clarão da lua
Que merencoria olhava a miseranda
Casa e a veiga dos thesoiros nua.
Oh! quantas azas brancas, indolentes
N'esses grupos de amor, como se formam
Nas varandas ruraes, nos innocentes
Edens—que em mundo vezes se transformam!
Quem não sentiu abertos lhe crescerem
Os olhos sobre os alvos movimentos
Dos brancos braços, brandos, longos, lentos
Lampejados a amor, a alvorecerem?
Ou nas sombrias hinvernosas tardes,
Ou nas manhans vermelhas do equador,
Ou do luar ás densas claridades,
Lento o violão de meigo trovador? . . .
Oh! quantas noivas *sanctas!* quão formosas
S'enleiando de amor aos seus amores!
D'entre musgos e espinhos quantas *rosas*
Nos corações haurindo os seus rubores!

Veiu o pavor, crescendo os aposentos
Do silencio ao socêgo e á soledade;
E a luz, que é toda brilho e movimentos
Co'o vozeiar da alegre mocidade,
Tambem amorteceu, pallente e fria;
Os perfumes porém, se desprendendo
Das estrellas do campo, na harmonia
Foram de manso os corações erguendo.
Uma rosa inclinou-se na alva rede,

Longa vista espraiou pelo horizonte,
Sentiu pranto no olhar, nos labios sede,
Tremores n'alma: 'Deus! como arde o monte!
'Como abraza-se além toda a montanha!
Como animam-se as chammas evolventes
E velozes involvem-n'a, co'a sanha
Das rajadas do sul rubras, candentes!
'Como horriveis ondulam no horizonte
Alevantando a voz! e os clarões ermos
Banhando o céu e a terra, qual a fronte
Ai! da meiga tristeza dos infermos—
'Oh! não se apaga a maldicção das chammas!
—Atravessam do golfo a onda ruidente!..
—Vingam margens oppostas, e das ramas
Reflectem-se nas aguas!..' De repente
Ella tremeu; na fronte reflectidas
Do moço Guesa, alli, vendo-as lavrando!
Mas voltou-se ás planicies incendidas
E ás palmeiras dos altos s'inflammando;
Que inflammavam-se no ar, sem que scentelha
Fosse as tocar azul e luminosa,
Por qual incanto a chamma d'esta á aquella
Surdindo viva! Suspirava a rosa:
'Porque, meu Deus, a chamma existe occulta
Entre o seio eternal da natureza,
E darda então na esp'rança que sepulta
Do lavrador coitado?' E amostra ao Guesa
A palma que resplande, qual erguendo
Nas labaredas convulsivas, braços
Que penetram nos céus!.. longos, tremendo
Alvejaram os seus, formaram laços:
(Communicava o incendio) incendio a virgem,
Seus braços nus ao seio lhe levaram
A quem achou-se alli, com a vertigem
Dos que no mar dos gózos sossobraram!..
E a rede branca é nuvem onde os astros
Escondem-se nos sonhos de ventura;
Onde d'entre clarões, rotos os nastros,
Surge de um anjo a deusa da loucura.

Durante o dia, espectros—das collinas
O cavalleiro, e o sol dos céus—olharam
As nuvens, que co'o fumo s'engrossaram,
Caindo em mangas d'agua purpurinas.

"A natureza é campo de batalhas
Em transluzir feroz de sangue e flores:
Ri-se aurora por trás de rubras malhas,
Choram as varzeas trémulas de amores.
"Ao interno calor que a terra agita,
Nos dilatados campos ondulando
Arredonda-se o monte que palpita,
Que em fogo irrompe, a láva espadanando:
"Tal nas veias o sangue a chammejar-te
O seio entumeceu-te, a luz formosa
Dos olhos entornou-te, e fez-te martyr
Na alvorada dos annos, Rosa, Rosa!"
E da chuva nas ondas se banhando,
Imagem branca, matutina e bella,
Nua, radiosa, das manhans estrella,
Viram, da trança os raios desatando,
Doidazinha a gyrar, tão delirante
Do sombrio casal em tôrno, e tanto,
Que fez-se o traço, claro, scintillante,
De um círculo de luz! e qual no pranto,
Ou na loucura, os vinculos luzentes
Que importunam os cerebros perdidos—
Mas. . . não vertam-se lagrymas candentes
Onde os incantos foram pervertidos:
Onde paes em diabolicos mercados
Vendem irmãs aos irmãos; onde os amigos
Beijam-se traiçoeiros; e inimigos,
Ferem sua hostia, amores condemnados.

Aonde vai ella desvairando ás côrtes,
Em rodopio as sedas laceradas?
Linda Fortuna aventurando sortes,
Filha do amor, da távola paradas?
Esquecer . . . 'chôro, chôro de criança! . .'
E a cabeça apertando s'involvia
No mundano prazer, e em doida dança
Lançava-se aos prostibulos da orgia!
Os uberes s'empedram, e gerando
Cancro tambem traidor, que da vingança
Traz a marca de fogo proclamando
Crime das trevas, que matou a esp'rança—
E de todos é o quadro mais formoso
O da puerpera mãe, branca, inanida,
Ao alvo peito, tumido, onduloso,

Rósea criança a dormir recem-nascida.
Oh, não queiras negar á natureza
Sua obra prima—vem, oh, vem ser bella!
Doce é o fructo do amor juncto á belleza,
Qual ao lado da lua é linda a estrella.
E mal do leito erguida, á sociedade
Vai quem não é de um só amante a esposa
E nem ao filho dá paternidade,
Mas que ante o mundo ha voz, ha fronte airosa:
E destribuindo olhar a olhar, pendente
Do cavalheiro ao braço nos saraus,
Voa ás luzes, cegando de contente,
Atordoada aos sons varios de Strauss.
Alma sem Deus, nubente depravada,
Troca no orgulho, quão tremenda e bruta,
O ser de mãe formosa abençoada,
Pelo de moça bella e—prostituta.
A carne folga na devassidão!
Soluça amor, amor que na decencia,
Que na doçura honesta da innocencia
Meigo sorri-se, abrindo o coração—
Feliz a que formosa desposada,
Do leito singular na doce alvura
Tomando o amado seu na hora aprazada,
Vólta ao púdico só da alcova pura!
Essa, noiva será sempre ditosa,
Da modestia a violeta e do recato,
Será da casa e dos jardins a rosa,
Do esposo a mãe, a irmã do primonato.
A carne folga na devassidão!
Triste a que não corando de vergonha,
Da crapula lasciva sae risonha—
Venus-cadella irá de mão em mão.
Levaram-n'a d'alli para entre os mortos,
Ai! sem um pranto! a face ennegrecida,
E lhe saltando os seios—que aos abortos
Surda, feriu natura á infantecida!

"Parando aqui, um dia os viajores
Hão de estas noites recordar d'Al-Longa:
Mudo deserto na ara dos amores,
No eccho dos risos gritos da araponga.
"E crerão ver nas flores agrestias,
Qual n'estas aves que nos ares cantam,

As risonhas imagens d'esses dias
Que, qual da terra, n'alma se alevantam."
E sobe o sol co'o dia. A noite desce
E o cavalleiro, a pallidez na fronte.
Undoso o palmeiral amplo escurece;
Voa *aura* negra dentro do horizonte.

Noite,—noite.—Das trevas o phantasma
Levantou-se no espaço. Brisa vária
Chora em torno das grotas, e s'espasma
Dos bosques no ar a rama solitaria.
Piam na serra as aves da tormenta;
Toda estrondeia a lobrega floresta;
O vento assopra, acalma; afflicta e mesta
A terra ao largo, ao longe se lamenta.
Nas azas do tufão gralha e lufada
Voa rôta folhagem; braço a braço
Travam lucta feroz, dentro do espaço,
O tronco secular co'a nuve' alada.
E o vegetal brandido ao vento corso
É clava, é lança, é barbaro guerreiro;
D'entre o geral clamor, lascado dorso
Fulge na sombra electrico luzeiro!
O valle anceia á noitidão profunda;
Erriça o cume a tempestade, o raio;
Em baixo vos attrahe, vos prende e inunda;
Seduz *em cima* ao coração—soltai-o. . .
Desce a vaga deserta da montanha
E a torrente dos céus, turbando a fonte;
Remugidos trovões, abre-se e banha
O relampago os plainos do horizonte.
E o cavalleiro, clareiadas selvas
Qual aos fulgores de byroneo verso,
Passa, qual fôra o coração das trevas
Agitado no meio do universo!
Passa co'os ventos estalando as azas
Aos vagabundos voos ave incerta—
Jorrando espumas da guedelha inquieta,
Dos pés scintillas e dos olhos brazas,
Levam ecchos o assôpro do cavallo
Pela estrada sonora e pelos campos;
Nas barreiras profundas e nos vallos
Bordam fadas na luz dos pyrilampos.
Dos tropicos na noite tenebrosa

Phantasticas as mattas s'illuminam,
Qual se abatesse a abobada estrellosa
Dos céus á terra—os genios peregrinam,
Vê-se—ao fundo dos quadros de negrume
Entreamostram-se as loiras hamadryadas,
Seus véus abrindo de madeixa e lume;
Luzeluzem de Pan ao peito as hyadas;
Da onda negra hibernal enormes vultos,
Qual mercurio nativo reluzidos,
Vão nos valles rolando—á treva occultos,
Aos clarões momentaneos estendidos.
E as pallidas visões dos cemiterios
Se apresentam, circulam, e se apagam;
Sobre os braços da cruz gemem psalterios;
Huivam 'spiritos que nas sombras vagam.
E os fogos-fatuos, qual esp'ranças, tocam
O sagrado pavor das sepulturas;
Na montanha as espheras s'entrechocam
E povoam de pranto as espessuras.

Aos que, do abysmo, viram luz de Sestos
Gritando á vida, a amores delirante,
A esses direi se ao coração, distante
De ha muito, a vista dos queridos tectos,
Do muro antigo que se adora e beija,
Alvoroça—alegrias que são dores,
Entre o que se arreceia e se deseja—
Sorriso-dardos, corrupção-amores!
E levada onda íntima a taes ventos,
Os joelhos se dobram silenciosos,
N'um extasis obscuro aos pensamentos
Conselho e luz pedindo, aos sons saudosos.

"Lirio branco das trevas! onde o incanto
D'estes climas do amor abençoados?
Reflectiam-te os bellos olhos pardos
O fogo da esmeralda, a luz do pranto..."
Das sombras um clarão fez-se no centro:
No luminoso foco sobre a ameia
Divina apparição lá se recreia—
E cerrou-se janella—os céus por dentro.
E phrenesis de beijos escutou-se,
De labios que deveram devorar-se!
Na grande voz da noite suffocou-se,
Pelo em tôrno o silencio a derramar-se.

Debaixo da mangueira, que sacode
Nos ares a alta copa enamorada,
Offegante corcel os freios morde,
Sem cavalleiro, ao tronco a redea atada.
Escallam-se as muralhas do paraiso
(O dom terreno a Lucifer deixado,
Pela piedade e o paternal sorriso
De Deus clemente ao filho rebellado ;
Esgarçador nocturno de colmeias
Onde abelhas mimosas esvoaçam,
Da aza luzente nas doiradas teias
Prendendo amor, em que se despedaçam).
Do paraiso o arcano se revela
Ao leve aceno de mãozinha branca,
Qual a scintillação de meiga estrella,
Qual aureo sonho que do inferno arranca.
—Toma as formosas lyras dos amores,
Canta, ó musa ! celeste divindade !
Dos ninhos odorantes entre flores
Ternos anceios—causas de saudade.
" Canta, embala-os a maga donzella
Na harpa de oiro, á luz timida e bella
Quasi extincta da lampada azul :
Vivos olhos que aos fins dos amores
Minguam luz, bruxoleiam fulgores
Qual os astros das noites do sul.
" Manso, manso, ferindo as pupillas,
Coam sombras auroras tranquillas,
Que na alcova roseiam. . . talvez
Castos véus de crepusculo brando,
Mãos cuidosas do pejo, occultando
Quanto esplende e descobre a nudez.
" Eis a branca visão incantada,
Que nas nuvens corria, levada
Pelas noites de edeneo luar !
Oh ! quão bella ! e mas fôra tão pura,
Não se ouvira esta vaga amargura
Sempre—na alma, no espaço, no lar. . .
" Mas, comtigo as ruinas florescem ;
De harmonias vibradas, s'esquecem
As soidões do sepulchro a dormir. . .
Nem por ondas de amor e d'incantos
Ao passado verteram-se prantos
Do olhar meigo tremendo a luzir.

"Ante a imagem augusta e serena,
Eu contemplo, eu adoro a açucena
Em seu alvo e formoso esplendor:
Eu adoro humilhado, e proclamo
Este amor, que é minha alma e derramo,
Nardo sancto a teus pés, redemptor!"
Da luz os lirios tremulos cobriram
Esse encontro do amor, sagrado e certo,
Das columnas de fogo do deserto
Que, se apagando, para os céus subiram.

Sobre seu coração abandonada,
Branca estatua da grande formosura,
Mirava o Guesa Errante á namorada,
Como quem se temesse da ventura.

"Ó bella, ó bella terra de alabastro,
Formidavel poder da natureza!
Dás paixão—qual á refulgencia do astro
Eleva-se a crepuscular tristeza.
"E a paixão cansa; do ideal a sêde
Jamais saciada, cansa; muito embora
Punjam-se os seios na alvejante rede,
Viçosos, nus; na coifa luzidora
"A fronte se mergulhe endoidecida
Embora, embora—apenas o desgôsto
D'entre o desmaiamento alembra á vida
Que a onda ondula e a flor sécca do rosto."
Nas mãos tinha-a, mirava-a, possuia,
Quão taciturno agora! qual se os beijos
Esse altar profanassem dos desejos—
Uma aza negra esvoa na alegria.
~~Se~~ aos céus escuta? os ares são gementes;
~~Se~~ á terra? olvida os céus. E elle escutando
As de purpura em chamma aureas correntes,
Das doces fórmas através rolando,
Qual ouvindo-as rólar, tão scintillantes
Do alvo corpo através—nas creadoras
(Que deuses são os avidos amantes),
Nas pudibundas incantadas horas!
E Virjanûra toda fulgurava,
Qual na risonha, angelica ardentia,
Flor de yucca ao luar—s'illuminava
A grande flor, o grande luar ardia!
Porque do hombro mimoso d'açucena

Scintillação extranha se levanta,
Quando amor a vibrar na alma serena
Perturba-a, cega-a, e na cegueira a incanta:
E qual em céus levantes se annunciam
Os fulgores divinos da manhan,
Desejos-coroas lhe resplandeciam
Que de si verte a fronte-talisman.
Via o Guesa á tez branca s'erriçando,
Velludosa e quão branca! e luz-negrores
Mellifluas tranças se desannellando—
'Oh! consomem, devoram teus amores!'
E elle a ouvindo, elle mudo, co'o mysterio
Dos que a si se desarmam no combate,
Co'o pallor de clarão do cemiterio
Quando erram sombras, quando o vento late:
Pallor de noite matinal do pólo,
Noite e sendo manhan de meiga luz;
Mudez, d'estatua candida de Apollo,
Que desadora á dor e que seduz.
Era vencido o vencedor de abysmo,
Do amor agora adeante e da piedade,
Rosas do coração da mocidade
Sempre florindo. Que fatal mutismo!
Que adoração! que sacrificio eterno
No desgraçado amor! Pobres amantes,
Não acordem! se vai d'estes instantes
O incantamento—e vem remorso, o inferno!

Harmonias de Deus—lá fóra, estalam
Selvas á fôrça funebre dos ventos;
Cá dentro, seios que em amor s'exhalam
S'erguendo nus, anciosos, somnolentos.
E dos genios que estão na tempestade
Se ouvem grandes risadas pelos ares;
Mais vigorosa a vida á noite tarde,
Ha mais viver aos ecchos dos palmares.
E a morte além, com luctuosos mantos
A miseria a cobrir do que suspira
Por um raio de sol; e o que tem prantos,
Chorando-os pelo que tão sedo expira!
Harmonias de Deus—lá, ribombadas
Nuvens, tremulos céus; cá dentro, gritos
Dos que *frechados* veem—descancaradas
As gargantas de fogo e os olhos fitos

Da cobra, que vibrando está magnetica,
Estendida luzente na cumieira,
Dos lares protectora, hospitaleira
Sobre a casa a velar mansa, domestica;
E as flores tropicaes, rubras e ardentes,
Nos vasos se movendo, se animando
De sangue e luz, e as alvas innocentes
Nas sanefas das sombras se occultando;
E os genios varios, que lá vão nos ventos
Dando grandes risadas pelos ares—
Esses lá, porque os outros são mui lentos,
Custa-lhes muito a alevantar os mares—
Harmonias de Deus! e a morte, e as flores,
E os brados procellarios, e os delirios
D'essa lucta incessante dos amores
Em que a vida se gera entre martyrios. . .—
Tão branda, quasi dolorosa, olhando,
'Oh! consome e devora o teu amor!'
Perdida ella dizia, desmaiando
Qual as doiradas noites do equador.

"Não, isento não fui nos doces annos
Da visão branca do luar formosa:
Phædra, que amor! que amores tão insanos!
E eu, ao amparo da alma virtuosa,
"De quem sagrado leito compartias,
Sob estes mesmos tectos. . . a vingança
Tua pude soffrer. Que me querias,
Dizia-o teu olhar longo d'esp'rança.
"Vólto da natureza, a só que ampara—
Escuta-a fóra! Quando a sociedade
Pela pressão malevola *separa*,
A aza vermelha estende a tempestade,
"Que *reune*, que ao assassino enxota,
Que a ti. . . meiga scintilla das procellas,
Feiticeira, do céu colhendo estrellas. . .
Que a mim. . . como a vingança não s'esgota!
"Eu vólto do passado, e chego vivo;
Pelo deserto abrazador errante
Eu gemi, qual os deuses vingativo
E qual elles amando, ó minha amante!
"A trança mysteriosa que me déste
Susteve-me no abysmo e não caí;
Infiel ou perjura, a quem fizeste

Rival meu, perdoei quando te vi:
"Oh, praza aos céus, que lá da eternidade
Possa-o fazer á incestuosa bella
Quem mais do que eu te amou! Vem a saudade. . .
Recolhe-te—adoremos d'alva a estrella."

É surdo o amor. E n'alma estremeceram,
Em seu princípio as mágoas germinando!
A esperança morreu nos que viveram
D'ella. Estava-se a lampada apagando.
Ninho odorante! Á luz de firmamento
Não vieram espectros; brando somno,
Os olhos enrouxando e lento e lento,
Os corpos lhes deixara ao abandono:
Tal ficam dois cadaveres formosos,
Frescos, dos corvos ainda não tocados,
De adolescentes naufragos rojados
Dos mares sobre os bancos arenosos.
Oh quem podera ser indifferente
Á belleza dos anjos decaidos!
Quanta miseria candida, innocente
Nos membros alvos empallidecidos!
Ao silencio da noite abre-se á terra
O seio maternal, onde repousa
Quem ao raio solar levanta-se e erra
Da existencia ao labor—procrea e góza.
Pois se apascenta amor na formosura,
Mais bella e mais feliz quando vorada
Sente-se, alimentando da doçura
De si ou doce filho ou essencia amada.
Dorme abbrevado—porque amor se nutre
De fructo ingrato e fructos prohibidos,
Palmas do vencedor; ou voa abutre,
Se os incantos s'esvaem pervertidos.
Que tem elle co'as lagrymas que ficam
Chorando corações? á flor vermelha
De mel e aromas, quando os céus a indicam,
Desce, alimenta-se e além voa a abelha.
Amor se nutre; e lá de longe quando
Olha, é um campo de devastação!
É vida, come; é chamma e vai lavrando,
Que não destroe—procura a nutrição.

Eram exhaustas do prazer as fontes;
Calado o ar, que á madrugada esfria;

Cessara a tempestade além; fazia
Brisa suave o círculo dos montes.
Qual d'umbrosa espessura na clareira
Raio estendido de luar, a imagem
De Virjanûra pavida s'erguera
Toda n'um braço, esplendida e selvagem.
Das vozes do arvoredo, que bradavam
A Romeu e Julieta 'aurora! aurora!'
As ainda dubias notas s'escutavam—
'Talvez—talvez—mas ouvi bem agora. . .'
Separação! é quando amor se alegra
Que és a hora triste e malaventurada!
—E os olhos pardos d'entre sombra negra
Co'os reflexos brilharam da esmeralda.
E qual aos olhos o fulgor, a lua
Cheia de solidão aos céus voltara
Limpidos, qual um seio que s'ennua,
Quando a noite d'hinverno trovejara.
E dos leitos medrosa (oh quanto bella
Nas puras dobras do roupão!) a dona
Alevantou-se—languida á janella,
Ao hombro amado pende e se abandona.
E ficaram olhando. Ao oriente
Qual lagoa seraphica, luzia
A estrella d'alva, a mais resplandecente
Filha dos céus, que tem da noite e o dia.

"O luar matutino, o alvor-mysterio
Da antemanhan, transcoa-se em nossa alma
Co'o sentimento divinal ethereo
Que a fôrça activa do viver acalma.
"Expande-se a memoria sobre a tela
Da vaga natural, de norte a sul,
E os doces tempos desenhados n'ella,
Como mares de rosas e de azul.
"Sente-se, vê-se na immortalidade
Dons, que da terra e já de nós s' ergueram:
De lá descendo a eterna claridade
Aos mundos animar, que *esses* lhe deram.
"De lá descendo o Creador ao mundo
D'aqui subindo a creação aos céus;
No amor gemendo o coração profundo,
Harpa suspensa d'entre o nada e Deus."
Qual navio phantastico dos ares,

Era a colonial mansão á coroa
De montanha alterosa, dos palmares
No embalado horizonte—que resoa,
Que emmudece jamais, aos sons, aos brados
Dos ventos de verão, dos de ternura
Cantos da zona torrida incantados
E aos regatos errantes da espessura.
Da lua o disco, a meio luminoso
Diaphano crystal e a meio argento,
Sobre o horizonte fúlgido e frondoso
Linda lampada, um divo sentimento,
Luares d'anjos, o candor d'infancia
Exhalava ás fagueiras alvoradas—
Oh! n'esta hora dos sons e da fragrancia
Foram vozes queridas inspiradas!
Musa do Serra e o Dias! E em tres notas
Os cantos intertropicos romperam,
E em gemidos de farpas no ar ignotas
Qual de peitos que a amor enfureceram,
E em d'infelizes que desmaiam, brados
Perdidos ao luar—hymnos formosos,
Que ouviam, se abraçando os desposados
Da natureza, a sós, e silenciosos.
—Separação! ao morto pensamento,
Taça que foi de amantes exhaurida,
Novo princípio dás de crença e vida;
A face, que descora ao esquecimento,
Chamas ao brilho seu; os prantos geras,
Que não corriam mais; á tua sorte
Rendem-se os corações; tu és qual morte
Onde ficasse a esp'rança d'outras éras:
Tu és a mãe terrivel da saudade,
Dos rotos laços reconciliadora;
Te ama o que na existencia desadora
Quando á lembrança vens, caindo a tarde:
Todos curvam-se á voz tua, do adeus
Isolador, que ao coração aberto
O vácuo, o frio, a noite do deserto
Leva.—E tristes olharam para os céus.
E viram d'alvas se aclarando os montes
Mais, mais distinctos, e as primeiras rosas
Viram d'aurora, e viram mesmas frontes
Suas de luz mais brancas, mais formosas.
Urgia o tempo, a solitaria imagem

Que em seu aereo tumulo descansa,
E onde do dia abria-se a voragem—
Guardam d'esta hora todos a lembrança.

"Porque me aparto e ás solidões me inclino,
Deixando o teu amor e a minha gloria,
Não sei dizer-te: nunca ao peregrino
O pranto escutes de perdida historia.
"Quando rompeu-se a lucta, e que mais nunca
Houve tregua aos meus dias e entre os meus—
Porque labios o inferno tem, que assopram
Na nossa luz e apagam-n'a, meu Deus!..
"Bellos olhos da tarde!.."
E a bocca á bocca
Prendem no último beijo, e a fronte á fronte!
N'esse tormento de saudade louca
Deixei-os eu no meio do horizonte.
Oh, lá estão sobre a ameia se beijando
Duas pombas do ar (vozes diziam;
Madrugadores do caminho ouviam):
Certeira balla as fôra derribando!—
Já de assassinos o tropel formou-se
Da montanha ao pendor, e s' esvaiu,
Relampago de láminas—e umbrou-se
Quando o dos céus ao raio reluziu.
Pois qual á guerra, a amor violentado
D' armas cinge-se o altivo coração...
—Não era o Guesa? o manto ensanguentado
Que fugia das alvas ao clarão?

Atrás ficavam os muros grandiosos,
Onde se via qual um astro erguido,
Desdobrados cabellos ondeosos,
N'um alvo braço um rosto entristecido.
Oh! a branca visão das manhans de oiro!
D'aurora os raios toda a illuminaram,
Opala celestial, Deus! O thesoiro
Do amor passado e os sonhos que se amaram,
Como suspenso fica no horizonte
Na doce eterna calma da distancia,
Qual o estou vendo! Após cáia ou desponte
A luz, ou seja noite ou seja infancia,
Lá está sempre a visão! que fica na alma
N'esse abandono do acalmado mar—

Mas, não fosse a lembrança, tua a palma
Fôra do amor eterno e o doce amar!

Foi-se um dia—depois não houve termos
Aos dias mais. Crepusculos cairam,
Vibraram harpas a soidão dos ermos—
E elle nunca voltou. Nunca se viram
Voltando o Suna víctimas sagradas,
Que ao sacrificio por destino foram:
Voltam as multidões sobre as pégádas
Suas; os *guesas* não. Já nem memoram
Que sombras vaporosas dos palmares
Os flancos rodeiavam da montanha,
Nem quaes traços mal fixos de jaguares
Feridos á traição, que o sangue assanha.
De dia, qual o vento que volteia
Nas encostas sonoras, elle errando,
Dormia nas cavernas, sobre a areia,
Prisioneiro da luz; e suspirando
Elle esperava juncto da vertente
Cair a tarde, a noite. E no deserto
Do coração formou-se-lhe o concêrto
Da vingança e do amor eternamente.
E cada noite da montanha ao cume,
Aos seios do luar subia a treva,
Na exactidão do odio e do ciume,
Ao silencio em que amor se occulta e eleva.

"Quero ser vencedor em campo aberto!"
Has de a perda chorar d'essa ventura
Nos mysterios gerada e perto, e perto
Das frescas bordas de uma sepultura!
E o doce amor, que foge e á cabeceira
Pode faltar de moribundos paes,
A horas tão más ás sombras da palmeira
Ao dado prazo não faltou jamais. . .
Oh! a ardente paixão da mocidade!
Do orvalho ethereo quéda fecundante
Na terra aberta em flor! E o beijo amante
Recolhiam os céus—dando a saudade.
Porém, quem tanto amara não voltou—
E inda *lá* vê-se, qual um astro erguido,
N'um alvo braço um rosto entristecido. . .
—Depois veiu o passado, e além passou.

Foi um anno bem triste—os vivos creram
Toda uma inteira geração passando !
Os acontecimentos que se deram. . .
A natureza, ainda os está chorando.
Passaram recolhidas em seus lares
As familias durante todo o hinverno ;
A alegria de amor e dos folgares
Das festas aldeiãs tornou-se o inferno—
Oh ! essas festas ! quando os lavradores
Reunidos nos valles florescentes
Eram do quadro gloria a dos verdores
Campestre natureza ! Oh ! innocentes
Dias d'Eden ! que á luz estas collinas
Nas manhans do equador tinham incantos !
Cem cavallos pasciam nas campinas,
Que dos escravos resoavam os cantos !
Um prazer puro no festim reinava
Dos copos de crystal ; sobre a donzella
Descia linda afortunada estrella ;
Em sangue amigo o coração nadava.
Eram as virgens qual os brancos lirios
Do campo, á doce viração crescendo,
Tão brandas qual as palmas, e martyrios
Os roxos olhos, luz e amor vertendo.
Pois bem, tudo acabou-se ; a vida pesa
Ora alli, a onda de oiro que entre rosas
E entre murtas correu—
Não era o Guesa
Que fugia através da noite umbrosa ?—
Por isso apenas, ao rumor do hinverno
Sonorosa a espessura dos palmares,
Um canto se ouve solitario interno,
Que traz á alma doer, silencio aos ares
Não n'o repetem ecchos namorados
Ás meigas solidões ; são antes como
No ermo a calar, de céus abandonados
O eccho talvez por melindroso assomo.
Gemer s'escutam nos violões da aldeia
Chordas do coração, por mãos franzinas
D'espurio genio que invisivel crea
N'alma deserto amor ; e as peregrinas,
As vibradas aragens leve-errantes
No saudoso bafejo ; e das palmeiras
Saindo uns alvos anjos, mui distantes

Inclinando-se ás ondas das ribeiras—
E o remanso espelhoso e docemente
Diaphano e sombrio da lagoa,
O saudoso amarantho do occidente
E os sons geraes que a natureza entoa—
Céus! nos dias d'hinverno, que saudade
Na choça entre os palmares do equador!
E á tanta, á tanta sensibilidade,
Ai do peito que sente fundo amor!

Veiu o verão; passaram para os lagos
Róseos cordões de colhereira etherea,
A andorinha seus ledos voos vagos
Já de ao em tôrno do casal erguera.
A baunilha espalhou, por toda a estrada
D'entre florestas, calidos perfumes
Qual ínvia chamma errante, apaixonada,
Que a amar excita, e mata de ciumes.
Viu-se ao rio o seu curso enfraquecendo
E atalhar; e não viu-se á pescaria
Mais caravanas a cantar descendo,
Fugindo á lapa a lontra luzidia.
Os corvos sobre os campos abaixaram;
Nos montes não correram caçadores;
Rugiu negra a discordia entre os amores,
E os moços a rugir se separaram.
—E os céus alvecem na alegria pura
E dolorosa e doce e tão suave!
As terras ermam-se aos trinares da ave,
E o rosto tem pendido Virjanûra!

Ora abriam-se as alvas ao nascente,
Bem como um lirio immenso desponctando
Em luz e alvura, que á jornada olente
Fosse ao viajor desperto convidando—
Vêde-o! qual se o demonio da inconstancia
Guiasse a candidez de um seraphim,
Que ha de prostrar depois—a flor d'infancia
Cedo s'esfolha, combanida assim. . .
Oh! eu o vi, tão nobre e se acurvando
Aos infimos amores! os seus bellos
Olhos sombrios, vi-o altivo erguel-os—
E do amor na degradação rojando!
Oh! quão triste! e eu vi-o na innocencia,

Co'o repoiso dos meigos melancholicos
Sorrindo-se aos rugidos tão diabolicos
D'homens, que condemnavam-lhe a existencia!
O vi, que não tremeu deante a miseria,
E mas foi qual no centro do deserto
O monte alevantado—e então mais perto
Das espheras que á luz ardem siderea!
Sublime qual ao raio das desgraças,
Olhando eu vi-o á ideal belleza!
Na dúvida depois, e na tristeza
Do oiro mundano e das mundanas graças
O vi descer penoso para o abysmo
Implacavel, hiante, e sobre a vida
Ai! sem detel-o mão forte ou querida—
Qual outrora ao archanjo d'egoismo,
Filho da dor, das trevas que escurecem
Por toda parte! E afflictivo e invicto
Murchando o coração, puro e maldicto,
Dos infelizes, ai! que ainda adolescem!
Oh! quão bello e quão triste! O approximavam,
E inimigos fugiam-n'o! e então
Só o innocente e a virgem lhe ficavam,
Sem temerem ver nu seu coração.
—E nas palmas o Guesa s'internara
Qual ao futuro voa a mocidade:
Sempre novos amores onde pára;
E sempre, donde vem, funda saudade.

CANTO QUINTO.

1862.

Atravessando a solidão das mattas
A bella estrada infinda-se alvejante;
De lado e lado densas columnatas
De altivo tronco, abobada frondeante.
Hi Flora e Fauno em toda a vigorosa
Fôrça da terra virginal se ostentam;
Amor, ao fructo a rama gloriosa,
Ao sol aureo-carmim o orvalho, augmentam.
Bailando as ledas azas na espessura
Alevantam-se as aves; se lambendo
Luzidio e subtil, na sombra escura
Vê-se o veado os olhos accendendo.
Profundo halentam silenciosas mattas;
A terra exhala humidos vapores;
Alto os orgams resoam das cascatas,
A onda através rolando dos pendores.
Hi foram tribus; onde resupinos
Estão hoje os senhores rodeiados
Dos *cabras* parasitas, assassinos
Da faca e o bacamarte apparelhados;
A matilha infernal d'estes s'espalma
Das sombras através; e quem d'um tiro
O eccho á noite escutou, reza por alma
Do que rendeu o último suspiro.
E da selva os tyrannos vãofaustosos,
Que aos sons da musica ou do açoite jantam,
Escravos, a quem outros tão odiosos
Escravos (reis e povos) se aquebrantam,
Não teem, não teem cuidados que não sejam
Os da cubiça ou dos carnaes instinctos
E a vindicta, que então dentro esbravejam
Do peito, o justo e o nobre n'elle extinctos.
E onde estão os villões civilisados
Foram os selvagens, livres na investida
Á sombra de suas settas resguardados,
No amor da gloria e da luctada vida;

Uns, viciosos; outros, forasteiros;
Todos ao mesmo abysmo—que os não chama,
Nem d'onde os não evocam. Extrangeiros,
Tupan ou Theos, quem a luz derrama?

Um rio á estrada turvo, alevantado
Lento avulta entre sombras e ramagens;
Cavalleiro e corcel bebem, e a nado
Salvam-n'o. Pelos jussaraes das margens—
Oh! como é doce ao peregrino errante
Encontrar na soidão americana
O emblema do soffrer n'uma fragrante
Flor dos caminhos! roxa flor silvana,
Salve!—os maracujás, ao fructo loiro
O ar cheirando, nas auras adelgaçam
Verdes brandas sanefas. Azas de oiro,
As zonas estellantes já s'espaçam
Da borboleta ephemera nos campos—
O coração palpita ante o scenario
Das lagoas azues e os ares amplos
Onde o vento dos céus ondeia vário,
Ao sair-se dos bosques de repente,
As garças, longes, puras, avistando,
Aureas manhans vermelhas no oriente,
E entre lirios a rêz cheirosa andando;
E á mugibunda voz, do touro altivo
Que talha os campos nas primeiras aguas,
Gemendo a solidão—qual peito vivo
Que em tal quadra, do amor não ruge ás fraguas?
S'estende a varzea, qual silenciosa
Noiva nos verdes leitos da estação;
Canta uma voz nos céus harmoniosa,
Fundo vibra da terra o coração.

Vêde além, do palmar á sombra, a aldeia
Rindo, natal-festiva e nazarena,
D'arcos virentes, palmas novas cheia,
Que ao sentimento dão frescura amena.
Oh! poesia christã! Cantam pastores,
Grinaldas a agitar de myrto e rosas;
Sobre os tectos de palha, multicores
Mil bandeiras ao ar voam vistosas.
Oh! quão formoso o sol! de luz quão bellas
As horas, quando a terra na harmonia!

Vestem os troncos flores amarellas,
Astro jocundo ás manjedoiras guia!
Oh, poesia christã do Nascimento
Ao fim da vida do anno! vê-se ao Deus
O olhar azul-brilhante e o firmamento
Berço da natureza—amam-se os céus!
—E dizer-se que trazem do martyrio,
Todos que nascem n'este dia, a sina,
E que, de tanto amor e tanto lirio,
Do Natal, a tragedia se origina. . .
Entretanto, morrer na cruz, dolentes,
Não é o que mais custa aos infelizes
Que as frontes pendem cheias de matizes,
Porém n'ella viver. Dão-se os presentes;
Hão festas Mima e Mena. Vão parando
Pelas ruas á noite os coros—que heis
De ouvir té de manhan.—Como, alvorando,
È doce ao canto despertar de Reis!
Dos moços e as trigueiras da cabana
Ruge a viola aldeiã—

"Tu qual a tarde,
Que no ar tens a tristeza americana,
Quando a alegria, quando a felicidade
"Dos céus desceram—porque não t'embalas
Na dança, onde mais linda não fluctua?
De todos apartada, e a sós te calas,
Quando voz não ha doce qual a tua?
"A isenção crê-se de moral sagrada:
Natura fere: e na belleza, o escandalo
Traz a virtude do pudor magoada,
Que alembra o effluvio do cheiroso sandalo.
"Como são meigos, Dula, os modos teus!
Es tão honesta e cheia de decencia
Qual a nudez, adôrno da innocencia
Á terra exposta e olhando para os céus!"
Viajor sitibundo dos desertos,
Salve, tu, que chegaste á fresca fonte!
Este é da terra o centro e do horizonte,
A amor os céus e os corações abertos!
Sou a flor negra, do Sharão a rosa,
Sou o lirio dos valles; das profundas
Ondas, quaes os das pombas gemebundas
Meus olhos são, da luz fatal, umbrosa.

‹ Negra, negra eu sou, mas formosissima
Qual as tendas brilhantes de Kedar !
Arde a myrrha nos seios meus purissima—
Oh ! dá confortos, que hei sêde de amar !
‹ Sou o primeiro amor, sou eu a esposa
Que no deserto encontra-se perdida ;
Do crepusculo a musa, a promettida
Patria dos lirios, do Sharão a rosa.
‹ Da tarde a luz, dos campos a bonina
Que attrahe cheirando e colhe-a mão de amor ;
Dos palmares a fonte crystallina
Que, de tão pura, funde-se em negror ;
‹ Do viajor a sésta eu sou, a esposa,
Sou eu a apaixonada Brazileira,
Queimado collo, ardente cannelleira,
O lauro cinnamomo, o lirio, a rosa !
‹ Meus olhos são dois fogos solitarios,
E os labios meus, humentes de coral ;
Meus olhos são dois tumulos mortuarios—
Morena tarde, o sol meridional.
‹ São a roman partida minha bocca,
Meus dentes o alvo creme e os puros lirios ;
Tenho o riso d'aurora e dos delirios
O beijo ; reluzida a coifa e louca :
‹ Tenho, tenho das cannas flexuosas
O cincto em flor, amorenadas rosas,
Nos peitos os arrulhos do deserto
E raios n'elles, luz d'um céu aberto !
‹ Do velludo das eças são meus olhos,
Das negras aguas do palmar ao umbror,
Dos fulgôres nocturnos e os escólhos,
D'onde salva-se. . . quem morreu de amor.
‹ Eu nas sombras suspiro da alameda,
Sou eu a sésta, eu sou a voz que passa ;
Eu gemo qual as pombas—sou da raça
Do escravo e do senhor—sou Dulaleda.
‹ É minha mãe a noite negra e rórida,
Meu pae o dia claro de verão ;
Sou a saudade, sou a zona torrida,
Bella quaes pavilhões de Salomão.
‹ Vem, meu amado ; eu sou o lirio, a rosa,
A luz da tarde, o fogo de pureza;
Vem, oasis eu sou da natureza,
Dos desertos a amante, a irmã, a esposa !

‘ Amam-te o sabio e a donzellinha instavel—
Oh! é terrivel, qual a morte, o amor!
E os zelos seus o inferno inexoravel—.
E eu desfalleço á só falta da dor. . .’
Tal o canto, que voa enamorado
D’entre os hymnos de chammas d’outras éras,
Flor do cactus, candentes primaveras,
Das selvas da soedade ao denso umbrado.
E estão ás sombras do arvoredo á tarde
Com flores nos cabellos as lascivas,
As mulatas saudosas semprevivas,
Socias gentis do amor e a liberdade.
Enfeitiçadas, dos primeiros annos,
Do *senhor*, que as possue e que as despreza,
Já n’áscuas dos estimulos insanos
Sobem a amor, ou caem sem defesa.
Qual da origem offensas e mordidas,
Dão-se aos sentidos mais que aos sentimentos
E mortas da urna conjugal, dos ventos
Dos destinos a flor, viçam perdidas.
Amando ao branco, ao maternal exemplo,
Mais co’o nacar dos risos, erramundas
Vão, dos amores desdenhando o templo
Que é solidão de rôlas gemebundas.
Mas é no instincto da maternidade,
Quando mais na miseria, que heis de vel-as!
Corajosas, humildes e tão bellas,
E sem remorso terem nem saudade.
Seus filhos teem só mãe na terra, e em cima
Nos céus um Deus tão só; dos aureos seios
Corre-lhes sempre o leite; e inda se arrima
A ellas o avô, amparos d’elle e esteios.
E as serpentes de fogo, illuminadas,
Sibilantes, na acção do amor ferozes,
Despem agora a pell’ d’envenenadas
E azas estendem gasalhosas, doces.
Não tem nenhum romance a vida sua,
Do capricho ou do orgulho das senhoras
Uma face na treva, outra ás auroras;
Foram, quaes são—a alma lhes fluctua.

Estancia amena, que a verdura umbrava,
Onde a ave multicor se confundia
Co’o rubro fructo, e a vida s’escoava

Tão doce a parecer que se morria!
'Stava alli Dulaleda sob os arcos
Das felizes aldeias, que passaram;
Mais doces termos, mais floridos marcos
Os destinos a amor nunca traçaram.
N'estes sitios vagando, oh! quão mavioso,
Quão brando o talhe ethereal-primevo
De lança e palma! era o adeus saudoso,
Da tarde a luz, o triste vago enlêvo.
Das solidões e a natureza do ermo
O seu semblante qual se resentia,
D'onde lhe vinha o lento modo infermo
Mais da extranheza do que em si sentia:
Suave entristecer da terra e enleios
De genitora pubere, que sente
E ouve medrosa a lhe gyrar nos seios
Da humanidade a onda, e em ser temente,
Quanta suavidade no recato
Seu então, essa coroa da belleza,
Que se gera do coração sensato
A esconder o que é vil na natureza!
Era a indolencia mesma, os seus retinctos
Olhos fechando, abrindo, em solitaria
Scintillação de—vividos, extinctos—
Apagando, accendendo a luz mortuaria:
Tremulos, negros, ao palmar saudoso
Attrahiam, levavam para o umbror,
Lá, lá na treva—ao collo mavioso
E ao vago enlêvo da morena flor.
Mas, á hora em que a luz se despedia,
Que a natureza pallida ficava
E ao seu adeus a terra estremecia,
Negro-arido o ermo, e se calava;
E que os morros ethereos caminhando
Agrupavam-se ao livido occidente,
Aos abysmos d'além p'ra longe olhando,
Por cima do horizonte, ao sol cadente;
E as collinas erguendo-se no espaço
Imprimiam crepuscular do pejo,
Dos céus na face, da saudade o beijo,
Amplo ao em tôrno do horizonte o abraço;
Então a quanto bella Dulaleda
Aos rochedos das fontes das correntes,
Sitios incultos, sós da sombra e a pedra,

Descer co'a tarde via-se. Entre as gentes :
' Presidem olhos maus ao nascimento
Da infancia, que na luz da natureza
Entristece irradiando de belleza,'
Diziam e, co'a dor no pensamento,
Oh ! como em pena todos não se olhavam
Ao vel-a, tão sozinha, nas ribeiras,
Na solidão da terra e das palmeiras
Que da tarde nas sombras tremolavam !
A hora incantadora das saudades
Passara aos gestos seus, hora de quando
Vem a noite descendo e que das tardes
Vai-se o róseo crepusculo apartando :
Mágoa formosa para dar ao externo
Da belleza os quaes tons mellodiosos
De immenso incanto—entristecer dos gózos,
Se á face manda o mel do peito o inferno :
Meiguice de perdida descontente
N'essa hora incantadora—ó Dulaleda,
É infeliz olhar-se longamente
Para as aguas que vão do abysmo á quéda !
Certo, ha desgraça n'um sorrir tão doce
Como nunca se viu ! A similhança
Da hora saudosa—e como se lhe fosse
Nas aguas esquecidas a lembrança.
E as ondas a descer vibrando uma harpa,
Outra as brisas vibrando na soidão,
Ambas distinctas—o veneno, a farpa—
Tudo a levar-lhe morte ao coração.
Das sombras no vapor se confundia
O seu cabello ; o collo amorenado
Depois, mais, mais nas trevas apagado ;
Té que nas noites toda s'extinguia.

" Mentiram, que nem nunca foram esses
Já restos Dula, a d'estes valles nossos !
—Talvez me ouvindo estejas. . . se tu desces
Do tecto senhoreal sobre os destroços.
" Os senhores passaram. . !—Meu amigo,
Olha bem para alli ! o corpo, a vela,
A negra que pranteia juncto d'ella,
E a miseria !—Foi isto o amor antigo ?
" Eu sei oomo estas coisas acontecem,
E eu podera dizer—

Scentelha leda!
Matiz de luz! aqui d'onde s'esquecem
Todos, que vens fazer?—oh! Dulaleda! . .
" E o geniozinho lindo retirou-se
Instantaneo d'alli da luz dos ares,
Queixume zumbidor, que apresentou-se,
E voltou para o fundo dos palmares! . . .
" —Meu cavallo alazão de frechas brancas,
Andar! correr! A estrada da Victoria,
Cheia d'onças, visagens e barrancas,
Quem vence-a, chega a descansar na gloria!"
Quão longa vai! ladeiras pedregosas,
Que é forçoso subir mais lentamente;
O embrenhado feroz. . . vêde a tremente
Ondulação das malhas luminosas
N'um relampago, o tigre atrás da corça!
Pobre da corça! para aquella esvoaça
Sempre a morte—se o indio arco s'esforça,
Ao flanco a frecha; ou qual agora passa!
Té contra a morte quer-se resistencia:
Acata ao bravo o raio das batalhas,
E sobre o fraco, a timida innocencia,
Lança-se a fome, partem-se as metralhas.
Surdo soa o tropel da cavalgada,
Nos terrenos fecundos; mollemente
Brilha ao sol o folhedo translucente;
Das aves se ouve a cánora estralada.

" Eis as flores; a planta na alegria
Tem um riso tambem—quão frescas margens!
Estas correntes, que da noite ao dia,
Do branco leito seu s'erguem selvagens
" E ás cheias pluviaes mugindo voam
Através dos sertões, desconhecidas
Dos mappas das sciencias, oh! queridas
Á nossa vinda são! Ainda resoam
" Ecchos por hi algures, bem os ouço
Dos caçadores companheiros meus—
E qual na infancia, hoje eu volto moço
Nos collos bracejar velozes seus."
Tomado o Guesa d'estes sentimentos,
Rolava na onda purpuro-amarella
Á contra correnteza além. Momentos
Em que, vário o cabello á fronte bella,

No peito dentro, de ritual antigo
Elle cria a ablução fazer, que é dada
A esse que tem de penetrar sagrada
Habitação da morte, ou de um amigo.
Porque elle tinha a religião formosa
Meiga do hóspede, que venera o asylo
Que o acolhêra qual aberta rosa,
E onde sempre viveu puro e tranquillo.
Porém victimas foram innocentes
A *os* que dos Edens através deslisam—
Imigos naturaes, sentem-lhe'os dentes
Os alvos pés que na cabeça os pisam.
E de mais de uma porta elle chorando
Solitario saiu. Quando, já tarde,
Depois fez-se entre mágoas a verdade,
Quão longe estava elle! Porém quando,
Sós entre si, os que banido o haviam,
Tinham-se, que nem homens, lacerado,
Os tão fraternos quando então se uniam
Contra um orpham—era este ainda o culpado?
Eu sei que no paiz, que amara tanto,
Qual em campos queimados a tristeza
Caiu feral. 'Com o innocente pranto,
Diziam, foi-se a bella natureza.'

Fôra tomada a refeição da tarde,
E na ribeira a noite adormecida
Do Marianno á voz e ao fogo que arde
Na ramada. Ás auroras a partida!
Cedinho amava o Guesa alevantar-se
E olhando aos céus ficar, pela alma extactica
Sentindo do oriente a transcoar-se
Doce, nativa luz, alva, sympathica!
Partir antes do albor—leda e formosa
Através do luar a caravana
Com a vista a seguir, tão vagarosa
Caminhando na pallida savana;
E no areial rangendo cadencioso
Dos palafrens o passo; e conversando
As vozes,—um som nautico e saudoso,—
Do deserto aos silencios escutando.
Elle então recordava a madrugada
Em que partiram todos ao luar,
Como os cavallos brancos relincharam,

Eos adeuses dizendo—até voltar—
Voltara essa criança abandonada
Dos destinos, que então errante a sós
Os Xeques piedosos encontraram,
Que foi o último Guesa á lenda atroz:
N'este mesmo areial (tudo estou vendo)
Um dia assim, e o mundo illuminado;
Só não tanto da calma retremendo
O resplendor solar, nem tão doirado. . .
—Vós, que na lenda, do princípio, vistes
O bello, embora a fórma extravagante,
O tractado firmai da paz, que existe
Entre vós, o cantor e o Guesa Errante:
Elle afinou as chordas de sua harpa
Nos tons que elle somente e a sós escuta;
Nunca os ouviu dos mestres—se desfarpa
Talvez por isso a vibração d'inculta
No vosso ouvido. Que aprender quizera,
Sabem-n'o todos.—Lêde lettras sestras
Quando fóra das leis tambem: quem dera
Que o fizesseis! e os bellos *sons* da orchestra
Não vos levaram ao desdem tão facil
Pelos *gritos*, que estão na natureza:
Desaccordes, talvez; d'esp'rança grácil,
Talvez não; mas, selvagens de pureza!
E porque o sejam, palmas que arrebentem
De si mesmas nos cumes aos espaços,
Resulta *insurreição*, que as deshalentem
Céus e que a raios quebrem-lhes os braços?
Aos esplendores da arte desaffeito,
Dos montes o escholar e das estrellas,
Traja apenas sandalia e manto (ao geito
Do Inca), mas de oiro puro e pedras bellas.
Pois elle continúa, á propria fórma
Do barbaro dominio, a rósea fita
Ou já da historia a lámina, ou a norma
Da saudade, a tragedia ou a vindicta.
Vel-o-heis do amor o sempre afortunado;
A agua mais crystallina, os mais rubentes
Fructos são d'elle, os divinaes presentes
Do aureo templo do Sol—pobre Leonardo,
Que acceitando os dons, que eram-lhe devidos,
E agradecendo aos céus de os dar tão doces,
Viu na terra os seus dias denegridos

Pela inveja dos homens—e aos ferozes
Brados vãos, percorrendo Suna ao largo,
Ao em tôrno do mundo, após, então
Vertido todo o pranto negro e amargo,
Lhe arrancarem vereis o coração.

Emtanto o cavalleiro, as redeas sôltas
No pescoço ondulante do cavallo,
As mãos no arsão da sella, pelas voltas
Ia da estrada. Áo natural embalo
Arfam os bosques; alto o sol vibrado
(O ginnete, que os passos moderava,
Assopra e treme ao faro perturbado—
Rasto inimigo no areial s'encrava),
Aos elevados ventos se alevantam
Das baunilhas, que abraçam-se co'a palma
E o peito a longos haustos aquebrantam,
Quentes perfumes ao cair da calma.
E reboando grandemente as mattas,
Negro oceano de palmas se movendo
N'um horizonte de oiro, e as terras altas,
Té onde alcança a vista, s'estendendo
(Elle na parte do caminho entrara
Que é desolada, da aridez da terra
Da cannarana que ao verão murchara,
Campos da sêde, o rio longe e a serra);
Um céu de azul-escuro sumptuoso,
Um sol de chammas na amplidão pulsando,
E da *aura* além no plaino glorioso
As sombras d'azas rapidas errando;
Espelhando o areial, vendo-se os ares
Na vibração das luzes amarellas;
Longe, o fulgor ondeiante dos palmares,
—O espaço um reino das miragens bellas—
Ante a acção creadora abre-se a fronte
Ao genio que se agita, o olhar chammeja
Fixo a um poncto, ou no espaço ou no horizonte,
D'onde a imagem s'eleva, e desce e o beija.

"Bem pode ser—nas calmas, aos mormaços,
E na terra das rosas, que abram ellas
Em toda florescencia nos espaços
Do ar abrazado, luminosas, bellas—
"Das calmas estou vendo eu a miragem,—

Vingando luzes, fulgorando rosas—
Oh! é mesmo um rosal! vê-se-lhe a imagem
Refracta nas areias espelhosas.
" Do sol co'a vibração vibram apenas!
Recentemente abertas, incarnadas,
Crystallinas, undosas—quão amenas
São as luzentes pet'las de granadas!
" Côres tão puras, que o sentir d'esp'rança
Reavivam dos dias innocentes,
Longe as trevas, na aurora da bonança
Vi no Mediterraneo tão somentes;
" Ou na bocca dos roseos recem-nados
Vivo-sanguinea, fébrea, latejante
Ai! á ausencia de seios, que negados
Por mãe lhes foram; nas romans rorantes;
" Ou nas tinctas tão frescas, tão jocundas
Dos roseos univalves das Antilhas;
Ou em certas dos corações profundas
Membranas, d'onde as mágoas não são filhas.
" Vejo não ser ficção que exista o Eden,
Embora sempre além—d'aquelle ao meio. . .
Um lirio de Jesus! branco, a que cedem
As rosas, me affirmando, ver eu creio! . .
" Só me lembra uma vez ter encontrado
A edenal creação, o de pureza
Lirio na aurea innocencia, unico amado
E que immutavel é na natureza.
" A ideal Beatriz dos céus do Dante,
A sempre-noiva e sempre-formosura,
Azul o firmamento e além distante,
Que entre luzes está e é luz mais pura:
" Dos céus virtude, de Virginia a historia,
Das manhans o astro, da antenoite o cirio,
Lirio 'qual Salomão em toda a gloria
Nunca vestiu-se', de candor o lirio.
" Foi o que de mais puro eu vi na terra!
Bem foi que eu visse—a mansidão celeste,
Que das cecéns mais brancas se reveste
E dentro o que ha de mais divino encerra.
" Olhos que habituaram-se com vel-a
Acabam por gravar a imagem n'alma,
Que lá lhe fica interior estrella—
Fonte, de sempre que desole a calma.
" Feliz do amor que viu a peregrina!

Com semblante tão puro, nunca mais
De dez annos teria uma menina,
Ainda depois do chôro e antes dos ais:
" Quando na luz lhe chegam dos semblantes
Os anjos da affeição, esses primeiros
E os mais mimosos doces habitantes
Do coração, que se abre sem mysterios
" Porque a dar nada tem. A presentida
Ventura, que no amor os homens sóem
Ver ou na gloria, as unicas seguidas
Veredas, do êrro, e mesmas que a destroem,
" Talvez, talvez, e a eterna adolescencia
Do coração humano *alli* houvera
Estado—e então na candida existencia
Doce melancholia amor fizera,
" E qual convem a amor em que acordamos
Da infancia ao hymno—eternamente ouvido,
Se á mudez divinal communicamos
Lettras com sêllo de oiro aos céus batido.
" Fôra talvez a creação do poeta—
A flor, a que se pende, a que cingida,
Tão meigo o olhar, tão doce o rir, tão quieta
Ao peito amante, e a ver-se tão querida
" Quanto querente, aos magos esplendores
De um luar seu dos trópicos, não viu-se
Por brutal movimento dos amores
Repellida infeliz, porque sentiu-se
" Trahido um coração, qual acontece
Ao que amou a impureza. Porém fôra
Ella a flor,—que jamais ver-se, entristece
E a descrença nos traz de céus e auroras.
" Pretende o Hindú salvar-se da vingança
Dos deuses, na innocencia desposando
Seus anjos d'olhos negros; e a criança
Á amada sombra do senhor vingando
" S'inclina qual heliantho, que ao nascente
Sol se prendendo segue-o solitario,
Calma ou tufão—até que no occidente
Desça com o astro seu. Nenhum contrário
" Sonho illusor de cega natureza
Turbou quem viu-se na serenidade
Da posse do que não possuir mais pesa—
Mas, terão esses a felicidade?
" Junctas e opalescentes confundidas

Chammas sonoras, que em mudez perduram,
Que a sós, ou que por sempre mal nutridas,
Em raiva interior nunca susurram. . .
" *Aquella* azas alembra alvi-candentes,
Luminosa a manhan, que sobre os mares
Á branca luz voando, a ver contentes
Ficam os nautas, se abrilhantam os ares.
" E as rosas mais brilhando, mais brilhando,
Ao maior esplendor illuminante
Vê-se terem tocado, e que é o instante
Que da luz foge o espirito, apagando.
" Ondeiam sobre a calma (oh ! as aragens !)
Os ethereos rosaes !—Co'o movimento
De um véu de rosas desdobrado ao vento
Vão, oh ! vão elevando-se as miragens ! . .
"—Nunca as d'aurora cinnabarias palmas
Nem o rubor em faces innocentes
Extinguiram-se tão esvanecentes !
—Da encandeiada solidão das calmas
" Os accesos rosaes, levando a imagem,
Morada aerea d'ella, se apartaram !
—Sois, calmosos desertos sem miragem,
Qual nossa alma se as crenças a deixaram."
Bem foi que visse, que inda veja, quando
Sua alma apaixonada esmorecia
Ao cansaço do andar divinisando
O que terreno é só, que mais queria
Por um eterno amor, e perguntava :
E esta a lei natural ? ser-se esmagado
Do mesmo a quem s'eleva ? Em cima estava
No ar purissimo, e qual o abandonado
Co'a vertigem da altura, se arrojara !
Infelizes ! Oh ! do utero e da chamma
São as leis implacaveis !—porque avara
Ser da sua c'roa a luz e não o que ama ?
Porém viu, que ha o lirio de virtude,
D'alva a perola, a estrella hyacinthina
Que não se apaga, e que antes d'entre o rude
Clarão solar mais luze e é mais divina.
—E as campinas ao sol scentelham pallidas ;
O areial transparente os céus retracta ;
E esvai-se a de frescura imagem grata
Quando á sêde estalando o viajor.

" Irei beber ás ondas consagradas
Da fonte minha, porque sendo eu perto
Bolham de novo ! a gloria do deserto !
E lembrança, que á sêde accende o ardor. . .
" —Olhai p'ra cima ! os bosques escurecem
Dentro da azul soidão do firmamento !
Os regatos ouvis e os trons do vento
Saltando nas ladeiras quando descem !
" Á noite, n'estas Indias do occidente,
Unido ás companhias solitarias,
Se ouvem das rodas d'agua, ou da corrente,
Ou d'escravos ao quarto as tristes arias ;
" De dia, o canto meigamente doce
Das filhas do casal na alva costura,
Saudoso pela sésta e qual se fosse
Entoado ao sentir da escravatura ;
" E a noite sonorosa, ou na harmonia
Do trovoar do hinverno, ou dos luares
Nos hymnos formosissimos : e o dia
Todo gemente ás rôlas dos palmares ;
" A noite, os unicornios madrugando
Longe, as vozes o lago e o campo indicam—
Os homens que andam terras demarcando
Fixam rayas, e o rumo além practicam ;
" Oh á noite ! os terreiros animados
Da fogueira ao clarão vasto e selvagem,
E as grandes vozes dos serões cantados
Resoando das noites na voragem ! . ."
E nobremente galopava o Guesa
Pela estrada cheirosa dos palmares,
Que não penetra sol e á natureza
Elevam no deserto a voz dos mares.
Cresceu n'este paiz, o melhor feito
Para a imaginação que sedo acorda,
Do deserto e da calma ao puro leito,
Das harpas naturaes ao som das chordas.

" Bemdicta seja a sombra afortunada !
Bemdicta a doce genial frescura
Dos bosques meus ! Esta é a abençoada
Recepção, para o berço e a sepultura—
" Da montanha abundante, em saltos varios
A corrente doirada ouvís sonora. . .
Jã não couduz a onda viajora

Bella através dos bosques solitarios. . .
" Onde as ondas estão ? . . hi descansavam
Os que vinham; e a sêde refrescando,
E nos troncos da margem recortando
As palavras fatidicas, passavam. . .
" Eis bifurca-se a estrada. . . para *léste*
Não pode ir mais quem vai do occaso á gloria—
Oh ! como a selva s'empinou celeste !
—Través, o descampado. . . —eis a Victoria. . ."
D'estes sitios á entrada o Guesa Errante
Apeou ; aos servos seu corcel deixando,
Se apressou d'elles em se pôr distante.
Diziam que então, pallido murchando,
Fôra beijar a terra juncto á porta
Do arruinado casal, que não entrara ;
Co'o pavor que vê deante sombra morta,
Se apartando mui lento, se assentara
Triste ao pé do bacurizeiro annoso,
A abrigar-se do sol. D'esses logares
Respeitando o silencio religioso,
E qual n'uma oração, murmura aos ares :
"Oiço os ermos—ao fundo d'esta calma
Contemplo a Intelligencia universal—
Me reconheço alli—vibra minha alma
De Deus no seio eterno natural.
" Em Deus vibra minha alma—encandescente,
Bello espectro solar, dentro irradia
Elle *aqui*—onde pallido o annuncia
O que o ver poude nunca e mais o sente.
" Eu sinto em *mim* o que *lá* está—é d'estas
Calmas o que animara esta existencia—
Ha de o sentindo estar a Intelligencia
Em si tambem a mim—"
Nas bellas séstas,
Mesmo a estas horas, quando abraza o dia,
Cantam gallos na eira, e que os sons morrem,
Que as jurutís mais gemem, que mais correm
Os regatos azues na selva umbria ;
Quando o arvoredo extatico elevado
Roja as densas imagens sobre a terra,
Que as horas quêdam escutando, e que erra
O lento passo do Senhor no umbrado ;
Quando não muge o vento, e d'entre os ramos
Os calidos perfumes desprendidos

Não vão-se peregrinos e perdidos
Longe da verde patria; quando os gamos
Descem do oiteiro e sobre as fontes param;
Que abate o clima perfumado e quente
Aos mortaes; quando no areial candente
Os lagartos ao sol doirados varam;
E que amor sobre os seios desfallece
Das puras açucenas, que tão lentas
Ao amor se abandonam somnolentas,
Ao silencio divino, que então desce;
E que das calmas a região fulgura;
E que nas fontes a mãe-d'agua canta
Sobre as ondas de prata entre verdura;
Que á tanta luz a natureza incanta:
Contava a lenda então (não diz em que anno)
Que alli nascera morto um roseo verme;
Que inda além d'isso, do indefeso inerme,
Unhas cravaram no recente craneo
Amas negras (horoscopo da coroa. . .)
E o deixaram, qual Romulus, jazendo;
Que ao despertar sua mãe, qual a leoa
Rugiu! tomou-o ao seio, o olhou tremendo,
Chamando-o á vida! Vivo o Benjamin,
Quil-o tanto, qual nunca amar se vira!
Velava-o dia e noite, insomnia e lyra—
Vós, que mães fordes, heis de sel-o assim.
E o sagrado menino aos hombros d'ella
Crescendo, nunca riu-se a mais ninguem;
Desprêzo por desprêzo, a sua estrella
Separava-o da humanidade—em bem.
E cresceu n'esse amor, que faz mimosos
Os corações até á crueldade,
Que os educa p'ra víctimas e que ha de
Nunca mais existir; e os tão formosos
Infelizes trás d'elle toda a vida
Debalde hão de correr. Ai! triste d'esses
Que pre-sentem-te, ó summo bem!—não desces
Dos céus—e elles a terra teem perdida.

Era o solar—um edificio austero
De espaçosa rural architectura:
Aos hóspedes o lado todo inteiro
Do norte pertencia, onde segura
Morada tinham e bemvindos foram,

D'onde não se iam sem levar saudade,
Qual d'entre os seus ; e ainda hoje memoram
Todos o acolhimento d'esta herdade.
Ao sul, os aposentos da familia
Assobradados, cheios de agasalho ;
E, de angelim co'a rustica mobilia,
Ao meio a grande sala do trabalho.
Ao occidente e á léste eram as bellas
Varandas tropicaes, ás ricas finas
Redes da sésta, ás tardes das estrellas
E ás manhans dos brinquedos das meninas.
Ao lado da familia, e das varandas
No angulo sul-occidental estava
A capella gentil—oh ! como brandas
E alegremente trémulas vibravam
As luzes em seu throno dos altares,
Dos escravos aos coros !—escutando
Paravam passageiros dos palmares,
Que iam o meio do sitio atravessando.
Ao pôr do sol, em moitas alvejavam,
Á frente do casal, os bugarís ;
Mais juncto, tutelares frondeiavam,
Guardas da porta, annosos bacurís.
Logo após estendia-se a esplanada
Dos verdenegros laranjaes frondosos,
Quadrangular, de sol a sol plantada
Na direcção, e os trivios pedregosos :
Pelos tempos da flor, das larangeiras
Olhando-se por baixo, amanhecendo,
Alvo se via o chão ! brisas fagueiras
Os aromas seraphicos varrendo ;
Pelos tempos do fructo, em fulgorosos,
Em globos de oiro ao sol, ellas estavam
Carregadas, e mais que os fabulosos,
Mais que os jardins hesperios rutilavam.
As senzalas ao de redór, cobertas
Da palma, mui saudavel, mui sonora
Á noite á chuva—alli, n'azas abertas
O pardo beijaflor não dança agora
Ás auras dos fumaes e as bananeiras,
Onde os ranchos, tão limpos ! entre-estavam,
Gordos crioulos retouçando ás beiras,
E onde os velhos á porta se assentavam :
Muitos eram—de Archangelo o carpina,

De Martha e de Satíro o bom carreiro,
De Thereza a mãe-preta, de Vivina,
Do avô Domingo'—as tendas, o terreiro.
Nas grottas ao nascente, estava a fonte
Qual um astro.—E o paiz todo d'imagens,
Todo vago-incantado, do horizonte
Nos grandes seios válidos, selvagens!

E deixara elle os sitios tão formosos
Quando ainda pequeno em verdes annos;
E d'esses tempos são os mysteriosos,
Os symbolos que ficam sobre-humanos
Illuminados interior: quizera
Elle tudo contar—quem n'essa edade
Escutasse o que a infancia não dissera,
E a que somente a mãe (Deus charidade!)
Suppõe-se que entendia! porque estavam
Sempre unidos: uns olhos de bonança,
Os olhos d'ella; os d'elle se fixavam
Qual para a luz os olhos da criança,
Na calma, do equador na immensa estrella,
'Oh! eu quero morrer!' balbuciando.
Seu pae sorria; a grande mulher bella,
Co'a tristeza do filho seu, chorando.

Natura (aos seus dilectos. . .) lhe imprimira
Signo de um odio eterno; d'onde crê-se
A causa porque sempre reagira
Até que a dominara, como vê-se:
(Extremos d'onda, a amar ao que naufraga)
Dera-lhe então uns olhos poderosos
(Qual dentro lhes morasse interna maga)
Na chamma abertos, risos dolorosos,
E uma fronte celestial, e um nobre
Altivo coração, que é da belleza
O solitario incanto—a dor lhe encobre
E tem por patria, a d'*ella* e a natureza.
—Entre outro povo, ás bordas do oceano,
Como a lembrança vem dos que morreram!
E os paes, e os descendentes que se geram,
Ai Esojairam! pelo amor insano!
E o que deixei crescendo entre os escravos,
Candida loira flor de liberdade. . .
Reage a natureza da saudade
Da do amor, da miseria e dos aggravos:

Tu fôras o bordão de uma velhice
Que a seu tempo ha de ser dupla e mortal,
Tudo presinto. . . o escudo ou a meiguice
Eu não terei de um peito filial.
—Augusta, o chôro destruiu-te a vista?—
Até talvez eu cegarei. E então
Mesmo os mares, esta onda que me excita
Communicando a esta alma a solidão
Das bellas vagas, que ao destino a elevam,
Não verei mais. . . periodo de horrores,
Se não vier o embrutecer das dores—
D'estas, que dentro aqui fundas se sévam:
Co'as trevas dentro. . . e vivas e ferozes!
As trevas todas! . . sem olhar aos céus,
D'onde as azues emanações veem doces
Moderal-as. . . sem ver a luz de Deus!
Co'a memoria dos seus queridos mortos
Pode qualquer achar-se á beira-mar;
Mas dores quereis ver a que estes portos
Fecham-se todos, sem da esp'rança o altar,
Sem até d'estes tectos venerados,
Onde a sombra immortal vem visitar-vos,
O abrigo, que nem mais pode abrigar-vos,
Pois tanto cresce a dor aos exilados,
São as de quando vossos meigos vivos
Que eram vossa alegria e vosso pranto,
Vosso amor, vosso amigo, vosso incanto
Da vossa casa vêdes fugitivos:
Uns, pela intriga d'exterior inveja
Que ás presas toma vosso coração;
Outros, que o vosso immenso amor não veja
N'elles o vil, o perfido, a traição.
E deixam-vos a sós, e vos evitam;
E ficais tido pelo que quizerem,
Leproso ou cão: no peito, a se aquecerem,
Sempre veneno as viboras vomitam—
D'onde a calumnia, a filha d'esse inferno
Que céus fôra, e que tabido s'exalma:
Teve a innocencia, amor; luz, o astro eterno;
Do alheio mal, teve ella a negra palma,
Da inveja e os cancros em carnal incesto,
Eil-a tomando fórmas, a calumnia,
De um sorrir gracioso, um fino gesto,
Um vago *dizem*—'Vêde a infausta mumia!'

Vêde—na rosea lingua, que innocente
Phrase-aroma, a que a dor toda se aplaca!
Vêde! vêde! Oh! a bocca pestilente!
Que negra podridão verte a cloaca!..
'Justificai-vos!' De ante a natureza
Humana solitario emmudeceis,
Vendo impuro o sorriso da belleza,
Qual da amizade ao riso estremeceis.
E começam os dias de amargura,
Que vos caem por unico thesoiro—
Oh! nunca abandoneis na edade pura
Montes de corações por montes de oiro!
Duras são as algemas de diamante—
E ai do que a bem dos homens tem sonhado!
Não é dos deuses, mas dos similhantes
Proprios, que elle ha de ser encadeiado.
E começam as noites de tristeza,
Noites do exilio d'alma e da agonia!
Curva-se Atlas á abobada que pesa
Invisivel e tragica e sombria!
Então, na treva a sós e solitario,
Vê que ninguem subsiste sem a sorte
De um outro, em quem se firme—algum amparo,
Um coração, um dardo, ou mesmo a morte.
Ficar sob as ruinas ninguem queira
De edificio por outrem levantado:
Cede o hombro, que atinha-se, esmagado;
E voa aos ares a subtil poeira.
Da sensibilidade e o sentimento,
Dentro o monstro nutris—real, sois réu!
Tende-o—gemei aos raios do tormento,
Vistes Gorgona, não tornais ao céu!

Por isso, antes do meio da existencia
Sentiu-se o Orpheu da lyra envelhecido,
O cabello grisalho, que em demencia
Propulsa a dor de um cerebro perdido:
Qual faces-luz angelicas se tornam
Quando são pelos homens 'sbofeteadas
E as impressões das mágoas, que as adornam,
Brilham, dos dedos de que estão sulcadas,
As faces frescas, lhe seccaram pallidas
Qual se, de dentro o pêso, as arrancasse,
De um coração de chumbo; mais vorace

O rubro labio, o olhar das chammas válidas
(Eram-lhe pardos olhos, oh! preclaros,
Bellos qual os de um deus! tão doce-umbrosos
Sobre a calma do olhar, tão silenciosos,
Que inexoraveis, meigos, mudo-avaros,
N'esse poder da gloria e do mysterio,
De tarde interior, da natureza
Da zona torrida e o fulgor vespereo
Dos abysmos formosos, da belleza,
Em seu amor mortal alimentar-se
Viam-se bem do quanto desejavam,
Que d'elles não podiam separar-se
E mas d'elles á morte s'incantavam!)
Elle soffria a eterna dor de quando
Foi o passado cheio das venturas,
Que as do presente estão de si travando—
De que valeu mudança de loucuras?
Subindo d'astro em astro: 'está n'aquella
Fronte o condão, que n'esta não havia!'
Prostrado, viu, sempre ante nova estrella,
Que a última á primeira não valia.
E este formoso espirito divino
Dos sonhos creador de rosa e de oiro,
Que este corpo destroe brutal, indigno
Da harmonia feliz,—eterno agoiro,
Desolador eterno. . . s'estreitando
E mais e mais os circulos, afflicto
Pavoroso o viver—quem tal estando,
Não *quizera* voltar ao infinito? . .
Tudo está no perdão de Magdalena;
A onda é sempre a onda—e quem s'eleva
Sem primeiro cair? Foi dura a pena,
E que fatal se cumpre qual a treva!
Porém culpa é das faces incarnadas
Tirando ao coração fôrça e valor,
Terra exhausta, que á luz das alvoradas
Verdejando da planta estala em flor.
'Este o trilho. . . que andava o bem amado;
Por onde eu vou. . . é tudo solidão;
Feriu, o ferem.' Eis do condemnado
A historia—escreve-a cada coração.
—Ergue-te, Peccadora!
E mas, doctores
Da egreja ensinam (illusor socêgo

A elles crentes, talvez, divino e cego)
Que era Deus mesmo, e não filho das dores.
Esse que mais soffrera. Porque fôra
Incompr'hensivel aos irmãos miserrimos
Tanta virtude a um homem, tanta aurora
N'um peito solitario e tanto amor,
Viram-n'o perfeição d'hypocrisia;
Condemnaram-n'o juizes integerrimos
A tormentos, que dão ainda hoje em dia—
Que a verdade fizesse-se da dor.
Que a face enrubescesse, lh'a cuspiram
Quando pendia triste e formosissima;
Sempre mais, mais ferozes, o despiram—
E era igual a de todos a nudez.
Feriram—era a côr vermelha e bella
Da do sangue de todos, e humanissima
A dor em que corria, e mais aquella
Tremura propria do agno á candidez.
'É um mortal!. . .' Ai! qual o que mais ama,
E que fôra tão puro, a ser terrivel!
Eli, Eli, Deus! *Sabackthani lamma?*—
Bem vêde-o aos brados, quando a dor incrivel
Sobr'excedeu á humana natureza!
Que eram sem culpa os homens, elle o viu,
Os maus e o bom. Era a ideal belleza
Que chegava—e sua perda presentiu.
'Sou filho do homem, vosso irmão, que venho:
(Oh! a infamia poupai-lhe d'este lenho!)
Qual pre-sente as procellas o deserto,
Me viram—eis meu coração aberto?
'Penetrai dentro! é sua a humana sorte—
Saí da treva! penetrai na luz!
Mas. . . se á coroa é necessaria a morte,
Eia! aos horrores! ao flagello! á cruz!'
Ora o que nunca riu-se, á humanidade
Chorou, e emmudeceu dando o perdão.
—Morto está?. . . apotheose á divindade!—
Contradisseram a Jesus-Christão.
Tremeram de o ter juncto, o separaram—
Quando elle quiz a sua natureza
Entre os seus; porque amando-lhe a pureza
Os homens, que loucuras imitaram,
A virtude imitassem. Nos separam
Na distancia que vai d'homem a Deus,

Imaginosos, que antes alcançaram
Ser compellidos que falar dos céus!
Depois, levando a côr das mães ao rosto
Que o anjo mata á meiga annunciação;
Depois, tão longe. . . n'um milagre exposto
Pondo-o—quem ver mais poude o seu irmão?
Deixem-n'o-l'o comnosco, gemebundo
Na terra a Via-sacra percorrer—
Ou bem rasão dareis ao povo immundo
Que ao desfarçado Deus mandou morrer.
Homem-Deus deixem-n'l'o e crucificado;
Sejam qual elle o foi, ou. . . phariseus!
Vêde que destruis, os do adorado
Em 'spirito e verdade, templos seus!—
De qualquer parte e modo, ao coração,
Multiplicando-se infinitamente
Da luz os raios, todos convergentes
Ao fóco eterno—e só glorioso então!
Principios amostrai, os de verdade
Absolutos; e não ao interesse
Do vosso, ou de ninguem; e a liberdade
De cada qual plantar, colhêr a messe,
Deixai—este é Urano, esta é a Terra—
Da sombra e da luz, dai a consciencia
Verdadeira e deixai. Erre quem érra,
De si, não de sophistas á demencia.
Se não, porque será que o ensinamento
Vosso produz contrarios resultados?
Vossa verdade e o d'azas pensamento
Dão, amigos, suspeita aos desazados.
Para de Salvador darem-lhe a palma,
O resuscitam corpo, ou não lh'a dão:
Provam a divindade do Deus da alma,
Nascer, morrer, prodigios! se não, não!
Ponde-o em vosso govêrno, em vossa casa,
Em vossa sociedade, em vosso templo,
Em vosso amor, a ser do lar a braza,
Não só o mestre, um tanto mais—o exemplo.
Impostores a declamar—deixai-nos
Da liberdade ao peito a segurança,
E o meigo entristecer d'essa esperança,
Que dá-nos quem melhor tractou dos céus:
Dos meninos o amigo; quando está-nos
Longe a ambição, fluctuando em luz natura,

A alma feliz e rindo a formosura,
Não vós; elle é quem 'stá comnosco e é Deus.
Não vós que aproveitais de idolatrias;
Nem vós iconoclastas, pelo templo
Em cobranças—schismaticos, o exemplo
Seguis do mercador, ou do Messias?
E este habitara lá n'essa floresta
Onde fôra a alegria; e inda a tristeza
Vi sem ferocidade e sem braveza,
Mas tranquilla, saudavel, pura, mesta.

"Já não sae dos seus reinos incantados,
E nem mais canta ao pino de meio-dia
Penteiando os cabellos namorados,
Com que toda d'esmaltes se cobria,
" A mãe-d'agua, e sorrindo e acenando
Co'a mãozinha luzente. . . oiçam! lá canta!'
Ouvindo-a estou. . .—Triste, se desincanta,
Mais que o passado é o que está passando.
" Eram de verde-mar os seus cabellos,
Das luzes d'esmeraldea pedraria
Ao sol radioso, que ella em mil desvellos
Penteiava dos hombros de ardentia;
" Labios, flor de rubi; dois astros de oiro
Olhos tão fascinantes, que os fitando,
Todo o mortal enlanguecia amando
E a ver no fundo d'agua os seus thesoiros.
" A taes horas as mães não consentiam
Na fonte os filhos—n'esses pensamentos
Da bella môça dos incantamentos
E os agro-travos fructos que comiam
" Nos dolosos palacios os meninos
Que ella levava, e que acham-se nos rios
Quando o sol darda a prumo sobre os frios
Espelhos d'agua, raios tão ferinos,
" Os vapores s'erguendo—que produzem
A loucura risonha; e então das margens
Atiram-se nas ondas trás d'imagens
Que vêm, que ai! só nos cerebros lhes luzem!
" —Sob as frondosas tendas verdejantes
Já não descansam, pelo chão deitados
Dos ciganos os bandos sempre errantes
E os cavallos argenteos-arreiados.
" Aos banquetes o povo concorria

Das vizinhas fazendas. Ora o digo :
Uma qual solidão eu presentia
De minha mãe no riso meu amigo ;
" Nas festas religiosas ; nos terreiros
Illuminados ; nos serões sonoros ;
Do luar ao silencio nos oiteiros ;
No sino a recolhêr, aos grandes coros. . .
" Tão grande o pranto foi, dos *abandados*
Que as selvas suas a chorar deixavam—
Maldicta a lei, que a escolta dos soldados
Mandou preiar nos que felizes 'stavam !
" Lá foge o transfuga—Eia ! miseravel !
A rebate ! aos alarmas ! pela aurora ! . .
—Ella foi presentida, e doce e amavel,
Porquanto, escravidão aqui não fôra
" Senão familia e paz ; e os desertores
Por instincto hi a buscam, hi a esperam.
—Elyseas sombras ! zephyros das flores,
Por vós quantas saudades não se geram !
" Foge ; das leis a sombra o accompanha—
Sabe-o, que quando a liberdade acorda
Aos sons longinquos d'uma etherea chorda,
Sempre em sangue de martyres se banha."
Vão moderando as calmas ; do ar, incerto,
Menos tremulam na aurea solidão
As scentelhas do sol ; todo o deserto
Soa á calada. . . ergueu-se a viração.
E luminosa amarellada vaga
Da luz solar desdobra-se nos céus ;
E o firmamento de clarões se alaga,
Alma aereal em que s'involvè Deus.—
Jerusalem das selvas, ó Victoria,
Onde ao collo do amor crescera o Guesa,
E d'onde, a não ser este que inda a historia
Vem narrar ; a não ser a natureza
Formosa do equador ; e os finos silvos
Que as ruinas repassam, das serpentes
Nas salas passeiando, sós os vivos
Successores dos mortos, se os presentes
Ai ! não souberam conservar a herança
De antepassados, cuja posse antiga
Nobilita ao herdeiro, o ampara, o abriga
Das promessas dos homens, na esperança
Tendo-lhe forte o coração e isento.

Do desespêro e a dúvida; a não ser
O sol, co' a sonorosa voz do vento,
Tudo aqui vejo a desapparecer!
—Mas, que servem juizes e tutores
Aos tristes pequeninos sem seus paes!
Melhor fôra não terem defensores,
Do que tantas miserias e. . . legaes.

Do sol oblíquo o raio, prolongada
Vai dos troncos a sombra silenciosa:
Em tarjas de oiro e negras, a esplanada
Abriu da tarde a página saudosa.
Vem perto a noite—e inda não era dia. . .
Já é a tarde—eram então albores. . .
Pois que esta alma s' eleve na harmonia
Da rosea tarde e das ethereas flores!

" A phantastica selva, os horizontes
Meus, me cercam! escuto a independente
Voz dos tucanos. Vê-se claramente
O quanto a natureza ama estes montes!
" Somente as agoureiras, que partiram,
Ao tempo os ninhos seus abandonaram,
Sêccas fontes que á sêde no ar deliram—
Ai! d'aqui todas ondas se ausentaram!
" Em pouco os bosques haverão crescido
E ninguem saberá mais dos logares
Onde eu nasci, excepto o foragido
E os sem memoria ventos dos palmares.
" —Romeiro solitario dos espaços
Sobre o occidente em fogo o sol s'inclina;
Já do crepusc'lo os vaporosos braços
Remanseiam nos valles; da collina
" Chega a brisa nocturna, e doce e triste
Dos frescores das murtas odorosas—
Doce, é doce nas faces, onde existe
Febre, um beijo roçar que sente a rosas!
" Ante os muros de um céu alvo e magoado
Agora eu vejo as sombras s'elevando,
Que entre a minha esperança e o meu passado
Mudas estão. . . talvez de ambos falando.
" Lá foi-se embora o sol. Roxas violetas
Sobre as aras do occaso se derramam;
O homem natural depondo as settas,

E qual Brutus, nos seios que o reclamam
" Estende-se da terra, onde descansa
Do afanoso lidar. Elle tecera
De pesada cadeia a ferrea trança,
Proprio artificio, e n'ella s'involvera
" Laocoonte em serpes, que o arrocham
N'esta attribulação—
Resplandecendo,
Tremulos céus em astros desabrocham,
Qual oscillando a noite. Aos céus me prendo.
" Ás noas de trindades estendia
Um anjo as azas alvas da tristeza
Do crepusculo—então na natureza
Que mysterios de amor! *Ave*, Maria!
" E baixava na sombra mysteriosa
A Virgem de modestia e formosura,
Humilde o olhar, tão alva silenciosa
Palp'bra! ouvindo o que a terra lhe murmura.
" Ó a mais doce imagem de pureza!
De eterna adoração, ó a mais digna,.
Que d'entre a estrella e a candida bonina
No crepusculo assoma á natureza!
" Na harmonia formosa, d'esse enlêvo
Á sombra alada no ar alva tremente,
Toda cheia de graças, oh! consente
A alma s'embevecer!—o impuro, o sévo
" Separas da existencia; a divinisas
Co'a tristeza ideal que tens do Deus—
Oh! aos incantos de tuas faces lisas
Quantas saudades sentem-se dos céus!
" Ora, á noitinha os bugaris cheiravam,
E os laranjaes tremiam prateiados!
E eram da Biblia os cantos levantados
Para os céus, que o deserto abençoavam.
" —Lá estão, meninos!—Do casal á porta,
Olhos-azues ancião de barba branca,
Temente a Deus, do que aconselha e exhorta
A voz co'a lenidade, e a testa franca
" Do que é nobre senhor, meu pae dizia:
' Vejam as rosas mysticas tão bellas
Da coroa formosa de Maria!
Pois este aroma que sentís, vem d'ellas
" E percorre as espheras! . . olhem Taurus! . .
O torto Escorpião! . . e a linda môça

Que lhe da úngula salta, os crespos lauros,
É essa mesma conhecida nossa
" Que vem comer a ceia dos meninos
Que andam só a correr! . . vêde o Cruzeiro
Do Sul, o d'esta patria co'os destinos—
Que o honre todo o peito brazileiro!'
" E este deserto foi sanctificado
Aos coros sacros, do Evangelho á gloria:
Por isso hoje os que aos ferros hão quebrado—
Quem não teme os quilombos da Victoria?
" Os que a si proprios se libertam, correm
Ás sagradas florestas; hi se acoutam
E endurecem montezes; se hi pernoitam
Na solidão, ao menos livres morrem.
" Não ha mais fertil bosque e mais profundo:
Os fructos caem, anda mansa a caça,
E d'onças a muralha negra o abraça,
Que impenetravel torna-o para o mundo.
" Oh! que ha virtude nos rebéis fugidos,
Que a sociedade deixam dos escravos
Pela da fera e os mattos! vis ignavos
São d'estima os comprados e vendidos.
" —Piam annuns onde eram os dias sanctos
A alegria dos ares e os caminhos,
Que em vão procuro na canção dos ninhos
E das palmas na voz, que alembra prantos;
" E nas eiras colheita preciosa
Descarregando, os carros cantadores,
Musica do horizonte harmoniosa
Ao coração feliz dos lavradores;
" E nos patios outrora sonorosos
Aos tambores, que ledo amanheciam,
Os escravos em brancos e vistosos
Trajos, que mais a côr do preto abriam.
" —Desde que estes logares tão queridos
Foram deixados pelos imprudentes
Passos da minha infancia, os innocentes
Dias do meu princípio estão perdidos.
" Foi por manhans seraphicas e puras,
D'essa ineffavel luz que as manhans vertem. . .
Mas, se os passos transvíos se convertem,
De novo o templo entrei das espessuras."
Caindo a noite, a solidão respira,
Poisam as brisas nos bacuriseiros;

Sustam a marcha, que inconstante gyra,
Reconhecem o sitio os cavalleiros.
Sae das ruinas do casal e mansa
Nos alpendres desertos a serpente,
Bella e lúbrica e óndula, indolente
Solitaria vagueia—e lá descansa :
E aos plumbeos raios de uma tarde triste
Os lucidos umbrosos elos brilham
E pelo tronco em voltas s'envensilham
D'arvore secular, que ainda existe.
Co'as sombras vaporosas as ramagens
Confundiram-se ; vastos tremularam
Cheios d'astros os céus, quando as imagens
Todas do dia ás trevas se passaram.

Noite. Está reclinado o Guesa Errante,
Olhando,—as grandes selvas se aclararam
Á fogueira que accesa foi distante. . .
—Gritam das ruinas ! as soidões gritaram !
E luzente na noite, para as chammas
Voa longo sibilo, serpentinos
No ar desatando laços repentinos,
Phosphor nas bruno-lucidas escamas,
E á fogueira lançou-se, do ar alado,
Surucucú-de-fogo !—arido ouvidos
Eram crebros funestos estalidos
Dos seus ducteis annéis, o incendio ateado !
Oh ! quanto a chamma e a cobra, tormentosas,
Uma á outra involviam-se raivando
Por mútua antipathia ! e mais luctando,
Mais, deslocando-se achas resinosas,
Em labareda as chammas se laceram,
Que ao meio d'ellas, rubida, convulsa,
S'esmalta a cobra e relampeia e pulsa,
Desdobrada espiral !—Emmudeceram
Do Guesa os servos, que dispersos foram
E bradando e bradando amedrontados ;
Grupam-se ao longe ; emquanto os apagados
Incendios vêm brazeiros que descoram.
Mas, desondeiando pela terra o açoite,
A cobra, em todo o orgulho de serpente,
Alça o collo ; e ciciando, e lentamente,
O Guesa a vê passar través da noite ;
E luminosa e qual se então se houvesse,

Vencidas chammas, accendido n'ellas,
Traço de luz, lhe nota as malhas bellas
Do vermelhão, que ás iras resplandece.
Ora apagou-se; e d'um brunido umbrio,
Penetrou das ruinas na caverna:
Lá, viva tocha o craneo, vela eterna;
Os viandantes a vêm—quem nunca a viu?
Umbrosa e tarda, á do silencio guarda,
Oh! paz e amor ao genio bom dos lares,
Que a luz offende, que importuna accende
Pródigo filho, a dor d'estes logares!

E esta Equidade eterna, que aos céus dera
O raio serpentino, deu á terra
A serpente radiante—açoite e açoite,
Ou relampago, ou acção fugaz da noite.
A dor foi longa, viu-se a pausa que houve—
E continúa o Guesa, tristemente
A fronte a alevantar, que tão pendente
Taciturna caía—
"Deus se louve!
"Passei os oceanos tantas vezes,
Que d'elles fiz a patria predilecta
De um coração (e a terra em flor aberta)
Que a não tinha entre os homens, entre os mezes.
"Hoje ninguem podera separal-o
D'essa patria de mar e céus, que exila
D'onde o homem trae, d'onde a mulher scintilla
O meigo olhar. . . bem que vivera a amal-o.
"Tambem amam as ondas de turqueza
Aos seus naufragos; mais: n'estas s'esquece
Que o tempo corre, n'estas se adormece
Fóra d'elle, ao olhar da natureza.
"Sagrados bosques! eu devera um dia
Vir saudar-vos; portanto, estão completos
Meus longos passos. Tutelares tectos
Do lar deixado, que me protegia!
"Não tróco o vosso amor tranquillo e fundo
E o meditando estar á grande sombra
D'esta desolação que se descombra,
Que em terra dá, pelo melhor do mundo!
"Deitado a sós na solidão das flores,
Eu contemplo a harmonia das estrellas:
São as constellações formosas, bellas

Qual coroas dos tempos dos amores.
" Terra ! ó mãe ! que a resignação da crença
No alvo silencio tens dos seios teus—
Era aos homens somente a indifferença,
Nem deixo aos outros meu quinhão dos céus !
" Se approximam nas sombras transparentes
As imagens d'outrora, me rodeiam—
Nem contentes estão nem descontentes,
Mas inspiram saudade e silenceiam.
" Na viva terra eu deito-me qual morto
E alevanto minha alma para Deus ;
Qual o Christo tambem tenho meu Horto,
Onde livre derramo os prantos meus.
" Ha um tempo na vida em que as estrellas
Alvejantes do cincto de Galáxia
Nos florescem na terra, e as sendas bellas
Corremos cheios de fortuna e audacia :
" Porém, dos céus azues sedo se apagam
Os fúlguros caminhos. . . e á lembrança
Vendo ficam-se as sombras, que divagam
Lá, dos justos na bemaventurança :
" E o luz-negro cabello e a branca fronte,
Pelo sol do deserto já queimados,
Quando os dias d'aurora no horizonte. . .
—Corram elles ! porém, mais apressados!—
" A mim por um seu raio os sóes tomaram !
Por um astro entre os cumes, entre as tardes,
Os céus ; por meteóro, as tempestades
Íntimo das espheras me saudaram !
" E a linguagem eu sei mystica e bella
Das noites aprendida no deserto ;
Da natureza eu leio á luz da estrella
No livro universal, que tenho aberto.
" Da noite a negridão quanto é formosa !
Pura, quão pura a auri-estrellada treva !
Da terra aos céus, na sombra vaporosa,
O espirito immortal s'expande e eleva !
" Que socêgo na terra ! se lhe sente
O pezaroso, o respirar profundo
Em que desprende vida para o mundo,
E d'elle absorve a morte : levemente,
" Qual navio, por noite de solsticio
Á sombra transparente navegando
Ao mar alto, espectral, e que ao bulicio

Das vagas mal percebe-se jogando,
" Sente-se-lhe o equilibrio do balanço
Pela revolução.
Oiço as estrellas,
Da celeste concordia no descanso,
Em seus assentos, practicando entre ellas.
" E as estrellas desmaiam. D'além montes
Frescas emanações d'alvas da lua,
O riso, o incanto das doiradas fontes,
Tingem dos céus de seda a face nua.
" Quão branda viração move a folhagem!
Qual por manhans os trinos na espessura,
De quando em quando—do silencio a imagem
Toda occupa a soidão. Remonta a altura,
" Já dos bosques despindo os negros cinctos,
Soberbamente a lua magestosa!
Patria de amor em campos de jacinthos,
Enlêvos da donzella harmoniosa:
" Do céu negro-azul-aureo sobe ao throno!
Desdobraram-se em chammas os luares,
Formosa palpebra em mavioso somno
Que os olhos cerram da soidão dos ares:
" Ó noites de alabastro! ó brancas noites
Do equador! Que de imagens não fluctuam
Quando as nuvens, em pallidos magotes
E a vida em negras vagas, não estuam!..
"—Oiço... através dos luares se deslisa
Alguma aerea fórma, que á tal hora,
Triste viajante da nocturna brisa,
Á terra talvez desce, antes da aurora!
" Dos que passam eu oiço as vozes querulas
Através do luar... voltou a sêde—
Oh! oh! terrivel! quando em claras perolas
O orvalho brilha e se derrama e perde!
" E os arvoredos que de dia aos ventos
Torcem braços no ar, que aos céus imploram,
Ora, qual implacaveis pensamentos
Da terra, s'erguem, umbram-se e deploram.
" Rolam dos grandes ramos pela terra
As sombras, que s'estendem silenciosas:
Sempre que pelos cumes se decerra
Maior luz, caem ellas mais umbrosas...
"—Da lua ás argentiferas espheras,
Aos conductores crótalos cantando,

Movendo as azas vão livido-ethereas
Os gansos docemente viajando—
" Lá vão elles ! as vozes pelos ares
Longes, teem d'harmonias mysteriosas
Das sideraes soidões—oh ! quão saudosas
São pela esphera as vozes aos luares !

. . . . . .

" Dormem os pagens ; eu cansei-os todos ;
Viram a minha solidão,—fizeram
Da noite o fogaréu, e por taes modos
Soltando a cavalgada, adormeceram.
" Os ouvi de clareira e encruzilhadas,
D'onde partem ramaes p'ra todos ponctos,
N'esses baixinho murmurados contos
Dos phantasmas, dos Indios e as mandadas.
" Bem hajam os que respeitam a tristeza
Em que o bardo recolhe-se! . . o Imigo
Não foi a do Horto perturbar : e eu sigo
Co'a mente a humana historia—e como pesa
" Ver uma esposa, um ente de doçura
Fazendo o que nem fez o Reprovado—
E ruge o sabio mundo, horrorisado
Contra os que á sombra *criminosa* escura
" Comprazem-se de estar a sós scismando !
' Scismando em que ? porque ? se á bolsa, á mesa,
Se ao leito nada falta-lhes—e estando
Qual a conspirar contra a natureza ! . . '
" Tão socegado eu repoisar quizera !
E somente contemplo este socêgo—
S'eleva o fumo do tição que ardera,
E elles descansam ; eu á dor me entrego.
" Da dúvida, á descrença, á impiedade,
As sciencias dos homens me levaram :
Loucos os que se vão á sociedade,
Que hi procuram o que ahi nunca encontraram !
" Senti meu coração se resfriando
Qual de ferida que produz o açoite,
Qual meteoro rubido cortando
Os seios mudos de uma eterna noite :
" O réu de sempre ! mesmo quando passe
Na solidão, ignoto, ao proprio abalo,
Eu sinto o dom celeste abandonal-o,
Sedo a alegria o abandonou e vai-se !

"Resta a noite polar, esta alma triste
A estender-se por sobre a terra immensa,
Pedindo, ao menos dê-lhe a indifferença,
Ao que não deu-lhe o olvido e eterno existe. . .
"—Que horas serão? Eu vi da lua o rosto
Amplo alvejar de além do Marianno;
E já tombando vai do lado opposto—
Terei passado a noite n'este insano
"Recordar, e que assim sempre me deixa?
—Quanto! quanto fizeram-me soffrer!
Levar de mundo a mundo, que nos vexa,
Os bens de nossos paes, 'té os perder. . .
"Nascer-se nobre e haver muitos captivos,
Terras vastas por campos e por montes,
E ouvir ao campo, ao monte, aos ventos vivos
Dos céus, aos astros: 'estes horizontes
"Todos, todos são teus!' E ver adeante
A gloria; o largo mundo já pequeno
Para tanto infinito; e este diamante
Da vida virgem. . . vil putrido ceno. . .
"Serem causa de toda esta desgraça—
Fazenda, esp'rança, mocidade, amor
Perdidos—e deixarem-vos na praça;
E vós. . . tendo a pagar muito favor. . .
"Ouvi-me: quando o amigo, o irmão disser vos,
'Abandonai vosso casal antigo,
Deixai ruinas, vinde a nós, amigo,'
Não ide! estai-vos d'entre os velhos servos,
"Que vossos paes serviram e vos amam;
Oh! nunca ide comer o pão alheio,
Que a sociedade não perdoa! ou clamam
De vossa alma, ou tereis qual tenho o seio. . .
"Sinto molhado o manto pelo orvalho—
Onde está meu cavallo? o meu amigo,
Esse, que aos cimos leva-me, onde espalho
Alma, e tambem porque soffreu commigo.
"Ai! infelizes vós, que a má vontade
Co'os eleitos dos deuses practicais!
Guardam elles aos seus, que á divindade
Vão-se; e co'a marca do Impio vós ficais.
—"Seja. Tire-se a sella ao meu cavallo;
Erre elle livre montes e campinas;
E que á outra mão não ricem-se, a afagal-o,
Sobre a cerviz doirada argenteas crinas.

" Que em negra luz seus olhos a avistarem
Inimigos, de limpidos, solertos,
Selvagens resplandeçam ; e disparem
Sonoros pés coiceando nos desertos !
" Cheio de gratidão, deixo-o saudoso—
Alva fragrante estrada, o campo, os ares
Nunca mais correremos—este o pouso
É derradeiro. . . —
Aos magicos luares,
" Ainda eu fôra amostrar, qual a scentelha,
A quem podesse erguer-me esta ruina,
Onde eu amava á minha irmã mais velha
Ouvir o canto da sua voz divina ;
" Eu amostrara a placida ampla sala
De meu pae ; e onde, e onde tresvairando,
Meu Deus ! ao typhus que na fronte estala,
Eu me apertava á minha mãe gritando
" A tremer ao que eu via, e que inda vejo
N'essas noites da febre e do delirio !
E ella já muda e louca e sem mais beijo
Nos labios, vendo se finar seu lirio. . .
" Oh ! procellosas massas impalpaveis
Se dissolvendo, sem arruido, pallidas,
No chaotico espaço, lentas, válidas,
E rolando e massias e implacaveis,
" E subindo, e subindo ao mais remoto
Céu ! descendo, e descendo ao mais profundo
Abysmo ! e n'esse horrivel, injocundo,
Arido, ermo oceano, vivo, moto,
" Eu confundido, eu elemento, eu vendo
A mim vaga-Pallor, Eternidade—
Via eu claro—oh ! que soffrer horrendo,
Para sentir-se um raio da verdade !
" Banhado de suor, doido, perdido,
E a gritar, e a prender-me ao seio amado,
No meu terror ao que é desconhecido. . .
A aterrar minha mãe. . .—
Oh ! o sagrado
" Vulto ! lá vem ! . . co'os dois fios de pranto
Em crystaes reluzentes pelo rosto,
De quando emmudecera ! . Fui o incanto
Nos rochedos do Sul ver ao sol pôsto. . .
" E os olhos mudos por silencio bello,
Os olhos qual os meus ; o andar sereno,

O porte varonil; do hombro moreno
Ao em tôrno a pender-lhe o indio cabello;
" E a régia fronte, altiva, alevantada
Qual a de um genio—eu te reconheço!
E porque sinto n'alma que obedeço
Ao teu olhar! em nada estás mudada—
" As saudades de ti sempre revivem! . .—
Flores. . . s'infloram nos luares de oiro
(Que do sentido os astros não me privem!)
Anjos. . . os laranjaes. . . todo o thesoiro! . .
" Dona Maria-Barbara. . . o teu filho
Voltou um homem, como tu disseste;
Muito venceu! e coroa outra celeste
Não teve além da a que ora a fronte humilho. . .
" Ella já viu-me, e está tranquilla olhando,
Tão calma para mim! a imagem sua
Toda a mesma! . . somente agora estando,
E mais ainda co'a soidão da lua,
"Quão saudosa!—a mudez dos outros mundos—
Onde não vão da terra os que a miseria
Souberam illudir, risos jocundos—
Calma feliz dos céus, saudade etherea!
" Do firmamento no regaço estás. . .
Ha pois a eternidade da existencia—
Eu receiava. . . com a dor immensa
De que se os mortos não se vissem mais! . .—
" Por entre as alamedas vai gemendo
Do laranjal em flor—qual ia outrora,
Divagando a gemer. Oiço. . . mas vendo
Já nada estou. Mas era a incantadora,
" A bella imagem sua que alli 'stava. . .
Gemendo vai—os luares se resentem
Da dor. . . e longe, e perto . . .—ia, voltava,
Nos outros tempos.—Se os ouvidos mentem. . .
" Não oiço mais! . .—Seriam dos gemidos
Que eu tenho n'alma? que hão de repetidos
Ser no porvir. . . d'infante abandonado
De céus e terra e um. . . mais desventurado!
" Qual devo ser, tão calma, tão sombria
Ella alli estava. De sem par belleza
A magestade: tal, nas da alegria
Não, mas nas grandes horas, natureza
" Ostende do luar! Ajoelhado
Se abria o coração n'essa doçura

Ineffavel das bençams, e o sagrado
Maternal agasalho, e a vida pura.
" As harpas immortaes em vão teem dado,
Ao que apparece aos que na terra ficam,
Uma voz, e que ainda magnificam
Do tremendo soffrer do além penado
" Em terriveis ficções. Seguem dos ventos
A lei, das vibrações dos corpos vivos,
Do peito o odio, ou os retumbando activos
Insomnios mares. Não, dos firmamentos
" A linguagem é outra; qual da estrella
A luz, ha de talvez falar o espirito:
A terra é que resoa do infinito
Som, da dor, do amor fundo que a flagella.
" *Lá*, a sagrada calma, a eterna calma,
Onde a voz fôra perturbar o incanto—
Feliz quem á mudez s'eleva da alma,
E a terra aos hymnos deixa, aos sons, ao pranto!
" Que, para me ensinarem, elles sabem
Homens qual sou? dos céus, certo, que os olhos
Se, para a terra o olhar voltando, se abrem,
D'ella fóra os não vêm; vermes-abrolhos
" Porém, na negra massa a embalos dentro
Das redes do sol no ar longe lançadas,
Em si gyrando a propulsar do centro
Vida, que á luz anima-se—animadas
" Odes da terra a um só destino—a morte—
Que elevam-se na acção do movimento,
Tomam fórmas gentís, última sorte
No eterno edicto do aniquilamento.

. . . . . .

" É muito tarde. A lua está pendida,
Visivelmente a côr mudada; a chamma
Bella da fronte, em lucido-polida
Lympha, o crystal tão puro, qual a trama
" Cerulea visse-se através. O de oiro
Luar, em luz de perolas e lirios—
Oh! como o tecto incende-se, e tão loiro
Ao em tôrno s'inflamma o céu. . . Delirios. . . .
" Febre não tenho, não; zephyro brando,
Brilha a amplidão dos ares; e mas sinto
O horizonte em redór cambaleiando—
Oh! ao longo ondeiar vê-se distincto

"O tecto do casal! . . Oh! oh! descombra!
Abre-se ao meio! os ang'los cedem, vão-se,
Hiante o gôlfo! a lacerada sombra
Enchem destroços, que uns nos outros dão-se,
"Que uns aos outros se abatem, s'erguem, somem,
Surgem, dançam, que rolam do ar, pendendo
Em seu dia final, que se consomem
No abalado sepulchro—que tremendo
"Estala, e range, e s'esconjuncta, e inteiro
Rue colossal por terra! Os céus reboam
No horizonte do mundo, e pó-nevoeiro
Noite escurece! Ruinas amontoam."
Assim do coração, quando baqueia,
Se derramam as sombras pela terra:
Embalde a aurora do equador se ateia,
Rasga-as de luz, que as sombras não decerra.
E nada, d'este canto, se conserva:
Já os viandantes ultimos passaram;
No deserto depois cresceu a selva;
Sobre a Victoria os ventos ondularam.

CANTO SEXTO.

1852-1857.

"Longa estrada do Suna—doces horas!
Qual as migalhas do banquete ethereo,
Aos astros, com malledico improperio
Varrem dos céus as servas, as auroras.
"Se despedira o sol de Guanabara
Co' a saudade esteval do quente clima;
Ora, alta noite estava ao longe em cima,
Qual um sagrado pensamento estara.
"E presenciei a noite: os ventos fundo
Rebramiam qual genios da montanha;
As estrellas esvoavam, e da sanha
Siderea d'ellas claro-umbrava o mundo.
"Parou o sol fronteiro, que eu subia
N'estes pincaros do ar por mil bizarras
Ermas haspas, titanea phantasia!
Doce alumiadas das manhans ás barras—
"Oh, quanta luz! Nos valles jaz mesquinha
A cidade, negra harpa, que recorda
Creações de Caïn: jardins e vinhas;
Ruas sonoras são-lhe da harpa as chordas.
"Do bosque as viração, a ave das flores,
Somnolentas erguiam-se; as ramagens
Brandas s'embalançavam nas voragens,
Tranças no hombro formoso; em resplendores,
"Do penhasco estalavam, em torrentes
Que iam 'strondar do abysmo pelas frágoas,
Vivos diamantes rubros e orientes
Do desespêro em que espedaçam aguas!
"Ainda vejo, tão bem! co' a doce pena
D'alma dolente á que nos deixa e parte:
Todos saudavam-me, a yáyá morena
Da porta a olhar e linda e meiga e martyr.
"Vagavam, longas pausas, longamente
Vozes, recomeçando, concertando,
E as alavancas, funebres vibrando
Nocturnas, nas pedreiras e cadentes;

"Dos escravos as vozes, tristes, mestas,
Quão desgraçadas, Deus! quanto saudosas
Ás calmas tropicaes, do dia ás sestas,
Da sebe ao aroma, ao s'incarnar das rosas,
"Aos brandos céus, aos tão ceruleos mares,
Quaes nunca eu tinha visto! Oh, natureza,
Quanto occultavas tu sem amostrares,
De luz, de sons e d'intima belleza!
"Em seu dia final quanto é-se humano
D'alma sentindo as meigas relações
Que ha entre os céus e o homem soberano,
Entre esta amante terra e os corações!
"Bemdiz-se ao mundo, com piedoso incanto
Conciliador d'esp'rança já perdida,
E a esta miserrima, a esta espuma-vida,
Em qual abraço que estreitou-se em pranto."
Do Guesa o coração fôra humilhado
Ao cruel desincanto de um delirio. . . .
Dos ecchos vão, dos valles o martyrio,
Longas ondulações—vaga o passado:

"O tronco secular já não me estende
A sombra docemente abaunilhada
Nas calmas do verão;
A mim nos campos meus não se desprende
Mais o roseo sorrir da madrugada;
Eu ólho ao céu—o céu é solidão.

"N'este rochedo, á morte alevantado
Umbroso o abysmo em tôrno á espádoa negra
Ante os destinos meus,
Descanso ao clima calido ao vibrado
Norte, n'alma a illusão que eterna alegra
Dos meus perdidos lares e o meu Deus.

"Oh, Equador! que esta alma, grande e bella,
Exaltada dos céus volva ao teu seio,
Pelas calmas do Sol.
Doirados mares, á gentil procella
Rugindo a palma, e da existencia ao meio
Vêr as manhans de lucido arrebol!

"Oh, Equador! dos céus que volva a errante
Descer os rios mudos, solitarios,

Andar pelo areial,
Gemer co' a rôla, a tarde deslumbrante
Cheia de aromas, de suspiros varios,
D'enlêvos puros, incantado o vall' ! "
E ia os serros do Sul subindo o Guesa
Qual quem do mundo quer sair em vida
E sobe altas regiões da natureza
N'azas de kóndor, não do suicida.
Prometheus voluntario, elle lá estava
Do Gigante-de-pedra recostado
Ao hombro arido—qual quem descansava
Antes de trabalhar—oh, tão cansado !
Diziam : é jaguar feroz dos montes,
Que na terra ameaça a paz humana ! . .
E era a palma, que vinga aos horizontes
Candida, bella, altiva, soberana.

" Amplos rumôres dos milhões de vidas
Dos insectos, zumbindo a aza brilhante,
Confusos da folhagem susurrante
Chegam aqui—do vall' sempre queridas
" Harmonias. Dos montes m'embriaga
Este enlêvo ; o silencio, o sentimento
Celestial ; de Guanabara a vaga ;
Do oceano, além, o undoso monumento—
" Vê-se a palpitação vasta dos mares ;
Se ouve do gallo o canto, o som dos sinos,
Ahi retinindo os rarifeitos ares
Limpidos, vivos, lindos, peregrinos.
" Fez-se o silencio na existencia eterna ;
Até parece a emmudecer minha alma ;
Andei, pois—eu andei a selva interna,
Do deserto ao ardor, á grande calma :
" Os troncos, odorosos ; sobre a fonte,
Os fructos, como face a colorir-se ;
E tal a suavidade do horizonte,
Que os ais dirieis d'uma crença a ir-se.
" O genio vi d'alli, lindo e coitado,
Que azas perdidas suas contemplava
Qual de todas as dôres repassado—
Amando-o, o coração todo magoava."
Ai do Guesa, ai da doce imagem branca,
D'infancia em que ha tristeza na alegria !
Oh, que destino ao genio azas arranca ?

Oh! quem do amor ao abysmo o lançaria?
—Que manhan bella que era essa manhan!
Nas noites de jasmins, ao genio infante
Voltado para o mar, que tem-lhe o amante,
Viu-se.
" Dos Orgams arde a barbakan
" Ao pôr do sol; os ecchos se respondem
Pelos cumes que ficam solitarios
Mudos tumulos do ar, que não escondem,
Qual morte, aos sonhos vãos, aos sonhos varios.
Dos valles oiço a voz—escuta, amigo,
A harmonia dos 'Martyres,' a joya
Que ha d'aurora e tristeza, e o desabrigo
Da mais saudosa tarde, ó meu Saboia!
"—No valle é noite; os elos d'horizontes
Cingem de negra eternidade a terra,
Confusão do infinito! eu subo os montes;
Rólam as luzes de longinqua esphera.
" Eu vi do desespêro improbas causas;
Do orgulho a mansidão; da terra amante
O profundo gemer; e as tristes pausas
Da morte; vejo.... borboleta errante!
" Oh! as vidas, erguendo-se aos mais fundos
Seios do Nada, ao soluçar finado,
A esse orvalhar dos lividos segundos
A que o tempo de Deus está contado!
" Julguei não vir aqui nenhum vivente;
Talvez azas eternas, que s'elevam
Mais, ao cair glorioso e refulgente,
Das paixões nobres, que a mais nobres levam.
" Amei eu a incarnada melodia
Do anjo, os hymnos celestes e as desertas
Rosas d'ella, sanctissima qual Dia
Filha de Job, as graças descobertas
" D'albor. Eu tenho o mundo flagellado
A' ambição d'esse amor divino e rudo:
Dos céus materiaes estou cansado,
Nem vale á pena ser feliz no mundo!
" Não é d'ingratidão, nem de descrença
Aos podêres do olhar e ás fôrças d'alma;
Porém, do que se divinisa e pensa
E passa; ou da virtude-sem-amor,
" A sedenta de Deus—Deus, a voragem,
O abrazado Deserto á grande calma

Vorando-a, farto nunca da miragem
Divina á augusta punição de dor!
" Punição do viver—oh, d'esta vida
Que vem de amor, que só é viva amando:
Gloria, ao través da terra, presentida,
Alma-Deus, e á belleza desmaiando
" Somno grato!—Correi, horas lascivas,
Do lethargo em que anceia a eternidade
Sobre a existencia das çucenas vivas,
Ao doce arroubo e á linda soledade!
" Vibram ás alavancas os penedos;
Reina o trabalho; á praia os pescadores;
Á praça os que edificam, todos ledos;
E as chacras e os jardins dos grand' senhores—
" Bem doce deve ser vossa alegria,
Homens do mundo! o tempo de ser vivo
Podesse-o eu recomeçar e havia
Todo ser ao lidar do braço activo,—
" De Guanabara ao golfo enamorado,
Que a verdura e o renegro môrro abraça,—
Do firmamento ao céu avelludado
Qual de jacina o azul-saudoso da aza.
" Hi, dos ninhos que tem o homem no peito
Os incantos, talvez, nunca fugiram,
Que é do templo do Sol sagrado affecto
Que houve o Guesa dos seus, que s'extinguiram."
Quão bello o Sol! no dia transparente
Nota-se a menor vara pelo oiteiro!
O vento ao brado e os mares indolentes—
Eis o glorioso clima brazileiro!
Oh, dias de oiro! as luzes se derramam
Em grandes vagas, em lençóes doirados;
S'embala a natureza; estrias flammam
Dos rochedos crystalleo-lagrymados.
É vasta e ricca a zona dos imperios:
Ao occidente os Incas gloriosos;
Ao oriente os Principes iberios;
Oceano e oceano; ao meio andeos colossos.
Minas-Geraes a patria do diamante
E das pedras preciosas, d'este lado;
Do outro, os aureos metaes a que oscillando
Todo o paiz se funde enthesoirado.
Lá, Manko-Kápak a salvar a história
Dos Naturaes, que eleva a humanidade;

Aqui Pedro-Bragança co'a victoria
D'independencia, pela liberdade.
—Mas, aonde vai qual trevas o monarcha,
Deixando-vos pinhor de vinda aurora
Entre as mãos de inimigo patriarcha ?
—Quem a si patria faz, sem patria agora ?
Nem é traição da noite: tal confiam
Os senhores aos barbaros escravos
O filhó seu mimoso, e que estes criam
No grande amor, o amor que vem de aggravos.
Era na Sul-America; sorrindo
No berço uma criança e os céus de anil:
Viram-se os corações todos unindo
Ao em tôrno do throno do Brazil.
Tal escreveram a constituição;
E reagir contra ella ninguem hade;
Se é por amor, existe a liberdade;
E elles proclamem, pois, a gratidão.
Não foi o imperio odioso conquistado
Por armas, ou na audacia do guerreiro;
Foi o das *amas*, pelo amor sagrado;
Seja o patriarchal formoso imperio!
Mãos tenha, que de rosas inundaram
O senado das leis; omnipotente
Forme-se o patrio amor, que homens honraram,
Izabel sendo candida regente.
Emtanto, caem os Incas lavradores
Que compartiam do Indiano a sorte;
E aqui levantam-se os Imperadores,
Sem ser do povo à causa, mas da côrte.
E aquelle, que ao imperio do passado
Chorara, tão formoso e mais seguro
Ao do presente quereria honrado,
E a visão tendo os homens, do futuro.
Mas, onde o lar, o Deus, a eschola, as normas
Do cidadão ?—política, do lucro;
Sciencia, sem consciencia; alheias fórmas,
E o extrangeiro corruptor . . . sepulchro . . .—
Lá folga o carnaval pomposo e crudo,
Brilhantes sedas, mascara e confeitos:
Deliram povos—do brutal entrudo
Tem-se entrudo moral, *corsarios* peitos;
Tem-se a nação *vaidosa*, que enlevada
D'entre os espelhos cem d'outras nações,

De todas toma os gestos—e alienada
Perde o proprio equilibrio das rasões.
Oh, podeis, cortezãos, aperfeiçoando,
O prémio ter das '*ilhas dos amores!*'
E os lares de Penelope bordando,
São sós os que honram aos navegadores.
—E onde existe Camões? e aonde Homero?
Aquelle, em Portugal; e á humanidade
Este eterno guiando, que primeiro
As virtudes ensina da amizade,
D'estados a união sincera e forte,
Sábia equidade aos principes soberbos,
E aquelles que a amor patrio afrontam morte,
(Não nymphas) hão do lar os meigos verbos.
—E' Camões o passado, que se preza
Grandioso; a homereal grandiosidade
E' presente, é porvir, é a belleza
Da mulher-crença, do homem-divindade.
O Luso ensina á gloria d'obediencia
Do povo ao rei; nas frentes a seus rêis
Põe o Grego—é a acção, é a consciencia,
São as eternas, são ás vivas leis.
Venham dizer os nobres do destêrro
E o José-Bonifacio, a dor ignota
Do americano deplorável êrro:
Do rei, antes viu-se elle o patriota,
Que da patria o não foi. Ou foi—mas, lenta
De transição, ahi degenera a idéa
Que morre em paz, ou surge por violenta
Crise e parece a emancipar-se estrea.
E da 'carta' outorgada a fórma existe:
Curvam-se ao throno todos com a esp'rança
E s'erguem co'a descrença—triste! tristes
Instituições, que educam-nos crianças,
Nos id'los crendo, em vez de crer em nós!
Ouve-se então a escala dos gemidos;
E um orpham, que no amor é conduzido,
Homem treme e alevanta-se feroz!
—E os assobios dos bastardos soam
Contra o *mal succedido* sentimento,
Sem verem que só quando se dese'roam
As noites, apparece o dia e lento.
Porém, amam-se as terras da derrota,
Quando lá corre da alta penedia

O 'pranto,' qual verteu depois de morta
Nossa mãe, qual se o chôro nos ouvia.
Chega a saudade, o desolar do espirito
Em que heis visto na dor pender-lhe a fronte:
Silencio vós, ó morros de granito!
Resoai vós, ó céus d'este horizonte!
—Deixados os palmares, ora o Guesa
A' sociedade dos Christãos amava:
Qual quando leviathan respira e inversa
Luz do sol, d'elle ao em tôrno volteiava
A palma das visões d'iris: se via,
Invisivel; visivel, na cegueira,
Haurindo todas luzes que ha no dia,
Ainda mais cego viu-se. Oh, desespera!
Quando o sonhado mundo, vasto, eterno,
Sem mais aspirações se amesquinhara:
D'onde haver isto, que pre-sente interno
Predestinado aqui?—Desesperara.

"(Ruge do coração do Guesa a historia)
Os captivos choravam da Victoria,
Quando voz de consôlo ouvi de meu irmão:
'Porque desesperar? filhos do imperio,
Temos nós um monarcha verdadeiro,
Das lettras protector, um grande coração.'
"De um palacio as escadas eu subindo,
Bem vi publicamente destribuindo
Moedas de oiro, e ùa mão sabendo que outra dá:
Eu quiz voltar; e andando, andei p'ra deante.
Veiu então paternal, o ar elegante,
Deu-me a beijar a mão..—será Fomagatá...?
"Supersticioso eu era, e mais sabía
De mim, quando dos sabios aprendia;
E o emprestimo pedi da minha educação.
Me apraza o principe á seguinte audiencia:
Contente vólto, a esp'rança na consciencia;
Sabem o que é voltar co'a esp'rança ao coração.
"Passavam batedores no horizonte
Com as tubas da fama; em luz o monte,
Bebia o Indio o ar puro, a vida, a gloria, o amor!
Nem faltou elle ao prazo. 'Á outra audiencia;
Já tomei o seu nome:' com prudencia
Responde-me e se vai, n'um dia de calor.
"Adolescente o Guesa, tinha pressa

De futuro e de sciencia ; e tão sem pressa
O protector a andar, que vinha do jantar.
Orpham, com fome, então pela memoria
Passaram-me os banquetes da Victoria,
Que aos escravos meu pae e aos pobres via eu dar.
"Oh, meu pae era um Homem! Na outra audiencia,
Que dirá hoje o rei ? Com impaciencia
Turvando Jove o olhar para um mortal tremer—
. . . A mesma coisa : 'Já tomei seu nome,
Para indagar.'. . . O diabo assim consome
O tempo que, de Deus, temos para viver !
" Ora eu vi os da lenda quatro ouvidos
E um ôlho só e os rabos retorcidos,
Massa candente, fogo, aos homens attracção,
Que em lagartos, em tigres, em serpentes
Transforma-os ; vi, nos ares transparentes
De Tunja a Sogamozo, a perfida visão !
" Disse eu, (quão puro, Deus !) eu alli estava ;
Indagasse. Nem mais uma palavra ;
E torvo sempre o olhar e o orpham sem fugir !
—Fugir de quem ? da Patria ?—Despertando,
Todo acordado d'esse estar sonhando,
Descrer eu pude então. E que fazer ? me rir ?
" Chorei ! As alamedas (que elle o conte)
Estrondaram meus passos, e na fronte
Um sôpro rotatorio horrendo de huracão !
Oh ! se um rei é um homem, eu dizia,
Então porque outro homem não sería
Sem o *quid* theatral ? Chorei minha nação.
"Candido eu tinha o peito, qual das virgens
Filhas do Sol, no amor e sem vertigens
Em presença do throno. O emprestimo sem ter,
Voltou o desespêro dos perdidos :
Foram por meu amor todos vendidos
Os servos da Victoria. Eu vi-me endoidecer !
" Mas, renasci do pranto que verteram
Em minha alma e da bençam que me deram
Ao verem-me partir, dizendo : até aos céus ! . .
—Quem são maus, os escravos ? Os senhôres !
—Quem, os povos ? Os ruins imperadores !
E a divisa ergui do rev'lucionario Deus.
"Nobre Lisboa-Serra, como os vistes,
Sem mais poder remir aquelles tristes
Do Vallongo, ao horror pela Constituição !

As nadegas lhes despem, lhes regaçam
Os labios vendo os dentes, e se arrazam
Olhos de pranto. O rei tem vasta escravidão.
"Eu vi da primavera os trovadores
Vendendo as aureas lyras aos *senhores*
Por menos ou por mais, e o genio decair;
Vulgares ambições, lettras descrentes,
Artes famintas; e na luz somentes
A *posição* reinar, o cortezão sorrir;
"Pelas fórmas a lingua abastardada,
Palavrosa; a sciencia, entitulada;
Artificial a egreja, o Christo era barão;
Via-se o baixo imperio, uma existencia
Qual principiada pela decadencia,
Qual de um povo o crescer pela dissolução.
"E aquelles que o character não perdiam,
Fugindo para o exílio, s'escondiam;
Ou da pressão moral (digamos desmoral)
Das trevas perseguidos. . . um gallante
Dos *guardas nacionaes*, era bastante
Para insultar a um homem. . . homem-criminal.
"E ai d'este que exercesse de virtude
O poder contra o esbirro! a solitude
Chegava, a hora da lei—e um sabio a legislou—
De dia vosso lar desrespeitavam,
De noite vossos muros incendiavam.
Porém, bradando o mar, á sorte aventurou.
"Tal do templo do Sol viram fugindo
Medroso, do ritual, do apresto infindo
De mascarada vã da grande procissão,
E ledo o Suna triumphal, risonho,
Flores, ramos, e só, tão só tristonho
Vibrando no porvir, o eterno coração.
"A' indicção dos Muyscas, n'esse dia
D'equinoxio, de luz e de alegria;
Pois o Sol não raiou, pois Inti-deus faltou:
Estava alli a víctima esperando,
O Inca em sua gloria; o mundo hymnos cantando;
E occulto o Sol! de Hanan a abobada enluctou!
"Era o último Guesa, incanto d'Inti,
Que d'esse amor celeste no requinte
Despreza-o; e através das terras o conduz;
Que as virgens o suspirem, que elle tenha
Saudade perennal, e que então venha

Lirio tão claro ao Sol, puro, do dia e a luz.
" Triste é ao orpham o dom de liberdade:
Cada perverso, em nome da piedade,
Apaga-lhe uma crença; é cada sócio um cão;
Cada invejoso empana-lhe uma graça;
Todos inventam n'elle uma desgraça;
Arrancam-lhe a innocencia olhos da corrupção.
" Eil-o mendigo; a dúvida começa:
—Cans veneraveis tem-vos a cabeça;
Chamastes-me de filho e eu vim para entre os meus:
Contentes me trouxestes vós, amigos:
Porque ora olhais assim qual inimigos,
Quando a Victoria então já não existe, Deus!
" De meus paes vos dizieis os parentes;
Sou a sacra reliquia dos auzentes;
Falai de minha mãe, dai-me ainda entristecer:
Vós contaveis da sua mocidade
Tantas coisas tão cheias de saudade:
E como a vós não vir e vos amar e crer?
" Porque tudo mudou-se? em vossa mesa
Diria-se que o pão foge, se o tóco:
Oh, nunca em vossa fronte eu visse tal umbror!
Sabeis, quando, ha tres annos, se despreza
No deserto a fazenda, perde-a o louco:
Deixei a minha e vós. . . fostes o arbitrador.
" O meu casal deixei por vosso incanto;
Do que os vossos, mais nobre, sacrosancto!
Onde feliz eu era, e que deixei por vós:
Choravam servos nosso antigo tecto;
Eu não, eu festejado era o dilecto—
A aura de um roseo alvor o annunciando. . e após?
" O coração desleal, mais envilece
Á mudez da orphandade que endoidece,
Adverso á homerea dor que Andromaca sentiu.
Porém, direito lhe ha, que 'hi se descobre:
Mais s'exalta, se mais o fazem pobre;
O mundo é quem lhe deve—o orpham não caiu.
" Supersticioso. . . incognitos desejos
Se lhe realizam, sonhos, longe-adejos,
Qual se levado a ser por invisivel mão:
Ao que está ignorado elle se prende;
Sae da materia e é luz que não se rende,
E contra a treva, a sós, da luz irrompe a acção!
" Então formou-se o incanto d'esse riso

Triste e qual entreaberto paraiso,
E da saudade o olhar. Estava elle credor
D'essa depredação, que a terra e todos
Fizeram-lhe á innocencia, em todos modos,
A quem preparam céus para *depredador*.
" E da equidade ao tão formoso orgulho,
Das rôlas da soedade ao doce arrulho,
A' estellar vibração, estava a alma de luz:
Tal a belleza enamorou-se ao vel-o;
Amou-o a virgem, a criança, o velho;
Odiaram-n'o, portanto, homens, qual a Jesus.
" É triste á infancia o dom de liberdade:
Na sua estrella sente-se orphandade,
No passo vagabundo e o riso que lhe vês:
Sem ter bençam de paes, do Estado o amparo,
Sentis-lhe a solidão no olhar preclaro,
No gesto melindroso e á candida altivez.
" Simelha um puro, um incantado lirio
Na solidão da terra e em qual martyrio
A olhar da natureza a gloria universal:
Ao mundo, confidente o genio espurio,
A amor, aos céus, ao limpido murmúrio
Da alegre humana voz da vida social.
" Os olhos, raios fixos teem divinos;
A voz, os discordantes sons dos hymnos
Em que deliram mães por doce filho em dor.
E qual raio do Sol elle vibrava;
Os circ'los elevando, conflagrava—
Pezar do patrimonio arruinado á flor.
" E sae das horas, e entra no infinito;
Do tempo práctico, ao do eterno espirito;
Do mundo que derrue, ergue-se o mundo ideal:
Mais perde em terra, quanto em céus mais lucra;
E ao thesoiro gentil da face pulchra
Não vem a murchidão, se ha peito angelical.
" Então vibrou essa harpa, da harmonia
Do passado, que o mundo não sabía,
Rude de liberdade e verdadeiro ardor.
Acorda a do futuro: ao Sol cadente
Sentindo o que ha, que em si qualquer pre-sente
Extranho do mortal eterno isolador."
Só perdoa, o que está na cruz, morrendo:
Em vida a lucta, que a verdade vença,
E a vencer a si proprio, a fôrça immensa

Elle ensinou—quem viu ao Deus tremendo?
—E qual o baixel de oiro s'embalança,
Longe entre céus e mares puras velas,
Tal ao último suspiro d'esperança
As canções escutaram-lhe mais bellas.
E o rochedo ficara mais deserto
Ao silencio depois do incanto incerto
D'esse extincto cantar, sentido e triste,
Cheio da voz d'outrora que 'inda existe.
Profundas as pégádas de seus passos
Na terra ficarão. E parecia
(Tanto amara!) um cansado já dos laços
De tanto amor e tanta melodia,
Que quer desgraça: e viram-n'o s'erguendo
Aos abysmos—ha trevas luminosas,
Onde se julga um coração batendo
E onde se crê floresçam d'outras rosas.
—Teve elle a esp'rança do que não existe:
"Quão longe estou! dos valles meus o chôro
Aqui não oiço mais—nem estou triste
Por ter só na lembrança os que eu adoro."
Buscava ao que faltava, e no presente
Haveria: "lá está!" mas, onde? a onde?
Nos prazeres não foi; na morte, sente
Que não será; nem a distancia o esconde.
—Quando ao mortal a natureza crea,
A elle tudo contém que o satisfaça;
Das paixões compellido na cegueira,
Ai d'aquelle que á orbita transpassa!
O Inca o podia ler no vivo abysmo
Da humanidade, que é qual noite escura
Cheia de sonhos, ou melhor egoismo
Em que outro amor o coração procura
E respirar carece, astro-alegria,
Terreno somno-luz: d'além sibila
O demonio! onde então claro elle via
A Deus—nem mesmo a noite mais scintilla.
—E longa noite os ventos forcejando,
S'escutaram ranger ás sombras musculos
Das montanhas sonoras, conjurando
Afortunados quadros dos crepusculos.
E incarnou-se a desgraça, n'estes ares
Mais para os meteoros que ás estrellas;
Menos ao cidadão que aos titulares;

Mais dos acasos que das causas bellas.
D'esta distancia os animaes co'a terra
Lá confundidos todos vão ficando !
Nem vêm-se mais os homens ; e desferra
Côro infernal, no abysmo trovejando.
Mais nada vejo ; á terra confundiu-se,
D'ella o orgulho, o creador humano ;
E longe, n'estes céus a alma espandiu-se,
D'elles a filha e o tão divino arcano.
Habita ella nas nuvens, no silencio
Da amplo-cerulea ethereal cidade,
Nas tendas do nevoeiro alto e suspenso
Onde apraz-se occultar a divindade.
É grande a altura, que de nós o homem
Diminuindo perde-se na terra :
Ha, pois, caminhos que de nós o somem ?
Subamos mais, aos pincaros da serra !
—Era o bello subir do desespêro
De quando se liberta a juventude
Da social tutela e diz : eu quero
Ser livre acção e social virtude !
" Auzente o Guesa, os extrangeiros chegam,
Porque as áras sem hostia, os tempos morrem,
E ás ruinas a patria sedo entregam
Bastardos, ou que indifferentes forem. . .
" Antes da gratidão pela familia,
Existe a ardente patria probidade
Em que meiga uma víctima tranquilla
Rende seu coração—é de oiro a edade—
" Porque a nação as tradições conserve,
Que ha n'ellas fôrça e ennobrecer de povos,
Em tal modo a pureza que se deve
Aos céus por sacrificios sempre novos.
" N'estes s'educam cidadãos, e os grandes
Sacerdotes do Sol ; virtudes cento
Vinham do altar do puro sangue aos Andes,
Que eram qual populoso firmamento.
" Não morrer pelos meus—que a elles jocundo
O espirito remonte !—longo errado
Já tenho e sinto o entristecer profundo,
Sem as eternas leis eu ter violado.
" Sem mim bem pode equilibrar-se a esphera ;
Recuso os prantos que se dão aos mortos
E que eu em vida tanto merecera—

—Mariposa aereal, leva-me aos portos!"
'Eia, insensato!'
A'voz do seu destino
Viu ao collo da terra viridante
A bella herdade, dos avós o ninho,
Da sociedade a gloria—quão distante!
A formosa visão d'além de um mundo
De várias luctas co'as miragens loucas,
Que affronta o moço orgulho e bello e rudo,
Que só vencido das procellas roucas
Vê do arrependimento o incanto adeante
E ouve do amor-primeiro esse murmúro
D'alvoradas de Anninhas; e a que o Dante
Sentia o grande amor, o amor venturo.
—Chega odysseu viajor: para elle correm
A mulher nobre, a muito amada filha,
Os contentes escravos, que não morrem
Já tendo protector.—E ao da familia
Doce quadro, risonho qual um sonho,
Parado estava o joven peregrino.
E eu aos olhos de vós, sem arte o ponho,
Que vejais ser da terra o que é divino.

Oh, quão formosa e cuidadosamente
Da rosea roupa abrindo, os céus abrindo,
Um seio alvo e tão puro e tão recente,
E inclinada a um menino que está rindo!
Era a mãe edenal, que alimentava
O humano fructo; e meiga ao vagabundo
A' paz, á luz, ás graças alembrava,
Dons do primeiro-amor, o só profundo.
Dos laranjaes seraphica fragrancia,
Do luar dos crepusculos da tarde
A fronte d'ella, os seios, a criança,
Todos ahi tendo o alvor da claridade.
Pediu minha alma aos céus, que a vida fosse
A esses continuação d'aquelle quadro:
Era a esposa celeste, a sempre doce,
Chamma activa do lar, o lar sagrado.
E pelo ar, aos enlêvos maviosos,
Azas de protecção vêm-se adejando
Co'a lentidão espiritual dos gózos
Em que amor é virtude, a arder estando.
—Descredes vós da bemaventurança?

Não o Guesa.

E elle á Voz dos céus s'erguia
Qual quem chamado s'ergue á nova esp'rança,
E, futuro, ao futuro elle corria.
E as eternas virtudes que o levavam,
Achou. . . . que melhor fôra as não houvesse,
Tanto os homens e o tempo as desvirtuavam,
Que corria perigo as não vendesse.
Foi quando o vi perdido na tristeza,
Dos seus proprios thesoiros esmagado:
Abrazava o deserto; e elle a deveza,
Andando á luz do amor, não tinha errado.

. . . . . .

. . . . . .

CANTO SEPTIMO.

1857—1900.

Por alvoradas d'aureas madreperolas,
Qual a quando o casal todos deixaram,
Quando os cavallos brancos relincharam,
E os adeuses disseram-se ao palmar;
Descendo o Guesa as morrarias cerulas,
Atravessou na tempestade o oceano,
Iberia, ou Africa, ou Mediterrano—
Orpham que anda á noitinha errando o lar.
Era que algum destino o compellia
Ao grande antigo mundo, os nobres feitos
Ver, escutar dos sabios os preceitos,
Que nem sempre lhes hão sabedoria.
Cantou em Senegambia (productora
Do animal negro e escravo americano),
Voz a ouvir do leão tão gemedora
Tremendo a terra, a crer de um peito humano:
"Sol d'Africa, do azul dos céus vibrado
Em luminoso vasto negro jôgo
O escudo teu, em sangue qual banhado,
"Chovem teus raios d'olhos e de fogo
No vall' que ha sêde, que arde e estala ao dia,
Repercutindo o oceano oco e regougo;
"Bebes tu da cacimba doentia—
Ai do baobab e da verdura e a sombra!
Ora, á ondada mortal da noite fria,
"No occaso estás qual incendiada Roma;
Os raios teus metallicos luzentes
Nas sem albor manhans de quando assomas,
"Ferem! Ao fundo do areial candente
Em vermelho-amarello occaso, atrista
Negra miragem—tu, aguia sinistra,
Que nos déste a desgraça omnipotente!"
E nas manhans ignivomas lhe vinha
Dos dias d'Africa uma doce aragem
Rosas offerecer, parda, sozinha,
Criança escrava, da saudade a imagem.

Quem era? uma perdida, na innocencia
D'alva dos annos. A' moral consciencia
Já consternando, o coração do Guesa
Vibrou; e erguendo-se á moral belleza,
Resgatou-a; de asylo religioso
Sagrou-lhe a educação co'a divindade
De quem traidor discipio ama zeloso,
E diz: "Sê meiga flor e a liberdade."

"E ergueram-se os desertos
Aos gritos do scirocco,
Do sol rasgadas velas,
Convulso alto o areial:
Ao meio a joven palma
Em grande desespêro,
Toda á gentil *saudade*
As sombras a estender.
"A que era a desflorada
É flor, d'uma vingança—
Eia, katá divino
O guia do rosal!
E rama á rama estala
Por esses ares—eram
Da palma as chammas, sombras
Fazendo á que a ha de ter!
"E esvaem-se as miragens;
E comoros que erriçam
Deserta areia, tumulos
De pallido alvejar:
E sempre a palma, a palma
Dando á *saudade* sombras;
E o mundo abysmo, abysmos
Negros a tumultuar!"

Eis do Guesa a affeição mais duradora,
O amor da bôa serva, a serva-amante,
Práctica virgem, que só trae se adora:
É negra flor dos valles do Levante,
Crepuscular *saudade;* é o mysterio
De luctas contra o mundo; é *luminosa*
Vinda das trevas, d'*ellas* messageiro
Innócuo, infeliz, contra a ditosa
Luz de Abel—Deus eterno!—é a vaidade,
É d'extranhos punhal: faces-amenas,
Risos evanos meigos da *saudade*

E flor de morte, americas morenas! . .

. . . . . .

"E as caravanas que ao Saharah partiram,
Descem, cantando ao luar, a Serra-Leoa;
O oiro ao commércio e as pedras reluziram.
"Ouve-se a voz de amor, a voz que entoa
A Dackarina luzidia, que erra,
Foge qual lindo passaro que voa.
"Alevantou-se a lua além da serra—
Columba de azas prateiadas, deixa
Minha fronte embeber-se, qual a terra,
"Da fresquidão dos raios de madeixa
Que desdobras, undando o firmamento,
Das feras ao rugir e ás doces queixas
"Dos genios do deserto! somnolento
Dos areiaes o espelho te reflecte
O nimbo aureo-diaphano-cinzento,
"Aonde vago todo eccho se repete
Dos selvagens, que adoram-te da praia,
A quem mil coisas teu amor promette;
"Comtigo o incanto nas choupanas raia,
Onde o genio gentil do coração,
Imagem da saudade, se desmaia;
"Festeja-te a sagrada viração
Quando, do monte, aclaras o horizonte,
E estás dos céus, ó Isis, na amplidão!"
E na europea vida do presente
Viu da sciencia o lavor: armada a guerra,
E sem socêgo a paz; e um céu vivente,
A longo eterno reviver da terra.

. . . . . .

. . . . . .

CANTO OITAVO.

1857—1870.

Nos portos do oceano, setinosas
Luzente-azues velinhas se ferrando,
Os salvados das costas procellosas
Desembarcavam. No ar circumvoando,
Vivo-escarlatas indolentemente
Os guarazes á luz dos céus traçavam
Coroas de sangue. Á praia transparente
Viridantes os mares se quebravam.
Qual as cem mammas naturaes de vida
As arenosas dunas, alvejantes,
Selvagens, virgens, poncteagudo-erguidas,
Altos riçavam muros de diamantes:
Era a ilha sempre-Eden, sempre-verde,
Onde abria o rosal á natureza,
Crescia a palma que nos céus se perde—
Ao Sol dos Incas s'incantava o Guesa!

Elle saltou em terra; foi seguindo
N'um caminho d'estrellas; sons ouvia,
Vozes n'alma cantando; e lento e ouvindo,
Elle parou á doce melodia.
Veiu o genio insular ás horas magas;
Disse: 'da calma as sombras s'estenderam,
Perfumes dos cajuaes se desprenderam—
Vem para as sombras, náufrago das vagas!'
Era um genio formoso—vendo-o, o Guesa
Responde: "irei comtigo ao fim da vida!"
Era a Ilha do Sol, sempre florida,
Ferrete-azul o céu, brando o ar pureza
E vias-lacteas sendas odorantes,
Alvas, tão alvas! E ia ao lindo genio
Accompanhando o náufrago ás distantes,
As sombras puras do paiz edeneo.
E o genio trouxe-o a afortunado umbror;
O alimentou dos dons dos fructos gratos;

Deu-lhe beber as ondas dos regatos
E disse-lhe: 'da terra és o Senhor.'

. . . . . .
. . . . . .

Musa da zona-torrida! saudoso
Puro alvor, mago o olhar, sorrisos doces
Aos eleitos dos céus—genio zeloso,
Que os desterras á virginal soidão
De martyrio ideal, d'eterno gôzo
Gloria de amor, vencer na harpa as atrozes
Batalhas do interior abysmo—as vozes
Inspira, inspira, ó musa, ao coração!

Ora, confusos ecchos do passado
Ao longe esvaeceram. Do presente
Incantando o viver, ao genio amado
Pergunta o Guesa, e meigo e tristemente:
" Quem são teus paes?—nasceste dos amores
Que hão origem no riso da belleza
E na paixão de um anjo?—vens das dôres,
Ou és um sonho d'esta natureza?
" —Da scentelha divina mysteriosa
Do amor primeiro, que é na mocidade,
Gloria n'um, n'outro fôrça poderosa,
Quem és?—és tu a dor-humanidade? . ."
Então, olhando o genio, e bom e brando,
E sem nenhum recato á formosura,
Da terra aos céus o braço alevantando:
'Tellus. . . Cœlus'. . . na sua voz murmura.
" —Vejo as preclaras fórmas, do diamante
De luz branca, oh! eu vejo a divindade
Dentro de ti, qual raio do levante
N'um terreno crystal! vejo em verdade
" O processo moral da natureza,
Incolôres principios, a existencia
Absoluta da aquem e além belleza,
Viva em ti s'incarnando a aurea innocencia—
" Oh, a innocencia! a fôrça desarmada
Que é ella e solidão feliz, de um Deus
A candida, a melhor, melhor morada,
Cœlus, o lirio-luz, a terra-céus!"

E o Deus que está na amante mocidade

Qual o ideal n'um bello firmamento,
N'elles esteve e á plena liberdade
Do divino amoroso sentimento.
" Ha uma fórma-symbolo, que interna
Existe, sente-a eternisando a vida:
Segue-a o homem na esp'rança que ha-de a eterna
N'um deserto encontrar, nunca perdida,
" Sempre immutavel, qual irradiasse
E accompanhasse ao raio—estrella insana
Que na luz, que de si pura dimana,
Descesse ao mar e n'elle se apagasse.
" Te hei visto sempre, noiva, que a doçura
D'*ella* tens; a voz tua ouvi nas frautas
Da livre brisa e da onda que murmura
A' proa dos formosos argonautas—
" Quando o filho d'Esão a amor querido,
Ao concurso de meiga feiticeira
O tosão de oiro conquistado houvera,
O bello vencedor foi o vencido—
" E elle aportara em praias tão distantes
Qual estas mesmas incantadas tuas;
Eram alli as rosas vicejantes,
Alli de prata as namoradas luas—
" Lá era aqui. . . e es tu, es tu a maga. . .
Filhos do amor cresciam-lhes risonhos
Na alegria que os lares embriaga,
Quando um demonio os despertou dos sonhos!
" Quebrados foram votos sacrosanctos;
E os corações, os reinos dos incantos,
Murcharam, ou partiram do deserto,
Ou. . . ha no mundo tanto abysmo aberto! "

E Cœlus não comprehendera nada.
Cantavam sabiás nas grandes palmas
Doiradas pelo sol; profundas calmas;
Denso o tamarindeiro, denso o umbror;
Sonoros mares, a onda d'esmeralda
Pelo areial rolando luminosa;
A terra ardente, do heliantho a rosa
Pendia, lento tropical languor.
Lyra d'Orpheu resoava: s'elevavam
D'ella aos sons, ante os mares viridantes,
Alvas columnas; no ar se acastellavam
Tôrres; e á roda, os muros de diamantes;

Dentro, o edeneo rosal sempre esmaltado:
Entrando alli, no peito se sentia
Da fragrante existencia e interno dia
O coração ditoso. . . Ao fresco umbrado
Mais do genio as alvuras realçando
Do candor d'algum tumulo divino,
E da fronte a açucena rematando
Em luz,—uns labios d'uva purpurinos
Vias e os negros olhos. Era a alvura,
Qual produz por incanto a zona-torrida,
Sagrada e tão profundamente pura,
A não tingil-a côr terrena ou flórida.
Sós do silencio os olhos, que projectam
Densas escuras sombras, n'elles tendo
Genios do fogo, que hi a olhar aquietam,
Tanto é grande o poder com que estão vendo!
D'albor sagrada alvura, o olhar umbroso,
E externos pensamentos os cabellos
D'um renegro diamante glorioso,
Era a flor-da-Paixão na terra. . . Cœlus.

Calmas—cerulea Hanan! e incasia nhusta
Sub o arvoredo; o oceano em tôrno ao largo;
A'hora equatorial solemne-augusta,
Gentil do umbrado candido frescor;
Sangueo-ignivomas flores scentelhando;
Altas calmas; o celestial lethargo;
Do palmar as baunilhas exhalando
Calido aroma a envenenar de amor;—
Ponctos negros d'urúbis s'elevavam
No firmamento azul do céu profundo;
Brisas da sesta ao somno convidavam
E sentia-se a embalançar o mundo,
Qual um glorioso coração erguido
No Seio-Creador—d'onde perdido
Outro tão terno, eterno alli d'essa hora
Caía, co'o valor de quando adora!
Cœlus não ria nem sorrir sabía:
Era ella, a vida de silencio e alvura,
Que não mente, o silencio da alegria
E os olhos co'o poder da formosura;
Vida-fé; luz ideal, da qual não ha-de
Mais separar-se quem prendeu-se a ella;
E o só negro e o só branco, da verdade

Tinha a pureza que é realmente bella.
Dirias, do princípio e o fim do mundo
O divino mysterio. Sendo amada,
Absorvia a existencia, em qual jocundo
Terror o amante preso da incantada.
E na sua voz de brisa bemfazeja
Do ar tepido dos ermos e da calma,
Que não da humana musica—deseja
Ella saber . . . e da distancia, a palma
Diz: diz' lhe d'onde vens!
"Lá d'onde aos ventos
(E eram todos dos céus os pensamentos)
As velas todas-chamma aclaram todo o ar:
Chordagens de repente illuminadas
E logo em longas fitas rebentadas,
E em columnas de fogo os mastros a inflammar!
" E os do incendio fugindo, se atiravam
No desespêro ás vagas que os voravam—
Era o luctar, loucura, e o não luctar, horror!
Roda ao vasto clarão, larvas se viam,
'Spectros espectadores, que surgiam
Vindo ao espectac'lo horrendo, horriveis de pallor!
" Quem seriam aquelles? Lhes gritavamos:
Soccorro! dos infernos em que estavamos;
E elles olhando alli sem soccorrer nem dor!
E a agua, e o fogo, e o ar—um cataclysmo
Cada qual tendo seu; qual mór abysmo,
Ninguem dirá! de Deus era a impiedade, o amor!
" Partiu-se a nau—Jesus!—de dentro e viva
Rompeu fóra ao convés, e negra e altiva,
Labareda sinistra: ao fumo encorporou,
Fluctuando um volcão por sobre os mares
E escurecidos lampejando os ares—
Salvaram só a mim; o mais tudo afundou!"

Ninguem oiça o narrar d'historia havida
De desgraças, ao triste que enamora:
Cœlus, do amante ao hombro tem pendida,
Qual d'elle gloria, a fronte incantadora.
Dirias, que esperava a natureza
Sem ter piedade dos mortaes tão bellos:
Sangrava amor o coração do Guesa,
Dos olhos sombra derramava Cœlus.
Ha um signal, hei visto, ás grandes horas

D'aquelles que os destinos teem dos céus:
Qual ao estrondar das fozes nas auroras,
Erguem-se e vão—para onde?—será Deus?
De viçosos, ficaram reluzentes
Os seios estelliferos e brancos—
Ha no primeiro beijo, ó delinquentes,
A virtude da marca do punhal!
Sempre ha n'um Eden aureos, roseos bancos
Ao, dos que amam, descanso harmonioso;
E ha no mar sempre um comoro glorioso,
Que as solidões alembra do casal.
Cœlus! ó Cœlus! das grandiosas calmas
O genio és tu ao imaginar tão puro!
Nas espheras da luz ondeiam palmas;
S'eleva o oceano ao de redór murmúro.
—A hora da Creação, que se apresenta—
A calma do equador solemne impera;
O humano braço do labor se ausenta
E a repoiso convida a madre terra;
E o valle escuta que os ribeiros falam;
E as montanhas esperam silenciosas
Ao horizonte longes; e se calam
Os que hão ninhos nas arvores frondosas;
E a viração co'a tarde se alevanta,
Quando o Senhor pelo Eden passeiava,
Que o homem na quéda já de si s'espanta
E a mulher da nudez s'envergonhava—
Era divino! o collo branco, hardido,
Terso, virgem, crystal; e toda attenta,
Toda ouvia-se, toda aberto ouvido
Psyche na gloria e á liberdade e lenta:
Tão lentos ambos! nunca tanto o fôram
Nas lagoas os cysnes mantuanos
Quanto os genios da calma e que se adoram
Nas sombras, puros, sós, americanos!
Não eram tempestades dos olhares,
Mas a só fixidez radiosa e calma;
Oh, mais que os que sublevam terra e mares
É tremendo o poder de uns olhos-alma!
Nem pode-se affirmar d'onde tão pura
Tanta sombra magnetica emanava,
Do cilio velludoso que na alvura
De uma face de luz a projectava,
Ou das escuro-limpidas scentelhas

Nas orbitas cinereas ; ou teria
Ao coração raizes e tão bellas
Que o negrume á paixão de amor fazia ;
Era a divina limpidez escura
Da sombra ao sol candente nos desertos,
Era alba-candidissima e na alvura
D'este silencio os deuses seus despertos.
—Cœlus, enlevos toda, tal pendia
No amor dos que dão tudo e nada pedem :
Vago estalir de petalos se ouvia
Da primeira açucena abrindo no Eden.
Cegos da vida interior, memória
Pois não esqueça o edenico tractado,
De quando os céus irisam toda a gloria
Sendo o crystal de luzes penetrado.

Solemnes calmas ; doces brisas, doces,
De beijos o susurro, dos mormaços ;
Além, do oceano as elevadas vozes ;
Grato o gemer, as rôlas nos terraços ;
Silencioso o castello ; nas varandas
O silencio e nas mysticas alcovas ;
Todo o ethereo rumor de falas brandas,
Ou campos, ou rosaes, ou terras novas ;
Caprino odor subindo das encostas ;
Na ameia o estivo rir das andorinhas—
Eternas de Creação leis adevinhas,
Raio de Sagittario e rosea flor.
Augusta branca solidão—expostas
As çucenas viçando illuminaram
Do seio ; a bocca, rosas lhe auroraram,
Acridão que ha das murtas o travor.
E no palmar os ventos reboando,
E da nuvem, tão pura, tão saudosa
As sombras nas collinas divagando,
E verdejante a terra fulgorosa :
E os templos naturaes grande-ecchoavam
Da calma á profundeza—Sancto ! Sancto !
De meio-dia as deshoras apregoavam
No espaço—Deus, a Solidão, o Incanto !

Nenhum artista pintaria Cœlus,
Essa brancura-fôrça-sentimento,
Esse negrume-luz-esquecimento

E o deserto ideal dos gózos bellos
Do mais intenso amor, que é o amor puro
N'essas fórmas dos lirios indianos,
Do nunca incendio e o sempre astros arcanos
Illuminado, o angelico, o futuro!
Eram-lhe os hombros candida alva plaga
Silenciosa. Sêres dos destinos,
Andavam incantados, peregrinos,
O moço deus e a toda graças maga.
Embalava-se a ilha dos verdores
E os edeneos rosaes, no firmamento,
Na grande luz da calma e os resplendores,
Nos seios d'alma-Deus o pensamento:
E sobre a onda de anil transluzidora,
Na doirada falua coruscante,
Horizontes de púrpura e de auroras
D'elles os dias grandeabriam deante.
Alviçareiro vulgo diz, que os via
Das nuvens sobre a chamma, lirio e rosa,
Sempre do amor unidos na alegria;
Ou ao fundo das ondas luminosas;
D'alvas espumas no marinho leito,
E Cœlus mesma uma onda viridante,
Ao transparente puro-undoso peito
Prendendo o joven seductor errante;
Ou das covas plutonicas da terra
Nas camas de oiro e da sapphira honesta—
Sendo que a errar os via quando á sesta
Do amor os genios cada um ninho encerra.

A noite vinha, que nem era noite
Senão pureza ethereal de um clima
Onde os céus resplendecem, onde doe-te
Á luz dos astros das regiões de cima
Divino o coração. Nas alvoradas
Musicas matinaes, harpas do genio,
Ante as harpas dos mares incantadas
Ouviam-se, d'um qual tanger armenio,
As musicas humanas, tão sonoras
Despertando e a desadorar d'esp'rança
Á fresca luz de homereaes auroras,
Tanto ha n'ellas da bemaventurança!
E porque no ocio mal se perpetúa
Ao fundo sentimento amor divino:

Ou exhaustão de quando a vida estua,
Ou desvio imprevisto do destino
(Oh, não eram os ociosos nem os fracos,
Porém, da sociedade a fôrça, o guia,
Os sempre-longes sêres d'harmonia
Mostrando, á luz dos céus, da terra os marcos) :
Crearam de um trabalho as doces horas
E em tal cofre sagrado seu thesoiro
De amor, depositando (a juros o oiro),
Preservavam no peito amor e auroras.
Foi quando aos sons formosos longe ouvidos,
Os amigos vieram. Oh! ao riso
Extranho, as portas fecha do paraiso,
Traze a espada de fogo, anjo de Deus!
—Serenaram no mar, d'onde pungidos
E de sub o arvoredo onde os harpejos
Condoem, de tão cheios dos desejos
Dos que entrar querem, conviver nos céus.
E a porta abris e o vosso coração—
Ai do imprudente!
E tão honesto o Guesa
Teve os amigos á doirada mesa,
Do lar perdendo o incanto e a solidão.
Todo um povo d'escravos tumultuava,
Que elle via e que a lingua lhe ignorava;
Appressados servindo e tão contentes
Qual são escravos que hão gentil senhor.
Sobre as ondas de azul e entre roseiras
Andavam, curvas sendas feiticeiras ;
Logo depois ficando descontentes
Qual da festa do Deus sae o Traidor—
Oh, essas festas do esplendor do Guesa!
A flor da sociedade e da poesia,
Quanto inspiram incantos da belleza,
Nos rochedos do mar se reunia :
Meigos das musas, cantos s'escutavam
Dos bardos saudosos ; trovadores,
Notas dos sons divinas concertavam ;
Ria o futuro nos jardins das flores.
Oh, as festas do Guesa! E a bella noite
Abrindo de repente gloriosos
Meridianos dias, qual açoite
Ferindo, erguendo os corações viçosos
A' gloria! Alto aos saraus s'illuminava

O fagueiro castello: das varandas
D'esmaltada arcaria, em tarjas pandas
Vasto clarão ao mar se projectava
Phantastico; os crystaes resplendeciam
A' luz; longos festões, pendentes rosas
Ardiam no perfume; os labios, riam
Ao sangueo beijo as grans, puras, cheirosas.
E as formosas, as vagas alvejantes
Da sociedade, as doces frontes lisas
E os collos que arfam, aos saraus brilhantes
Vinham co'o rir dos céus, da terra as brisas.
E as opulentas mesas ostentavam
Urnas d'aureo lavor, da prata antiga
Baixellas que de herança consagravam
Nobres familias e a que a 'honra obriga.'
E viam-se ao fulgor sobresaindo
Pyramides de gemmas perfumadas,
Os travessões de forno, o assado lindo,
As fructas tropicaes ambroziadas,
Do café aureas taças primorosas,
Requinte de civismo, e os qual diamantes
Calices lirios e violeta e rosas
Engrinaldados (noites delirantes!)
E que aos brindes da patria e dos amores
Eram lançados á onda!—Eram insanos?
A essas loucuras, a esses resplendores
Foram da Grecia os tempos soberanos!
E aos pés luziu-lhe da fortuna o oiro
Em grandes montes, que os do mundo frivolos
Homens, e qual se fosse o oiro o thesoiro,
N'elle honravam qual honram falsos idolos.
E elle a mãos cheias sacodia aos ventos
O oiro da terra—e o semeador colhendo
Sabedoria, e qual se os pensamentos
Surgissem lá d'esse arruinar tremendo.
E as ondas sociaes se succediam
Qual as do mar, em tôrno do castello:
Feliz, do Guesa o coração batia
Sem receio, e ninguem para dizel-o,—
Que o homem, que logrou de alheia dita,
Jamais supporta ver-se o parasita:
Saíam uns, entravam outros ledos,
E a todos renovavam-se os folguedos.
" Nem sei d'onde elles surdem nos formosos

Dias de oiro, os moscardos ! estonteiam
Elevam-se, e nos raios gloriosos
D'existencia, que é d'outrem, se recreiam,
"Atravessam, gyrando e resumbindo,
Demonios !"
Oh, guardai longe do mundo
Vossa felicidade que está rindo,
Que applaude-a o mundo a abhorrecer profundo !
Occultai-a tambem porque alegria
Da fronte que s'expande, não offenda
Aos que miseria íntima angustía
E invejosos sêrão. . . . Ninguem aprenda
O quanto é mais custoso lançar fóra,
Do que a haver, affeição enganadora !
E da terra ao rochedo separavam
As ondas, que bramindo s'elevavam.
—A social mentira veiu ; o humano
Olhar ; undou a nuvem de cabellos
Do nocturno fulgor em mundo indiano ;
E os dentes, frescas açucenas—Cœlus
Teve de rir. Sorriu-se a natureza.
E qual uma onda d'esmeralda viva,
Trajando agora senhoril a diva,
A' luz dos céus zeloso olhava-a o Guesa.
—Nunca sentiste assim o coração
Profundo de prazer, quando, os instantes
Todos creando amores, os amantes
Já temem, qual da fabula o dragão ?
Viam-se ainda felizes, nos terraços,
Co' a lentidão das magnas harmonias ;
A natureza na alma. Aos puros braços
De Cœlus nus, a solidão sentias
Coar-te ao coração.
Terra de amores !
Patria das brancas solidões, das praias
Luminosas, dos meigos trovadores,
E onde não morres tu, que ardente irraias,
Sol-deus ! Na eterna calma deslumbravam
Os cerulos abysmos, os retiros
Aonde ouvias dos peitos que se amavam
Confundirem-se vivos os suspiros !
Nos cajuaes cheirosos : peregrinos—
Volvendo á lua o olhar Cœlus, oppressa
Entre as ponctas dos seios crystallinos,

Prende a do amante divinal cabeça :
—Último sacrificio—era o luzente
Calix nu da açucena, enlêvo e alvura,
Candor em que o negrume se pre-sente,
Prazer que leva ao pranto e á desventura
Sob incantados céus, os céus de Manko !
Oh, a fronte quão doce de martyrios
A' edenal solidão dos seios brancos
De pureza a cegarem, duplos sirios
Que penetram nas temporas, sentindo
Quaes magnetes de luz de parte á parte
E vendo o transmudar celeste e lindo
Do lirio illuminado em lirio martyr !
E mudamente umbrou-se-lhe o semblante
Com a nefasta candida tristeza
De flor pendida.
Alli Cœlus, do amante
Nos braços, desincanta-se. A belleza
Celestial, foi a dor . . . Mima-Esojairam !
Raio creras de luar, que petrifica
N'esse crystal, que a sepultura indica
Nossa, dos que a alma em si nos encerraram.

Como é doce ao luar a nossa amante
Que entre outras vem, que passam e vão rindo !
Ouve-se o som da voz, aura fragrante
Da flor das larangeiras desparzindo :
Do velludo fulgor e a luz do lucto,
(Cèus ! o abysmo fatal dos raios brancos !)
Viu ainda os negros olhos ! E insepulto
Erra o corpo infeliz, praia e barrancos.

Na terra estava a intensa claridade
Do luar feiticeiro do equador,
Nos mares ainda o canto da saudade,
E em parte alguma o do outro tempo amor !
—E de tal sorte o amor á sociedade,
Que augmentar ao amor lhe parecera
Do alvo sepulchro de felicidade
Em que o céu na existencia o recolhêra,—
Lançara, egresso qual de um sonho, ao Guesa
Ora a asylo feliz e adamantino,
Aos céus do ar puro, a bella natureza
E as brisas do casal—formosos hymnos !

Tinha passado Cœlus.—Aonde fôra?
Já nas sombras não anda o genio d'ellas
Ás calmas d'heliantho, nem á aurora
Dos aureos céus, nem vive entre as estrellas!

Sem 'star nunca dormindo, despertara
O Guesa a ver-se que vivido havia
D'essa existencia dupla, que dictara
'Canticos e Proverbios' de harmonia:
Pois, das familias de sagrados lares
E tradições formosas de virtude,
Elle tomado havia nos palmares
Nobre consorte, amor que nunca illude.
E essa dera-lhe herdeira muito amada,
Luz de Deus! contra a qual assopra o mundo,
Qual sóe quando na terra vê chegada
Luz, que o hade remir de opprobrio immundo.

CANTO NONO.

1871.

JOAQUIM SERRA:

AO 'NOSSO TÃO AMADO' GENTIL-HOMEM DE ALMEIDA-BRAGA.

" Adeus! adeus!—Antigamente quando
Os puros braços de nevosa alvura
Eu d'estas barras vía, lampejando
Lá d'aquella collina de verdura:
" E que eu, perdido náufrago do mundo,
Então na eburnea praia ajoelhava
Abençoando o céu, que a mim rojava
Do mar, d'encontro nos parcéis profundos. . ."
De pressa, minha filha, vê de pressa,
Porque tudo passou, tudo nos foge,
(O delirio prendeu minha cabeça,
Eu jamais crera n'este dia d'hoje!)
Como tristes entreabrem-se as janellas
Lá da meridional varanda nossa,
Ninho alcyoneo teu, das manhans bellas
Onde brincaste (e que mais nada me ouça)!
Vai brincar no convés—sonora proa,
Corre—vai ver as ondas como saltam!
Como canções o marinheiro entoa!
Como as auroras todo o mar esmaltam!
—Bem alto o alevantei, castello-tumulo
Ao melhor dos meus dias, que alli jazem:
Dos esplendores levantei-o ao cúmulo,
Onde a belleza e os genios se comprazem.
Nunca o vi tão risonho qual a esta hora,
Branco, altivo-empinado, se mirando
Na vaga anil e nuvens. . . Deus! á aurora
Fita escarlata os muros lhe enlaçando,
Lembra o de sangue vínculo luzente
Que á noiva alva dos mares degollasse
A garganta formosa, e eternamente
Do amor divino a vida se acabasse!

A rosa aberta, em meio dos verdores
Está da margem, qual os que se amaram
Púrpuros corações, os tão de amores
Vicejantes outrora!— . . . "Oh! Esojairam!"
E elle estendeu a mão: porque acenando
Não viu mais qual outrora os alvos lenços?
—Mas, sempre a rosa abrindo, enamorando
Onda e ermo e amplidão de céus immensos!
Elle estendeu a mão, qual se quizera,
Sempre voltado á 'quella terra em flor,
Ao movimento que ao partir fizera
A nau, prender-se á patria—. . . "Oh! Equador!"
Laceravam-n'o as mágoas da partida,
Que bella viagem ou feliz chegada,
Emoções novas, nunca mais a vida
Lhe tornaram ao todo compensada:
Que importa cosmopólita maldicto
Seja o homem na terra, quando cheio
O peito das imagens infinito
Transporta, a lhe luzir, do mundo ao meio?
As queridas imagens dos logares
Onde vîra o sorriso da innocencia,
Que não mais encontrou—celestes lares,
Que elle internos zelava e na existencia,
Por vezes, lhe formavam mundo á parte,
Onde se comprazia a sós de estar
Com *todos*, vendo *tudo*, e de tal arte
Aos Xéques, que não soube perdoar.—
E rugiu a procella: aos altos mares
Qual um negro destino, o arremessou!
—Mas, longe as franças de oiro dos palmares
Vendo e a costa alvejante, s'elevou:

"Que poderosos são do vento os braços,
Da vaga os hombros, quando estala o norte!
Reina o tumulto, movem-se os espaços;
Mas, soberba-os o coração do forte!"
Á rampa do castello se agruparam
A beira-mar os servos—silenciosos,
Como não ha silencio—harmoniosos
Quando servo e senhor se separaram.
E os que das tôrres vîam a partida,
Voltaram de uma vez—'bôa viagem!'—
Toma ar feroz a máchina atrevida,

Das ondas cavalgando na voragem :
Sobre as espumas, como se levada
Pelas parelhas de cavallas brancas
Mordendo os freios, açoitando as ancas,
Rompe a dos mares gloriosa estrada !

" Oh ! a estrada de gloria ! Desdobrai-vos,
Bellas azas da minha liberdade !
Longe, mui longe iremos ! elevai-vos
Alto—da terra, além das tempestades !
" Vólto ao reinado meu, nos oceanos
Povoados d'imagens eu govérno !
Longe iremos—bem paga tantos annos
D'ausencia ao peregrino o mar eterno ! "
Porém, quando elle viu que se afundavam
Dos mares ao través os alvos arcos
Dos combros arenosos, que ficavam
Indistinctos os morros de São-Marcos ;
Que do iris derradeiro do horizonte
O aro fez-se luzente e se perdeu,
Então, entristecendo a branca fronte,
Triste mais do que nunca, lhe pendeu.

" Fui no templo ; beijei a sepultura ;
Purifiquei minha alma na partida ;
Carga ao hombro tomei sagrada e pura ;
Pedi fôrças aos céus, e á terra vida.
" Ao me ver minha irmã p'ra longes terras
Partir, deu-me os adeuses da saudade
E este annel, que por mares e por serras
Me acompanha—é de amor do meu amor :
" ' Foi de tua mãe ; é teu, ella dizia,
E irá comtigo '—Como da amizade
Fundo resoa a augusta melodia !
Poisa em meu peito, maternal pinhor !—
" Ai ! partir sempre e sem chegar mais nunca
Aos portos onde o vento e as ondas chegam !
Aos portos onde soltam ferrea adunca
Homens á áncora e aos céus dos seus s'entregam !
" Para minha alma os portos se fecharam,
Qual á bandeira negra de navios
Ao contagio empestados, que se olharam
Sem rumo á tarde, ao mar, aos ventos frios
" (E os corpos do escorbuto apodreceram

Aos vivos no terror presenciando
A decomposição sua ; e ergueram
A bandeira da morte, afugentando
" D'elles tabidos, putridos, os corvos
Que os sentem, do horizonte veem, que os mastros
Revoando rodeiam—anjos torvos
Aos moribundos ao pallor dos astros ;
" E todos eram bons ; nem delinquiram
Olhando ás chammas, profugos de Lot ;
Bonançoso era o mar—que pois s' inquiram
Causas de tanto horror, do Deus de Job) !
" Seguindo uma illusão entrei no mundo—
Quão bello o amanhecer da sociedade !
E odio fatal, que vem de amor profundo,
A luz desfez do Deus da eternidade !
" Para o errante destêrro, para a lucta
D'exterminio, sou gladiador, eu sigo :
C'roas produz a terra, que sepulta ;
E ao que dentro de si leva o inimigo,
" E-lhe arena o universo—em qualquer parte
Pugnam, cruzam-se os peitos aos destinos,
Já sangrando ao clarão do astro de Marte,
Já podendo ser surdo á fôrça d'hymnos ! "
Da discordia, a contrária á natureza,
No coração a braza negra, ardente,
Vai sem socêgo, sem repoiso a mente,
De plaga em plaga compellido o Guesa.

Incomprehendida dor tomara toda
A grande alma infeliz. Aos ares seus
Entretanto o disseras, vendo-o á borda,
Domar as ondas, dominar os céus.
A tarde entristeceu ; aos plumbeos ares
A sombra do crepusculo elevou-se,
Quando o sol hibernal rodando aos mares,
E sanguento e sem raios, apagou-se.

Vem com seu capote branco
Linda e leda e peregrina,
Em meus joelhos s'inclina
A filha de tanto amor :
Grita, acena ás andorinhas
Que aos mares rente revoam,
Qual á naufragios fragoam
Da espuma que estala em flor.

Revôltas rompam-se as vagas
Ao redór, que ella socega,
Não tem medo e mais se achega
Ao amparo paternal:
Mas resente-se a criança
Das sombras da natureza,
E a loira fronte em tristeza
Pende ao somno angelical.
Por sobre a prata das aguas
Vão ao longo das restingas
Navegando as vigilingas
Á siderea viração:
Dos indios nautas ao canto,
Mais tranquilla, mais tranquilla,
Dorme ao astro que scintilla
Dos céus na azul solidão.
Á noite adormecendo minha filha,
De borda á borda eu èrro na coberta;
Dos mysterios da sombra sou vigilia,
Venho fazer meu quarto —alerta! alerta!
Á noite sempre ouvi falando os mares,
Alguem chorar na voz triste do vento,
Vagindo a estrella longe além dos ares,
Triste, infantil—a dor do pensamento!

Da natureza a vida eterna pulsa
No resplandecimento das estrellas;
Caem palavras trémulas e bellas
Ao nocturno fulgor; á onda convulsa,
Noite de abril tornando-se formosa,
Que as do verão mais pura, ao grande hinverno
Negrejante, diaphana, estrellosa,
Extranho o scintillar, o moto eterno,
Reflecte-se nas aguas! oh! profundo
O phantasma dos céus vê-se incantado
Ao seio amplo mirifico de um mundo
Aonde o espirito voa, enamorado
Da bella patria! A nau fica mui alta,
Qual suspensa da treva transparente;
As aguas, mui profundas; adjacente
Negro o espectro das margens no ar s' exalta.
E dos lumes á negra luz, os grandes
Astros no espelho magico das aguas
Negro-scintillam; de negro oiro esplande

Da ardentia o clarão rodeando as fraguas.
Aqui, na Creação a natureza,
Genesico fragor! ainda abre as veias
Da terra á virginal selvatiqueza,
Onde dos Naturaes foram aldeias—
Oh! d'entre selvas, luzes teem o incanto
De terras novamente descobertas
Que os dons aos mares mandam, das florestas,
Que recebe o navegador em pranto!

Das verdejantes alvas no oriente,
Certo qual a palavra do selvagem,
Rompe o sol, banha de rubis a ardente
Do fogo equinoxial pomposa margem!
Ora occultam-se os raios; ora irraiam
Esbrazeados; e occultam-se na nuvem:
Embora iguaes os dias sempre cáiam
Dos céus, sempre igualmente elles não luzem.
E nas tepidas tardes brazileiras,
Ao norte azues velinhas navegando;
Boyantes d'agua á flor as baixas terras,
Virentes, jovens; o ar crystal; soprando
Brisa gentil, que inspira beatitude;
E as aves brancas e carmins descendo
Do crepusc'lo á saudavel solitude,
Dos mangueiraes ao poiso recolhendo;
Emtanto, á sombra dos cocaes frondosos
Os alegres meninos entre os gados,
A casa da familia, os deleitosos
Verdes sitios da granja auro-arrelvados—
Tal é o último quadro, o mais risonho
Ao coração na marcha aventureira,
Que vê o Guesa-Errante, qual um sonho,
Deixando a natureza brazileira.
N'alma o conservará. E elle cingira
O derradeiro amigo em mudo abraço,
Que era a patria abraçar. E então seguira
Para o lado septentrional do espaço.

"Do peito do homem, que n'esta hora apérto,
Conheço a vibração pelo tranquillo
Harmonioso bater, que, em meu deserto
Constante, a amar habituei-me, a ouvil-o.
"Quando foram-se todos. . . elle vinha

Aos suavissimos sons da branda lyra
Consolar minha dor—porque elle tinha
D'ella o segredo ; e nunca me ferira
"Co'as settas minhas que eu lh'as entregara,
Qual os mais me feriram. . . e o costumam
Os baixos homens ; e antes, as quebrara
Co'o doce amor dos que, chorando, exhumam.
"Bem haja a meiga lyra dos sons perolos !
Sempre á extensão modesta do perfume,
Fórma sempre correcta : ou riso ou querulos
Sejam-lhe os cantos, são do amor ao lume."
E ia seguindo. Céu condenso e perto,
Onda negro-azul-aurea o sol vorando ;
Norte, norte—dos mares no deserto
Penetra o Guesa-Errante. Atravessando,
Avista ao longe as amazoneas aguas,
Oiro agitado ao sol, e as verdes ilhas
Que de ha treze annos d'este canto as mágoas
Resoaram—eternas maravilhas !
Se lhe estendem mil braços pela terra !
Em seus desertos se diverte o vento,
Late ; da nuvem baloiçada que erra
Nos céus, qual na soidão do pensamento,
Lhe as nódoas negras solitarias cobrem
As retumbantes fozes ! De ha treze annos. . .
E onde vivi, que estou qual os que sobem
Tontos do abysmo á luz dos oceanos ?
O passado foi hontem ; muito vivas,
As tinctas sangrariam ; das imagens
Sob a violencia, ao verem-se captivas,
Ferozes as idéas são ;—miragens
De mais distantes dias, a memoria
Compraz-se de contar o que passou-se ;
Nem é ás portas do festim que a historia
'Screve-se, mas do tempo á calma e doce.
Qual á primeira vez, ainda s' eleva
O meu espirito em presença tua—
A fôrça d'alma sempre que subleva,
Renasce o livre, sobre o mar fluctua :
Porque a vaga a ondular da humanidade
É similhante á vaga do oceano ;
Rugem ambas, revôlta a tempestade
D'Eolo ou das paixões ; ao sôpro insano
Loucas, lividas lançam-se ás batalhas

Dos golfos, das planicies; rebramando
Tremem a ambas os céus, ruem muralhas,
A espuma aqui, lá o sangue fumegando;
Ambas se despriguiçam na bonança
E á luz despertam da alva madrugada;
Palpitam ambas, que jamais descansa
Da vida a onda ao coração vibrada;
Renovam-se ambas da corrente interna
N'esse das ondas íntimo furor—
E viva e activa a natureza eterna
Dos céus, no mar e a humanidade-amor.
Região da luz! reverberadas plagas
Do esplendor, onde crea a phantasia
Do oiro as cidades, da belleza as magas,
Qual por sonho o prodigio se annuncia!
Patria das calmas do equador, dos grandes
Rubis dos astros, das ardentes zonas
Do maremoto, dos volcões dos Andes
Thronos do sol e os raios—Amazonas!
Amazonas! ó mar mediterraneo,
Presentido El-Dorado de thesoiros,
Hóspede mysterioso do oceano,
Patria do mundo em seculos vindoiros,
O último adeus a ti!
Nos altos mares,
Da aurea vaga á onda azul, o pensamento
Voo eleva diverso, qual nos ares
Outro ao sol se desdobra o firmamento.

Em novos céus, em novos horizontes
Leve embalam-se os mares das Antilhas—
Quantas coroas! que d'esparsos montes
No mappa ondeante das formosas ilhas!
Quão bella á barlavento a Martinica!
—Doiradas veigas, longas arenosas
Sendas brancas, por onde a alma nos fica
Errando em dias de innocencia e rosas!
Talvez do amor a gloria já passada
Reflorescesse. . . os cantos s' escutaram
Ainda, na fertil ilha afortunada,
Onde viver quizera. . . Oh! Esojairam!
Tu ainda á luz dos trópicos saudosa
Leras 'Paulo-e-Virginia,' o amor e o riso
De doce creação, sempre mimosa

Quando a terra no estado de paraiso:
Dos tempos das paixões da mocidade,
Quando no peito canta o coração
E os olhos vertem luz, quem de saudade
Sentir não ama a doce vibração!
Alli morrer viera Josephina
A repudiada imperatriz, que herdeiro
Os céus negaram dar, ella condigna,
Ao deus da guerra no seu louco imperio.
S'encrespam da ilha avelludados cumes,
As encostas ondulam-lhe, qual mares
Que a cercam, que a balançam d'agua aos lumes,
Dentro á diaphaneidade d'estes ares:
E da cumiada escura aos verdes seios,
Por mil collinazinhas cultivadas,
Serpenteiam-lhe em languidos enleios
As alvo-argenteas fitas das estradas.
Lá, Guadalupe a antiga cidadella
Do Cariba feroz, á matinada
Espumando o archipelago, da estrella
Á luz, cerulea a noite scintillada—
Nos dias seus felizes navegando
N'estes gloriosos climas de saphira,
Ondas puras e céus, todos resoando
A voz universal d'eterna lyra,
Colombo quando a dar nome a estas ilhas,
Deante este céu brilhante os marinheiros
Antiphonas cantavam, das Antilhas
Diversos eram os incolas primeiros:
Ás praias já não descem admirados,
Cincto o fraldão de perolas, e o dando
Por um guiso felizes e dançando
Na innocente rudez—céus perfumados!

Último adora o Guesa as puras vagas
E os penedos musgosos, negrejantes,
Na transparencia das ethereas plagas
Incantados, suspensos, oscillantes.
No grupo formosissimo das Virgens,
Ao novellesco espirito do bello
Tempo das descobertas, as origens
Das lendas elle ouviu no ermo castello.
Elle á tôrre subiu mais elevada,
D'onde as aguias voavam do Pirata

E traziam, cerviz curva ou quebrada,
O homem ; mas, a belleza timorata,
Ao doce amor. Olhava sobre os mares,
Qual s' estende saudoso o pensamento,
Do horizonte o senhor—quando luares
Eram de prata ; quando a porto o vento
Convidava galerno ; olhava quando,
Tenebra noite, o vendaval rugia,
Desmastreadas naves demandando
Luz fallaz, que nas praias accendia ;
Ou quando, qual agora, o sol candente
No crystal do rochedo, á aurea turqueza
Da redoma dos céus ampla e luzente,
Das calmas no lethargo a natureza,
O oceano radioso espriguiçado
No berço aereal. Como s' exalta
O coração ! E ouviu conto magoado
Que a historia sagra e, flor de luz, a esmalta :
E que do poéta a lyra sonorosa
Compraz-se em repetir, já porque a terra
Esquece-a quando é tão celeste a rosa,
Já porque anima-lhe a licção que encerra.
—Bramia o negro ; o escravo massacrava
Os senhores, e a pallida cabeça
De Soctman em tropheu alevantava
Bailando á roda. Então a filha, presa
Ante a scena infernal jogada á sorte,
Aridos olhos, coração fulgente,
Terrivel como torna-se o innocente,
Ella pediu, que era ordenar, a morte !
Candida mais que os lirios matutinos
Que sorriam nos céus, contra as ferozes
Dagas os seios arrojou divinos
E das mãos negrejantes dos algozes
Caíu sobre o cadaver de seu pae !
Nem sabem anjos que dizer á infante
—Ou sim, ou não—os tumulos adeante
E a vida, e longe os gritos de uma mãe !
Mas, do amor filial é doce, emtanto,
A estes céus a tragedia recordar,
Que d'estes mares mais augmenta o incanto
Tão peregrina perola insular !
Nem do coral a flor roseo-incarnada,
Que do abysmo reluz na transparencia,

Partida no areial; nem d'alvorada
Estrella que irradia na existencia,
Apagada ao surgir na nuvem-norte,
Foi jamais tão divina de belleza
Qual a filha que alli pendeu na morte
Do morto peito que lhe foi defesa!
Oh! n'um céu edenal errando eterna,
Vejam a nuvem branca pelos ares!
—São as Antilhas os jardins dos mares,
Onde houve berço a geração moderna!

Gostava de s' estar sozinho o Guesa
Nos rochedos do mar á luz da tarde,
Azul o céu, brilhante a natureza,
A onda elevada—íntima a saudade.
Velava, o que não vive do presente,
Pelos tempos longinquos, do futuro;
Pelos mais longes, do passado; e a mente
A embalar-se-lhe ao mar triste e murmúro—
Elevado da terra elle sentia
O qual horror, dos seios que o esperam;
A sombra dos maiores elle vîa
Passar. . . e as dos que o peito lhe romperam.
Sentia essa dor funda e silenciosa
Dos amigos que não s'encontram mais;
Mais profunda, talvez, mais dolorosa,
Dos inimigos que, ah! d'entre os mortaes
Deixaram de existir, antes de terem
Em affeições o odio seu tornado,
E por virtude, ou por justiça, verem
Seu malevolo espirito humilhado.
Doce é dos vivos triumphar-se em vida!
E ao que horror ha da terra, longe d'ella,
Ouvia-se-lhe a voz plangente e bella
D'harpa vibrada, sobre o mar erguida:

" Sei, que *elles* hão de me negar da terra
Ainda mesmo o repouso a que direito
Tenho como mortal. De além da Serra
Eu vejo, ao longe, a nuvem do meu leito!
" Longe vivi, porque *elles* me negaram
O logar, que era meu e que eu não tive;
Solitario vivi, porque arruinaram
Meu lar, meu Deus, e o amor que n'elles vive.

" E soffro—não co'a perda, a deslealdade
D'esses mundanos bens ; mas porque quando
A justiça vier, tardia, que ha de
Julgar a *elles* e a mim, todos olhando
" Talvez já não 'starão. Além da Serra,
É nos seios azues da natureza,
Sem amigo e sem patria sobre a terra,
Que irá na gloria descansar o Guesa.
" Longe, além das montanhas, n'outro clima,
Ethereos cèus, cèus sempre, sempre azues !
Onde não ha mais pranto—em cima ! em cima !
No firmamento da soidão. . . da luz !
" Meu sangue, então, pelos que o derramaram,
Ha de em sagrados vasos ser guardado ;
Meu coração, nas mãos dos que o arrancaram,
Aberto ao Sol, vereis illuminado."
Oh ! quão azul a tela setinosa
Desdobra-se do oceano ! e puros, quedos
Os bustos, a attitude valorosa,
Dos solitarios, lucidos rochedos
Emersos, vivos, negros, espalhados
Pelo horizonte !—em luz se lhes inflora
Alva praia a univalves esmaltados,
Qual d'em tôrno brincasse infancia e aurora.
Emtanto estes jardins são assaltados
Pelos demonios do Huracão, dos ventos
Que em torvelino, negros, levantados
Passam qual trôço d'almas em tormentos ;
E do nácar as rosas despedaçam ;
Desaninham do fundo, em flor a perola,
Contra os rochedos a estrellejam ; cerula
Onda e vaga revolvem, turvam,—passam.
Porque nunca na terra um paraiso
Podera florescer ; quanto mais bello,
Tantos mais inimigos—co'o sorriso
Dos céus, e dos infernos co'o flagello :
Porém, a onda e o ar se purificam ;
Do chaos surgem novos talismans,
As noites que hymnos cantam, os que em luz ficam
Dias d'alva e candor, dias-manhans !
Ó mar ! oh ! meu irmão ! são as tuas vagas
Qual esta alma indolente a desdobrar-se
Das azues solidões ás vozes magas,
Ou da procella ao brado a alevantar-se !

Ó mar! oh! meu irmão! que os vês, que os sentes
D'ethereos céus e d'amplos mares ledos
Em nuvens puras e ondas transparentes,
Vê—olha o isolamento dos rochedos!
Elles estão erguidos sobre os mares,
Perante a doce luz da eternidade:
Vê—quão puros que exilam-se nos ares!
Quão sós! que solidão! quanta saudade!
—Quem me dera viver em vós! nos doces
Namorados retiros, nas viçosas
Patrias, d' onde não se ouvem mais que as vozes
Dos ventos e das vagas, e as saudosas
Vozes, d'alma que não perturba o mundo
E qual aberta vela dos luares
S' expande aos céus—

"Escuto o som profundo
Da noite, a lamentosa Voz . . dos mares."

Eia avante! Auriflavo, americano
O sol, d'argenteas nuvens se annuncia;
Entre espelhos de céu e de oceano,
Na dupla claridade, róla o dia.
Profundamente o mar, longo o reflecte
Qual um varão de fogo; opposto, a imagem
Bella, no seio undoso azul-ferrete,
Foge da nau em diaphana miragem;
Ao fundo, longes, mudos e felizes,
Os peixes vêm-se, vivas projectando
Luzentes barbatanas; e os matizes
Das Conchas auroraes s'illuminando.
E na saphira em luz, na onda tão pura,
Até de abysmos se desterra a idéa;
Nem repugnam crystaes de sepultura,
D'onde se vê surgindo Cytherea:
E surge; d'onda os véus glaucos, celeste
Lh'involvem cincto e collos alvejantes. . .
Conheço aquelles véus—assim qual este
Rasgado ao talha-mar, vi-os ondeantes:
Quando d'entre elles a visão sorria
Co'a virgindade d'estas mesmas vagas—
Mas, porque assim o coração havia
Agora, em vez de a amor, pungir a mágoas?
Ondas de anil e nuvens—inda, ainda

As queridas espheras reflectiram
Dos céus, que em nós trouxeramos á infinda
Doce existencia, que outras ilhas viram !
E assim qual môças brancas, brancos membros
E cabellos azues, se vão rolando
Ao longe as ondas sobre os mares tremulos,
Os luminosos mares ! os coroando
Instantaneas espumas—quaes cingiram
A fronte que os heroes curvaram bella
Vencidos. . . não dos raios que os feriram ;
Mas, vencidos. . —Quem pois venceu ?—a estrella !
Da tarde á luz suavisam-se em tristeza
Plumbeo-luzidos páramos sagrados :
Oestes Indias ! frescos, enlevados
Céus da Creação—gloriosa natureza !

Quando mais doce e mais feliz e edenea
Brisa crepuscular corre fagueira,
Que na azul solidão ri-se Neomenia,
Do reino celestial unica herdeira,
Então, tomando aos hombros minha filha,
Sobre a caixa das rodas vou com ella
Á tarde me assentar. Da proa estilha
Dos peixes voadores nuvem bella,
Á criança alegria. Então lhe noto
Do occaso em chamma os grandes resplendores,
As columnatas do solar ignoto
De topasio e rubis ; noto-lhe as côres
Do coral e da purpura, que tingem
Do oceano inteiro a tella reluzente,
E os circ'los de oiro que o horizonte cingem,
E a 'strellinha nos céus que a faz contente
Falo-lhe de sua mãe, das floreas veigas
Dos seus patrios jardins á beira-mar,
Digo-lhe que estas mesmas brisas meigas
Hão de a saudade d'ella a elles levar.—
O passageiro, ao pôr do sol, o horario
Consulta e os olhos prende no horizonte,
Vagueia um a outro bordo solitario,
Mudo, ao crepusc'lo merencoria fronte.
E entre a luz da manhan e a luz da tarde,
Vou eu qual noite taciturna e triste ;
Em mim se acolhe vesperal *saudade*,
De mim aurora s' ergue, esplende, existe.

Emtanto, os camarins illuminados,
Ao som das frautas realçando os ares,
Noites s'incantam—oh! como incantados
São nos vapôres os saraus dos mares!
E os fluctuantes palacios alterosos
Á nocturna estellar obscuridade,
Reçumando clarões e sonorosos
Das aguas na assombrada soledade,
Phantasticos avultam. Eia avante!

Ubertosa Hespaniola! Toda a historia
Póde ler-se n'aquella ilha distante,
Que além 'stá qual um throno da Memoria:
Do soccorro, a alliança e da hospedagem
Em Guacanaguarí, doce, humanal;
Rude e grande em Caonabo; mas selvagem,
Medonha nos Christãos e canibal.
Dos codigos penaes longe, á natura,
Viu-se alli quanto o que é civilisado
Sobr'excede, em torpezas execrado,
Ao que o não é, que vive na candura.
Tal foi quando a formosa Anacaona,
D'entre os thesoiros das montanhas suas,
De que ella era o melhor (doces, consonas,
Flor em grinaldas as donzellas, nuas),
Festejava seus hóspedes bemvindos
Com jogos, com folgares das florestas;—
Elles a permissão tambem pedindo
Para exporem do seu paiz as festas,
E concedida a permissão (contentes
Agglomerados Indios observando,
Povo e caciques, velhos e innocentes,
Do *celicola* o garbo se alinhando),
Foi a descarga de cavallaria!
A lança, a espada a acutilar por elles!
Os cães a lacerar! a gritaria,
O inferno, o horror, que sobre Indios imbelles
Abriu-se repentino, d'incendidos
Galhardos Hespanhoes! Da rôta entranha,
Das contorsões dos corpos e os mugidos,
Recúa a alma ante o espectac'lo, a sanha
De traição e impudor! Nas cheias ócas,
Que escapasse ninguem, o incendio ardera:
A princeza infeliz pendeu das fôrcas;

Dos Naturaes despovoou-se a terra.
Tal a America foi: a amenidade
D'ambrosiados climas, qual os sonhos
Dos missionarios são, e a liberdade
Qual a bella mulher. Dos céus risonhos
Viste que esta caíu livida, livida,
Sem os olhos erguer. Nunca houve festas
Brinde final tão negro; nunca divida
Do coração foi paga a horror qual estas!
—Uma estrella apagou-se alli nefasta
Da coroa de Cæsar—que a não soube,
Depois de a ter, suster na fronte vasta,
A quem do mundo a omnipotencia coube.
A coroa de rei não é da gloria,
E uma foi pela outra destruida,
Essa da liberdade e da victoria,
Nunca em Moscow e em Waterloo vencida.
Demolidor de thronos, que loucura,
Republicano, deu-te a elles subir?
Abandonou-te a logica: na altura
Dos rêis, não te sentiste decair?
Eram vassallos teus. Mas, Bonaparte
Em Napoleão ensina—da vaidade,
Nunca enchido tonel, vem o desastre
Que soffre em captiveiro a humanidade.
Sabio fosse, qual todo-poderoso,
E esse a terra salvara! Emtanto á pena
Um triste imperador, em Sancta Hellena
Presa de primos seus, morreu morboso.
—Alli de Bug-Jargal o canto inspira
Ao menino sublime—do propheta
Voz immortal, batalhador da lyra,
Fóra da orbita o descommum cometa,
Precursor da Revolução. Abala
Cantando Victor-Hugo toda a França,
Co'os trovões de Jehovah—na treva estala
Raios, e de através transluz a esp'rança!
E exila-se aos rochedos solitarios,
E forja as grandes armas; glorioso
Arma-se d'esplendores procellarios,
E reapparece, eterno, victorioso!
—Alli primeiro o negro fôra escravo;
Livre primeiro s' elevou dos erros.
—D'alli partia o aventureiro, o bravo,

Formoso de coroas. . . ou de ferros!
Ai! ás festas dos prados verdejantes
E á das sombras edenica indolencia,
Tristeza succedeu não vista d'antes—
Chegava a escravidão, s' ia a innocencia.
Porque já fraco e triste o *visionario*,
O genio paternal, unico amando
As terras suas, 'stava solitario,
Que era morta Izabel, vivo Fernando.
Como é negra a fortuna ao que alevanta,
Entre nuvens e raios mais, a fronte!
Glorias. . . que são, d'estrellas e horizontes,
Quando traição, traidor, minam-lhe a planta?
—Depois, viu-se o Destino, o eterno guia
Da lentidão dos seculos, e alli,
Essa idéa que a França destruia,
Realisou-a o negro do Haytï.
E vive em lucta a America formosa
Ao afôgo, á oppressão da Europa insana!
Debalde não resplandem céus da Havana,
Nem rugem furacões—eia briosa!
Oh! lá vão pelos montes perseguidos
Da liberdade os magicos heroes!
Ninguem lhes ouve a dor, que 'são bandidos'—
Eia briosa! engrandecei! a sós!

Ainda os campos do mar estão cobertos
Co'o manto d'ermo, co'o sargasso pallido:
Oh! ainda o coração ante os desertos
Do triste almargeal susta assombrado!
E esmorece qual sobre insidiosa
Terra, onde abysmo sente-se insondavel
Subfluctuante, que em sombras, silenciosa,
Sinistra e sem mais treguas e implacavel
Vai confundir-se á noite, que a sepulta
Das sombras do horizonte!
—Além. . . não vêdes
Luzinha, que se amostra, que se occulta
E qual, andando, em praia além se perde? . . .
—Terra!—Lá está Colombo ajoelhado,
Sublime qual um deus aos céus olhando!
Da aurora aos raios todo illuminado,
Vencidos mares a seus pés rolando!
Oh! quanto á gloria o genio resplandece,

Dando n'elle a luz clara da manhan !
N'esse momento a humilhação s' esquece
De ante os homens e a sorte vil—vilã !
Oh ! que horizonte de crystal tão puro !
Que ondas puras ! que céus puros, divinos !
Mansa a atmosphera, o ar fragrante, múrmuro,
E o homem na innocencia e a voz dos hymnos !
E estas fluctuosas ilhas enlevadas,
E o porphyreo rochedo, qual ardera
Á radiação solar, foram moradas
Condignas d'elle—se hi viver podera.
Da terra aos céus o espirito passara
Quão facil, á gentil serenidade
D'onde provinha ! e então elle habitara
Patria que, em mal, roubou-lhe a iniquidade.
Porém a inveja contra o genio sólta
Da negra alma os vampiros porque o tomem,
Da fronte (ultimos sonhos) voem em volta,
Té que, senhores já, da patria o somem :
E assobiam, e aponctam, da torpeza
Só d'elles, a Colombo ! Ao brado d'*hoje*,
Ai de quem 'stá tão alto ! sem defesa
Cae ;—da quéda de um astro quem não foge ?
São Salvador ! meus olhos não são menos
Altos que os dos primeiros navegantes !
S'erguem de um mundo novo aos céus serenos,
Só mais dubios que os vossos, mais distantes. . . .

Deslisaram-se os dias na doçura
De oceanos azues e aureas campinas
Margens d'aquelle rio, que susurra
Fumegante e veloz riçando as crinas.
E sempre as ilhas d'incantados lares,
As d'esmeralda solidões formosas—
São as Antilhas os jardins dos mares,
Dos céus reflexos a bonança, as rosas !
Com a do ether azul doce existencia,
Na edenal solidão, confunde-se a alma
Que eleva-se da nuvem na indolencia,
Qual ao seio de Deus voltasse—á calma.
Serenidade eterna das Antilhas !
Oh ! quanta transparencia ! anjos cruzando
Vêm-se no firmamento ! astros brilhando
Ao meridiano sol !—Resoam quilhas.

Oiçam ! oiçam ! a musica dos mares !
Onde será ? profundo, mais profundo,
Nas correntes sonoras, ou nos ares
A orchestra amiga e o descantar jocundo ?
Oiçam ! oiçam dos sons as maravilhas
Tangendo os instrumentos brandamente !
São as vagas, é a onda transparente . . .
Todo resoa o oceano das Antilhas !
Vibram da agua os crystaes—pureza tanta
Levou da luz ás harmonias a onda,
E aos sons formosos a que o mar s'incanta
Fulguram vagas, todo o oceano estronda !
No vácuo immenso, tremulos mormaços,
Reluz a calma, e branca e luminosa—
Oiçam ! oiçam a musica formosa
Que tangem deuses nos profundos paços !

Resoam. . . sons de lâminas cortando
Por crystaes sonorosos de turqueza. . .
—Candente espuma o Stream desenrolando
Contra as Bahamas longe a correnteza :
E da corrente os elos tumultuosos
Seguindo-lhe quem for, vai dar á fonte
D'onde ella nasce, ao golfo, aos procellosos
Seios, ao pôr do sol sobre o horizonte.
Qual os labios vermelhos e as crateras,
Inexoraveis elles ás voragens
Levam d'óras mal-sãs, onde disseras
A morte em flor nas occidentes margens !
Elevam-se as regiões de formosura—
Nação existe lá, que vezes dorme
Supersticiosa vã e a opprobrio endura ;
Vezes desperta, e turbulenta e enorme,
Similhante ao seu golfo, então recobra
E mais brilhante o já perdido indulto—
Tormenta ! e nave imperial sossobra,
E em Queretaro um rei tomba insepulto !
Caem Côrtez emfim, que são traidores,
Com armas Europeus e Americanos
Combatentes iguaes—conquistadores
Porque não são os novos Castelhanos ?
Foram-n'o os outros. . . ai ! se um raio apenas,
Que propaga-se á luz da intelligencia
Co'a rapidez do sol sobre as arenas,

Acceso houvessem! Houve. . . ainda ha demencia!
Cora, Brazil, do reconhecimento
Teu ao dominio do invasor extranho
No continente nosso; e em teu momento
Pensa, no error estolido e tamanho!
Mas, ás festas do sangue e dos espolios
Dos lobos d'além-mar veem os jaguares—
São-lhes proprias montanhas, capitolios;
Era Guatimozin. . . mas é Joárez!
Os tempos já não são de Montezumas,
D'esplendores de Mitla e banhos de oiro,
Que da terra varriam, qual espumas
D'esta agua os ventos; hoje. . . era o *vindoiro*.
Eil-o, a vasta savana atravessando,
Mobil centro dos patrios horizontes,
Que sempre os céus estão puros beijando
Quando lhes dentro heroes alteiam frontes!
Indio formoso! o bardo peregrino
Vai tua mão apertar; e de mais perto
Tenochtitlan inspirações a este hymno
E do Aztek illustrar lhe ha de o deserto!

Errar do sol no disco, ao meridiano
Qual célere aza electrica dos cumes,
Descobre-se um clarão lucido-insano
Tanto, a crer-se o que é luz já ser negrumes:
Em profundo lavor a onda fervilha;—
No abrazado areial e nos palmares
Os signaes do que ebulle e o que scintilla
Indicam tempestade. Ora, nos mares,
Branco ao meio dos céus o sol estaca,
E á rotação diurna do planeta
S' erguem tufões, desdobra-se a ressaca
Oceano além, dos mares o cometa!
Qual se s'erguera a vaga de novembro
Na agitação cyclonica dos ares—
Oh! quão sublime á luz os céus tremendo,
E aos céus em ponctas s'elevando os mares!
A refegas o vento em grandes curvas
Sobe o horizonte ao meio dos espaços,
Sobre as ondas circula inquietas, turvas
Á acção volvente dos ethereos braços.
E dos golfos do Mexico amplo-espurios
As correntes tornaram-se ferozes,

Da lividez do azul côr de mercurio,
Sem na espuma a alegria, o amor nas vozes.
Os elementos turbam-se, a serpente
Inflamma-se do Stream, s'empina e salta
Do seu leito do mar, levando o quente
Clima á região mais fria, onde s' esmalta
A 'Esmeralda-dos-Mares.' Abalado
Flúido, visivel o ethero tornou-se;
Montes, serras o oceano, espedaçados
Pincaros, derruindo-se, elevou-se.
E os nevoeiros de prata de Newfoundland
Á gelida atmosphera matutinos,
Risonhos, e ao calor que o Golfo expande,
Romper vão desastrosos, indestinos
Os furacões sem lei. Negreja á léste
Do mar o rio, tumultuario voa
Em selvagem mugir. Alvo e celeste
O firmamento á confusão reboa!
Ha um grande soffrer na voz dos ventos,
Na onda negra e no sol que pára alvar;
Gargalham na loucura os elementos;
De Hurákan ao phantasma oppoz-se o mar!
Eu vejo brancas, longes, longas azas,
Que parecem os voos continuando
Das ondas espumantes. Sobre as massas
Medonhas d'agua arqueando-se, vanzeando,
A vista d'azas que no mar se alegram
Longinquas, puras, eu não sei que triste
Sentimento, de affecto e dor, que entregam
A alma a profundo recolhêr, existe!
Ou não sabem da terra, ou a fugiram,
Qual se errar longe dos que são-lhes caros
Fôra a sciencia. . . *loucos* destruiram
Thesoiro, de que em tanto eram avaros. . .
E assim procuram esquecer nos campos
Da tempestade, as das floridas margens
Dôres, da terra, as azas; dos relampagos
Os luzentes zig-zags nas voragens,
Alvas prolongam—somem-se, resurgem
Dos mares que em furor desferram, bramam,
Dos ventos huracões, que gyram, rugem,
Da morte, que o mar todo e os céus proclamam!
Lufam, a natureza assaltam, lufam,
O norte, o noroeste, soltos, doudos,

O sudoeste, o sul, assopram, bufam,
Reversos, varios, dois e trez e todos—
Pandemonio das aguas e dos ventos!
Centauros do ar, que ululam, que destroços
Devastam rotatorios e violentos
Aos céus, torcendo os pallidos colossos!
Tomam os mares aos hombros, alborotos
Percorrem toda a linha do archipelago;
Duros tremem rochedos terremotos—
Mundo em dia final—grandioso horror!
Universal horror! lançam-se aos mares,
Desviam o Stream, recalcam-n'o p'r'o Golfo,
Varrem da superficie as naus, nos ares
Passam co'as selvas!—rompe-se o clamor!
São navios, sem velas, sem govêrno—
S'esconjunctam no Golfo, gyram, nutam,
Fogem, somem-se, atiram-se no inferno—
Mas, porque ha luz, os homens podem, luctam.
—Quão branco o sol no occaso! o dia finda. . .
Oh! eu já vi aquelle riso putrido
Na sociedade! . . É noite sobrevinda—
Deus! quanta sombra eleva-se do horror!
A escuridão! a escuridão! cerrou-se
No tumulo de um chaos movente e lurido
O coração, que em trevas encontrou-se
Dos homens mudos em mortal pavor!
'Strala a espuma á flor da onda; nos abysmos
Rebentam-se rochedos, que das vagas
Se ouvem bailando á cima aos cataclysmos,
E vão lançados a remotas plagas!
Oh! n'um bôjo submar de nau perdida,
Que noite, Deus! que passa-se velando!
Róla por sobre a sepulchral jazida
Subverso o oceano! os céus roucos bradando!
Gargalham lá. . .—aqui ha quem soluce!—
E os céus gargalham quando a terra chora!
Quando á miseria o homem se reduze
E espera. . . não dos astros, nem da aurora. . .—
Braços nús, a lanterna á cincta, esqualidos,
Rendendo-se, uns marujos descem; sobem
Outros ao quarto; quatro ao leme válidos
Mal resistem, que rumo não descobrem
Na desnorteada agulha! ôca e sinistra
Do commandante a voz brada na sombra;

Ao proprio pêso a nau cede e se atrista
Presa do fundo abysmo e o que s' escombra
Mar ao em tôrno !

Do Stream sobre a serpente
Sente-se a fôrça muscular do oceano—
Onda rev'lucionaria, independente,
Do paraiso através, roseo, antilhano :
Qual se a bonança fôra mais bonança
Da cyclonea erupção após, que estoura
D'este outro d'ondas cyclone que avança
Mugibundo no mar.—Saudosa aurora !
Qual os céus, era doce o coração,
Sorria á natureza o pensamento :
Oh ! qual á alma immortal, ao firmamento
Convem o inferno errante de Huracão !

Basta. Serpente de mais negra historia
D'aquella terra s' estendera á entrada,
Terra de amor, de liberdade e gloria,
Que dos mares além surge adorada.
Lentos anneis, sombrios, parallelos,
Por tragica visão s' iam prendendo
Uns aos outros, c'o umbror e c'os desvelos
Que são do despotismo—e se movendo,
No magno esfôrço de nos livres pulsos
Rebater as algemas, dos verdosos
Corações derramar, no amor convulsos,
Sangue o mais puro, sonho'os mais formosos !
As britanicas naus bloqueavam portos,
Os meigos portos de hospitalidade ;
Q'ria a Inglaterra infantecida mortos
Filhos da gentileza e a liberdade.
Por certo, ella não era a mãe dos Gracchos
Vendo nos filhos seu melhor thesoiro—
Oh ! quando os tempos dos celestes arcos
Á terra chegarão, da edade de oiro !
Quando dos povos a maioridade
Reconheçam os rêis ; cada senhor
Veja-se em cada escravo ; e a humanidade
Em si cada homem, realeza e amor !

CANTO DÉCIMO.

1873-188. . .

Aquella fonte d'onda crystallina,
Estatua foi de bronze. Onde murchava
Toda esperança, agora s'illumina
Um iris de oiro e bebe o que abrazava.
Da luz christã, nas civicas virtudes,
Ao doce influxo, em fontes de alegria
Transformam-se as esphinges-attahudes,
Ferreos symb'los das mãos da tyrannia:
Das mãos, que apagam luz ao povo e zelam
As chaves da sua treva; as mãos que amarram
Os olhos a Jesus—'que! se revelam,
Qual 'sbofeteia? á face quaes lh'escarram?'
E mas fundem-se em balas taes thesoiros,
Que propagam sombria solidão,
Contra *elles* voam rubidos pelloiros
Sagrando causas de revolução.
—Oh! bella fonte! da onda scintillante,
Que fresquidão ás sombras do salgueiro!
De liberdade e amor sou immigrante
Na patria que abre os seios ao extrangeiro.
A elles eu me recolho. Dão-me abrigo
Tectos, que em outros tempos abrigaram
George Washington.—Eil-o . . . oiço, no antigo
Edificio os seus passos andam, param:
Elle chega, se assenta, e conversamos
Respeitosos dos tempos já passados;
Satisfeito elle está, e mais, se olhamos
Para o horizonte estando ao mar voltados.
Sereno o gesto fica-lhe luzente,
Quando em sua voz formosa e sempre calma
Fala elle então de outrora e do presente;
Mas, do futuro, resplendece-lhe a alma—
'*Hail, Columbia*, patria venturosa!'
Os carrilhões ouvindo da Trindade,
Pende-lhe a fronte, mais silenciosa,
De quem medita em Deus e a liberdade.

Elle não s'evapora; se alevanta
Lentamente no espirito dos ares,
Ou volta e se retira; ou lá s'incanta
Por aquelles reconcavos dos mares.
Porque, vaga não róla a aquellas praias
Sem que lhes mande um coração á terra—
Oh! da Republica em que amor as rayas
Pisa o que em si dos seus o aggravo encerra!
Da patria o fundo amor então se sente
Na alegria, d'infancia renascida,
Longe d'onde ella foi. . . quão tristemente
Doce, entre extranhos ser feliz a vida!

Qual á Pariz, não vindes ao cortejo
Das artes, das sciencias e do gôzo:
Porém, da esp'rança o infermo e o que desejo
Grande houver de socêgo e de repouso;
Esses a quem o mundo se tornara
Desillusão e um vil mortal cada homem,
Que, a sós, patria e amor (quanto sonhara
Mocidade e virtude) em si consomem,
Vinde a New-York, onde ha logar p'ra todos,
Patria, se não esquecimento,—crença,
Descanso, e o perdoar da dor immensa,
E o renascer-se á lucta dos denodos.
A Republica é a Patria, é a harmonia:
Vós, que da religião ou da realeza
Sentis-vos á pressão de barbaria,
Vinde! a filha do Deus não vos despreza.
—E forma-se a corrente em Castle-Garden,
Que vem de todo o mundo, dos que asylo
Já não tinham, a quem os peitos ardem
D' esp'rança nova ao céu novo, tranquillo.
Sêde bemvindos! ha logar p'ra todos
E lar e luz e liberdade e Deus.—
E a cada filho em dor, miseria e apodos,
Abre a formosa Mãe os braços seus!
A Espartana gentil! da liberdade
Amostra os horizontes aos escravos;
Diz aos que eram cobardes 'sejam bravos!'
Bemdiz a todos e enche-os de saudade.

Fluctuam pelos cumes as luzentes
Bandeiras da União, nas avenidas

Passam lustrosos batalhões, olentes
C'roas nas mãos de toda a patria erguidas—
Bello!—á frente os pendões cheios de gloria
Negros, esburacados, rotos, velhos
Do furor das batalhas, e da historia
Luz no passado e no porvir conselhos,
Hasteiam alto os nobres veteranos,
Qual de Grant ao aceno os hasteiavam
E de Lincoln á voz, de Americanos
O coração e os braços que luctavam.
Seguem após, do Norte os vencedores;
E do Sul os vencidos; e os libertos
Meigos de bençams: da sasão co'as flores
Vão dos heroes aos tumulos desertos
O anniversario honrar da primavera
Em *Decoration-day*. Ninguem humilha
A fronte na Republica—e o que érra
E o que não érra, amam do Deus a filha.

Mas, que paiz é este onde respiram
Júbilo a joven terra e os lindos ares?
Onde não vê-se morte, e mas deliram
De vida as horas?—Vêde-lhe os altares:
Por elles tem-se o nivel certamente
Da civilisação dos povos; elles
São da alma pública o amplo lar ardente
Onde todos estão livres e imbelles.
E de um povo de Deus enchem-se os templos;
Aos céus elevam-se os formosos hymnos
(Á religião dos já passados tempos
A alma vibrada treme aos peregrinos):
São multiplas as fórmas por que adoram;
Mas, uma a crença. Como poderosas
Levantam-se as nações, que á luz auroram
Doce do Christianismo!—Gloriosas
Abrem suas mil portas as escholas
A uma infancia feliz; e nos gymnasios
Dos prados de ranunclos e de violas,
Dos rios de crystaes e de topazios,
Exercita-se a athleta mocidade—
As virgens e os donzeis concorrem, luctam,
E das parelhas á velocidade
Ou da leda regatta, ao premio exultam!

Eu estou assentado em Central-Park

Ao fim do dia—pela relva o sol:
Os cedros soltam cantos de sky-lark,
E os hombros oiro em ondas—*waterfall*.
Como são bellos! como são formosos
Da liberdade os filhos! como incanta
A donzella que esplendida alevanta
A fronte divinal!—loiros, radiosos,
Sobre a scintillação dos puros hombros,
Vívidos e prendendo-se e vibrando,
A cascata solar do alvor dos combros,
Seus cabellos eu vi desenrolando
Anjos de luz! e os olhos da belleza
No fulgor que rutilam verdes mares!
Quasi esquece-se a doce natureza
Da terra e os astros pela dos olhares.
Nas noites suas de Hoffman, com ella. . .
Nos doirados salões de Nova-York,
Nas praças os *meetings*, onde vela
Das ideas a lei, que nada extorque;
Das azas das nocturnas mariposas
Pendido o *maltrajado* Guesa-Errante,
De Danae logra ou Leda as doces rosas,
Já feito chuva de oiro, ou cysne amante.
Ora a escala quiz ver da liberdade,
Qual a sonda no mar, descendo á origem:
Viu. . . n'uma prostituta a mór piedade;
E a mór prostituição viu. . . n'uma virgem.
Utie—Hortense—a adúltera ao paganismo
De Venus melhorara, quanto a noiva
Fazendo o yankeo dicto christianismo
Múltiplo e qual o Christo não approva. . . .
Chispam-lhes da pupilla uns de luz vivos
Granizos, dos amores á scentelha—
E elle feliz não foi—e compassivos
Eram os olhos. . . qual aquella estrella!
E os laureos bellos crespos enroscavam
Serpentes de oiro no hombro de alabastro;
E os olhos claros-mares verdejavam—
Como o amor á mulher transforma em astro!
—E alevantando a fronte a Americana
Resplendecem-lhe os auro-flavos rolos,
E passa a livre caçadora Diana
Qual entre raios: alvo e brando o collo;
Nobre e veloz o andar; olhos seguros

Olhando para adeante, dos destinos
Dirias n'uma estrella, nos futuros,
Altos fixarem, fúlgidos, divinos.
Rasão e intelligencia—ambiciosa
Do homem é a lei á ausencia tua ; um dia
Teu reinado virá, christana rosa,
De justiça, de amor e de harmonia :
Sem que, da do dever Themis, vendados
Sejam os olhos, nem que, enfraquecido,
Coração abandone-a ; consagrados
D'essa, hão de ser os tribunaes erguidos.
Porém, mais do que os olhos, musa eolia,
São. . . as palpebras—essas de virtude
Petalas alvas, castas, da magnolia,
Que enche de aromas toda a solitude :
As palpebras modestas, silenciosos
Peruleos sellos do pudor, do somno
E da resignação, harmoniosos
Mysterios, da esperança, do abandono. . .
—Livre terra ! onde á luz da liberdade
Os raios Franklin subjugou dos céus ;
Venceu Fulton do mar a tempestade ;
E Washington disseras ser um deus !
Onde Morse a distancia aos povos tira ;
Pelo escravo combate o cidadão ;
Ergue a fronte a mulher e amor s'inspira
Patrio no amor eterno do Christão.
Quão formosa tu és ! quão sorridente,
Joven America ! em teu seio ondula
Um sangue de oiro, generoso, ardente :
E do Hiawatha o canto a ti modula
O inspirado cantor ; e tu bemdizes
Da Concordia o philosopho. Es, briosa,
És a nação contente, onde infelizes
Descanso teem e é a alma esperançosa :
Porque acceitas nos braços sempre abertos
O colono, os galés, os proletarios,
Tudo que atira a Europa aos teus desertos,
E os resuscitas homens, bons, agrarios.

E os prados folgasões vestem de flores,
De verdes véus os bosques ; entre os ramos
Rompem em alaridos os amores ;
Saltam á sombra os corações e os gamos ;

O infantil povo, luz na face e rosas,
Anda a rainha de mayo coroando;
Leves frechas pelo ar voam, as môças
O arco, amazoneo o garbo, recurvando.
Rolai na relva as bollas esmaltadas!
Apressai-vos! bebei do sol os raios!
Dos céus a luz! ás sombras perfumadas
Correi co'o zephyro!—ais de amor? tomai-os!
—Chegam no exílio, de outros sonhos bellos
As passadas visões, de uma outra éra,
Brancos os hombros, negros os cabellos. . .
Ai! do Brazil a eterna primavera!
—E co'a luz occidente retirou-se,
Raios de Apollo, a leda rapazia
Da esplanada ruidosa. A terra umbrou-se
Em sua propria noite: d'ella o dia
Não sae; d'extranhos astros vem, portanto,
Á pallida mortal: d'elles e d'ella
Vem o intermedio-homem, por incanto,
D'ella a fórma, a luz d'elles, mundo e estrellas:
Vêde-o então dançar, a baixo, á cima,
De terra e céus á duplice influencia,
Que o prostra, que o eleva, que o victíma,
Vencido á morte, vencedor á sciencia.
—E á lua nova, asylo scintillante
D' almas felizes, ao olor das flores,
Aos namorados cantos dos amantes
D'entre as moitas e aos sons dos remadores;
E alvos cysnes qual prata azas erguendo
Do luar ao clarão benigno e mago,
Todos olhos aos céus luzes vertendo,
N'esse incanto vogavamos no lago.
E ás femininas vozes, aos perfumes
Da primavera á noite suspendidos,
Da grutta aos echos, do crystal aos lumes—
Prantos, se ainda se choram, são perdidos.
—E o cavallo a galope nas collinas
Fogoso, da donzella á mão cedeu;
E o carrinho veloz nas avenidas,
Cantando aos luares desappareceu.
—E entre o povo feliz reapparecem
Da mocidade os doces tempos idos:
As mágoas, ou perdoam-se, ou s'esquecem,
Onde os tormentos são desconhecidos

D'essa trindade negra—dos escravos,
A religião e os rêis. Mas, a distancia
Converte em quasi-amor todos aggravos,
Bem qual á treva em manhans de oiro a infancia.
Sobre o arcabouço pallido da Europa
Voam as aguias: condição mesquinha
Dos povos, mudos gados, cuja tropa
Não elege ao seu chefe—
Á historia minha!
"Socrates nos jardins sempre ensinando,
Dos discip'los o espirito elevou-se
Qual aromas aos céus . . . Vem! é tão doce
Aprender a licção comtigo e estando
"Entre estas flores—tu, ó do estrangeiro
Mestra e amiga, vem! . . . porque os formosos
Tempos do coração foram penosos
Do Dante á dor lembrados no destêrro.
"Sem eu te conhecer, o teu gemido
Amei, por noite. Do Danubio o canto
Depois, com pausa em *never*, fez o incanto,
De Moore ás melodias comprehendido,
"Do amor. Na sombra dos crepusc'los vias
A ilha vaga e longinqua e vaporosa,
As sonhadas regiões aonde querias
Ir amar, ir viver, viver ditosa:
"'Eu não sei, não pergunto, se ha um crime
N'este maldicto coração que almejas;
Eu sei somente que, quem quer que sejas,
Eu te amo!' E mas o amor vezes redime.
"Gemias condolente—os passos ermos
Iam, vinham, na noite solitaria,
Paravam juncto do aposento infermo;
Dos trons do agoiro a echoar-me a fronte vária
(Porque a extranhos confiando n'esta terra,
Os anjos meus, eu da separação
Louco voltava co'o temor que espera
Avisos maus e a dor ao coração)—
"Eram teus os gemidos . . . se pre-sente;
Nem melhor te amo o rir lucido agora
Que vejo o vibrar da harpa reluzente,
Que . . . "
Ao norte afina-a boreal aurora!
Um genio a vibra: as chordas luminosas
Reçumam sons; do alvor da luz do dia

Incendem-se ; ou desmaiam detensosas,
Os sons na luz, a luz na melodia.
E os sons reçumam da visão—escuta
S'estando a olhar, contente o pensamento,
Qual fórmas nos retab'los d' uma grutta
Cantam, os vê—Rompeu-se o firmamento !
Brandindo verticaes na nuvem pura
As chordas de crystal e resoando
De sons e de fulgor, e qual da altura
Ao través estellar o aroma errando.
Inflammam-se, chammejam, que dirias
Estalarem de luz nos céus profundos !
E extinguindo-se vão as harmonias . . .
Vago-ecchoa a soidão dos outros mundos !
São os anjos do pólo, são dos gelos
A ardentia no espaço reflectida ;
São os anjos dos sonhos que, entre os bellos
Astros, voam da terra adormecida ;
E voam no ar chrysolitas de fogo,
Radios argenteos, limpida fulgencia :
Dos céus ao meio, do diorama o jôgo
Coroa abriu-se—dos céus eis a existencia !
Lindo ! E a c'roa rutila gloriosa
Em sempre-movel iris, verde-neve,
Azul jacintho e as abrazadas rosas . . .
—Que á bella c'roa, fronte a Noite eleve !
" Ris-te ? E nos céus desmaia-se o thesoiro
Das harpas diamantinas da miragem. . . .
Deus ! tal minha ha de ser a palma de oiro
Que se alcança no fim d'esta romagem ! . . .
" Confiei na mulher, e fui traido ;
Quiz em todo esplendor a sociedade :
Da propria origem o homem resentido,
E no amor frivolo a felicidade . . .
" Mais nada achei. E sem dos céus a estrella,
Meu coração chorava e entristecia :
Que importa pertencesse-lhe a mais bella,
A que princeza fosse d'esse dia ?
" Que importa ? era da víctima o alimento
Dulcissimo insaciavel, venenoso
Do veneno do sangue e o pensamento,
Que ao sacrificador quasi impiedoso
" Tórna, do sacrificio na hora, ai ! como
Se o triste houvesse depredado ao mundo,

Da natenta açucena ou do aureo pomo,
Que o dardo haja o ferir fundo e mais fundo!
"E a sós, atravessei as longas horas
D'esse incantado amar da natureza,
Que são da vida as boreaes auroras,
Da luz visões . . . a sós, e na tristeza.
"Tal conheço a quem viu a imagem tua
Na mocidade: em dias dos louvores
Apresentou-se a luz, que ora fluctua
Alli nos céus. Das Virgens aos amores,
Esse, dos deuses creu-se o protegido,
Quando, aos mimos celestes que mandaram,
Dizia: o bem supremo, os bens perdidos
Que os possessores do Eden não guardaram,
Que são na terra os sonhos de esperança,
Que são no mundo os tempos venturosos,
Que são na gloria a bemaventurança,
O amor, e os risos perennaes e os gózos,
Deu-m'os o Sol, são meus!"
S' evaporaram
N'um incanto as electricas manhans.
Os nautas, que ás Antilhas amararam,
Tremeram d'ellas—oh! as cortezãs!
Do sol não são as meigas precursoras,
Trevas não afugentam dos levantes
Com roseos dedos; são da noite auroras,
Da fria luz polar-argentea amantes;
São as formosas magas de olhos grandes,
Filhas da noite e dos rosaes co'a sorte—
Prendem—depois de tanto amor, expandem
O cyclone-huracão, a guerra, a morte!

'Stou ouvindo prégar—voz do insensato
De religião d'esp'rança e recompensa:
Como assassinas, crente, o amor innato
De Deus universal! Á *ignara* crença,
D'essa Virtude eterna, o homem se forme
D'esse moral diamante duro e claro
Que tudo em si contém, valor enorme,
Luz pura e incorruptivel seio *ignaro*.
Não ensines ser bom 'porque' s' espere
Lucrar com isso; nem 'porque' se tema
Soffrer, não sendo bom: lei tal impere
No foro e no mercado—onde não gema

O amor, que não se vê, que não se toca,
Que não dá nada, e está na natureza,
E que assim deseducas. Se desloca
Ás cotações toda a ideal belleza!
E terrivel é ver tanta loucura
Em nome do Senhor! tanta violencia
Das luctas de ambições, do de candura
Cordeiro em nome! E na infernal agencia
Alteiam mais a voz. O amor, educa
Do justo e do dever, sem esperança;
O amor preexistente, o amor que nunca
Duvída e está na bemaventurança,
Na dignidade do seu Deus, que interno
Existe, educa; em proprios céus o homem,
Do proprio Deus julgado, em Deus eterno,
Educa-o. Loucos, loucos se consomem
Na práctica exterior—pelo que esperam
A sua salvação. Oh! salva em vida!
Que ergam templos no Amor os que o ergueram
Na Esp'rança, e a lei dos céus terás cumprida.
Mas, Jesus ainda está crucificado,
Ainda, entre o bom e o mau ladrão, á sede
Tendo esponja de fel: ao Deus sagrado
Corre o sangue das chagas e se perde.
—Mas, d'onde vem o mal, quando a Republica
Bem cumpre seu dever—a eschola, o templo?
—Talvez do interprete, ou da menos pudica
Deusa do lar, á meninice o exemplo.
A eschola ensina, o templo ensina; emtanto
Nenhuns que a fraude e o latrocinio domem:
Ai! dos paes falta o amor, do berço o incanto
Que fórma o coração moral do homem!
O moral coração do sentimento,
Que é da verdade a fórma—porque forte
Seja quando ao ideal o pensamento
Abrir-se, a Deus, á patria, á gloria, á morte.
—D'onde haver o archetypo?—da leoa,
Da *Ama* que ao filho aleita, e o adormenta
Sem recompensa e em dor a elle abençoa,
Beija-o chorando; essa alma educa, halenta;
Do filho, qual de um Deus a natureza,
Gera n'ella a feliz necessidade;
Mãe a quem tirem toda a aurea riqueza,
Mas, nunca o filho, nunca a Divindade!

Ora, em commum educa a juventude;
Sim, desde a insexual risonha infancia,
Mesmas sciencias, mesmas as virtudes,
Dupla moral da fôrça e da fragrancia,
Que o homem e que a mulher se communicam
Quando irmãos: ora, educa-os vencedores,
Do modo porque irmãos se fortificam
Socios, bons, verdadeiros, defensores:
Esta, varonilmente sendo bella;
Este, candidamente poderoso—
São dois os elementos de uma estrella,
Fôrça e *luz*.—Oh! educa ao *deus* formoso,
(Sub guarda o animal) fôrça e doçura!
O que um exhale, outro absorva e preze,
No equilibrio moral da esphera pura—
Eia á revolução! Tendes a these
De Washington na mãe, na mãe do Christo,
Que educam homens taes da idéa ao imperio,
Da sciencia ás virtudes, do infinito
Ás creações de Newton e de Homero!
O homem menino e fé, á educação
De Jesus, unitaria, verdadeira.
Acompanhai Lady Hayes, a fronteira
Mulher-intelligencia, amor, acção.
Pre-sente-se que o ides: sois os lares
Da sacra chamma patria—Oh, creio e te amo
Joven America ainda a delirares,
E mais de ti, portanto, é que reclamo:
De ti depende o mundo do futuro;
Es o destino, e a ti prende-se o homem,
Qual á magia a estar de um verbo puro,
Que desdenha do error, que á fôrça o tomem . . .
Em commum. . . não *commum*, que hi fórma a Davis
E a *freeloves* das liberdades-vicios
(Corrupted free men are the worst of slaves)
E a consciencia depois, com que Artificios
Encaram-se. E quem dona da grande alma,
Eil-a serva dos brincos e a *toilette*
Que emprestem-lhe o valor . . . De quem a palma?
È da Maria ou é da Marionnette?
Nas mãos toma-lhe Figaro a cabeça,
Qual do cerebro ás hybridas imagens
Riça-lhe caracoes,—solta-a condeça
Do dezenove seculo ás miragens!

E ventoinha das grimpas esmaltadas,
Leve e livre, delira aos horizontes—
E espumas vãs, ao incendio auro-abrazadas,
Ondas crêm-se rolar de Phlegetontes.
E o homem que não foi o irmão das bellas,
Prepara-se á conquista das Sabinas
A oiro; não ás sciencias das estrellas—
E heis o divórcio amor por esterlinas.
—Que as orelhas não furem-se ás escravas!
Se educa-as do homem na fraternidade
Moral do emulo espirito, as mãos alvas
Mostrarão seu destino á humanidade:
Não o d'azas e caudas fulgorosas,
Mas o d'internos hymnos, que s'escutam
Da modestia tão só, de harmoniosas
Phenix de amor, que em gloria se *sepultam:*
Não rainhas das modas, rêis dos bancos,
Mães da vaidade e paes da ladroeira;
Ambos, porêm, christãos, austeros, francos;
Ambos de si valendo e não da feira.
Mas, porque este oiropel d'arte formosa,
D'indústria humana, nos viria agora,
Ás brumas similhante, mentirosa,
Na bella Patria retardar a aurora?
Eia, pois! á revolução da escrava!
Á communhão de angelica harmonia!
Não é o homem que á mulher deprava:
Oh! levante-se a bella academia!
Contrário adejam lucidos diluculos
No vácuo mysterioso que os separa,
Azas da corrupção.—A dois crepusculos
Porque noite e não dia interceptara?
Da Liberdade espero; da Republica,
Onde os erros debatem-se; da calma
Que succede ao furor; da bella e pudica
Mãe moral; do céu íntimo em cada alma.
E do Eden as serpentes que, mudando,
Co'os seculos renovam-se, esmagadas
Serão da Vencedora. Heis-me *esperando*
Sim, do amor pelo Amor; das ignoradas
Causas do justo pelo Justo; e a crença,
Mas do dever pelo Dever, que em vida
Prende-me ao grande Todo e faz querida
A gloria de existir sem recompensa.

—E Edens geram Cains . . . Da Biblia o oiro
N'uma industria feroz Satan explora!
Dizeis: 'sêde vós mesmos o thesoiro!'
Respondem, que 'Jesus, homem não fôra.'
In hominem Deus. È este uma onda pura
Aclarada do sol té ao profundo;
É aquelle a onda amarga, inferma, escura,
Ou tempestuosa; aquelle, o charco immundo.
—Onde o apostolo? È tu, onde te exilas,
Christianismo divino de Jesus?
Tu, que de amor o firmamento anilas
Á alma que está na solidão da Cruz,
Religião feliz da Natureza,
Do Infinito que impera no Animal,
Eis-te—*a formosa*, a adúltera belleza,
Que a alma deslumbra . . . em pró do sensual!
—E o melhor coração é o dos rochedos
Aridos, do oceano e o raio; as palmas
Edenaes, attuffando-o nos floredos,
Exhaure-o . . . na contemplação das calmas.
Qual ao sol o crystal se alegra e luze,
Mais que a pedra grosseira, e é riso, é vida,
Assim a Deus aos seios bem conduze
Teus, que o malconductor é parricida.
Jesus teve-o n'um astro e íntimo templo—
Oh! o Diamante! que, de ser tão puro,
Foi chamma e o mesmo Eterno! Se o contemplo,
Nem do fulgor distingo o que é fulgúro!
—Cansai a alma co'os céus! que sobre a terra
Ande o corpo em descanso o andar glorioso
Da solidão dos martyres—Á guerra,
Lidadores!. . . E o mundo é do enganoso,
Dos Phariseus das fórmas. . . São medonhos
Os vicios dos Christãos sob apparencia
De charidade e amor! sob os risonhos
Credos,—o tráfego, a íntima indecencia!
—E ha um gôzo ineffavel no martyrio,
Sente-o o justo, que pre-sente a gloria
Na agonia de dor e qual um lirio
Inclina a fronte, que ha de, de victoria,
No tempo resurgir: candente e forte
N'esse inteira vibrara a Divindade,
Em toda fôrça, e quanta homem de morte
Podia comportar da Eternidade!

—Não ha senão uma alma ! a eterna : o Espirito
Eterno, o Indivisivel o Uno-Deus,
A Omnipotencia, a Acção, o Uno-Infinito
Presente em todo tempo, ou terra, ou céus !
Qual na materna entranha o homem, vivído
N'outra palpitação da terra, triste
No mortal,—no immortal, desde o vagido
Do nascimento, alegra-se elle e existe
Na Alma-Deus. E de então, delira o incanto
Qual do mar a onda erguida, que resplende
Ao sol, que amaridão não dá-lhe e emtanto
Tem-n'a luzente até que ao mar se rende.
—Por cada faculdade que exercitas,
Em ti se manifesta o Omnisciencia :
Tanto mais, quanto do homem nobilitas,
Em ti do Eterno tens em recompensa.
—Depois da morte, o corpo é que sae da alma,
E não a alma que sae do corpo aos céus . . .
Qual este ether divino á eterna calma,
Permanece eternal nossa alma-Deus.
—Filhos da terra, tende vós cuidado,
Que na alma, em Deus estais e hi sois viventes
No Indivisivel ! Quando degradados,
Vêde, não sois no *vosso* delinquentes,
Mas no *nosso !* No todo nós vivemos,
D'onde o indivíduo sae ; *nós* não saimos :
Que é amor fraternal, senão que amemos
De uno-peito a Uno-Deus em que existimos ?
Em deus estou quando me sinto amado,
Oh, quão feliz na divindade minha !
—Vós, quando odiais, ou o mal heis practicado,
Não sentis-vos tão só à carne o umbror ?
Tão só, na viva terra, treva-tumulo,
Cadav'res a folgar vida mesquinha ?
—Dai virtude ao mortal erguer-se ao Cúmulo,
Não esperar de lá baixar-lhe o Amor.
Jesus é a humanidade divindade,
O Homem-Deus, existindo na Alma-Deus,
A só que salva, a só eternidade,
Em que s'está e é de virtude os céus :
E pois do homem assim deificado
Que, morto o corpo, continúa os céus
(Ha exemplos), tereis findo o peccado,
Dando-lhe a crença-fé, ser elle em Deus.

—Com que direito ser depravidade ?
O da carne faminta ou o da consciencia ?
E o direito de ser eternidade
E o unico a quem ha da Omnipotencia :
Sem dar a Deus um throno á fórma estupida
Dos dos reinos do mundo, e as sanctas almas
Prostradas ante o Rei dos céus e cúpidas
De recompensas das ganhadas palmas ;
Nem o horror infernal dar mais ao inferno
Do já infeliz—a Duvida nascera
D'estes demonios. Co'o existir no Eterno
Um só, a luz na terra se accendera !
E lá está no oriente a bella aurora—
E através da feroz, da agra espessura
De avaro sangue e fibras vibradoras,
Lucta o dia ; resiste a brenha escura.
—O espirito é quem faz o inferno todo
Á envenenada carne, qual um raio
Puro n'uma onda impura, e o mixto um lodo
Resplendecente dos paues de mayo.
Um, porém, vi, que (Salomão inverso)
Vivendo a mocidade que vivia,
Rehabilitou-se á infancia e, mundo egresso,
Puro acabara na sabedoria :
Esse, ainda em tempo, que se libertara
E do lar aos amores (que o mundano
E od' illusão, melhores) se voltara,
A' flor dos valles seus. . . . d homens ao engano,
Ás mãos dos impios, da desgraça ao abysmo,
Ao sacrificio de si proprio, ao Christo
Cordeiro-Deus ! . . . Não ao Bezerro-egoismo,
Orgulho vão, ou Judas do imprevisto . . .
Quando ao suicidio-louco arma-se o homem
Contra seu proprio coração e o parte,
Vencedores os erros, que consomem,
Mais não poderam contra o interno *Marte*.
—Meu pobre Emilio (eu estou vendo a imagem
Qual uma luz) ! Ainda a um anno, quanto
Sonhar de gloria ! E toda a aurea miragem
Desfez-se, e um tumulo . . . eis o desincanto !
Das musas do futuro o tão querido
Joven discipulo—oh ! quão doloroso
Que é este testamento do suicido,
Que não s' entenderá ! Drama doloso !

Precisa-se abençoar alguem no mundo,
O coração sem bençam não resiste—
Um ninho onde haja um cantico jocundo,
Um amigo, uma mãe. Mas, ai do triste
Que abençoar não poder! Não é bastante
E sciencia, e pão, e toda a natureza,
Nem do infinito este anhelar constante:
De terra-amor e internos céus-pureza,
O homem carece, ao crer, quando lhe estua
Fogo sagrado, que, se se acabaram
Mundos, em Deus s' eleva a fronte sua
E os elementos ahi não se arruinaram!
Fascinação de Chatterton!—as rosas
Como, ao volcão, desfolham-se da esp'rança!
Como de um genio ás chammas luminosas
O cerebro dos fracos s'embalança!
Hecatombe infeliz de anjos brilhantes,
Corações matutinos, que á luz pura
Sacrificam-se ao que houve tenebrantes
Céus e sorte—e luctara até loucura,
Quando a rasão cedeu!—Emtanto, á falta
De patria gratidão e o lar materno,
Tambem espurios morrem. E s' exalta
Da Industria mais quem perde mais do Eterno.
—'Stou ouvindo prégar.—Que a sede estanque!
Por esta multidão que se apressura,
A voz de Moody, o canto d' Ira-Sankey
Ferir parece á vibração mais pura. . .
Elle era a humanidade e Elle era Deus,
Na terra os pés, no empyreo a bella fronte—
Que aguas tão vivas! que tão pura fonte!
E os mysterios turbando. . . internos céus!
Fundo! mais fundo! Curam do colosso,
Bem válido o perfil, nobre a apparencia,
E dentro deixam avido molosso
Co'a Biblia! Um parricida na demencia
Ouvi dizer 'que não n'a entendia'—
Levaram-n'o ás prisões; e era apparente
Um candido, um formoso adolescente;
Ora, aos infanticidios Deus gemia.
Pois, se ao Deus-Homem proclamando, a terra
Á verdade inverteu ('que Elle ensinara
Quando humanou-se') e em tumulo, que encerra
Podridão e alvo externo, se tornara,—

Vejam, se ao Homem-Deus e Filho do Homem
Educado no amor (e então perfeito),
A terra não illude e inverta o tumulo,
Candido interior, embora o aspecto.
O Filho do Homem—eis a humanidade
Meiga ao seio de Deus; a verdadeira
Por onde entra-se, porta-charidade;
Paraiso e sciencia: é a primeira
Licção, ser Filho do Homem, da familia
De Maria e Josephus. Entretanto,
Em vós este princípio se anniquilla,—
Pelo ideal do nascimento-incanto.
Tal demolindo o lar, em vez d'erguel-o,
Vê-se que lhe sentis toda a impureza:
Purificai; fazei condigno e bello
A Filhos do Homem—Deus e a natureza.
Mas, ensinais ao fim; elle educava
Ao princípio, cristão, a fé terrivel
Que renascer fazia e illuminava;
Conseguis vós. . . apenas o visivel.
Crea Homem-Deus a homens-divindades,
Bellos, terriveis de candura e fel,
Qual heroica s' eleva a liberdade
Nos symbolos que ha de Washington ou Tell:
Porém, ó Deus, perdoa-lhe a loucura
Ao coração que treme qual os astros
Por entre a cerração da noite escura,
E qual perdida nau, brandidos mastros!
Surja exterior igual do igual interno. . .
—Oh! quem sabe! prepara Providencia
Aurea edade á Utopia, consequencia
Da igualdade christã, do Igual eterno!
Quem sabe se no lento andar o mundo
Vai caminhando á perfeição de luz-
E no lavor chaótico e profundo
Talvez está Platão e está Jesus!
Porém, vão-se illusões, se indo p'ra morte—
O amor, a gloria os symbolos dos céus . . .
Como sombria cae a alma do forte
Que já somente abraça-se com Deus!

E do homem através Deus se revela
Na virtude, no amor e na consciencia,
Scintillações da universal Estrella,

Mais, se melhor perfeita esta existencia.
Os crimes, a loucura, os da miseria
Monstros, de fórma eternamente vária,
Resultam só dos vicios da materia,
Que não, que não da eterna e solitaria
Alma-Deus. Qual nos sons de um instrumento,
Não vem do ar puro o desconcêrto invito,
Assim não vem desviado pensamento
Do interno Deus-deserto. E o Infinito,
Onde estão as idéas, semprevivas
Qual do instrumento no ar os sons silentes,
As dos vibrados cerebros convivas
Que d'elles surgem 'spetros transparentes,
Nem principia em corpos, qual exhala
A flor o aroma, nem princípio tem:
Dareis portanto ao homem existir n'Alma,
Que não a alma no corpo. Além—além—
Sobre estas margens o esquadrão britano,
Reaes de George tres, se arremessava;
Das montanhas descia o Americano,
Da independencia a lucta se travava.
Oh! quem pintara o horror do marcio embate
Das contrárias legiões, quando o inimigo
São paes, são filhos, é o irmão, o amigo
Que armados s' erguem, lançam-se ao combate!
A planicie estremece! e o fumo e o fogo,
E o tumultuar que ruge, e o mais medonho
Que silenceia, tudo a um tempo, um sonho
Chaótico do horror, do inferno o jôgo!
Rubra, tenebra mó de poeira e flamma
A involver-se, a estalir, ao brado, aos berros!
Logo o estertor, logo o vencido em ferros,
E a lagoa de sangue onde era a gramma!—
Depois, no amor de mãe recolhe a terra
Os que são mortos, pudica os encobre
Do escandalo da podridão e encerra
Nos seios, e da flor co'o manto os cobre.
Ás nuvens já, da guerra sobe o espirito—
Recolhe os bravos o risonho céu:
Do ser vivente, o findo e o infinito,
Cada qual volta ao elemento seu.
—Dos gryphos da metropole nas garras
Sangrando livida a colonia America,
A Albion regeita o preço de suas arrhas

E aos filhos brada! Viu-se a lucta homerica.
D'elles o trôço em nuvens já fugido,
Já reapparecendo vencedor,
Do Delawar' já contra o gêlo erguido,
Já dos seus á injustiça, ou do traidor;
Ora disseminados pela terra,
Ora em cyclonea mó todos brigando:
D'onde a altivez de amor que a patria gera
Civico em cada peito. E a fronte alteiando
Da liberdade, a sangue conquistada,
Amostram cada plaino, cada monte,
Avós a netos: tal, na alma elevada,
Lhes representa amor todo o horizonte:
E elevam-se os espiritos juventes
Ante as nobres acções dos seus maiores:
—Como os rios mugiam combatentes!
—Como da terra ouviam-se os clamores!
D'esfôrço o Americano redobrava;
De vão orgulho o Inglez; quando as procellas
Murchando de Cornwallis, as estrellas
Rutilaram de Washington. Cantava
Da patria o coração; e em Deus o espirito,
Co'a justiça da causa liberal,
A America venceu: e no infinito
Echoa eterna a gloria triumphal.

Ora do Hudson ás ribas montanhosas
Madrugador vagueia vendo, o Guesa,
Nas nortes estivaes manhans mimosas
Os segredos da activa natureza.
N'essas longas manhans adamantinas,
Que de lumes d'estrellas se diria
Formarem seu clarão—alvas, divinas,
Na vigilia da noite abrindo o dia,
Reflectindo dos céus o amor, a infancia
Da terra e o doce rir, candidas horas,
Quando o mundo ainda dorme e de fragrancia
S' enchem, de orvalho, as flores e as auroras,—
O silencio da noite elle estudava
Á luz do dia, as aves ainda estando
Nos seus ninhos. A calma o inebriava
(Bella na terra e no homem) contemplando.
Porque, dos homens e os amores presa,
Sentiu elle dos vivos aterrado

Seu coração; e o lirio de belleza
Repentino murchou. Mal resignado,
Tarde, emtanto a licção elle abraçara
Co'o desespêro mudo da sciencia,
Que outrora a mais felizes expulsara
Dos jardins descuidosos da existencia:
Porque no fructo amaldiçoado e negro
Elle mordido havia, nos delirios
Do amor á humanidade; e nobre e intégro,
Da esperança ficaram-lhe os martyrios
E sem gloria nenhuma! era o paraiso;
Foi a serpente. Como ha sempre o engano!
Então, que Eden é este, onde do riso
Devemos suspeitar?—o Eden humano!
E arte aprendeu de então tacitamente
Os homens evitar; e receiosos
Se amostrarem-se foi conveniente,
Não lhe foram ao menos tão penosos
Qual quando amigos. E ora, a sós pedia
Ás noites estellares o socêgo,
Ás calmas das manhans e ás do alto dia,
Sem d'*elles* ver e ouvir, já surdo e cego:
Não com o odio fatal do Atheniense,
Porém co'o sentimento fundo e instincto
De um que a si vê-se além, d'elles se pense,
Do mal-são e o pestifero, distincto:
Nem banquetes lhes deu de falsos víveres,
Que arremessasse á face aos parasitas;
Da estrella sua ao resplendor, quão livres
Adejavam as azas! quão bonitas!
E então, inexoravel, desgraçado,
Elle em dúvida punha os sentimentos
Dos céus, da terra e tudo quanto amado
Lhe fôra——O lirio laceravam ventos:

"Eu tive na alma estrellas fulgurosas,
Bellas constellações, que se apagaram!
Qual auroras—rosaes, campos de rosas
Eu tive! E astros e flores se tornaram
"Chagas, ou luz, ou rubras, da luzente,
Da mesma fórma e tal, que o olhar s'illude:
É astro? é dor? é rosa? qual latente
Odio seva o immoral contra a virtude.
"Dissera-se que em seus desequilibrios

O sol septentrião, cujas auroras,
Cujos occasos, d'estações ludibrios,
Não indicam dos dias pelas horas
" Princípio ou fim, sería a causa toda;
Mas, do equador o que meio dia mede
Pela sombra e na planetaria roda,
Exacto se apparece ou se despede,
" Aos Selvagens ensina da palavra
A religião . . . não poude e talvez possa
Mais nada. Eia! da morte que deprava,
Resurja a vida que arde luminosa!
" Esta é a Harpa, que estes sons resoa
Da formosura d'erma eternidade!
Esta é a Harpa natural—a coroa
Cinge de soberana a Divindade!
" Chammejadas idéas—mal luzentes
Lavor, perolas, gottas amorosas—
Mas do corinthio bronze igno-candentes
Ardam seus versos—astro, ou chaga, ou rosas.

" Oh, quão vastas pocemas de alegrias
Veem de longe turbar minha tristeza!
—Até aqui, Dom Pedro, chega aos dias
Meus a poeira tua!—és rei, sou *guesa*.
" *Não faças sombra!*—adeante! tens deveres
A cumprir, qual os tenho, ' vagabundo '!
Tu, annuncia (eu louve-o, se o fizeres)
Que terra existe, a mais feliz do mundo,
" Onde são d'esmeralda os bosques, de oiro
Vivo as fontes e os rios; onde puros
Os céus e os corações todo um thesoiro
Ao Extrangeiro off'recem, nos seguros
" Dons sacrosanctos d'esta liberdade
Civil e da consciencia—eia! attenção!
Nem s'illudam por vício de vaidade
A face livre e o peito escravidão.
" Mas. . . vê fortuna que ha nos nascimentos:
A mim, feriram o craneo, derramaram
Meu innocente sangue; a ti, coroaram—
E ambos vindos dos mesmos elementos.
" E ambos á sagração de um berço exergo,
D'onde a lenda da vida se nos traça,
Differente missão nos coube: exalça
Tua; á minha eu me sacrifico e entrego.

"Somente . . . estou cansado da fadiga ;
Não de velhice, nem dos pensamentos,
Mas . . . das miragens, a que a Voz, aos ventos
Compelle-me, compelle-me que eu siga !
" E corro á minha gloria . . . das miragens
Bellas, que resplendecem-me horizontes !
Passo—ás extremas chego—ao mar—aos montes. .
Somem-se...—e o mundo, que abre-se em voragens!
" E a ti, deram as chaves do thesoiro
De uma grande nação ; e a mim . . . concorro
Para a despeza tua. E emquanto morro
No exílio, vives qual imagem de oiro,
" De religião de antiga idolatria,
Que a mão dos homens talha, eleva e adora :
Tambem pensei que fosses tu aurora
E eu noite—ai! que nem um, nem outro é o dia!
" E tudo que dos homens só depende,
Foi-me contrário, o juizo, a lei, o foro ;
Grau, que a todos a eschola lhes concede,
Foi-me negado ; a pública opinião
" Julgou-me extranho ; nos negocios quando
Sempre á consciencia do íntimo decôro,
Os que a bolsa levaram-me, gritando
Aponctaram p'ra mim, que era o ladrão !
" Da minha casa o resplendor, amigos
Desfizeram, deixando-me o desdouro ;
Amores, me trairam : que inimigos
Eram-me os céus, m'o disse o coração.
" E réu convicto eu cri-me, d'algum crime
D'*outrem* punido em mim, talvez . . .—do chôro
Resignação, hi vês-me á, que redime,
Indifferença. A terra é a prisão.
" Teu ' sol não jogues antes que haja dia,'
Qual fiz co'o o meu ; conserva a tua herança,
Porque mundo e illusões, Deus e alegria
Tambem não abandonem-te, e criança
" Não vás, qual da orphandade um soberano,
Feito infeliz por teus adoradores,
Confidente a algum outro soberano,
D'onde voltes . . . ' mais nobre ' pelas dôres.
" Pobre homem rei ! talvez mais pobre ainda
Que o homem guesa ! Ao menos este a morte
Sabe do coração que aberto finda—
E quem ao do outro predissera a sorte ?

"Oh! bem hajam os que os lançam aos destinos!
E eu longe, aos meus jardins a paz voltara;
Tu longe, a escravidão se libertara—
Quão rapido envelhecem peregrinos!
"Rejam nossos dominios mãos formosas
Dos anjos na Victoria e em São-Christovam:
Reino feliz! ás nossas, ambiciosas,
Renasce o mal, os odios se renovam!
"Honremos nossas coroas: dos martyrios
Eu, e tu a do imperio; não maldigo
Nem proclamo teu throno, e nem eu digo
Que devera ser meu; do Sol nos gyros,
"Porém, lesses, talvez exemplo deras
De verdadeira eterna realeza,
D'elle descendo—que é, por natureza,
Do direito dos povos, teu, se houveras
"De eleito ser. Ahi passas glorioso
Das festas que o paiz da liberdade
Prodiga-te; honra-te a hospitalidade—
Ave Cœsar! tu és victorioso.
"Eu o serei—
E o meu abrigo acharam . . .
Não tenho mais refúgio sobre a terra?
—As promettidas plagas nunca entraram
Os eleitos dos céus. Além da Serra,
"É nos seios azues da natureza,
Nas chammas dos volcões, do Sul nos grandes
Mares, ao occidente, além dos Andes,
Que irá na gloria descansar o Guesa!"

E sempre ao occidente, ao occidente,
Os Naturaes olhando suspiravam:
Filhos da vibração do sol nascente,
Do occaso os raios a alma lhes levavam.
Do oeste aos seios, onde o eterno Espirito
Morava, e em si os fortes recolhia—
Oh! a crença formosa do infinito!
E como a luz da idéa, a luz do dia,
Á mesma direcção do occaso eterno
Ambas seguindo vão!
Tal da luzente
Manhan d'estio e do ar puro e galerno
Alimentado, a sós, na luz silente
S'estava o Guesa; e agora respeitado

De toda a solidão, e defendido
Por toda a natureza e d'ella honrado,
Unica sociedade em que ha vivido.
Perdeu elle os seus jovens companheiros:
Um, que mais as licções não lh' escutara;
Um outro, que morreu. E aos extrangeiros
Elle, bem qual a seus irmãos, amara.
Sobre o Hárlem vogava então com este
Ás brisas alvoraes d'esta mesma hora:
E o moço Frank o voo ergueu celeste,
Qual a pouco as estrellas vi da aurora.
E elle o viu em seu feretro inactivo!
Chorou: disse-lhe adeus. Adeus mais triste
É porém, do que ao morto, o adeus ao vivo
Que em nosso peito, qual finado, existe.

E os céus abrem o dia, n'alta noite
Em que a terra ainda está. Do somno vê-se
A lethargia; e sem da vida o açoite,
Visões do sonho cada sêr parece
Surprendido do sol. Alvas abertas,
Novas, limpidas, candidas, sedosas,
Ledas, aladas nas manhans desertas,
Reflexas nas correntes espelhosas,
Em lucidos triangulos as velas
Ínvio-errantes s'estendem pelo rio:
Dorme a cidade á luz das manhans bellas
Dos dias longos do abrazado estio.
—Lá, de Anti-O-ra os cumes gloriosos
Nos véus de azul vapor do firmamento
S'involvem! Lá nos leitos silenciosos,
Reboando ao em tôrno a voz do vento,
Ainda Rip-Van-Winkle adormecido
'Stá ao incanto dos genios dos rochedos
Nas transparentes serras; e onde ouvido
As lendas tenho dos meus tempos ledos.
Storm-Ship a grande ave ainda aos luares
Desdobra as largas azas; ainda á louca
Tormenta, a voz do capitão dos mares
Se ouve á noite mandar, soturna e rouca.
Ainda os montes escutam sempre-mudos
A musica das aguas que nasceram
De 'Fire-Water' ao norte; além profúndos
Poisos do 'Grande-Esp'rito.' Entristeceram

Com ' Bash-Bish ' os crepusculos sombrios :
Já s' evaporam os cumes do occidente
Á derradeira luz, e os astros frios
Surgem, que á noite dão frescor.

Ausente,
" Oiço de muito além longe tocadas
Notas d' alpestres sons da solitude,
Qual os gritos do berço ou das manadas
Dos valles nossos cheios de virtude :
" Á tal musica o ar se purifica,
Dilata-se no peito o coração,
Despovoa-se a terra e a sós se fica
N'outra existencia de maior soidão.
" Contam dos montanhezes da Suissa
Na linha dos exercitos, distantes
Da terra onde tranquillo s'espriguiça
O lago e os montes erguem-se arrogantes,
" Que se de longe ouviram mudo-attentos
O ledo *rans*, que alembra a natureza
Da doce patria—a tantos sentimentos,
Estatelados morrem de tristeza !
" Tempos houve tambem quando minha alma
Dos mares no crepusculo ou dos montes,
Remotos climas, solitaria calma,
Perdida nos profundos horizontes,
" De qual extincta Helvecia nas saudades
Vîa a angústia mortal. Uns lá morreram,
Outros deixaram de existir . . . e as tardes
Que em meus valles as sombras estenderam
" Trazendo á terra extranha solidão,
Aos novos possessores desconhecem . . .
Nem tenho mais p'ra onde ir. Tal endoidecem
Os montanhezes, pelo coração.
" Ainda a lembrança tua me apparece
Constante ao grande enlêvo das montanhas :
Ante as scenas a que a alma s'engrandece
Na contemplação, ainda me accompanhas,
" Oh meu Gentil ! Saudoso ' no batente
Ias chorar da minha porta,' aonde
Dos dias de oiro minha ' voz contente
Não ouves mais, que á tua não responde'. . .
" Nunca mais a ouvirás Nem muito tarde
O presenti . . . das doces harmonias,

D'essa fragrancia da felicidade
E os roseos mundos dos doirados dias!
" E eis porque viam todos, de repente
No meio dos saraus murchar o Guesa
Qual o lirio d' um astro, que occidente
Nuvem apaga e obumbra a natureza
" Terrivel d'outros céus!"
Mas, quando a terra,
E qual se não passasse tanta gloria,
Verdeja toda e canta á primavera,
Os logares visitam-se da historia:
De Sunnyside nas collinas puras
O coração de gózos s'embriaga,
Do ar claro e olente á genial frescura
A sombra vê-se d'Irving que divaga.
Juncto ao fogo dos lares, se remontam
Gratos ao tempo heroico americano:
' No cavallo-phantasma (os velhos contam)
Dos ventos através passa o Hessiano!'
Os meninos escutam. Se ouve o cantico
Da tarde nas collinas sonorosas,
Á sombra dos carvalhos o Pocantico
Rolando escuras ondas vagarosas
Nos ecchos dos convalles socegados
De Sleepy-Hollow. Como é triste e doce
E meigo o ouvir dos contos consagrados
Do tempo dos avós, que já findou-se?
Tempos, qual os jacinthos odorosos,
Da patria virgem, das acções condignas—
Vêde, porém, nos lares ruinosos
Quantos destroços da virtude antiga!
Oh! refloresçam loiros de annos cento
Nas ethereas montanhas, que em grandeza
Formosa e rude estão no firmamento
Qual suspensas fluctuando á natureza!

E corre o nobre 'rio das montanhas'
Entre jovens cidades florescentes,
Alvos retiros, lucidas campanhas
E os ninhos de verão flóreos, ridentes;
Corre entre ribas curvas e altaneiras,
Valles cheios de sol, cheios de vozes;
E os doirados vapôres em bandeiras,
Cantando festivaes passam velozes.

Do rio ao longo sibilando voa
A serpente dos trens, lançando adeante
Nas aguas o clarão.
Porém, resoa
Já na noite sonora e palpitante
Tarrytown a tão quieta. Reuniu-se
A flor da mocidade e da belleza
No alcantilado hotel. Tristonho ahi viu-se
E não de dor, mas de ventura, o Guesa.
E nos solariums beijam-se os amantes;
E do salgueiro aos *choros* se medita;
E a dança aerea ás musicas vibrantes
No espelhoso salão tece-se e agita.
Donosa Hella dançava, colleiando
Qual lámina estellar que irradiosa
Luz-refracta-se e ondula alva aclarando
A bella onda em que está. Sombra estrellosa,
Ó noite, ó noite, abafa-lhe os suspiros
No augusto vago manto de negrores!
Mudos ao lado um do outro, doce os lirios
No ar cheirando, das fontes os rumores,
Do tronco o umbror amigo e tão dilecto—
Oh! quão delicioso esse quebranto
Da deusa que não ama! Orvalho incerto
Cae da face dos céus—a estrella é pranto.
E do arvoredo a lua afogueiada
Saiu e recolheu-se logo á lobrega
Nuvem; dos astros em grinalda negra,
Deram clarões na ameia calcinada.
E rugem qual Jesus os céus agora;
Elevado das trevas eu contemplo
Nos espaços a tôrre, qual aurora
Arder em chamma, do Senhor o templo!
Da bocca dos volcões ruge a palavra!
Mas, porque não ferir-me o raio e em guerra,
E qual torrente de abrazada lâva,
Ir a casa de Deus lançar por terra?
Não pelegei dos homens o combate,
Nem ás d'elles no campo das batalhas
As minhas fôrças eu medi, por arte
Contrapondo broquel, peito e muralhas:
Nada tenho com elles. Á grandeza
Que procede de Deus eu me alevanto:
Nas tempestades vê-me a natureza,

Cruzados braços da procella ao canto :
Da acção ferida dos cruzados braços
Vê-se, ao guerreiro eterno a face rasgam,
Do pensamento que arou fundo, os traços,
Esses que o tempo e os sec'los não apagam.
—Verdade, amor, pureza—salve, trinas
Graças ! vós sois dos céus toda a harmonia,
Raio e luz e clarão, sempre divinas
Ou á noite com sol ou ao sol sem dia !
E em Tarrytown ás noites incantadas,
Da mocidade a flor e da belleza
Reunindo-se ás *hops* enamoradas,
Leonisava nos saraus o Guesa.
Em doce combustão desperto estava
O amor velando e agora, á formosura
Dos salões elegantes : desdenhava-a
Elle, e a ella o curvou rindo natura.
O esculptor da nudez e o puro mento,
Que a annéis mil preferia um *solitario*,
Ora o intenso viver do pensamento
Via ao esplendor da fórma e do vestuario.
E ao viver, 'do dos mais tão differente,'
Suspeitoso ao vulgar (mais puro e nobre
Talvez do que nenhum), a omnipotente
Volveu benigno olhar que os céus descobre.
E em Saratoga esplendida, elle a estrella
Sua seguindo, viu-a abrir as azas ;
E dos hoteis-cidades lá nas piazzas
Longe a branca visão perdeu-se d'Hella.

Chegou ao pôr do sol o Guesa-Errante
Á capital da válida Republica ;
A collina subiu que ao centro, ovante,
Senhoreia o horizonte do arredór.
E subindo a marmorea escadaria
Do olympico edificio, eterna cúpula,
Elle o círculo fez, ao fim do dia,
E á base se assentou cheio de amor.

" No Capitolio estou da Liberdade !
Qual do vencido mundo a extranha terra
Ao sopé do de Roma n'outra edade,
O coração ao solo não aterra
" Escravo aqui ; porém, respira e pulsa.

As auras beijos dão da boavinda
Meigos na fronte do viajor adusta,
Que hi parou, que descansa e o errar não finda."
O Potomac além, tardo o occidente,
Aurea purpurea estrada luminosa,
Manso estende-se. Além, brilha o crescente,
A perola, a do azul dos céus ditosa.
E do crepusc'lo o luar, fresco, infantino,
De alvor banha columnas e relevos ;
Candidamente colossal, divino,
Resplende o Capitolio ! Doce enlêvo !
Esta luz, este candido deserto,
Estas brisas gentis da liberdade,
Conveem ao Guesa-Errante—porque aberto
O coração, pertence á Divindade.
E esse amor, em que o Fundador traçara
A planta da cidade-monumento,
Que um raio, qual d'um astro o irradiamento,
Do centro a cada poncto projectara
Sobre o horizonte, o amor aqui se sente.
Da liberdade as sempre-alegres vozes
Ao em tôrno passando, transparentes
Ecchos retinnem, crystallinos, doces,
Do Cap'tolio no firmamento —oh ! quanto
De affecto ás tardes do luar de junho,
Da Republica ao seio e n'este incanto
Em que no amor do extranho a lyra empunho !
E ao manto aereo do luar de prata
Com doçura alvejante o grande templo
Sobranceiro campeia. Eu oiço a grata
Boscagem ao pendor, oiço e comtemplo.
Da minha vida é a mais bella tarde !
—Vinde á meditação, jovens do mundo !
N'este silencio, n'esta claridade
Que sentimentos ! que scismar profundo !

Nódoas . . . n'este assoalho o sangue ardera !
Do revólver traidor aqui varado
Caira o que a União salvara e dera
Á liberdade o negro escravisado.
Em sexta-feira sancta : elle em descanso
Assistia de noite ao espectaculo—
E rolou da cadeira de balanço
Ao trom fatal ! O povo estupefacto,

Sem acção, fulminado, angustioso,
Ao clarão viu das luzes no scenario
Saltar tragico espectro tenebroso
E fugir para o inferno! Eia! ao nefario
Assassino da patria! N'essa noite
Todos os corações lucto vestiram.
Como é branca esta estatua! como doe-te
A quéda da virtude! os céus feriram!
Abrahão Lincoln! Eis o mais formoso
Typo do cidadão republicano
D'este moderno tempo glorioso:
Singelo, honrado, sabio Americano.
A incarnação mais pura, mais honesta
Foi elle da nação que presidia
Á ultima rev'lução de sangue. D'esta
Hão de vir as da paz e da harmonia.
Mas o povo, d'aquelle assombro quando
Sentiu-se despertar, n'esse odio ingrato
Em que ruge a vingança, perlustrando
Busca, cidade e aldeia, ao scelerato:
Na noite, e antes da justiça humana,
A justiça dos céus veiu terrivel—
A *mob*, e mascarada e soberana
E fatal de verdade e irresistivel,
Tomou-o ás mãos! Ninguem se conhecia,
E todos silenciosos cooperavam
Na vingança das sombras, mais sombria
Que a dos homens! ora estes respiravam.
Mas, o sangue de um justo a causa rega—
Sancta triumpharâ. E a sociedade,
Que tenha tribunaes—oh! é na cega
Lynch-Law que estoira Deus na humanidade!

Nas terras da Virginia florescentes,
Do Potomac ás levantadas margens,
Chegando á hora da calma, o peito sentes
Estremecer de amor. Frescas ramagens,
Trinos d'aves, uns trinos deleitosos,
Veredas longas, d'esmeralda a relva,
Modestos casa e tumulos, grandiosos
Os céus e o coração,—a alma s'eleva!
Não ha na terra solidão mais pura!
Ar mais puro! mais puro firmamento!
Risonha e doce a luz, canta natura,

Nos seios naturaes respira o vento
Ha qual saudade dos logares sanctos :
Não ha tristeza, mas silencio amigo ;
Soam dos ramos afinados cantos ;
Abrem-se as portas do casal antigo.
Fechadas nunca estão. Meigos libertos
Mostrando os aposentos solitarios,
Dos que habitaram contam—

" Que desertos
Deixem-nos silenciosos os sacrarios ! "
Ora as sombras dos mortos o acolhêram
No amor devido ao peregrino ignoto,
Que vem de longe e que até hi trouxeram
Destinos varios. Ledo o peito e moto,
Elle ficara ao lado da familia :
De Washington, a patria ; da tranquilla,
Da veneravel mãe ; de Martha, a esposa ;
E Lafayette, o hóspede da nação.
E foi-lhe doce o estar á religiosa
Harmonia d'aquella sociedade :
Oh ! em Mount Vérnon, como a liberdade
Parece ter no lar o coração !
Como a alma aspira aos horizontes novos
Em presença da magestade calma !
Rei, que não usurpara a coroa aos povos,
Mas dera ! o heroe das grandes fôrças d'alma !
È-lhe a fronte serena qual o espaço
Amplo, em que vê-se Deus ...—A sombra augusta,
Movendo lenta e lentamente o passo,
Desce os campos elyseos—puro umbror !
Saudaveis ribas ! placida vetusta,
Sagrada solidão ! onde se anilam
Céus, onde choram ínvios e se asylam,
E onde é o rio o guarda d'este amor !
São da Victoria antiga esta varanda
E estes ares de campo e da virtude,
E do deserto a luz que o sol lhe manda—

" Candidos ermos ! pallido attahude ! "
E ajoelhou o Guesa, solitario
Qual adeante do tum'lo de seus paes :
Porque, a não serem estes e o Calvario,

Nenhuns logares o attrahiam mais.
E coroas então depondo na ara,
O pranto lhe correu saudoso e bom :

"Dei a um menino a palma do Niagara ;
A uma menina a flor de Mount-Vernòn.
"Do baixo imperio lá resurge a França
Com os olhos dos céus fitos aqui—
Oh ! todo mundo fala d'esperança,
Falando em ti !

"E da tua gloria toma a humanidade
Os novos raios gloriosos seus :
No Sol dos Incas e o da Liberdade
Eu sigo a Deus !

"Coroas do Guesa são os prantos ; palma
Do Niágara ou de Mount-Vérnon flor,
Não tenho . . .—Vejo além erguer-se outra alma
A soluçar e a soluçar de dor ! . . ."
E do amigo e da patria lhe passaram
Ante a imaginação as sombras puras,
E as d'aquelles que a França resgataram,
Do imperio a morta das sensuaes loucuras.
E os peregrinos que vieram, voltam
Qual de casa paterna : e longes, ainda,
Subindo rio á cima, os ais que soltam
A Mount-Vérnon teem saudade infinda.

Nunca ao me separar dos altos mares,
Tristezas senti tantas qual a esta hora—
Vejo o do Capitolio, além nos ares,
Emblema liberal, a vencedora,
A terrivel Mulher sagrada e bella,
E qual sonhara Brutus—scintillando
Dentro do coração divina estrella
E a fronte a alevantar, tão pura estando !
Qual de Colombo é o meu adeus—do amante
De todo o continente e a natureza,
Da patria do Pacifico e do Atlante,
De Pocahontas, de Moema, ou o Guesa :
E saio emfim do incanto do horizonte,

Não de tormenta ou podre calmaria,
Mas da calma em que Deus á luz do dia
Se vê, serenos céus, os céus d' Orionte!

Philadelphia.—Da liberdade o sino . . .
Os treze sons-apostolos vibrados
Oiço . . . e nenhum traidor, d'este divino
Formoso grupo de astros dos Estados!
Massachusetts, Connecticut, Rhode-Island,
New-York,New-Jersey,New-Hampshir',Virginia,
Delawar', Pennsylvania, Maryland,
Georgia, a Sul e a Norte-Carolina—
Oiçam, livres! sons magicos, vagidos
Do berço da Republica! . . Violentos
Trinta e septe vibraram no ar balidos—
Balam Cordeiros nos eternos ventos!
Surgem larvas! e terreos e antiquarios
D'entre arcos triumphaes, qual em demencia,
Amostram-se os de outrora sempre caros
Gloriosos pendões da Independencia!
Terremoto de amor! da aurea cratera
Scentelhas voam para todo o mundo:
' Gloria a Deus nas alturas e na terra
Paz aos homens '—Divino! incantador!
E de toda a nação a alma elevou-se
N'uma só chamma—conflagrado mundo!
Feliz de quem no júbilo encontrou-se
Velando a hora solemne centennal!
Um seculo passou-se; da consciencia
Nacional vê-se alegre a Liberdade.
Soa a segundo; a tôrre Independencia
Ouviu-se annunciando em puro amor.
—Cansado de alegria, dorme o povo
Resupino nos parks. Á liberdade
Já da aurora aos clarões abre-se novo
Cyclo d'esp'rança eterna, universal!
Oh! do dia a visão!—removam faculas
Do sol da America! . . ao futuro! á luz!
Que mais ás glorias não se prendam máculas
D' Arnold a Washington, Judas a Jesus!
—E em todo brilho de sua gloria immensa
Eis está Philadelphia! Ao seu congresso
D' indústria e d' artes, quanto crea a sciencia,
Envia á feira do émulo progresso.

Foi primeiro colono d'este Estado
E imprimiu-lhe character doce e austero,
Um Quaker, varão justo ; e d'elle o fado
Um povo continuou, forte e fronteiro :
Ora em Fair-Mount-Park expondo altiva
A festa liberal dos annos cem,
Do jubileu da paz viu-se conviva
Todo o mundo, no amor de William-Penn.
Aqui formou-se a patria, na virtude
Do mento imberbe e os corações viçosos
Eternos, bem qual ardem na soetude
Em viva chamma os cactos luminosos.
E da Revolução na folha aberta
Os principios aqui se discutiram,
O cœsareo e o christão, o que liberta
E o que escravisa. Aos livres adheriram :
Não de succedimento e fins gloriosos
Que justificam perfidos principios,
Ou da civil traição, ou d' ambiciosos
De popularidade havida a vicios ;
Mas os sanctos principios absolutos,
Mau grado fins malsuccedidos, varios,
Dos que a Mount-Vérnons fogem-se pollutos,
E se não fogem, morrem nos Calvarios.
Sonhadores sublimes ! que aos delirios
Dos abysmos do estomago não clamam,
Nem á aragem das azas dos vampiros
Não dormem...e o sangue á voz dos céus derramam !

Os prazeres dos campos se passaram
Dos remados batéis e as noites bellas
Do riso e os cantos. Alluviões d'estrellas
Que no ardor do verão se derramaram
Á frescura dos valles e dos montes,—
Ao desfolhar do outomno (angústia negra
Das selvas, que ao nativo desalegra
Filho dos sempre-verdes horizontes),
Recolhêram do hinverno ao lar. D'outomno
Lançam-se contra os bosques e laceram
A sombra, os vendavaes, loucos, demonios !
—Fogem aves e os genios que hi viveram . . .

" O forasteiro nos umbrosos dias
Da natureza humidos, siléncio
Sente, aberto ás passadas alegrias

Da patria, o coração saudoso, immenso.
"Da patria . . . o doce nome, a quem na terra
Não n'a teve, e mas sente-lhe a belleza,
Pre-sente-lhe a doçura . . .—além da Serra,
Lá . . . nos seios azues da Natureza.
"Da nossa patria e o nosso doce riso,
E os quadros da familia reunida,
Uma terra de amor e de paraiso,
Sempre incantada e sempre promettida . . .
"Lá, onde pela fresca á madrugada
Parte-se e chega co'as manhans orientes,
Todos á porta estando, que a chegada
'Speram e veem-nos encontrar contentes . . .
"Onde *talvez* passou-se a mocidade,
Aonde quer-se voltar sempre, mas onde
Nunca mais nada encontra-se, e responde
Ignota dor aos echos da saudade . . .
"Paiz de amor, que além sempre a sorrir
Acena ao Guesa, que erra e canta e chora,
Cansado de o buscar, a oeste, á aurora,
Crendo e descrendo; mas...que ha de existir!"
Ás tardes melancholicas do outomno
Nos montes, que tristeza e sobre as margens!
E n'esses cantos do ermo e do abandono,
Que ao desmaiar cadente das folhagens
As cigarras prolongam nos retiros!
Adeus á sombra, adeuses á soedade,
Do decair dos dias os suspiros,
Do hymno final do sol da mocidade—
Quão, quão saudosa a tarde se condensa
Em vapôres profundos de amarantho
E estende sobre os céus a dobra immensa
De seu regio outomnal glorioso manto!
E rareiando os purpuros vapôres,
Brilha a lua, porém sem a doçura
Argentina de junho e dos amores,
Mas de outro brilho e de outra formosura:
Diz-se a *fall*, a estação melhor do anno,
Serenos dias, clima generoso;
'Smaltam as bellas no 'verão indiano'
Folhas d' outomno. E o sol tão doloroso,
E o derruir da selva, e os multicôres
Bosques, pallida a terra que desfolha—
Dos grisalhos cabellos os amores,

D'esse amor que requeima e que rebolha,
Se diria a estação. Porque medonho
Vai salteador o vento vendaval
Cresta e é loucura, o que era a brisa e o sonho!
Nos céus o sol sem chamma, êneo, metal
Vibra, estala-lhe o globo arido e torvo!
Enfumaçado o espaço; ardem florestas.
Tal é o indio verão, a phenix-corvo
Fugaz visão final do estio e as sestas.
Mas que tristeza vem por clima e monte
No rio emmudecendo o canto e as vozes!
A alma encerrada no elo do horizonte,
Resoa a quadra aos pallidos atrozes
Equinoxios tufões. Chega a lembrança,
Qual sempre a ensanguentar longa memoria;
Sente-se o desespêro da esperança,
Ruge o presente na passada historia:
" Vem descer commigo o Hárlem
N'estes doirados vapôres,
Das harpas aos sons, aos cantos
Dos dias do nosso amor!
Corre, Augusta! corre, Augusta!
Das primeiras alegrias
Traze a luz dos nossos dias,
Que os céus só mandam negror! "
E mais que em outras terras enganosas
Foi do amor a estação. Aves emigram,
Nem ha fulgor no sol nem luz nas rosas,
E o bosque assaltam, rasgam-n'o, denigram
Lividos ventos: se ainda ha voz dos ninhos,
Que tanto custa abandonar seus lares,
Desvaira-a o desespêro, e aos torvelinhos
Cede, e foge o cantor para outros ares!
E ao que é desconhecido . . . n'este estado,
Escutando aos cantares dos pinheiros,
Aos trons das alavancas dos pedreiros,
Geme-lhe o coração . . . tudo é passado.

Repassa o coração mortal tristeza;
Té da innocencia o riso entristeceu:
Diz a criança, olhando á natureza,
' Quem sabe se mamman já não morreu? '
Estou perto de ti. Pelos recintos
Dos parks e os jardins de Sacred-Heart

Derrama-se o diluvio de jacinthos—
Oh minha filha, venho ver-te e dar-te
A minha bençam! como estás tão linda!
Brinca—esperam-te Anita, Emily, Cora,
Mamie Dévlin, Marie, Néllie—não finda,
Não finda aqui no outomno a flor d' aurora!
Porém não vejo Líllie, o anginho loiro,
De branco e azul e consagrado a Deus:
Onde está Líllie?—Tomou azas de oiro
(Dizia que as não tinha) e foi p'ra os céus!
Aqui mora a virtude e mães houveste;
Vive feliz! aqui não veem do mundo
Os infernos e a dor; aqui celeste
È o canto, o ar puro, o amor puro e jocundo!
Aquelle coração que vês aberto
Reino immenso de amor, onde acolhida
Foste, é Jesus, a rosa do deserto—
Quem a colhêr é linda toda a vida!
Á aquella doce imagem de Maria
Affeiçoa tua alma e sê tão bella:
Ave, mimosa! o anjo de alegria
Nos céus scintille-te a melhor estrella!
Da minha solidão vejo á tardinha
Da montanha descendo as Religiosas
Lentoso o andar, em negra longa linha;
Olham ao mundo, e voltam silenciosas.
Principia-se aqui dos céus o arcano,
Onde os lirios de gloria, que se contam
Incarnações de amor, quanto hão do humano
Involvem n'um burel, e a Deus remontam.
Aqui são mães de amor as virgens sanctas,
As esposas do céu, que em luz educam
As filhas dos mortaes. Oh! como incantas
Toda minha alma ao ver-te em puro amor!
Bem hajam Evangelhos, que á innocencia
Ser mãe espiritual inspiram, educam!
E a mão do anjo de luz, que da demencia
Ampara a um triste pae e enche-o de amor!
Aqui doiram-se os prados verdejantes
Da liberdade ao sol; de luz s'esmaltam
Os teus jardins. Virei dos mais distantes
Climas cada anno ver quanto s'exaltam
Glorias d'esta alma, a tão dos céus querida!
Eu virei ao descanso d'estas puras

Sombras tranquillas, a cansada vida
Juncto a ti descansar; deixar torturas;
Sorrir aos céus: sem á traição ter medo,
É doce o estar ás sombras innocentes,
Aos sagrados rumores, aos olentes
Sopros vitaes e virgens do arvoredo.
Quão leve e brandamente s'embalançam
Os ramos de oiro, do ar á transparencia!
Bem qual os corações quando descansam
A esta isenção cheirosa de innocencia.
Os cabellos da tua meninice,
Que são crespos diamantes das estrellas,
Engrinaldam-te a fronte de meiguice,
Tendo no peito as sempre-vivas bellas
Da abençoada que és, filha querida,
Pharol divino ás syrtes e aos abrolhos—
Sempre que s' ergue um tumulo na vida,
Um anjo desce e n'elle fita os olhos!
E irradia o anjo-luz na treva-tumulo,
Qual a de um iris gloriosa palma,
Clamando hosanna ás cerrações do cúmulo,
Doce estendendo ao horizonte a calma.
Oh não me desampares, minha filha,
Já és tão só de tantos que o amaram!
E vejo em teus preclaros olhos brilha
Da morte a claridade! se alegraram
Escarlatas manhans nos tão candentes
Labios teus n'esta febre! Não ainda,
Oh! não me desampares ás serpentes
De horrenda noitidão de morte infinda!
Nas sombras de Manhattanville, quando
Humido e cheio de melancholia,
E os açoitados pinheiraes resoando
Escutam-se os insectos, longo o dia;
Que é longo e umbroso o dia de tristeza,
Que o passado assoberba ao coração,
Eu me recolho e estou da natureza
Nos seios de incantada solidão:
Então d'outrora o coração te chama,
Das musas do silencio e da familia,
E do caro sentir n'esta hora, filha,
Que, de tão doce, é dolorosa e se ama.
Pois, quando o outomno sobre a terra cae,
Ouvindo os sinos de Manhattanville,

Quando scismares á tardinha exile,
Sejam saudades tuas de teu pae !
Não tenho a quem deixar-te sobre a terra,
Tão descrente me achei dos filhos seus—
Do mundo eu sigo para além da Serra ;
Tu d'estes Edens seguirás p'ra os céus.

"Pobres folhas de outomno ! a mão que em palma
Formou-vos e off'receu na primavera,
Já não existe: e vos conservo n'alma,
Doce lembrança que saudades gera . . .
" Coitada a 'estrella verde' ! entre os salgueiros
Crystallino rochedo, os teus cabellos
São da cascata as ondas em luzeiros,
Tua alma eterna mais que os astros bellos !
" Não—não—porque ao sorrir da natureza,
Á tanta flor, á tanta mocidade,
Veem os presentimentos, e antepesa
Dor, que certa virá. Fatalidade . . .
" 'Do outomno os bellos dias se passaram,
E de esperar cansaste' : e então disseras
'Triste da " estrella verde " ! ' E consolaram
Tua alma esp'ranças—que 'nas primaveras
" Voltam os passarinhos,' quando as rosas
Florescem do Sharão. Oh ! harmonias
Do passado, que em horas desditosas
Lembrais o tempo dos felizes dias !
" E os passarinhos voltarão, ó meiga,
E voltarão as sombras á ramagem ;
Porém d'esp'ranças antes fôras cega
Do que veres voltar ao que em romagem
" Passou. Mas não receies que a 'verde estrella'
Seja esquecida. Tu não sabes, dize,
O que é ter-se adorado uma alma bella
Cheia de amor, d'infancia, de doidice
" E honestidade ; e á sombra dos salgueiros
Terem brincado, quando só deviam
De ir passando os errantes forasteiros,
O' minha doce amiga ! E me illudiam
" Dizendo : n'esta terra ser preciso
Suspeitar-se de tudo ' . . . verdadeira
Sciencia, quão amarga . . . E se eu a houvera,
Não perdera tão sedo o paraiso. . ."
Mas, ama o coração que a dignifica,

Que o que os mais homens na mulher insultam,
Respeita (d'onde as mágoas que sepultam . . .
Logram-se a rir e vão-se, e elle a sós fica);
Ama-o porque o poder vê-lhe, que eleva,
Que obriga a s' elevar ao que approxima-se
Muito amando de amor—e n'elle aclima-se
Ophelia, que ao sorrir contra subleva. . .
Porém quando não é do libertino
A inconstancia, mas sim do malcontente
Coração que procura amor divino,
Que nunca encontra e que encontrar pre-sente,
Então na vida ha solidão eterna. . .—
Tal do horizonte seu se debruçava
Na tempestade o Guesa e á voz interna,
Qual um anjo em revólta, então chorava:
Não da esperança a lagryma piedosa,
Do abandono, a saudade, ou da miseria;
Mas, a do livre desespêro odiosa,
Do misanthropo, a lagryma-panthera!
A lagryma de quem, meiga adoptiva
Aos extrangeiros lares confiando,
Sorprehendera triste sensitiva
Do contacto profano envergonhando;
E a virgem que d'entre elles livre tinha,
Branca linda—eram practicos amores!
Lagryma da alma que se vê mesquinha
Sem os dos sentimentos dons melhores.
Negra electricidade umbrava a nuvem
Que suspensa nos céus resplendecia
A crebras vibrações, que luzem, luzem
Da vivente aereal que s'extinguia.
Era o poema da noite, onde formosa
Não brilha a luz do sol, regularmente
Diurna a jornada, aurora côr de rosa,
Zenith de fogo, ou púrpuro occidente:
Era o poema da noite das estrellas—
Já viagei á luz dos pyrilampos, . . .
Á ardentia dos mares, . . . e ás scentelhas
Das desfeitas tormentas dos relampagos!

"—Na incerteza esperar, o dia, as horas,
O tempo . . . que não finda na ventura,
A noite . . . que não finda nas auroras
Que despertam a dois n'um mar d' alvura. . .

" Que despertam a dois . . . quando o da amante
Riso e o dos céus comparam-se e, mais bello
O do amor, brando o olhar, s'imprime o sêllo
Ao lacre edeneo, á bocca aurea e fragrante . . .
" E viver sempre á crença da pureza
E da posse absoluta, quando sólta
Vãos o peito rugidos e a cabeça
'Stala e em manto d'infernos a alma involta. . .
" E sentir que fortuna quando chega
Encontra ao coração morto, exhaurido,
Que resentem-se os gózos da qual cega
Mortal inquietação de um deus perdido . . .—
" Te eleva ! em cima é que está Deus e a aurora:
Abre em teu peito um céu, que a divindade,
Qual d'Inti, ' alma do firmamento,' a gloria,
Se alegrará d'ahi estar !—Calamidade ! . .

"—A outra a divinisar . . . . porque divina
Seja a affeição.—Como enches-me de trevas !
De dor, oh ! d'esta dor de ver-te indigna
De mim, da patria onde a fronte elevas !
" A fronte, qual um astro da manhan,
Irradiante dos céus da liberdade—
Oh ! quanto é doloroso, á divindade
Livre, a prostituição, *proud* e louçã !
" És a harmonia ; vens coser ás tardes,
Da casa á sombra quando surge a estrella ;
Da hora meiga de luz dos arrabaldes
Tardio genio, aos céus tendo a scentelha.
" Nenhum faltamos. E os teus olhos puros
Encravam-se nos meus, talvez . . . e eu passo
Qual turbado ao deslumbramento ; impuros
Conceitos, e o terror moral . . . no espaço.
" Até o dia seguinte ; ninguem falta,
Hesperus, tu, e eu—todos honestos,
O coração, o astro e o lindo gesto,
Que á flor da tarde a natureza esmalta.
" E coses, e os teus ponctos são tão finos—
Côres de luz, os olhos teus fulguram
Do fulgor que transbrilha dos benignos
Astros e ondas, que tremulos murmuram.
" São anjos, alvejantes os vestidos,
Na fôrça adolescente as loiras tranças ;
Podes voltar os corações perdidos,

Co' as virtudes do teu, á luz, á esp'rança:
" Oh! salutar enlêvo! E mas seduzem
Ás aras de oiro ás creações divinas,
Do umbroso olhar as cobras que lhe luzem,
Láminas luzem sombras vespertinas—
" Porém, aos genios dos saudosos modos
É toda a adoração: prendem-se ao forte
Raio occaso das glorias e os denodos;
Nós, á fraqueza-luz, meiguice-morte, . . .
" Ás choronas crianças no arrabalde
Caindo a noite, . . . e á solidão dos campos
E a da familia—Estás, felicidade,
Entre as manadas e entre os pyrilampos!
" E envelhecer ao lado de uma esposa,
Entre a coroa de filhos innocentes
Que hão de os olhos fechar-vos e em saudosa
Lembrança memorar. Musas gementes,
" Que ouvindo estais de um pae, que chora a morte
De todos filhos seus, a alma opprimida!
Oh! nunca os céus de Lear dem-vos a sorte
De chorar por um só perdido em vida!
" Maldicta a sociedade que vos leva
Para o golfão dos centros populosos,
Onde vaga ides ser que ora subleva,
Ora cae, cansa os nautas orgulhosos,
" Sendo as de um dia náufragas voragens,
Em vez de porto em perennal bonança,
Em vez da luz,—meteoros, hospedagens
Que ninguem ama, onde ninguem descansa;
" Em vez de amor, em vez da solidão,
Em vez de Deus, que é vossa fôrça armada,
Sendo a 'Venus' vulgar da mascarada
E das fórmas co'o vício ao coração. . .
" Sempre-doce falerno, aurea innocencia,
Luz da familia e solidão dos campos,
Deixai a praça e o theatro da existencia,
Vinde ás manadas, vinde aos pyrilampos!
" Ás lyras vinde e á natureza calma
Do amor que não s' esgota, e a onde nada
Nasce na terra, nem do genio na alma,
Sem o prazer da creação sagrada.
" Argenteo mar, ceruleo firmamento!
Sobrenada a virtude, pesar do homem
A quem dormir não deixa o pensamento,

Que abertos olhos dentro está—não dormem
" Do amor as feras, brada a natureza !
Pois, consocios no pallido telonio,
A quem tanta desgraça agita e pesa,
Sois os filhos de um Deus ou de um demonio ?
" No doce coração que vos suspira
Tendo o Lucifer d'alva e o dos crepusculos ?
Os céus—e como a terra vos conspira
Turbando a mente, deturpando os musculos? . . .

—" Voar ? voar ? . . a vós faltam as azas !
Ursa d'arte a ' sangrar ' . . . ' Fogo e amargura
Ha no incanto, nas espumosas gazas
Candente carne—*amai* a formosura ' ! . .
" Longe esvoaçam sonhos das estrellas ;
E tempestuosamente ahi descomposto,
Fulge montão de brancas fórmas bellas,
Sensuaes, risonhas—Oh ! quanto desgôsto !
" Oh ! tanto não corrompe a sepultura
Aos mortos, qual os vicios aos viventes !
Nem repugnam cadaveres tabentes
Quanto este *amor* de tanta formosura ! "
Esta é Fiskie—mulher d'esses que vieram
Ao hóspede divino rir, roubar—
Nos enguiços, traidores elles eram
Tanto quanto ella é vil, risonha a estar.

Honesto o coração da natureza
Com a selvagem crença d'alma-Deus,
Tal do mundo através passava o Guesa
Para as montanhas, qual o Prometheus :
Apagasse-se a luz dos pyrilampos,
Deshalentasse-lhe a última esperança,
Perdesse o incanto a solidão dos campos ;
Qual um que no trabalho só descansa,
Elle ia. Ora, em New-York ; e penetrava
Os templos, os salões, os *bars*, os lares,
Que a lyra de verdade, que vibrava,
Não mentisse e mas levantasse os mares.
E tal missão requer a dupla fôrça
De amor e dor, a quem das patrias conta
A história—d'onde a terra se destroça
E virdude, que ha, aos grandes céus remonta.

De Romanos antigos entre o povo
Seu domestico inferno se o lançara,
Resurgiu elle ao sol do mundo novo,
Nos corações mais livres que sonhara.
O mercantil poder, as ondas do oiro,
Do progresso os lavores, o aturdiram,
E este achitectural fausto thesoiro
Em doricos florões, que no ar deliram ;
E as formosas virtudes practicadas
No lar, no templo e nas ruidentes ruas,
Da liberdade o povo tendo hasteiadas
Ovantes palmas das conquistas suas.
De tanta gloria ao meio e tanta vida,
Elle escutou seu coração agora :
E gemer não ouviu senão querida
Saudade filha do soffrer d' outrora.

No dia de annos bons a *lady* nobre,
Recamados *drawingrooms* deslumbrantes
Ás recepções, radiosa de brilhantes,
Deusa o collo alvo e candido descobre
A que adornos desmaiam. Sumptuosos,
Bufetes e o *bouquet*. Sorrindo a *miss*
No adoravel serviço de meiguice,
Que não dos escanções silenciosos,
Linda offerece na mãozinha branca,
Dizem que beberagem para amor—
Porém sorrindo off'rece, ingenua e franca,
O ponche de champanha abrazador.
Em tanto ás *hops* não sendo, das montanhas,
Sem dúvida que é este o mais propício
Risonho dia ao doce compromisso
Do coração, que a philtro tal se assanha :
São *callers* os papás ; nem os consente
Bôa etiqueta em casa ; e o soberano
Sceptro tem-n'o a mulher—Quão docemente
Alvora o dia que é primeiro do anno !
Gelada a terra, o ar vivo, o sol brilhante,
Aos lagos, que ondas foram sonorosas
De margens d'ecchos, o rapaz e as rosas,
Veem ao baile do gêlo : delirante,
Involta em vestes de velludos quentes,
A menina, nos pés, viveza e graça,
O aro prendendo dos patins luzentes,

Lettras sobre o crystal gyrando traça.
A Biblia da familia á noite é lida ;
Aos sons do piano os hymnos entoados,
E a paz e o chefe da nação querida
São na prosperidade abençoados.
—Mas, no outro dia sedo, a praça, o *stock*,
Sempre accesas crateras do negocio,
O assassinio, o audaz roubo, o divórcio,
Ao *smart* Yankee astuto, abre New-York.

Do vício e a corrupção a alma se afasta,
Que as musas respeitou. Vergonha á lyra
Que os antros a ignorar, que o mal devasta,
A bem do social ahi não s'inspira !
Porque os males que estão na sociedade,
Em todos 'stão, qual no ar, que á luz se agita,
A contagião da peste ; e a liberdade
Só fugindo, ou vencendo á morte, a evita.
Feliz quem houve os annos seus primeiros
De nobres paes virtuosos á pureza !
Esse combaterá seus proprios erros,
Voltando sempre á antiga natureza :
E exprobrará dos vortices d'enrêdo
Ao que o traiu, sem tregoas para o mundo !
Ai do que houver, porém, vergonha ou medo
Da propria consciencia ! no profundo,
Embora fórmas, a apparencia embora,
Lhe entenderás, subtil, falsa a harmonia :
Não são auroras boreaes a aurora,
Nem a luz dos incendios luz do dia.
—E assim fez elle o corpo de delicto
Do seu tempo ; e ora a máscara rasgando
Da hypocrisia social, e invicto,
O homem odiou, á humanidade amando :
Porque, não haver mais crucificados,
Quando ha mais do que nunca phariseus,
Indica . . . e a vós mesmos os cuidados
Deixo da conclusão dos cantos meus.
Romanticos vos vi, noite bailando
Do Brocken no Amazona antigamente ;
Heis classica Pharsalia em dia algente
No Hudson. Pára o Guesa perlustrando.
Bebe á taberna ás sombras da muralha,
Malsolida talvez, de Jerichó,

Defesa contra o Indio—E s'escangalha
De Wall-Street ao ruir toda New-York :

(O GUESA tendo atravessado as ANTILHAS, crê-se livre dos XÈQUES e penetra em NEW-YORK-STOCK-EXCHANGE ; a VOZ, dos desertos :)

—Orpheu, Dante, Æneas, ao inferno
Desceram ; o Inca ha de subir . . .
=*Ogni sp'ranza laciate,*
Che entrate . . .
—Swedenborg, ha mundo porvir ?

(Xèques surgindo risonhos e disfarçados em Railroad-*managers*, Stockjobbers, Pimpbrokers, etc., etc., apregoando :)

—Hárlem ! Erie ! Central ! Pennsylvania !
=Milhão ! cem milhões ! ! mil milhões ! ! !
—Young é Grant ! Jackson,
Atkinson !
Vanderbilts, Jay Goulds, anões !

(A Voz mal ouvida d'entre a trovoada :)

—Fulton's *Folly*, Codezo's *Forgery*. . .
Fraude é o clamor da nação !
Não entendem odes
Railroads ;
Parallela Wall-Street á Chattám . . .

(Correctores continuando :)

—Pygmeus, Brown Brothers ! Bennett ! Steuart !
Rotschild e o ruivalho d'Astor ! !
=Gigantes, escravos
Se os cravos
Jorram luz, se finda-se a dor ! . .

(NORRIS, *Attorney ;* CODEZO, *inventor ;* YOUNG, Esq., *manager ;* ATKINSON, *agent ;* ARMSTRONG, *agent ;* RHODES, *agent ;* P. OFFMAN & VOLDO, *agents ;* algazarra, miragem ; ao meio, o GUESA :)

—Dois ! trez ! cinco mil ! se jogardes,
Senhor, tereis cinco milhões !
=Ganhou ! ha ! haa ! haaa !
—Hurrah ! ah ! . .
—Sumiram . . . seriam ladrões ? . .

(J. Miller nos tectos do *tamanny wigwam* desenrolando o manto garibaldino :)

—Bloodthirsties ! Sioux ! ó Modocs !
A' White House ! Salvai a União,
Dos Judeus ! do exodo
Do Godo !
Da mais desmoral rebellião !

(*Mob* violentada :)

—Mistress Tilton, Sir Grant, Sir Tweed,
Adulterio, realeza, ladrão,
Em masc'ras nós (rostos
Compostos)
Que dancem á eterna *Linch Law !*

(Rmo. Beecher pregando :)

—Só Tennyson, só, só Longfellow,
S'inspiram na bôa moral :
Não *strikers* Arthurs,
Donahues,
Nem Byron João, nem Juvenal !

(Tilton gemendo com as dôres de cabeça de Jupiter:)

—Pallas ! Pallas ! sermão de Sátan !
Cheira a corno a *beecher* moral !
Hui ! sermões de chamma
Madama
Ouviu de Plymouth ao zagal !

(Joannes-Theodorus-Golhemus pregando em Brooklyn :)

—Rochedo de New Malborough !
Grutta de Mammoth ! a Mormão
Palrar antes fôras !
Desdouras
Pulpito ond' prégou Maranhão !
(Beecher-Stowe e H. Beecher :)
—Mano Laz'rus, tenho remorsos
Da pedra que em Byron lancei . . .
=Caiu em mim, mana
Cigana !
Elle, á gloria ; eu, fóra da lei !

(Dois renegados, catholico, protestante :)

—*Confiteor, Beecherô . . . l'Epouse*
N'eut jamais d'aussi faux autel !
—*Confiteor . . . Hyacinth*
Absinth,
Plymouth was barroom, was bordel !

(Ambos em LIEDERKRANZ folgando á confissão :)

—Abracadabra ! Abracadabra !
Mahomed melhor que Jesus
Entende a mulher
E não quer
Nos céus quem da terra é a cruz !

(Muitos libertadores da consciencia, catholica, protestante, unitaria ; CONFUCIUS :)

—O' princ'pe Bismarck, aos Jesuitas !
=São Bartholomeu, aos Maçons !
—Aos taes divindades
Trindades !
=Fu ! christophobia em Mormons !

(SAMARITANAS pretas vendendo ponche no templo de ZYON :)

—*Halloo !* fonte esta é de Bethsaida !
O gado ahi bebeu de Jacob !
Senhores Jesus,
A este jus
Noé temperava o gogó !

(HIEROSOLYMITANAS brancas vendendo 'beijos a 25 *cents.* nas *church fairs* ' :)

—Africa borrou toda a America,
Qual guaribas ao caçador ;
Muito o Indio queria :
Honraria
E Deus de Las Casas e amor !

(TILTON gemendo e reclamando $100,000 por *damages* á sua honra-MINERVA :)

—Todos teem miseria de todos,
Stock 'xchanges, Oranges, Ô ! Ô !
Miseria teem todos :
São doudos,
Se amostram ; sabios, *if do not.*

(Fiéis esposas encommendando preces por seus maridos que só teem gôsto pelo wiskey e a morphina; MOODY:)

—Ai! todo o Hippodromo os lamente!
Resai, Mister Moody, p'r'os reus!..
=Temp'rança, cães-gosos
Leprosos!
Sois que nem conversos Judeus!

(*Pretty girls* com a BIBLIA debaixo do braço:)

—Testamento Antigo tem tudo!
O Novo quer sanctas de pau...
Co'o *Book* jubilante
Adelante,
City bell's, ao *lager anyhow!*

(DUQUE ALEXIS recebendo *freeloves* missivas; BRIGHAM:)

—De quantas cabeças se fórma
Um grande rebanho mormão?
=De ovelha bonita,
Levita,
Por vezes s'inverte a equação.

(*Pretty-girl* moribunda em NEWARK '*stupefied with liquor* nos bosques e visitada por vinte e tres' satyros:)

—Hui! Legião, Venus-Pandemos!
Picnic, O! Christãos de Belial!
Paleontologia!
Heresia
Preadã! Gábaa protobestial!

(Hymnos de SANKEY chegando pelo telephono a STEINWAY HALL:)

—*O Lord! God! Almighty Policeman!*
O mundo é ladrão, beberrão,
Burglar e o vil vandalo
Escandalo
Freelove.. e hi vem tudo ao sermão!

(Yankee protestante em paraense egreja catholica:)

—Que stentor! que pancadaria
Por Phallus, Mylitta! Urubú,

Pará-engenheiro;
Newyorkeiro
Robber-Indio, bailo o *tatú!*

(LINNÆUS, SYSTEMA-NATURÆ:)

—Animal reino é reino egoismo,
Amor, nutrição, religião;
Só é liberal
Vegetal,
Mineral, ou o sem coração.

(Astronomicas influencias, CANCRO e CAPRICORNIO:)

—São *freeloves* Ursas do Norte;
Ped'rasta o Cruzeiro do Sul. . .
=A *yanky!* o *carioc!*
Stock, stock,
Minotauro e de Io o ôlho azul!

(MOODY, no espirito de EZEQUIEL:)

—Ai, humanidade (qual França
Sevandija ao p'tit Napoleão)
Quer ferro candente!
Eloquente
Dom Bismarck é mais que o sermão!

(*White-girl-five-years* ao lynchado luisianio negro
C. ATKINSON:)

—Comer pomo edeneo (má fructa)
É morte e o paraiso perder!
Nem mais Katy-Dids
Nas vides
Ouvir do innocente viver.

(OSCAR-BARÃO em domingo atravessando a TRINDADE, assestando o binoclo, resmirando, resmungando de *tableaux vivants*, cortejando: o povo leva-o a trambolhões para fóra da egreja:)

—Cobra! cobra! (*What so big a noise?!* . .)
Era o meu relogio . . . perdão! . .
São 'pulgas' em Bod. . . .
Me acode!! . . .
=*God? Cod! Sir, we mob; you go dam!*

(Pathfinder meditando á quéda do Niagara:)

—Oh! quando este oceano de barbaros,
Qual *esta* cat'racta em roldão,
Assim desabar
A roubar . . .
Perdereis, Barão, até o *ão!*

(Oscar-Barão perdendo seus foros em Philippes, beija o dedo grande do pé do Sancto-Padre e morre Romano:)

—Foi culpa dos Evangelistas
'Screverem de deante p'ra trás:
Tal Yankee ao hebreu
Entendeu
Que heis Biblia a formar Satanaz!

(Em Sing-Sing:)

—Risadas de raposas bebadas;
Cantos de loucos na prisão;
Deshoras da noite
O açoite;
Dia alto, safado o carão . . .

(Os guardas, *schools-rod-system:*)

—Vara e sacco aos loucos amansam,
Com quem perde o tempo Jesus:
=Mais forte que amor
E' a dor;
Mais que ambos é a pública luz.

(Juiz pequeno, terrivel julgando em Grand-Jury:)

—'Bolas' a orphams; reus, 'Lamartine
Mendoso' e 'John Bull jogador;'
Plenaria indulgencia
D'Olencia;
E Amaro a enforcar, Promotor!

(V. Hugo e P. Visgueiro:)

—Ser cego, ser surdo, ser mudo,
Magistrado, eis a perfeição . . .
=A cada um perdido
Sentido,
S'enche, Poeta, o teu coração!

(O GUESA escrevendo *personals* no HERALD e consultando as SYBILLAS de NEW-YORK:)

—*Young-Lady* da Quinta Avenida,
Celestialmente a flirtar
Na egreja da Graça . . .
—Tal caça
Só mata-te *almighty dollár*.

(*Thanksgiving* ao progresso, CORONEL MISS CLAFFIN:)

—Eleita do meu regimento,
Eleição direitos perfaz:
Nos céus bem convexos
Os sexos
Se não guerram . . . lá reina a paz.

(Democratas e Republicanos:)

—E' de Tilden a maioria;
E' de Hayes a inauguração!
=Aquem, carbonario
Operario;
Além, o deus-uno Mammão!

(Communa·)

—*Strike!* do Atlantico ao Pacifico!
=Aos Bancos! ao Erario-tutor!
—*Strike*, Arthur! Canalha,
Esbandalha!
Queima, assalta! (Reino de horror!)

(MACDONALD, SHWAB, DONAHUE; *Freeloves*-CALIFORNIAS e *Pickpockets* pela universal revolução:)

—De asphalto o ar está carregado!
=Hurákan! o raio ora cae!
—Caniculo mez,
De uma vez,
Vasto *Storm-god* em *Fourth-July!*

(Candidata á presidencia emericana e rainhas europeas luctando contra a dureza dos positivos tempos:)

—Subir, é melhor para a gloria;
Descer, para a respiração . . .
—A Biblia escachaça
Em fumaça,
Se é cabeça e não coração!

(Emerson philosophando:)

—Descer . . . é tendencia de principe;
Subir . . . tendencia é do vulgar:
Faz um stagnação;
Da nação
O estagno, o outro faz tempestar.

(V. Woodhul no mundo dos espiritos:)

—Napoleão! Grand'Catharina!
Trema a terra á crys-sensação!
Demosthenes! Grande
Alexandre!
Woman rights, hippodromo e pão!

(Tammany entre as tribus:)

—Bisões! Aguias! Ursos! Gorillas!
Ao fundo lá vai Manhattan!
Sitting-Bull! perdida,
Vendida
Ao *rascal*, ao *rum*-Ahrimán!

(Salvados passageiros desembarcando do Atlantico; Herald deslealmente desafinando a imperial 'ouverture:')

—Agora o Brazil é república;
O Throno no Hevilius caiu . . .
But we picked it up!
—Em farrapo
'Bandeira Estrellada' se viu.

(The Sun:)

—Agora a União é imperio;
Dom Pedro é nosso Imperador:
'*Nominate him President*';
Resident . . .
Que povo ame muito a Senhor.

(Um Plenipotenciario contradizendo e *contradizendo-se:*)

—'Palavras ocas! Lopes, logico
Foi no Paraguay'; aos saraus,
O Aleixo da Russia;
'A esta súcia,
Não Pedros, só veem Kalakaus'!

(O mesmo propondo a outro o 'seu logar de commissario á EXPOSIÇÃO de PHILADELPHIA por causa do cheque-mate em sua fortuna' :)

—'Dos Principes são protegidos
Os Poetas,' Senhor Guesa a errar;
Nem dão, qual banqueiros,
Dinheiros . . .
'Christo é Rei, e aos Reis nos curvar'!

(O GUESA :)

—Aos Genios teceram-se as c'roas,
Ou loiro ou o espinho a pungir:
Sagram. . . só martyrios!
Aos lirios,
Só o ar puro dá-lhes sorrir.

(Um rei yankee desembarca entre os immigrantes nas BATTERIAS, bebe aguas republicanas na fonte de BOWLINGGREEN e desapparece ; o povo sauda os carros de CÆSARINO e ANTONIO pelo de JULIUS-CÆSAR :)

—*Off! Off!* para São Francisco *off*,
Sem primeiro a Grant saudar!
Só um *spokesman*
Disse *amen*. . .
Que a Deus deve e não a Cæsár.

(Commissarios em PHILADELPHIA expondo a CARIOCA de PEDRO-AMERICO; QUAKERS admirados :)

—Antediluvio 'plesiosaurus,'
Industria nossa na Exposição. . .
=Oh Ponza! que coxas!
Que trouxas!
De azul vidro é o sol patagão!

(*Detectives* furfurando em MAIN-BUILDING ; telegrama submarino :)

—Oh! cá está 'um Pedro d' Alcantara!
O Imperador stá no Brazil.'
—Não está! christova
É a nova,
De lá vinda em Septe de Abril!

(Monroe tolerando a Europa :)

—De tucano o papo amarello,
Do manto do Imperio do Sul
Nos descobre as glorias:
Historias
Do Hugo . . . diz que a morte é azul!

(Moyses e Isaias :)

—De amores a obra primeira
Foi logo o assassino Cain!
Satan-dobadora
Até 'gora . . .
=Heis um, de azas seis, Seraphim!

(Presidente Grant com impassibilidade e seus ministros Babcock, Belknap, etc. lendo o Sun e comprimentando a Dom Pedro :)

—De *greenback* as almas saudam
Ao ventre de oiro Imperador!
='*Bully Emperor*' incrente
Em sua gente,
É tal rei tal reino, Senhor?

(Dom Pedro com impaciencia ao General Grant :)

—Porque, Grant, á penitenciaria
Amigos vos vão um por um?
Forgeries, rings, wrongs;
Ira's songs
Cantar vim no circo Barnúm!

(General Grant e Dom Pedro :)

—Fazeis-nos os cabellos brancos. . .
Um filho das leis do amanhan!
=Com Romanos . . . Papa;
Satrápa,
Com Gregos; *Napóleon*, com Grant!

Gladstone pagando á thesouraria de Washington os milhões da arbitração de Genebra :)

—*Very smarts!* Ô! Ô! *Very smarts!*
Mas poz o Alabama p'ra trás
Aos *puffs*-Puritanos
Cem annos!

Sobre-*rum*-nadam *fiends, rascáls;*
Post war Jews, Jesuitas, Bouffes
Que decidem de uma nação
A cancan!.. e os ἥρως
Homeros
De rir servem, não de licção!

(DISRAELI 'ordenando a TENNYSON a ode da volta do PRINCIPE de GALES, das INDIAS, e fazendo fogos de vista,' que a RAINHA não queira vir vel-os ao CENTENNIO:)

(*'Honi soit qui mal y pense'*)
—*'To his return our bosom burn!'*
Cada Inglez é dois, mais feliz!
Vezes duas subdito,
Subdito
D'angla Rainha e india Imperatriz!

(DOM PEDRO rindo-se e o GENERAL GRANT sorrindo:)

—Desde Christie, a Grande Bretanha
Se mede co'o Imperio que herdei...
Rainha-Imperatriz...!
=Os Brazis
Vos farão Imperador-Rei...

(Côro dos contentes, TYMBIRAS, TAMOYOS, COLOMBOS, etc., etc.; musica de C. GOMES a compasso da sandalia d' EMPEDOCLES:)

—'A mui poderosa e mui alta
Magestad do Grande Senhor'
Real!='Semideus'!
—São Matheus!
=Prostrou-se o Himavata, o Thabor!

(DOM PEDRO substituindo o beijamão e nauseado d'incensos; GENERAL GRANT aspirando-os:)

—Me desenthrono... por MacMáhon!
D'Estado, enviez, golpe vou dar!
=O termo terceiro
Ao poncteiro...
Directo golpe, vou m' coroar!
Mas... pondo por *bars* e cocheiras,
A urna, a sacra! a eleitoral!
Muito esterco, o fructo
Vem bruto...

—Hu . . ! nós, isso é na Cathedral !
=Não ha democratas melhores
Que os Rêis na Republica o são . . .
—Ser povo bem quero
No Imperio:
Fazem-me id'lo, rojam-se ao chão !
Pois 'republicanos que temos
São qual Salvator,' querem pão:
Se o damos, bem falam ;
Estralam,
Se o não damos. . . fome de cão !
=Aqui, tudo vem, da balança
No oiro ter-se de equilibrar. . .
—Lá, a horizontal
Equival
Bom rumo a quem vai para o ar. . .

(Mississippi e Guanabara denunciando-os :)

—Tirade-n'os phrygios barretes,
Conspiradores das nações !
=*Quirites*, cuidado . . .
O Estado
Não é vosso ; sois os guardiões !

(General Grant e Dom Pedro :)

—' É causa o espherico da terra,
De o mais alto cada um se crer ' ;
Quem liberalisa,
Escravisa. . .
=Regicidas, rêis querem ser.

(Separam-se para os dois pólos :)

—A terra vai tendo outra fôrma
Em Candido (abraçam-se), haaa !
(Jesuita casaca
Tem faca
Que faz a amplexão sempre má.)

(*Burglars* preparando gazuas para a escuridão imminente das trevas universaes :)

—As mitras e as c'roas teem pedras
De diamante e d'igneos rubis:
Infalib'lidades . . .
=Realdades . . .
Russo-Turco o sol sempre cris!

(*Freeloves* meditando nas *free-burglars* bellas artes :)

—Roma, começou pelo roubo ;
New York, rouba a nunca acabar,
O Rio, *anthropophago ;*
=*Ophiophago*
Newark . . . tudo pernas p'ra o ar. . .

(W. Childs, A.M. elegiando sobre o filho de Sarah-Stevens :)

—Por sobre o fraco a morte esvoaça . . .
Chicago em chamma, em chamma Boston,
De amor Hell-Gate é esta frol. . .
Que John Caracol,
Chuva e sol,
Gil-engendra em gil rouxinol . . .
Civilisação . . . ão ! . . *Court-hall !*

(Fletcher historiando com chaves de São-Pedro e pedras de São-Paulo :)

—Brazil, é brazeiro de rosas ;
A União, estados de amor :
Floral . . . sub espinhos
Damninhos ;
Espinhal . . . sub flor e mais flor.

(Columbus perdendo e Vespucci ganhando, pelas fórmas :)

—Em Cundin-Amarca, El Dorado,
O Zak em pó de oiro a brilhar . . .
=Amarca é America,
Am-eri-ca :
Bom piloto assim sonda o mar !

(Zoilos sapando monumentos de antiguidade :)

—Do que o padre Baccho-Luziada
Dom Jayme vall' mais pintos mil ;
='Bandeira Estrellada'
É mudada
Em sol, se iça-a o Rei do Brazil ;
—Herculano, é Polichinello ;
Odorico, é pae rocôcô ;
Alencar, refugo ;
=Victo Hugo

Doido deus, o ‘ chefe coimbrão ’ ;
—Dos Incas nos *quipus*, Amautas
São Goethe, Moysés, Salomão,
O Byron, o Dante,
O Cervante,
Humboldt e Maury capitão,
Newton's *Principia*, Shak'spear', Milton,
O Alkorão, os Veddas, o Ormuzd,
As Mil e Uma Noites,
E açoites
Que dera e levara Jesus :
Pois ha, entre o Harold e o Guesa,
Differença grande, e qual é,
Que um tem alta voz
E o pé *bot*,
‘ Voz baixa ’ o outro, e firme o pé.’
E cometas, aos aerolitos,
Passando, sacodem pelo ar . . .
=Vêde os vagabundos
Mimundos
Que ostentam rodar e brilhar !

(La-Fontaine tomando para uma fabula os matadores de Ignez-de-Castro :)

—Formigas não amam cigarras,
Vampiros de Varella Luiz
Não são Pedros crús ;
São tatús
Impios, cabros, cuis e saguis.

(Zoilos :)

—Jur'parîpyrás (não Evang'lina)
O Governador Maranhão,
Pimentas bahianas,
Mundanas,
Trasladava, é o seu galardão.

(O Novo Mundo :)

—Bons vates, nada ha que se opponha
Mais da vida á conservação
Que de mulher d'outro
Maroto
Ser (leis de Manú) cortezão !

(LONGFELLOW queixando-se; trio dos paes:)

—Doe! doe! doe a perversidade
Comque ás filhas de nosso amor
O mundo denigra!
=S'emigra
Para o inferno huivando de dor!

(Octogenario BRYANT trabalhando:)

—Que bem que descantam as gralhas,
Jehovah! Jehovah! Ku-Klux
Creando outros mundos
Profundos,
Fizeram as trevas . . . da luz!
Treva é a *matinée* de Pharsalia,
Wolfgang, e que tanto custou!
Nem poema preclaro,
Mais caro
Que o Guesa, insolvavel se achou!

(Episcopaes com a egreja cheia de fiéis e fazendo banca-rôta:)

—Reconstruiriam-se templos
Com tão vasta congregação
N'um dia . . . ai dollares! . .
E altares,
Cruz, tudo ao credor, ao leilão!

(Catholicos temendo a gloria da banca-rôta, fecham as portas aos *beggars*:)

—Se não pagam *cash* hi não entram!
Em latim Missa, o Papa e os Céus!
Qual confessionarios! . .
Frascarios
Só queimados dão o que é de Deus!

(Pan-Presbyterianos chamberlainisando:)

—Incuba mulher do Cordeiro!
Synagoga de Satanaz!
'Sposa apocalyptica,
Breck'nridgica
A côrte Herr Gallante vos faz!

(*Out-laws* Unitarios:)

—Só não honra os paes do Messias
Quem é a deshonra dos seus:

Em mestres de *amor*
E em *valor*
Venceis vós ao Rei dos Judeus.
—Só o leal, nunca o Loyola,
Conquista um nobre coração:
Vulcanico monte,
Acheronte . . .
'*Water-head*'? 's *mother-Goose* Ton'-Tão!

(Maus-peccadores bons-apostolos, illuminados ás crenças de remissão e resurreição dos mortos, vendo JERRY MCCAULAY e revendo FROTHIMGHAM no '*Christ would not suit our times*':)

—*Peccavi* diz um, e transforma
Pagodes em templo christão;
N'um templo o outro: cruz
Com Jesus!
'Christianismo é superstição!'
Reservado é o mundo, em que o homem
É o sêllo co'as armas do Auctor
E espelhos . . . Frothimgham
Ou Brigham,
Quebrados; e o Beecher, melhor.

(Epicurus ensinando entre Chymica e Psychologia:)

—Pobre Deus ideal . . . flor de carne,
Jardim do Diabo: *ergo*, traição;
Ora, a fome é negra
E se alegra
O verme, porque ha podridão.
Ou concluirás que *és* Hall-bruto,
Ou a alma s'envergonhará
De em ti existir,
A mentir
Vil viva, e hi querendo-se estar.

(Fogueiros da fornalha reduzindo o peccado original a fórmulas algebricas e á 'NOVA FE' ('moral rapido transito') o 'IN GOD WE TRUST' dos cinco *cents*:)

—Indústria, oiro, práctica *vida*,
Go ahead! oh, qual coração!..
A este ar, vai vital
A espiral,
Brisa ou flato ou Bull-furacão!

(Sancto Ignacio fundando sua Ordem :)

—Magestade é só do cadaver,
Tal do ideal caiu no real ;
Gêlo é fogo . . . e os divos,
Em vivos,
Só tractam do seu animal.

(*Reporters.*)

—Que fila comprida, rajada,
Triste serpenteia em Blackwell ?
Carrere, Tweed Boss,
Pelo cós
Um do outro . . . justiça cruel !
=Cubano Codezo, Young Esquire,
Um com outro a negaceiar,
Protheus cabalisticos,
Mysticos
Da Hudson-Canal-Delaware !
—Norris, leis *azues* de Connecticut !
Clevelands, attorney-Cujás,
Em zebras mudados
Forçados,
Dois a dois, aos cem Barrabás !

(Amigos dos *rêis* perdidos :)

—*Humbug* de *railroad* e telegrapho,
Ao fogo dos céus quiz roubar,
Que o mundo abrazasse
E arvorasse
Por todo elle a *Spangled Star !*

(Um sol rebelde fundando um centro planetar :)

—' George Washington, etc., etc.,
Responda ao Real-George-Tres ' !
=Dizei-lhe, Lord Howe,
Real sou . . .
(E o nariz quebraram do Inglez).

(Satellites comprimentando aos raios de Jove :)

—' Saudar do universo á rainha ' . .
Fiança Patriarchas dão sua . . .
(Com rei liberal,
Peor mal,
Fundaram o imperio da lua).

(*Reporters :*)

—Papel fazem triste na terra
Rêis e poetas, gentes do céu,
(E Strauss, o valsando)
Cantando
No Hippodromo ou no Jubileu.

(Correctores achando causa á baixa do cámbio em WALL-STREET :)

—*Exeunt* Dom Pedro, Dom Grant,
Dom Guesa, que vão navegar :
Seus lemes são de oiro.
Que o Moiro
Das vagas amansam do mar.

(Procissão internacional, povo de Israel, Orangianos, Fenianos, Buddhas, Mormons, Communistas, Nihilistas, Farricocos, Railroad-Strikers, All-brockers, All-jobbers, All-saints, All-devils, lanternas, musica, sensação; Reporters: passa em LONDON o 'assassino' da RAINHA e em PARIS 'Lot' o fugitivo de SODOMA:)

—No Espirito-Sancto d'escravos
Ha somente um Imperador ;
No dos livres, verso
Reverso,
É tudo coroado Senhor !

(Feiticeiras de KING-ARTHUR e vidente FOSTER em WALPURGIS de dia :)

—*When the battle's lost and won—*
—*That will be ere the set of sun—*
—*Puddock calls : Anon !—*
—*Fair is foul, and foul is fair :*
Hover through the fog and filthy air !

(SWEDENBORG respondendo *depois :*)

—Ha mundos futuros : república,
Christianismo, céus, Lohengrin.
São mundos presentes :
Patentes,
Vanderbilt-North, Sul-Seraphim.

(Ao fragor de JERICHÓ encalha HENDRICK-HUDSON ; os INDIOS vendem aos HOLLANDEZES a ilha de MANHATTAN malassombrada :)

—A Meia-Lua, proa p'ra China,
Está crenando em Tappan-Zee . . .

Hoogh moghende Heeren . . .
Pois tirem
Por *guildens* sessenta . . . *Yea! Yea!*

(*Photophonos-estylographos* direitos sagrados de defeza :)

—Na luz a voz humanitaria :
Odio, não ; consciencia e rasão ;
Não pornographia ;
Isaias
Em biblica vivisecção !

(Mithridates á prova de amigos toxicums :)

—Qual Jesus o açoita-peccados,
Carrega com elles : por Deus !
Da cruz ama o Guesa
Esta empreza,
Dos vossos em bem e dos seus !

(' Imaginária imprensa ' em maré-vazante coçando a cabeça :)

—Desde Hayes, tudo prospera,
Menos viver de sensação :
Mãos á obra ! . . . ' É não *éxcellent*
O *président* '
Pois é um kranky, um papão !

(Katies fazendo camas-ratoeiras ; *sister* Newcoat-shaffey :)

—' *Masher H'rald some stain in 't wants :* '
N'alta cerviz . . . vampiro ! ao meio . . .
O ! O ! O ! cocktail !
=Paga *bail*,
Ou . . . não ha diabo mais feio !

(Surge frighter vermina Guiteau ; risadas a um tiro de polvora sêcca em Forth-July :)

—Bennbennesses *business little*
' *Remove him*,' o magno rascál !
=' *Church-Loyer-Stalwart*,'
Um Mavorte,
Faz bala do heraldeo jornal !

(Separatistas, Chins, Cæsarinos, contra Garfield em' *corner* ' :)

—Cuidado, ó vós, co'os *sinking-faces*
Cassius-Romano, Lincoln, ' Lot ' !

=A taes, Sul, nem Roma,
Ou Sodoma,
Resistem !—Valente Guiteau !

(Flores cobrindo á quéda das fructas :)

—Judas evitara a difama
Se abrisse logo subscripção,
Nem fôra traidor,
Em favor
De José, Maria e João !

(*Freeloves* passando a votar em seus maridos :)

—De Americanos o unico Emerson
Não quer prezidencias, o atroz !
=O' bem justiçados,
Estados
Melhoram p'ra vós e p'ra nós !

(Apocalypticas visões . . . calumniosas :)

—Pois, ' tendo a Besta patas d' urso,'
In God we trust é o Dragão,
E os falsos-prophetas
Bennettas
Tone, o Theologo e o da Ev'lução !

(Apedrejadores do occaso ; Indio estuporado á clara-boya magnetica :)

—Matacães . . . ao sol retro-raios . . .
Lady Brown, algum te alcançou ?
=Danteo *trombeteiro*
Brejeiro
Que ao gato harauto hydrophobou !

(Assassinos alegres engordando nos *plafonds* da cadeia :)

—Oh, que bons beefsteacks ! regalos
Do ' instrumento bom de *Lordy* ' !
Que os musicos nobres
Aos pobres
Defendam 'squecidos assim !

(Plymouth '*on evolution*' sentimental ; Herald '*on involution*' estomacal :)

—Aromas, Christãos desperdiçam !
=Mais vale a um pobre, caldeirão

De porco, farinha um *barrel*,
Cocktail . . .
—Ô! Ô! Christo co' indigestão!

(Pagã LUCRECIA antiga; moderna christã LUCRECIA:)

—Romana loba a Collatinus
Vinga, em si cravando o punhal!
=Yankee ursa s'embolsa
Co'a solfa
Dos assassinos de Paschoal!

(HALL-HALL comendo o enxofre de SODOMA; MARWOOD torcendo os bigodes:)

—Estomacal . . . até que sonhas
Com 'Lot' e os 'anjos', ou Abrahão!
=Ou Jam'-Benne'-Gord',
A quem chorda
De Guiteau espera! . . ah! gil-Jam'!

('Voltam feitiços contra feiticeiros'; mãos divinas offerecendo o 'copo-d'agua-DEUS' aos 'que teem sêde de justiça':)

—O' *burglars*, Gomorrha e Sodoma
Fugiram os queridos dos céus!
No sulphur quedando
E estoirando
Os Sodomões e os Gomorrheus!

(Dois reverendos espatifando-se ao clarão do fogo celeste:)

—'Beecher gorilla Gomorrheorum'
Com 'Talmage superstição',
Teem, teem o sabor
D'este amor
De sulphur em conflagração!

(Consciencias perante a historia substituindo aos destruidos NATURAES:)

—Chumbando Booths aos rêis-'gorillas,'
A raça melhoram de côr:
E o negro Africano,
Amer'cano
Já é *peau-rouge!* será brancor!

(Dr. Talmage; Messrs. Donovan & Co. curtindo pelles variegadas humanas :)

—Gentlemen : discipio 'inspirado',
A Beecher não vende Guiteau !
=De Steuart o coiro
Pesa oiro
Em polimento, em *moroccô !* . .

(Rev. Beecher vendo subscripção antes '*gladdening the sufferers*' e sensação após '*saddening the glads*,' não crê mais na palavra, 'recommenda sabão á congregação' e monta em 'seu *bicycle*' :)

—*Some stain is in that new business*
Que *pear-soap* não pode lavar !
Washwomen 'nodoam'
E entoam :
'*Herald-Flood-Fund*,' a ensaboar ! . .

(Outros alagados salvando-se na columna '666' do templo de Kun :)

—Agrippina é Roma-Manháttan
Em *rum* e em petroleo a inundar
Herald-o-Nero acceso facho
E borracho,
Mãe-patria ensinando a nadar ! . .

(Newark '*dosed*'-*girl*, *aux bois dormante*, expirando :)

—Judeus negociam em Christos ;
Beliaes *do* em morte moral ;
Cowboys em Arthurs ;
Em Stewarts . . . ;
Em Garfields e em Guesas . . . Heral' . . .

(*Animated torrid-Zone*—Emerson proprietario a incendios ; G. Dias nos *fire-proofs* mares :)

—Do chaos sejam ecchos chaóticos,
Qual creação de Jehovah !
=A Plato, Inglaterras ;
Palmeiras
A' torrida-zona-sabiá !

('Legendario Finance' divorciando a duas 'ilhas dos amôres'; *ellas* :)

—'Dos Bebados' . . . 'das Marandubas' . . .
Miss Manháttan ! Dom Maranhão !

=A ortigas estrigas
Cantigas
Só . . . Cruzeiro co' Ursas terão!

('OLD-PARÁ'-PIND zeloso da sua sapucaya; a VOZ:)

—Borracha . . . tanto! alma-cachaça . . .
Tanto! tanto . . . cada mulher!
De qual natureza
E' o Guesa? . .
=Deu mais á 'Brief' que Webstér! . .

(Ursa no cio espesinhando 'dahlias'=*violets* e despojando HIAWATHA morto-apostolo; JOSEPHUS beijando-lhe a mão, '*spiritual*':)

—'*I am wordly! . . never speak Spanish?*'
=*She-Bear* . . . Birdies valham-me, Deus! . .
—Nem Messrs. Donovan
Renovam
Coirões sanctos-Bartholomeus? ? . . .

(Hospitalidade venenosa; eccho dos prelos do LIBANO:)

—'*Merry Wives*'!! Katies! ás armas! . .
Camas-fogo, . . . fogo no réu!
=Respondam aos frades
As madres . . .
'Terremoto' á noite no céu! . .

(Ursa em loucura; JOSEPHUS, embrulhado na *secundum-artem* bordada tunica do centauro, interpreta os pesadelos de PHARAÓ:)

—Yankees diamantes, '*fixe*' Nessus . . .
Vingança, Eunucho Potiphar!
=Lindas ursitas
Serão maldictas
D'ursas-móres, que hão devorar! . .

(Electricas *sweethearts* á '*school-road-system*' preferindo o pára-raios de FRANKLIN:)

—Poeta é cysne, oh! . . não porque canta,
Mas pela ideal lentidão
Com que anda a amores,
Horrores
De Lalas que prácticas são! . .

(Sentimentaes *doctoras* carbonisando o coração do GUESA :)

—Que escorra sangue, não veneno . . .
=Um ' morango ' !—Oh . . . todo oiro e dor . .
=Fossilpetrifique !
—Ai . . . não fique
Sem gloria o Inca e o astro sem flor . . .

(A Voz, ida dos anjos—vinda dos *vampiros* :)

—Napoleão sem mais estrella, . . .
Nuvem de corvos em Moscow,
Ring-negro horizonte,
Na fronte
Foi-lhe a coroa que obumbrou ! . .

(HERALD *safe*-guardando $2 do último e nunca-nato quinquagenario *personal* de ' HONOURABLE ' ; *police-man* lisongeando-lhe a golla do *business coat*:)

—' *Is there any hope for parvenu ?* '
=Com certeza não, Sir *Burglár !*
Patentes fazendo,
Por ' *shadows* roendo '
Da prima columna os ' dollárs ' ! . .

(DOM-PEDRO á meia noite na *soirée* do N.Y. HERALD :)

—No Solimões esta é a hora
Em que a luz se apaga e tambem
Turemisam taes
Personaes
Quaes no Hudson . . . bravos ! Jam'-Benn ' !

(*Silvios* dedos rutilando ao typographar em vernaculo da ' BANDEIRA-ESTRELLADA ' ; POETA extactico ; a Voz :)

—Grandes são graças e thesoiros
De Balthazar-Imperador ! . .
=Que treme ahi *sans-culottes*
Quijotes ? . .
—Manè—Tessèl—Pharès, Senhor ! . .

(' *Corners* '= *reporters* ' *on evolution* ' ; GORD-JAM-BENN ' *flesh and devil* ' :)

—' *Le roi s'amuse* ' . . . aos ' *all ranks* '
Gratis não trabalha ninguem . . .

=Protheus *I* (cortezia)
Dizia:
Ao servidor paga-se bem . . .

(Forcas diabeticas-caudinas, mordomos destribuindo $5,000:)

—Jogou o Guesa esta quantia;
Damos-l'a nós, e sem jogar:
Côrte a Bennette
A' meia noite;
Bom riso á carne popular.

(HERALD advogando a causa chim-commercial:

—*In-God-we-trust* '*not worth its price,*
A great swindle is silver dollar'!
Se em Deus nós cremos,
Descremos:
Amor pagado ha mór pagar. . .

(Barbaros IN-HOC-SIGNO-VINCES; ARCTURUS curvado ante o CRUZEIRO:)

—P'ra que q'rias Pará, Urso-Yankee,
Que só tem borracha por Deus? . .
=Cruz-Carioca, Praguay venceste? . .
Os Celestes
São muito mais nossos que teus! . .

(Rei julgado limpo fóra, e sujo dentro do seu reino:)

—'Liberal'; '*flying*'; 'nem tem domingo,
Visita tudo!'='P'ra Inglez ver;
Mais val 'Joanna a douda',
Que á roda
Ao menos ensina a varrer?

(Reporters-provarás *how to get* '*God*':)

—Com rêis é fazendo *realezas;*
Com presidentes, sensação;
Com Vanderbiltes,
'Dynamites';
Co'os Indios, sombrinha e trovão!

(Magnetico-kalleidoscopicos sonhos de NAPOLEÃO ante a campanha de WATERLOO:)

—*Very Smarts!* O! O! *very smarts!*
Vós *godmakers*, eia ao valor!

Harautos de tretas,
Caretas,
Não vos sobe o *incenso* na côr ? . . .

(ROSEMAN lendo christianissimos *personals* e applicando a "*low people, low punishment*" :)

—'*Papers xplain. Certainly, though terrible*' . .
Siencia heraldea, '*paradise lost*' . . .
A '*purring match*' !
And *lash ! and lash !*
Chinoi-Bennett á '*wiping post*' ! . .

(Vampiros das trevas, offerecendo o imperio do mundo; DIOGENES optando pelo banho do oceano :)

—'*Tight bird* (*seeks* '*thousand*') ! 'Smoke'
'makes millions' !
'Cidadão' da grande nação ? . .
=Não tentai a Deus,
Christãos meus . . .
—'*Vale*' ! ou morre ou paga um 'milhão' !

(*Gentlemen* (saltimbancos) embarcando após DIOGENES; commandante duplicando os *placards* do *steamer* :)

—Ou paga de amor tanta gloria
(Carinho houve mais que ninguem
Dos pedreiros-livres
Oirives) . . .
='*Servant*', olhar p'r'os . . . *gentlemén* . . .

(O pae de 'ISAC' alevantando o dedo ante a proposta d'almas dos principes de SODOMA :)

—'Jurei ao Senhor-Deus-Altissimo'
Vingança : eia ! pois, da tua mão
Nem um fio . . . figas !
Não digas :
Enriquecemos a Abrahão !

(*Gentlemen* (pellotiqueiros) na catastrophe; HURIS lenços-verdes enxugando os olhos-mortos de SANSÃO :)

—Do Guesa a Pharsalia explorada,
N'um '*corner*' espremido o auctor,
Dá oirão ! =A musa
Cafusa
Dalila traiu-o . . . que horror !

(O GUESA sorteado em CITY-HALL ; CANDIDE-VOLTAIRE :)

—Jurado de todas Americas,
Qual Columbus sou cidadão.
=Biblio . . . com Jacob e o café
Dos 'Canticos' ; . . fé ; . .
Oppor á ratoeira a rasão ; . .
E julgar á vivisecção !

('Falta a CÆSAR, nunca aos amores,' DAVID desprezado de MICAL por andar saltando adeante da arca do ETERNO :)

—Agarrando-os pelas queixadas,
Matei norte-urso e leão-sul ;
Goliath ha-me a pedra da fronda ;
Indo á ronda,
Evito os dardos de Saul.

(Gottas magneticas nos ares á manipulação de immortaes? um morto redivivo contra a vontade dos assassinos :)

—'Não fales !' que por um princípio
Vai Codrus em louco morrer ! . .
=Codrus ? louco ? padres
Compadres,
Co'as vossas nódoas Deus não quer !

(Inquisição das trevas, GUATIMOZIN nos brazeiros :)

—Dizer verdades que não dizem-se
Republicos, sem liquidar,
E' de mais tesão !
Sensação
Liquide-o ! . . e hypochondrios cremar !

('Cifra nas azas da chimera', chrónica sobre rodizios ALMYGHTY-DOLLARS, gargalhadas á autópsia dos cadaveres :)

—'Fi' p'ra 'Thiers' . . . 'cerebro nico',
Léon-Gambetta não é leão . . .
Oh que ambar que exhala
E trescala
Este '*grey-perle*' macacão!

(JEAN-LUIS-de-PARIS e DAME-PÉLETIER preparando ceias do frio JANEIRO ; REGENTE, APOSTOLOS e ESTRANGEIROS, convidados :)

—Que andem da sala p'ra cozinha . . .
Dia de Reis, gavotta ao luar ! . .
=Que banquete quente
De a gente
Dizer missa, o Gallo a cantar !

(Mesmas DAMAS e DAMAS RITA e GATÉE-HORTENSE dando bôas noites a seus hóspedes; HERCULES-GUTTENBERGS nos prelos magneticos :)

—Se houverdes maus sonhos, são 'pulgas'. . .
Bôas noites, filhos de Alceu !
=Traição ! fogo obsceno !
Veneno
Que em Manhâttan lávas ardeu ! . .

(*Panaché* FIGARO aos sons do *piston-vainqueur*, ás impias navalhas afiando, fazendo a barba aos PROPHETAS e chinó ás religiosas de claustro e 'drastico':)

—Cara de sopas da Magdalena,
L'ombre acablat ! l'ombre acablat !
Eh, teu '*Dieu drole*' !
Sha-casserole
Crea e repúblicas *des toits !* . . . ah ! ah ! . .

(*Et tout le genre humain est l'abîme de l'homme*, um argueiro cego entre dois mil grand'olhos cavalleiros ; bombardeio nos consolidados mundos :)

—Oh, Cyclones ! Typhons ! sossobrem
Naus e aldeias ! ruge, Simoun !
=Rev'lução hedionda,
Que estronda
De Figaro ás . . . *noces*, bum, bum !

(Madres TON'-TONA e CARNATA sem saberem que fazer *des* '*enfants*' ; colheita das 'rosas brancas':)

—'*Il faut la laisser dans le vague*' . . . .
Eis de sancta o véu, lindo amor ! . .
=Não dobra ? . . se corta !
Está morta !
Loyola ha fogueiras de horror !

(PAUL-BERT, '*la morale des* JESUITES' :)

—Mais tristes que os que caem-lhes na unha,
São os que d'ella escapam . . . Jesus!
Que infame consciencia
Indecencia,
De *mães* pondo ás filhas na cruz!

('*Vie drolatique*' *de* . . . RENAN; ZOLA realista :)

—As '*grosses*' grosses madres 'Dianas'
Crêm *suas* filhas riccas beber
'O copo de sangue' . . . a Carnata!
A Tontata! , .
=Que sangueos 'POTS-BOUILLES' a crer!

(Sobredictas, e pythonissas NORTHORNA e SERGAITA dissolvendo-se á manipulação de um imperador romano :)

—Voltair' toca a nós o bolero
('Diocleciano' fogo bebeu!)
=D'elle carne, d'elle osso
E carôço . . .
—'*Sacré nom! sacré nom de Dieu*'!

(Rei d'HESPANHA atarantado aos assobios de PARIS e distribuindo 10,000 francos; presidente GRÉVY :)

—'*Puces*' e '*muttons*' de Prussianos,
Pucelles venceram Inglez! . .
=Uhlan doze-Alfonso,
Que engonço!
Que champanha o artista francez! . .

(Barbaria saindo do CEARÁ; civilisação entrando em PARIS: generaes Bazaine e Moltke :)

—'França é-te abysmo, homem grosseiro,
Sob a Prussia'. . . baila o cancan!
='*A taille fort fine*',
Badine
'*Nicht*' a *armée* grande em Sédan! . .

(Quadruplo '*corner*': V. HUGO monarchista; D. PEDRO republicano; ALFONSO uhlan; um *guesa* fabricado franco-yankee *homunculus* :)

—'Com tal rei 'petit' ainda eu fôra';
='*Sans-culotte* eu sou mesmo rei';

—Grevy, . . que váias !
=Que, Hugo, o não traias, . .
A horas dadas não voltarei.

(Aureos Zaks escovados n'outros practicos mundos :)

—Banindo os poetas, da ' Republica '
Coroava-os com flores, Platão.
=Yunka-yankee os depenna
Sem pena,
E zanga-se á historia, pois não !

(Cynico Diogenes do *utrinque-feriens* '*corner*' sem lanterna e achando a verdade-quadratura do '*ring*' :)

—*Very smarts !* O ! O ! *very smarts !*
A *moscas* fazer sensações !
E huivar mundo todo :
Ha um doudo
(O ' cão ') e ha justos (os ladrões) ! . .

(Washington 'cegando por causa d'elles' ; Pocahontas sem *personals* :)

—A ursos famintos, cão damnado !
Seja ! após festins, o festão ! . .
=Meiga Lulu,
Choras e tu
Mel ao ' imigo ', abelha ? . . e ferrão ?

(Nariz guatimalo cornado em facho d'Hymeneu ; coração Dame-Ryder nas envenenadas vidraças do '*too dark*' *wedding-pudding* :)

—' *Cáramba ! yo soy cirurjano*—
Jesuita . . . yankee . . . industrial ' !
—*Job* . . . ou *poisada*
Malassombrada,
' Byron ' magnetismo-animal ! . .

(Practicos mystificadores fazendo seu negócio ; *self-help* Ata-Troll :)

—Que indefeso cáia o extrangeiro,
Que a usura não paga, o pagão !
=Orelha ursos tragam,
Se afagam,
Mammumma, mammumma, Mammão.

(Magnetico *handle-organ*; *ring* d'ursos sentenciando á pena-última o architecto da PHARSALIA; odysseu phantasma nas chammas dos incendios d'Albion:)

—Bear . . . Bear é ber'beri, Bear . . . Bear . . .
=Mammumma, mammumma, Mammão!
—Bear . . . Bear . . . ber' . . . Pegàsus . . .
Parnasus . . .
=Mammumma, mammumma, Mammão.

Mas, voltemos os olhos desgostosos
D'este circ'lo: e, porque é na liberdade
(Qual d'ella á luz os céus são mais formosos)
Mais tenebro, talvez,—e á christandade.
É na terra da patria hospitaleira,
Do mundo novo na candura e o riso
Qual de crianças, qual de paraiso,
Deus, que ao mal entristece o coração!
Oh! como é triste da moral primeira,
Da Republica ao seio a corrupção!
Ao seio de pureza—se dissera
De Christo o corpo em decomposição!
Tende mãos, impios! vós, que a liberdade
Traís, á *especulação* levando-a insana!
Concentrai-a antes dentro, na verdade
Do lar e da alma, activa e soberanna!
Liberdade das fôrças invisiveis,
Que nenhum poder vence—a quem d'escravo
Se humilha esse Protheus por quem terriveis
Vos humilhais: é pois elle o só bravo? . .
Oiro! oiro!—Ninguem condemne o amigo
Unico seu na sociedade hodierna,
Que dá-lhe o pão, o amor, o leito, o abrigo
E o templo onde se adora a Voz eterna!
Respeitai o vosso oiro, o grande arcano
Que é elle, o mais profundo e precioso
Sangue do coração sagrado e humano
Da terra, vossa mãe! o generoso
Mediador da luz e dos progressos,
Juiz supremo dos homens: vêde-os, nobres
D'elle ás auras e tumidos possessos,
Ou vis nojentos quando d'elle pobres;
Vêde a virtude, vêde a honestidade
Que por elle trabalha, como fica
Poderosa e sublime de verdade!

A alma é grande, e mais elle a magnifica;
A alma é torpe, e mais torpe elle a revela;
Por elle prostitue-se . . . a prostituta;
Afina-se por elle e mais, mais bella,
A bella e formosissima impolluta.
Qual 'o melhor engaste do diamante,'
O symbolo social, elle a alegria
Vê-se crear, voltar o amado ao amante
E o foragido á patria, que o perdia.
Serve ao vício, destruindo o vicioso;
Serve na acção, na fôrça ao forte, ao justo;
No delirio, porém, toma-o formoso,
Conflagra o astro e carvão deixa-o combusto.
Bem haja a Arnolds e a Lazaros-de-Mello
O que víctimas dá—porque de Judas,
Veja-se como hediondo é dentro, e bello
E amigo o exterior! nas fórmas rudas
Defende o casto e o puro; elle defende
A innocencia, que existe; dá ao velho
Nectar da mocidade; a elle se vende
O que é vendivel, e inda . . . amostra o espelho.
Sem elle, volta o mundo á barbaria;
Corrente em que se volve a humana vaga,
Das nações equilibrio—se diria
Que a Providencia o enviou, lume que afaga
Dos olhos do homem a visão; ao ouvido
Som de clarim, que o estimula e brada
'A civilisação!' a treva ao olvido
Quando ao oiro, da luz abriu-se a estrada!
Que o animal humano não prescinde
De luzentes metallicas esporas,
E que a viagem cansada não se finde,
Escura a noite ou negras as auroras—
Mas, compra o que é vendivel . . .—todo o mundo?
Talvez . . . o que é terreno e o que é mundano:
Só não o que o não é, nem o jocundo
Céu que o contém, se o ha tão sobrehumano.
Qual dos Incas o Sol rege o universo,
Da terra a vida social tu moves,
Janus de duas frontes! e és perverso
Corruptor da virtude, dizem, ouves?
Tu, 'deus material,' salve! que ao mundo
Publicas-lhes a infamia, á infamia os fórças
Do vulpino impostor, do corvo immundo,

Dos terriveis Catões almas de corças!
Salve! que és o salario ao jornaleiro
Da liberdade e o verbo com que o homem
'Faça-se,' diz, em seu de um dia imperio,
Tu, sempre-joven oiro! Astros assomem
Teus, e ao esplendor elevam-se as nações;
Nobilita-se a oppressa independencia;
Té por vezes reergue-se a consciencia:
E insultam-te portanto . . . em oblações.

E qual dos céus, infaustos á pureza,
Os 'Saccos-de-Carvão,' na humanidade
Vê-se o cancro—ou á grande natureza,
Ou aos seios da bella sociedade.
Honra á nação, porém, que não occulta
Os vicios moraes seus, antes descobre
E reclama á luz pública! e resulta
Que sara ella tão só, nobre e mais nobre.
Oh, co'os vossos principios absolutos
Sois a nação primeira do universo!
Illudindo-os, por motus dissolutos
De *liberdades* . . . similhais, transgressos,
Aquelle que thesoiros desperdiça
Herdados de seus paes. Sois a Republica,
Sêde só as virtudes e a justiça
E da familia a mãe, sagrada e pudica.
Mas o sois, porque contra cada offensa
Erguem-se as vozes que resoam forte—
Que a Justiça, o Evangelho, á indifferença
De bastardos, reergam-se da morte!
Livre a virtude, livre o vício, oh, vendo,
Terriveis ficam pela liberdade!
Mais, deante á luz a treva, treva sendo;
E deante á treva a luz, mais claridade!
Então aos tribunaes os soberanos
São chamados—oh, patria abençoada,
Onde vence o divino ao que é terrano,
Vence o ideal á fórma avassallada!
Qual no espaço o planeta s'embalança
Formando a tempestade e as estações,
Tal desmaia e declina esta esperança,
Ou resplendece á vida das nações:
Ide ás escholas, Damas da grandeza,
Superintendei, sêde as conductoras

Voluntarias dos filhos da pobreza,
Emquanto as mães trabalham! defensoras
Sêde vós da Republica! dos pobres
Fazei, dos filhos seus, amigos vossos:
E vereis quaes prazeres são mais nobres,
Se os do bem, se os da ostentação vaidosos.
— Este é o joven povo da vanguarda;
E na patria ideal, quanto soffrera,
Pelo quanto de amor e crença houvera,
Sedo o Guesa esqueceu. Da dor á guarda,
Elle na tempestade s'involvia
Social, a que teem de resolvidos
Ser problemas, a que ora destruidos
Serem céus pela terra se diria.
E voltava, do inferno de Wall-Street,
Ao lar, á eschola, ao templo, á liberdade;
De Vássar ou de Cooper ao convite
Voltava-se p'ra os céus.—Que linda tarde!
Dos grandes cidadãos ahi passa a gloria,
A filha *darling*, d'esta aurora a estrella!
—Se acaba o dia; e pois do Guesa a historia
Tambem finde no amor ao riso d'ella:

"Foi seu o último riso na minha alma,
Tão doce, a ser mortal qual uma coroa,
Tirando o desespêro e dando a calma—
Bemdicto seja o riso á virgem bôa!
"Deus! quando a sociedade antigamente
Me seduzindo da esperança ao meio,
Abrira-me o abysmo de repente,
De 'Sancta-Rosa o alvor' sorrindo veiu!
"Sorrindo agora vens, quando se abria
Um outro abysmo em outra sociedade;
Porque eu visse (bem vejo) o que eu não via,
Que em toda parte, em toda a eternidade
"O homem é o mesmo, e o riso da innocencia
Sempre celestial: só não o esqueças,
Quem dos hymnos de ti sente a existencia
Doce resoando, que ahi sempre floresças:
"Porque através das solidões distantes
Sente-se a vibração extranha n'alma
Do mais longinquo pensamento, que antes
Fôra o riso, um amor, a luz, a palma.
"E Carrie qual a luz da alva do dia,

Luz que abranda—ao perdão do que nos pesa;
Que divinisa d'hymnos de alegria—
Vel-a, faz sentimentos de pureza!
" Quem não ama de os ter?—Sião celeste,
Quão seraphica a luz dos risos teus
Inspirando ao perdão! Quando vieste,
Na virtude ainda crê-se, crendo em Deus.
" É Carrie qual a luz adamantina
Que no meio das neves scintillando
A esperança final doce illumina
Das mortalhas da terra. A vi, sonhando,
" Qual ferida risonha e dolorosa,
Qual a estrella de dentro do meu peito
Refulgente entre lagryma amargosa.
Quando, quando na insomnia do meu leito
" Banho em balsamo o coração dolente
E adormeço a chorar —não me visitam
Esses que a dor da minha vida agitam,
Porém tu, e os bemdigo e a Deus, contente.
" Quando de Murray-Hill vens na collina,
Os principes, os ricos mercadores,
Adoram a serénide divina,
Que é de Cooper e Vássar os amores.
" De virgem neve a terra está coberta,
Pura, tão docemente branca e pura,
Do sol a estrella limpida e deserta—
Andando sobre as neves a doçura
" Sinto da luz saudavel e dos ares
E da infancia a alegria, qual o fosses,
Os sentimentos da innocencia e os lares,
Por sobre a branca solidão, quão doces!
" Terra feliz da social poesia,
Da alegria, o trabalho e a mocidade,
Aqui virei morrer . . . que é doce o dia
Findar seu onde ha luz e ha liberdade—
" Dias felizes da feliz America,
Nunca de vós m'esquecerei! Lá estão
Bradando os sinos—tenho a dor homerica
E as saudades do Templo da oração.
" —Fechou a noite; raras decaindo
As neves, que tristezas tão profundas,
Não do que foi, mas do que está porvindo . . .
Sinto chorar-me dentro o coração!
" Eu estou só, e chóro, chóro, chóro:

E dos céus caem só as erramundas
Neves puras, e á dor eu desadoro,
Que nunca mais terei consolação ! "
Assim o Errante, em sua fortaleza
D'eterna solidão e liberdade,
No mais fundo da íntima tristeza
Um só riso guardou.
Dorme a cidade ;
No somno dos seus tumulos a vida
Se reanima. As luzes sós alertas,
D'entre arvores nevoento-congelidas,
Ardem hi nos parks, funebres, desertas.
Vai alta a noite ; do commércio a vaga
Desfez-se a pouco e pouco ; sobre os gelos
Se ouve em silencio o passo que transvaga,
No ar o gemer mechanico dos prelos.
E illuminados, altos os andares,
Os marmoreos palacios fóra de horas
Quaes phantasticas fábricas dos ares
São, que da noite ao umbror forjam auroras,
Que sobre o dia raiarão. Da imprensa
São os paços reaes onde as idéas
São os tyrannos, cuja omnipotencia
Do moral edificio as gigantéas
Columnas lentamente vão firmando,
Que, pesar dos oppostos elementos,
Eternas permanecerão—' mas, quando ? '
Oh ! *sweet by-and-by* do pensamento !
—Não é Franklin que alli velado tendes
Aos serões generosos de Park-Row
E de Lincoln no sangue que se accende
O facho da éra nova que raiou ?

Luar tecido da innocencia etherea
Ao condão virginal das neves puras,
Saudosamente doce a formosura
Dos hombros juvenis cobre da terra.
Qual ao branco areial, amava o Guesa
As solidões das neves alvejantes
Por noite eburnea, quando a natureza
Em bello luar deserta-se. Os distantes
Plainos de Buffalo ora atravessava,
Que d'Erie-Railway ao Tonawando
Vai—tangido pelloiro, elle passava

Solitario, talvez . . . porém, cantando.
Cae a neve ; pendei, grinalda pura
Da terra infante, brancas açucenas
Sonhos dos ares, das regiões serenas
Imagens voai, cobrí a sepultura !
E os plainos e a collina e o valle e a serra
Co'o mesmo manto vestem-se, e nitente
Matinal, alva-umbrosa, alva-silente,
Tranquilla ondula-se a extensão da terra.
Silencio mago e candido das neves !
Solidões brancas dos sagrados seios !
Oh minha mãe ! Quão breves são, quão breves
Estes céus puros, de outros céus alheios !
Creações loiras, lirios caprichosos,
Aereos genios, prismaticas agulhas,
Frouxas espumas, do luar fagulhas,
Alvos crystaes, translucidos nivosos :
Tudo que dos céus cae traz esta fórma
Do sonho, a esp'rança, os candidos albôres ;
E á gradação de todos os candores
O hibernal horizonte se transforma.
—Quando o horizonte cobre-se de neve,
Que toda a terra em candidez fulgura
Ao saudoso clarão do luar, e leves
Abrem-se, alvos, os leitos da planura ;
Nos plainos solitarios, d'entre o gêlo,
Longe, escondido, o fogo da choupana
A paz alembra do viver singelo
Do honesto lavrador e a flor silvana.
E o fogo, qual um coração amigo,
Ao doméstico círculo parece
Mais apertar no amor de tempo antigo,
Ou de não sei que tempo, que s'esquece :
Mas, consagrada aos filhos a familia,
Reunida, assentada em tôrno ao lar,
Oh, a poesia candida e tranquilla
Do verdadeiro sacrosancto altar !
Seios da creação alvos de Tellus
Ondulam naturaes—oh, minha mãe !
Oh, na alvura ideal, que sonhos bellos
Da crença eterna, maternal, christã !
Que magia nos astros, das florestas
Augustas odorosas dos pinheiros
Reluzindo através das mudas mestas

Alvas cans das ramagens, dos nevoeiros!
Ha musica na luz alva, harmonia
No clarão que dos astros se derrama;
Ha doçura na neve que, de fria,
Parece que apavora . . . ou que s'inflamma.
—Raia aurora; resplende em luz natura;
Das neves brilham os calices dos lirios.
Dos trens a cobra ao voo dos delirios,
Do horizonte selvagem corta a alvura.
Das estações infancia—a neve inspira
Os doces sentimentos d'innocencia,
Tanta é, tanta a pureza, que transpira
Da estellifera alvura, d'existencia
Virgem, que principia a natureza;
Não a alvura da morte, mas de vida.
—E das neves sagradas a pureza
Converte-a a terra em lama denegrida! . . .

Lá está iris!—ha de haver abysmo . . .
Onde o arco vê-se da visão formosa
Dobrar-se luminoso, um cataclysmo
Se deu, ou s'está dando. A linda rosa!
Dupla luz—sobre o que precipitou-se
E, deante, os precipicios amostrando—
Iris bemdicto! Tal o mundo achou-se,
Do Diluvio através o iris estando.
Vem a onda correndo alegremente
Qual á esperança e á gloria; á quéda perto,
Dá gritos, faz relampagos, e ingente
Atira-se ao golfão tranquillo aberto!
E suspende-se a calma na grandeza
Do amplo espectac'lo em cima dos abysmos:
Em profundo mysterio, a natureza
Sublime ecchoa do Niag'ra os hymnos!
Quem ouvir pode quando tu resoas?
Commandas a mudez, e d'ella á imagem
Bizarras formações pelas coroas
Dos abysmos debruçam-se á voragem!
E vens qual do passado o sobrevindo,
N'essa ferocidade, que ao futuro
Arremessa o presente, enorme, infindo . . .
—Estronda! estronda! E ao musico susurro,
Ao sublime concêrto, ermo, selvagem,
Formam-se as avalanchas, dos vapores,

E alto ruem qual loucos na voragem—
Cair, cair é a lei—' bellos horrores '!
Porque fóra não estais da natureza,
E mas d'este volcão aos firmamentos
Elevam-se os eternos pensamentos . . .
—Não se hallucinem tanto da grandeza!

—Ás rosas e os jacinthos do nevoeiro,
Aos raios floreteando do occidente,
Ao braço do formoso companheiro
Rindo prende-se a amante meigamente.
Na Caverna-dos-Ventos, abalada
Das aguas ao fragor, nayade-aurora
Ai! nunca foi do abysmo enamorada
Tão feliz, tão risonha e incantadora!
E quem não brinca ao meio da voragem
Quando lhe está contente o coração? . .
—Tende, Lottie! . .
'Aqui . . . prende-te á lagem!
Forte! . . sae da corrente! . . o braço. . . a mão! . .'
Oh! lá vão-se co'as aguas arrastados! . .
Afundam-se no abysmo! Deus! soccorro!
—Contra os vortices luctam . . . esforçados
Tomam-n'a os hombros d'Ethelberto. . . Salvos! . .
Alcançaram o rochedo . . .—Ao sorvedouro!
Desgraça! horror! lá foram-se e sumiram!
Lottie! . . Lottie! .—Uns braços finos, alvos,
Crispos os dedos, hirtos . . . gyram, gyram,
Gyram . . . Oh! Christo!—Desappareceram . . .
—E na apparencia calmas, verdejantes
Volvem-se as ondas. Mas os dois amantes
Nunca mais volverão; nunca volveram.
Elles vinham ver iris, n'esse esmalte
Que das névoas transluz mais lindo á tarde:
Oh! quão funesta do infortunio bate
A hora, quando se alegra a mocidade!
E d'esmeralda luze velludosa
Do insondavel abysmo a superficie:
Prostituição do abysmo! insidiosa
Luz! sepulchro infernal face-ledice!
A serpe que o rompeu por estas fraguas
Lá s'estende em seu leito somnolento—
O olhar evita-se ás d'Esquecimento
Fundas, resvaladias, verdes aguas!

E do abysmo vibrado os sons rebojam
Das rochas pelas cavas e as geleiras,
Que rendadas ogivas no ar arrojam
Alvas, de templo em turbidas espheras.
Á noite relampejam nos abysmos
Do Niagara as trevas em tormento—
Estronda! estronda! róla os cataclysmos!
Vem ao combate! vence ao pensamento!
E qual vasta muralha d'alva chamma
D'um bosque além d'um campo, immovel, livido
E nocturno o clarão, tal se derrama
A vaga colossal! Scintillam vividos
Os luzeluzes transparentes da onda
Rindo, frontinhas inconstantes, doidas
Mirando-se no abysmo.—Estronda! estronda!
Arranca os sons mais altos das tuas chordas!
Eternas, já de ti subiram almas
Qual o cysne de Socrates aos céus:
E qual d' Iris agora as aureas palmas,
Meu espirito ergueu-se aos hymnos teus!
Qual a do Rei-Psalmista, vem tua gloria
Da tua quéda—a trovejar tu cantas!
Venho as harpas ouvir-te de victoria,
Atlas despedaçado, que me incantas!
Trovejada harmonia, em que o oraculo,
As sombras d'ao em tôrno amplo oscillando,
O espirito ao trovão sobrepujando,
Amostra de existencia o espectaculo.
Fumegam, quaes incendios, os geleiros:
Do Niágara á noite abrindo os braços
Levanta-se o phantasma dos nevoeiros
Entre a coroa dos astros dos espaços!
E terrivel o Niag'ra resplendece—
E unico eu sou vivente, que n'esta hora
Pára em frente do abysmo que estremece,
Qual se d'elle immortal o genio fôra
Á tenebrosa seducção detido:
Porque é preciso tempo ao pensamento
Libertar-se ou do mundo, ou do estampído
D'este infinito desmoronamento.

Outro na sociedade dá-se; e esconde
Iris d'alli a palma luminosa,
Porque á humana catastrophe responde,

Por vibração mais bella, o céu, que a rosa.
—Relampeja submar; o fio electrico
Traz de Sclavonias o estertor pungente
De bombardeado imperador; e o tetrico
Phantasma nihilista a elle presente:
Que é dos tempos o esp'rito evolutivo
Implacavel, que vem á absorvedora
Gloria das glorias todas do Deus vivo,
Dizer 'que cesse' ao abysmo e 'que ande' á aurora.
—Relampeja na terra . . . ha solitude;
Repercutem-se de nações amigas
Estertores pungentes . . . de virtude
Ora em Columbia: grande Deus, que a liga
De oppostas crenças leve a igual perjurio?
Que a escravidão, bem qual a liberdade,
Leve a esta humilhação? . . . delirio obscuro
D'alliança em que falta a probidade!
—Alexandre ou Garfield? E ambos cairam
Víctimas, um da treva, outro da luz:
Qual cegueira a maior? Quando deliram,
Vício, ou virtude, ao mesmo horror conduz.
São-Petersburgo ou Washington? Bastardos!
Rasões da Russia governando Americas?
Vêde, porém, que alli são fulminados
Oppressores e aqui hostias angelicas
A 'inspirações' ignobeis. Que horrorise
Portanto o mundo á quéda do mais forte:
Que o successor de Washington se visse
Pelo grande soffrer na grande morte!
No sangue puro o impuro e venenoso
Pus derrama-se em corrupção-exemplo:
Porque da patria o sangue precioso
'Stá 'corrompido'—Ouvis? oiço-o do templo.
E sinistros nos céus erram espectros
Assombrando co'a chamma o firmamento,
Rugem dos furacões no mar os plectros
E na terra treslouca o pensamento.
Emtanto, chora a terra com verdade,
E qual se em cada uma familia fosse,
Ausente, assassinada a liberdade.
—Armas dos céus! agora conversou-se
Com elles á oração. E n'esses dias,
Se o designio implacavel nunca muda,
Achou-se em consciencia, que harmonias

São d'alma humana, se á moral s'escuda.
E escutas no silencio, triste estando,
Bater sagrado, fundo e doloroso,
Do patrio coração e o de dor quando
Arrebentou, e doce e mal queixoso.
—Dias de humilhação! pallida viagem,
Vai agora o cadaver peregrino
A funebre jornada, ao tão divino
Umbror do crepe. E forma-se a miragem
Sobre a calma diaphana dos céus,
D'onde veem o conselho e a liberdade:
Nunca esqueçais da víctima a saudade,
A dor eterna e o ósculo do adeus.
E verbo de pureza propalando
Prègões, que á luz a humanidade exhortam,
Da nação através os trens voando,
Ao feretro sublime além transportam.
E a universal formosa sympathia
Confirma-o ser ao centro a vibração,
Quando sentem-se os povos á magia
Da idéa-Deus ferida ao coração.

Está de lucto a Musa americana
Pelo pae da poesia. Emmudecida,
Vencida jaz a fronte soberana
Triste do bardo e a bella acção de vida:
Longos, cabello e barba, qual a neve
Brancos, do velho harpista a divindade
Illuminavam. Chora-o pois quem teve
D'elle uma crença e guarda-lhe a saudade.
Farewell ao melhor genio e tão nobre
Da americana social poesia,
A Longfellow *farewell!* prostrado roble,
Que 'a nenhum outro tanto s'esvasia,
Desde Byron eterno, este horizonte'—
E dais honras a um só e ao outro escandalo?
—Nas vodas de Caná, Jesus á fonte,
Ou no templo a leval-os qual um Vandalo?

Segue ao Poeta o Philosopho—estalaram
Todas da america harpa as grandes chordas!
D'Emerson pensador a filha ás bordas
Do tum'lo e os lirios de Platão acharam.

CANTO DÉCIMO-PRIMEIRO.

1878.

Acalmou a tormenta; pereceram
Os que a estes mares hontem se arriscaram;
Vivem os que, por um amor, temeram
E dos cèus os destinos esperaram.
—Quando Côrtez partiu para a conquista
Do imperio colossal de Montezuma,
Creou antes o desespêro; e à vista
Foi desapparecendo, sub a espuma
Do Golfo, em chamma a frota, que era esp'rança
Deusa dos timoratos: para a aurora,
Tal vai, rotos os laços d' alliança
O peregrino, do occidente agora.
—Se vencedor o Guesa? Ao desespêro
Organisado, a terra estremecia:
Cumpre o sol o dever de sol co' o dia;
De amor a grande acção move-a o Psalterio!

Floreja. Os continentes s'encadeiam,
E dos dois lados do isthmo, em murmùro
Monotono e prophetico psalmeiam
Os dois oceanos. Ouve-se o futuro.

"*Salve*, oceano Pacífico!—resoa
A voz do grande mar a natureza!"
Sublime d'enthusiasmo qual Balboa,
Ora aos mares do sul s'eleva o Guesa.
Alteroso vapor o espera ao largo,
Illuminada forte cidadella
Onde commanda o Inglez.
Doce lethargo!
Ondas mansas, ditosas! noite bella
Abrazando ardentias, luminosas,
Rindo ao lume das aguas. Navegando,
Longes de Panamá vîa as ruinosas
Tôrres, que estão nas sombras avultando.

Ahi da linha, que foi traçada outrora,
Somente viu-se o tenebroso lado

(Brazões d'honor que o aventureiro adora),
De morte; e ainda não viu-se o abençoado
De luz (que sempre tão tardia aclara!)
Do congresso ideal, do arbitro humano
Da paz, que a ser princípio consagrara
O público direito americano.
Traçada outra vereis, linha equatoria
Unindo os mares, dividindo as terras
A dois immensos povos e uma a glória
De confederações: a Sul, das serras
Andeas e os aureos valles do Amazonas,
Representa-a Bolivar; tendo a Norte
Industriosa, Washington; e as zonas
D'aqui a cada pòlo, irmãs e fortes.
Nem è debalde que o planeta gyra,
Dando fòrmas aos novos continentes:
Um amplo coração o austral, que sente;
E o boreal pulmões, o que respira.
E esta è a patria central viçosa amante,
Que a tanta gloria nos convida e anima,
Colombia do equador! raça latina,
Tão sonhadora qual o Guesa Errante!

Deus, que será? Sem ser qual foi Pizarro
Por ambição mundana aventureiro,
O que será que ao invisivel carro,
Triumphal bello o incanto, prisioneiro
Ao anjo arrasta, víctima cantando
Na candura fortissima, aos destinos?
Não são do mundo applausos, e escutando
Vai da eterna harmonia internos hymnos!
E sem ser qual Pizarro e Hernandes-Côrtez
A' conquista de imperios por façanha,
O Guesa é vencedor qual os mais fortes
E os mais leaes n'esta moral campanha.
E posições o mundo lhe off'recera,
Lhe acenara co'as honras; e do mundo
Fugindo e de taes honras, ai! soffrera
Dos homens o desdem fallaz e immundo!

A' noite no Pacífico modula
A Voz ignota que accompanha ao Guesa,
Emquanto incende a vaga e ao largo ondula
Phosphoroso fulgor. A' natureza

Sentimentos renascem, qual à franca
Mão que apertando nossa mão nos vibra,
Ou a setinea sensitiva e branca,
Ou a callosa mão que abala e libra.
—Oh, justiça divina! que d'incantos
No honrado justo, no piedoso forte!
Chora-lhe o coração co' os doces prantos
Dos gòzos celestiaes, indo p'ra morte!
Tal é do Indio a selvagem probidade:
Ministros de Tupan dão a sentença
E deixam ir o Guesa à liberdade;
Porque elle, à hora, virá na glória immensa
Da tribu, que o espera silenciosa,
Estando todos assentados, vendo
Dos altares à roda a detençosa
Sombra solar—
" Ahi vem o Indio correndo! "

Dos phantasmas das velas entre o jôgo
Embalado nos ares, se diviza
Que vermelho carbunclo arde de fogo
No coração de Taurus. Meiga brisa
Respira das manhans.
" A esta bonança,
Por estas horas, do casal partia
No seu cavallo branco, em que descansa;
Caravana dos servos a seguia
" Cantando nos caminhos perfumados,
Que por alvo areial longos se abriam
A's novas lavras e aos curraes dos gados
Aonde tudo, aonde todos a queriam.
" Mas, oh, Deus! quanta dor a nòs pequenos—
Acordar sem os cèus da Mãe e estando
Deserta a casa e o Pae a sòs, serenos
Olhos azues, a eschola preparando!
" Passava-se a escutar o dia inteiro
A voz do carro cantador, que vinha;
N'ella só se falava, em verdadeiro
Amor, até à volta de à noitinha.
" A este luar de crystal, por estas horas
De vaporosa clara prata, às alvas
Do matutino luar, quando nas lavras
Brilha o orvalho, e a campa das auroras

"Desperta, e á madrugada os gallos cantam
Despertando ao trabalho; e os mansos, lentos,
Lacteos bois, e os carreiros que alevantam
Vozes, resoando a selva antes dos ventos;
"E o deserto equador, e a branca estrada,
E os bacuraus aos saltos; o horizonte
Cheio de todos cantos da alvorada,
Cheias as grotas do trovão das fontes—
"E vaga à vaga, embala-se o oceano,
Nem fazem mais que um mar todas as ondas;
Um outro, e vagas tão gentis tão doudas,
O coração ao coração humano.
"—É hoje o anniversario de tua morte:
Que annos passaram? Nem eu sei já quantos!
Sei bem que tenho d'ella a vida e a sorte,
Porque da morta nos eternos prantos
"Sinto felicidade. Eu chòro ainda,
Tenho chorado muito a tua ausencia:
Como este amor, esta saudade infinda
Pode o amparo nos ser e fôrça immensa!
"Da chamma sacrosancta de tua alma
S'elevou meu espirito juvente;
E a musa foste do cantar dolente
Em que verto meu sangue e è minha palma."

É aquella a Mãe biblica, a formosa,
Que aos seus meigos herdeiros abençoando,
Ergue-se ao romper d'alva e trabalhosa
Anda feliz, thesoiros amontoando;
A que morre, dos filhos rodeiada,
E o velho, se não guarda viuvo o templo,
Ai d'elle! esta é a Mãe, a só lembrada
Dos escravos e a só da casa o exemplo,
Que ainda lagrymas tem depois da morte—
Os olhos d'ella nunca s'enxugaram!
As perolas corriam: qual o forte
Cadaver, nunca os vivos irradiaram!
Escutava, disseram, não dormia:
E era divino, era luzente o pranto
(Qual quem já visse e annunciasse o incanto),
Quando o que foi-lhe Benjamin sentia
Conchegar-se tristinho à que o conforta
E qual quem conversava com sua mãe

E que entendessem-se, a mudez ahi morta
E a mudez d'ahi viva, orphã-manhan!
De lucto n'estes dias, solitario
Vîa-se ao Guesa, às sombras, jejuando,
A orar n'alma, no íntimo sacrario
Dos lares paternaes.—Se estais olhando . . .
Passa uma sombra diaphana e tão pura
A extinguir-se através da noite etherea,
Das grandes sombras na distancia obscura . . .
Passa outra sombra, longe da primeira.
—Ora, de terra em terra o sempre ausente,
Sem mais vêr patria alguma que o contente,
Ledo incanta-se aos mimos da belleza
E d'elles desincanta-se—ai do Guesa!
Ai quem do mundo assim, e seu mau grado,
Correndo as zonas for, qual em procura
D'outro amor, d'outros homens, d'outro estado,
Ou d'outro sol, ou d'outra sepultura!

Auras, quaes da Victória, acariciavam
Com mysterioso beijo à bella fronte
Luzenegros cabellos; escutavam
Ouvidos, longas vozes do horizonte:
Magnas horas da calma a natureza,
Ás rêzes gemebundas abatiam,
Tristes mugidos a enseiada enchiam
Quando, da patria, à vela dava o Guesa.
O genio e a formosura, as mais gloriosas
Coroas do Creador, adolescendo;
A divina moral, o alvor e as rosas,
O que ha mais bello aquem e além, prendendo.
Nas estrellas da madrugada agora
Ha d'essa joven luz, do crystallino
Doce tin-tin de campa que abre aurora,
Da luz que dava ao Dante amor divino:
A luz saudosa, a luz que os poetas deixam
Na terra, quando partem-se do mundo:
São o consôlo a todos que se queixam,
Tendo de todos o soffrer profundo.
A vida e o sentimento destribuem—
Deus! parece, onde estão, que não se morre!
São qual a fonte; e a luz que d'elles corre,
Se extincta, ha treva e os homes prostituem.

Quando as estrellas, scintillada a esphera,
Da luz radial rabiscam todo o oceano,
Que uma brisa gentil de primavera,
Qual alva duna os alvejantes pannos,
Candida assopra,—da hora adamantina
Velando, nauta do convés, o Guesa
Amava a solidão, doce bonina
Que abre e às doiradas alvoradas reza.
Ora, no mar Pacífico renascem
Os sentimentos, qual depois de um sonho
Os olhos de um menino se comprazem
Grande-abertos aos cèus de luz risonhos.

Vasta amplidão—immensidade—illudem,
Concavos cèus, profunda redondeza
Do mar em luz—quão amplos se confundem
Na paz das aguas e da natureza!
Nem uma vaga, nem florão d'espuma,
Ou vela ou iris à grandiosa calma,
Onde eu navego (reino-amor de Numa)
Qual navegava dentro da minha alma!
Eis-me nos horizontes luminosos!
Eu vejo, qual eu vîa, os mundos Andes,
Terriveis infinitos tempestuosos,
Nuvens fluctuando—os espectaclos grandes—
Eia, imaginação divina! abrazo
Do pensamento eterno—eil-o magnífico
Aos Andes, que ondam alto ao Chimborazo,
Aos raios d'Inti, à voz do mar Pacífico!

Ondam montanhas, rebentadas curvas
Lançando umas sobre outras, éneas, turvas,
Ante o manto extensissimo de prata
De uma nuvem, quão limpida e quão grata!
Ondam ermos, rochedo alto e selvagem;
S'estende o cortinado, a aurea teiagem;
Sempre vèu-luz à cada negra vaga
D'esses abysmos, onde até se apaga
Do dia o resplendor mais fulguroso,
De reverbero á ausencia; e mais rareia
Ceruleo, tão sagrado, tão saudoso—
Névoa, espiritual, etherea areia!
Pureza creadora! ao pensamento

O mystico velame que não arde,
Doce qual as soidões do sentimento
Ouvindo voz celeste que nos brade—
O' Lamartine! os candidos paizes
Vejo, os longes além-mundos sonhados,
Onde os fortes revivem, que felizes
São da tribu e dos seus sempre lembrados.
As regiões formosas, onde as almas
Habitam, dos guerreiros, que luctaram
A existencia, onde estão no Deus das calmas
E 'hi tranquillos na gloria descansaram!

Caem trevas dos cèus; amphitheatros
Vão densas nuvens removendo á proa;
Do relampago as armas, nave e mastros
E tudo, ameaçam co'o trovão que atroa.
Tarde estes cèus despertam, que nos tomam
Pelo immigo invasor, e as cataractas
Rompem hiemaes em Guayaquil e assomam
Ao Guesa, em vez de amor, sombras ingratas.
Diria-se que os genios da revòlta
Apagam toda aurora, toda estrella
Mesmo em cèus do Equador—
"Satanea escolta,
Sustai o corso em minha patria bella!"
Quando em Colombia lampejara a fronte,
Que a dos volcões dos Andes mais formosa,
Aclarou-se do Sul todo o horizonte
Qual disco immenso de uma ardente rosa!
Os de Castela viso-rêis pararam,
Continuadores de Pizarro; e a história
Os heroes de Bolívar começaram
Do glorioso porvir. Honro a memoria
De Lamar, Santander, Sucre, Abreu-Lima,
Dos kóndores da chamma e da fragura,
Irmãos d'armas, e d'esse o mais d'estima
Ao Libertador, de Páez. Na amargura
A este eu vi, já tão só rico dos loiros
D'octogenarias cans e dos cuidados
De alvas mãos, sós do cèu meigos thesoiros
Que ao fim da vida amparam desterrados.
A oração escutei do moribundo,
Que entoavam-lhe à hora d'agonia,

Entre o estertor que ao arrancar do mundo
Aquella humana glória despedia.
—Entrar ? sair da eternidade?—Oh, quanto,
Quanto não custa ao nosso Deus perder-nos
Parecem, cada anciar e cada pranto,
Novo abraço de adeus, ternos ! mais ternos !
Das bellas armas recontava a história,
Alimpando a ferrugem ; soluçava
Abraçado a uma lança, que foi glória
Da Independencia, e que elle mais amava.
Com ella em riste, horizontal deitado
Do seu cavallo aos flancos, o lhanero,
Qual meteoro rompendo, ao trôço ibereo
Sobre os campos deixava fulminado !
Se alguem na patria chorda lhe feria,
Todo aquelle rochedo, qual se fôra
Tocado pelo raio, estremecia :
' Avante! avante ! à liberdade ! à aurora !
—E olvidou tão amada Venezuela,
Que orgulhosa o nomeara, ao descontente,
Qual superabundasse alfaya d'ella,
Ou fosse o exílio a mumia do presente.

Titan o scelerato—Kotopáxi
Lá das nuvens s'eleva alevantado
Tal um que, desviando, s'encontrasse
Não pertencer à terra, ou d'ella odiado :
E' annel desertor, elo estupendo
Rebelde da cadeia, negrejante
Pelos cèus infinitos : sente, vendo-o
O espiritualista, o repto.
Nas distantes
Eneofibradas cimas quasi-ethereas
Dos Andes, berço do Inca e monumento,
Bella nação perdeu-se em idas èras,
Que era um qual-populoso firmamento.
Na direcção dos tumulos, o Guesa
Ao longo vai das serras navegando
Qual, d'ellas à mudez, rendida presa,
Dias, immensos dias, sempre olhando.

E ondam montanhas, trovoar de crebros
Montes, abarrancando o andeo destrôço,

Desde o azul mar ao cèu azul—vertebros
Sobrepostos do mundo e mundo dorso—
Cordilheira eternal! eternos, grandes
Altares!—alva transparente névoa!
Ha no assombroso pelago dos Andes
Iris extranho; e um qual-poder, sem trégoa
Avultando no espaço—as aniladas
Diaphanas soidões do nimbo andino,
Onde sua alma habitarà, sagradas
Fórmas do Ether!
E sempre o algente, fino
Cortinado suspenso aos duros montes;
E o vago, o fumarento, a profundeza
Dos que são-lhes os proprios horizontes;
E immensos dias sempre olhando o Guesa.

Assim navegou elle o mar Pacífico:
Aprendendo o silencio, da montanha;
Das aguas, esta calma; e que em vèu mystico
Meio occulta-se a glòria andea, tamanha!
Modestia dos rochedos: sós a imitam
Os fortes de virtude e divindade,
Que, resplendores se lhe' à fronte agitam,
Guardam no peito a dor e a virgindade.

Por flóreas zonas d'equatorias calmas,
Da serra à sombra, ha paz e fôrça havida.
Da Região-Desolada, longe, onde almas
Morrem, 'ar, ondas sem signal de vida'—
Por 'hi veiu Pizarro, ou vindo, oh, Zak!
De Kuro-Siwo, Typhon lh' inspirara!
Quem andou por aqui foi Manko-Kápak,
Que um reino meigo paraisal fundara.

O homem forte: adorou silencioso,
Cerrados olhos qual quem 'stá no templo
Interno, eterno; e forte e tão piedoso
De si mesmo, e a si mesmo sendo exemplo;
Sentiu-se, Inti existindo, estando em Deus.
Sentiu ser em Deus-Alma necessaria
Sua existencia, nuvem que precaria
Erra animada á limpidez dos cèus,
Ao Coração—que elle òra contemplava
Com a sciencia, que vê mais claramente.

Mais sonda o abysmo seu, mais luz achava.
Era na infancia um homem-deus vidente.
Na deusa dos mortaes não creu, na esp'rança;
Creu fé, na gratidão que não esquece,
Porque è a saudade, è a lembrança
E o divo amor, que o outro è d'interesse.
Emtanto, è da esperança um sentimento
De justiça futura, que o incanta;
Mas, antes que a visão de julgamento,
Creu fè, e houve resignação, a sancta.
Meditando, sentia terra o cerebro
Onde a idèa, qual arvor', se lhe enfinca:
E recem-nado, do terreno verbo
Sentiu-se em Deus e ergueu a fronte d'Inca!

Nevosa-nedea espuma, o lago-oriente,
Brilhava em Titikaka o albor do dia.
Elle partiu p'ra o oeste. O Sol ponente,
Bem quando da coroa desprendia
Grandes, qual gloriosos pensamentos,
Relampagos nos cèus ceruleos ermos,
Alli Manko, à jornada pondo termos,
Lançou da capital os fundamentos.
E os sonhos todos, todos se cumpriram—
Cumprem-se todos, todos!—do passado,
Vê-se o porvir; os astros que sorriam
Em nòs, depois os vemos, incantados!

E è do Guesa a existencia do futuro;
Viver nas terras do porvir, ao Guesa
Compraz, se alimentar de pão venturo,
Crenças do Além, no amor da Natureza:
Fecundas terras, onde lhe chuvia
Eterno pensamento, irradioso,
Crystallino, a que ao Sol ideal o dia
Ortivo incasio abriu, doce e formoso!

Velemos, pois. Do Rímac, o susurro;
Na Cordilheira, os limpidos luares;
Do rosto da Limeña, o croceo, puro,
Incantador brancor—amo-lhe os ares
Graciosos, o ameno branco-fosco
De angelica doçura, qual se sente

No aroma as fòrmas e este docemente
Riso-sem-rir da flor. Amo comvosco,
Comvosco ler as 'tradições' dos Incas:
E os extrangeiros a estes arruinaram,
E arruinarão a vòs—ai, que ainda vingas
Em terra-prata e oiro, que exploraram,
Tu, moral floripondio d'este clima!
O oiro andino da tua juventude,
Quasi exhaurido; praça d'armas Lima;
Sentinellas postadas, solitude
Creando a silvos; militar govêrno,
Que fôrças ha, tão sò, que veem da espada;
Imprensa, *broma;* ingloria egreja-inferno;
De sangue a eschola práctica, a toirada.
Pois . . . nada ensinam decepções da França,
Que esmagada a sangrar viu-se debaixo
Dos pès d'outra nação, que não descansa
De sciencia e de moral. . . Vamos ao Acho:

A' luz dominical das tardes quentes
Na arena andam, aos dois, aos tres, aos quatro,
Bandarilheiros auro-reluzentes;
E do horizonte do amplo amphitheatro
Levam-se, espumam ondas populares,
N'essa alegria atroz dos elementos
Pelos naufragios ao furor dos ares,
Ou aos triumphos humanos e sangrentos.
—Surde um louco! da escuridão, o escuro,
Ao flammeo sol da arena, cego e fero,
Nas cruzes encravado espinho duro,
Porque è preciso dor e desespêro—
Pàra! os aureos espectros, à negaça
Movem brilhantes vèus: fixa-os o toiro,
Parte! e as furias e as fôrças, que espedaça
Contra sombra fallaz, veloz pelloiro,
Estorce-se! Eil-o, da illusão primeira
Das miragens, ficando-lhe pendentes
Lindas settas do collo e uns tão luzentes
Fios de sangue. Irisam-se bandeiras,
D'aqui, d'alli; estrondos d'algazarra
Endoidam-n'o! e elle parte, è raio! voa,
Vai, contra uma, contra outra! Ao muro esbarra;
Um vèu tomou; sua loucura o coroa.

Assim tresloucam, por divertimento,
Da cheirosa manada o nobre guarda,
(Oh, cobardia !) do homem o alimento,
Do arado a fôrça, a mansidão sagrada.
—De quanto vem d'Iberia sois tão dignos,
Semibarbaros povos ? glorios, moços,
Sem nacional futuro nem destinos
Na americana communhão ditosos ?—
Dançam, passam phantasticos e vivos.
Desatinado, tonto o toiro, muge;
Luze os cornos, abaixa, eleva altivos,
Parte ! settas lh'encrava o espectro e fuge.
Mordida salta a víctima à ventura !
Applausos troam, todos vèus se agitam;
Escarva o chão; esbofa uma onda impura
De sangue e de odio ; os membros lhe palpitam ;
De odio, oh ! que inferno tenebroso dentro
Não está d'aquelle mudo ! que avelluda,
Que irriça hirsuto—vêde o vago centro
D'ermo vidrado olhar e a bocca immunda
Que a lingua pendurou ! Cae um centauro ;
Jaz um morto no pó ; não vîa-o o toiro ;
Ventre rôto um cavallo, exfôrço mauro,
Derramando intestinos, tenta inglorio
Fugir ; trémulo, cae (e a ferradura
Dos donosos corceis fôra de prata)—
'Morra !' . . o brado geral contra a candura
D'um gladiador que, a matadores, mata !
E esmaltando-se o férvido horizonte
Do iris dos vèus—se è de vingança a furia,
Ainda o toiro partiu ! raiva do insonte,
Fôrça bruta à miragem 'xtincta, espuria.
E escarlate vèu d'honra, o *caballero*
Relampeja à visão do já perdido,
Última e a mais brilhante do toireiro
Gentileza—quão bella ao que è traido !
. . . . Eis vibrado o florete de concordia . . .
Ainda luctar . . . . e mal seguro nuta,
Dobra os joelhos . . . . dão-lhe sobre a nuca
A punhalada de misericordia.
Oh, não ha voz nem phrase p'ra dizeres
Aquella convulsão ! Todos se achegam ;
Cumprimentam-se.

Inspiram-se Gutiérrez:
Sua eschola escholares raro negam.
O' Atahualhpa! na desleal conquista,
No generoso indomito 'hi prostrado,
Sem do dextro illudir arte e antevista,
Vê-se o cadaver do Inca do passado!

As salas do palacio do govêrno
Regorgitam clarões; praças festivas,
Resoam harmonias; treme interno
O chão, rodando os carros dos convivas;
Os vasos de alabastro arfam com flores,
Que incende a rosa e a larangeira exalta,
E a linda flor-de-noiva qual albôres—
Vais ao sarau do presidente Balta?
Vêr como o grande coração de um homem
Se amostrando e sem mais rasões d'Estado,
Contente olvida que outros se consomem
De o vêr feliz, augusto ou admirado;
Que 'è vício das repúblicas a inveja,'
Se a educação falhou de liberdade
No lar bebida, amor de quem nos beija
E leite de virtude; que à vaidade
Dos esplendores, máxima imprudencia,
Jamais perdoa a civica modestia,
Se ahi folgam cortezãos; ver a demencia
D'essa felicidade em grande festa;
Vêr o insensato a rir, que não esconde,
Portas fechadas, dons que dão-lhe os cèus,
Esses instantes de alegria, que hão-de
Roubar-lhe amigos e inimigos seus;
Vêr os pès pequeninos de setim;
Vêr a limeña branca formosura,
Oh! mais que a seda e que o diamante a alvura,
Lirio indio a fronte e o labio carmezim—
—Jesus! Jesus! os assassinos entram!..
—Do govêrno legal bradai às armas!..
—Vendidas 'stão!.. Traidores já decretam!..
(Corre o sangue do eleito!) E te desarmas,
Ai! moral liberdade omnipotente,
Ora exposta dos homens à loucura!
—Mas, qual será o braço tão valente,
Que a lei derriba e eleva a dictadura?

O que for ambicioso e tendo audacia;
O que a patria arruinar sua, roubando
Com luva branca (do candor da acacia?)
Perverso o ser e o parecer mui brando—
—A' rebate! à rebate! Ergue-se o povo,
Rugindo a voz de Deus! Caem traidores.
Sepultados estão; que outro sol novo
Não veja os taes da patria defensores.
Oh, não basta o sepulchro! exhumam; rasgam;
Desamortalham; cantam; desnaturam;
Longas ruas, arrastam (bem lhes pagam);
Içam pelo ar; das tôrres dependuram—
Vinde, corvos! ha ahi banquete alado!
Quando o rancor dos odios populares
Compraz-se em ver tão alto ao reprovado,
Não vem-se á terra, ha podridão nos ares!
Onde está Kúntur? vinde, aguias dos Andes,
Vorar! vorar! pungide bem! á inveja
Fazei co'o ferreo bico as dôres grandes
Que estão na patria e que saciada seja!
As aves fogem. Balançai! descei-os
Do sol no raio! os ventos embalançam;
Profana terra é já do inferno os seios:
Tal, de matar, de consumir não cansam.

O verme no sepulchro, o homem raivando,
Todos folgaram. Qual o terremoto
A' ruina, o horror, à destruição deixando,
Rapido passa e longe è quasi ignoto,
Tal a revolução heis, das 'cem horas,'
Sentida no Acho, horrivel começada
Nas vodas de ventura, incantadoras,
E da anarchia às trevas terminada.
Mas, as peninsulares toirarias
Condemnadas estão, quando das Graças
Não concorre a presença, e que a folia
Toda è deixada às rudes populaças:
E è fatal a sentença quando albôres
São juizes—e o matinal sorriso
Quando julga, que trevas ha, que horrores
Que possam resistir contra o juiso?

Bella Limeña! flor, não que alevanta
O calix, porque à terra o tem pendente

No amor, flor de pureza, como incanta
A que dos cèus despenha-se ! Candente
Negro olhar vos transluz—no preto manto
O meio involto rosto, alvo da alvura
Que ha leite-mel, que ha d'alvorada-heliantho,
Doce-mortal candor ! d'onde negrura
Re-sae do ôlho formoso, o dos destinos
Astro mago, astro orac'lo e do mysterio
Da luz e a negridão, fôrça de abysmos
E do velludo o humor, do amor o imperio !
Não o desfeito rutilar tremente
Fascinador, d'ignivoma cantharida
Láminas de punhal ; mas, a vidente
Estellar fixidez almo-abrandada :
Porque tudo suavisa-se na America,
Do idioma os tons, os mimos das creoulas,
Onde as morenas tardes hão d'angelica
E à dolorosa quèda ainda consolas,
Floripondio inclinado do horizonte,
E de fragrancia enchendo a natureza !
Vos divinisa o amor, vos beija a fronte,
Na doce terra divagando o Guesa.

Quão facil a conquista onde ha doçura !
—Como haver fôrças n'este edeneo clima
D'antenoites que são manhans d'alvura
E n'um leito de aroma exposta Lima ?

" 'Stava elle olhando a vesperal scentelha
Aurea e tão joven se apagar no occaso :
E' de Chaska o arrancar-se a trança bella,
Ou d'olhos destruidora a luz, acaso ?
" E scintillou nos cèus, com a saudade
E o namorado adeus, oh ! quão formoso
Da açucena do campo aberta à tarde,
Da noite ao modo, ao lar mysterioso
" Branda, amorosa, os olhos co'os instantes
De morte que debate-se por vida—
O' Kusi-Kkóillur ! brilhos estellantes,
Alegria, que fazes tão querida
" A terra, por ti só ! tanta é, tão forte
Meiga a doçura com que a ella inclinas
A face de antenoites matutinas—
Princeza e *nhusta* do Inca, onde o consorte ?

De Olhantay nos rochedos, invisivel
Na fortaleza sua, alto, fragueiro,
Revôlto, ou contra o rei s'ergue terrivel,
Ou geme o doce amor. Teve-a o guerreiro
Quando Inti-Súyu, na comarca oriente
Alva a luz de cegar, as alvoradas
Annunciando o Sol; vozes candentes
De túnqui a ouvir, do sangue consagradas.
—Fúlgur o manto, astral a mascapaicha,
Insignia régia e resplendor da fronte,
Glorioso Tupak-Yupánki baixa
Do aureo andor. Já sauda ao Sol desponte;
Já prosternado o ameno e grande povo,
Tomada a bençam paternal, eis logo
Toma do arado de oiro e em campo novo
(Lede-lhe as festas na moral do prologo)
Vai o Inca lavrando. Rompem de hymnos,
Os psalmos d' huacáylhi e o que memora
Bellicosas acções, e os tão divinos
Coros das virgens ao rubor da aurora.
—Aclararam-se, thronos de oiro, os Andes!
Jà d'entre raios de rubis em chamma,
Inti-Deus assentou-se, e a eternas, grandes
Mãos, as bençams de amor dos cèus derrama!
Elle, o amado e senhor da terra, a veste
De primores e a cobre irradiando,
Muda em topasio o paramo celeste
E vai no firmamento atravessando.

Assim de Manko-Kápak, ao levante
'Stando o dia, formoso amanhecera:
Como expontanea a humanidade amante
Floriu, da lei moral, glórias na terra!
E è doce o imperio do Inca, da doçura
Que faz amar-se e mais querer divina
A realeza n'aquelles, por ventura,
Que a fazem real, a um deus, tão só, condigna.
No berço vês da in-hiema natureza,
D'entre Andes e o Pacífico oceano,
Erguer-se a humana planta, na pureza,
Da terra, ao Sol; do Sol, ao Todo-Arcano:
Da terra ao Sol, os Andes aponctavam;
Do amor as leis, as Pleiades dictavam;

E o deserto assombroso de Atakama,
Ao Deus-Desconhecido—Pachakámak !

Oh, Inca Huayna ! d'este templo á sombra
A lei do coração rasga as do imperio !
Um pae morre feliz ; mas, o descombra,
Que é d'inventário o odio odio funereo.
Ora, as Quatro-Regiões, o Inca propheta
Ás pampas, ao sul-mar, a Maule, a Quito
Estendendo ; subjeita a yunka setta ;
E o templo edificado, do Infinito,
Ao lado do de Kun, que troa falso ;
Porque o vencido visse, mas, sem pranto,
Ai ! além do infortunio—qual dos laços
De religião, que teem do fogo o incanto,
Vêr pelo rude vencedor quebrados
D'entre o homem e seus idolos, que foram
De seus maiores—doces, doces quadros
Das conquistas dos Incas se memoram
N'essa dos prismas fórma quíchua, bella
Que não pelo veneno dos dulçôres,
Mas pelo raio ou limpida scentelha
De nativa expressão directa :
' Amôres,
' Nas provas de Huarácu ambos (sorrindo
' Diz), herdeiros do Sol, fostes valentes :
' Nas luctas, nos jejuns; a flor cingindo
' Emblema de clemencia ; cognoscentes
' Das virtudes, da religião, das guerras,
' Pelos doutos Amautas ensinadas :
' Dos avòs co'a sabedoria, as terras
' Percorrendo, fareis afortunadas !
' De gados as collinas abundantes,
' Os campos cultivados de plantio,
' Vastos, de ricas messes viridantes,
' Innumeros canaes, eterno estio !
' Aureas argolas nas orelhas ; hombros
' Luzentes ; lháutu multicor à fronte :
' Na paz, a indústria ; na conquista, assombros ;
' D'iris ao pavilhão s'erga o horizonte !
' S'ergam qual aguias, feros, debruçados
' Nas trevas, fixos olhos luzidores
' Attalayas valentes, veladores

'Promptos a combaterem, sempre armados!
'Que do Inca a estrada clara e redolente,
'Pela presença vossa, onde poisardes,
'Sagrada fique, e as tradições candentes,
'Dos bardos ao cantar movam saudades!
'Que d'Yucáy nos placidos retiros
'A' sombra incantadora, aos cèus serenos
'Os thesoiros vos dêm dos seus suspiros
'As amantes de meigo olhar—morenos
'Genios bons dos jardins deliciosos,
'Onde oiro e argento luzem flôres, plantas
'Talhadas com primor, e os gloriosos
'Aureos banhos que, o'tu Mama, abrilhantas!
'Dai rancho e terra a cada desposado,
'E a cada fructo d'esse amor querido
'Mais a legal porção; que premiado
'Seja o laborioso; o ocio, punido!
'Voltando ao lar paterno, ao Sol, honrados
'Entre bençams, fechando-vos sacrarios
'Em Kosko sancta, em dias mortuarios
'Por 'prantos' andareis do Astro chorados!'
D'entre os dois filhos, em seu throno erguido,
Mais ainda enternecendo o Inca dizia:
'(Que não sejais um do outro submettidos)
'A ti, nato de Kóya, pertencia
'Por leis de Manko, o imperio uno, indiviso;
'Mas, sendo irmãos (escuto o Deus vindouro...)
'E eu pae, vol-o reparto. Emtanto, aviso,
'Que morrereis, se lhe sois morte e... morro—
'Na aurea Quito, Atahualhpa que floresça;
'Que em Kosko sancta, ao centro, Huáskar impere,
'D'Inti o govêrno.... O hóspede s'espere,
'Que os cèus hão de enviar, e se obedeça.
'—Um o Sol; uma a terra; uma a animada
'Natura, universal vida-existencia,
'Sem *antes* nem *depois*—o eterno, a increada
'Creadora Fôrça, fôrça-omnipotencia,
'Desconhecido-Deus, que é Pachakámak,
'Onde o legítimo e o bastardo estando...'
Huáskar e Atahualhpa abençoando,
Assim partiu-se d'elles Huayna-Kápak.
E o côro dos espiritos amantes,
Das que chegam co'o esposo seu ao termo

Da vida e nem do amor ficam distantes,
O foi após seguindo ao astro eterno.

Caiu Tahuantinsúyu! o dividira
Enfraquecido despota: aurea Quito
Ao menor, por quem mais amor sentira
Sua velhice, valeroso, invicto;
Sagrada Kosko ao herdeiro primogenito
Cujo glorioso nome assignalava
N'andea cadeia de oiro, a cujo fremito
Lhe o natalicio a côrte festejava.

Hurákan! faz relampagos a terra!
Subterreo fundo trovejar, comboya
Tropel d'exército a descer da serra,
D'ondas o ruido, ou do carril da Oroya—
Mas, porque não deleitam-se os ouvidos
Qual das aguas aos sons, a este susurro
De trens malassombrados despedidos
Dos abysmos, funebre, arido, obscuro?
Faces desmaiam co'o primeiro espanto
Ao *boato* fatal! logo partindo
Sem saber para onde, aos cèus o pranto,
Um povo seminú lá vai fugindo,
Fugindo, ao desespêro, ao sul, ao norte,
Ao cyclone (o Sangai retrovejando),
Com vozes loucas, ao pallor da morte
Penitentes, peccados confessando—
Tremeu a terra! rompe-a o terremoto,
Ondula-a qual o mar, cruza e vanzeia!
O oceano . . . vai, afasta-se remoto,
Que abysmo presentiu abrindo a areia,—
Deserta a praia,—alteiam-se os rochedos,—
Oh! todo o oceano ahi volta alevantado
Tendo as naus qual phantasticos silvedos,
E passa horrisono, ermo, procellado,
Terras a dentro!—Pallida medána,
Que terrivel poder a Cordilheira
Aos cèus amontoou! Vaga oceanea
Percorre devastando à costa inteira,
Da California, ao Chile! despovoam,
Cidades ruem nos clamores grandes;
Mulheres, chammas os cabellos, voam·
Luze oiro vivo ao longe, rotos Andes!

Quão lobregos agora os cèus e os mares!
Quão desgraçado o azul do firmamento!
E as sulphurosas nuvens pelos ares,
Simelham de discordia os pensamentos!

Tinha a vaga de sangue de romper-se
E o campo de inundar; d'irmãos altivos
Ora a guerra civil ia accender-se:
A seus pès Chimborazo os viu captivos
Co' a mudez de um destino inexoravel
E o pêso enorme, os loucos esmagando,
Instrumentos, talvez, Deus implacavel,
Teus, que extingues nações de quando em quando!
—Mas, nem amor paterno, ou fratricida
Horrenda guerra, ou a do invasor nefario:
Tão só dos Incas findo o prazo, à vida
D'outra epocha, mudavam-se os scenarios;
Chegava a sciencia. O incasio albor-paraiso,
A espuma branca-dona, amor d'Huayna,
Manhans do imperio de justiça e riso,
Amor de Manko,—em confusão insana
Convertera-se! 'Manda-o Providencia:
Bemvindo seja o extranho!' Huáskar dizia.
Rasão de desespêro, que a consciencia,
Ou o cèu, que nunca mente, alto annuncia.
Ai a discordia dos irmãos! e entraram
Os extrangeiros qual d'inferno o açoite;
E á fandangada odiosa entenebraram
Do pobre indiano a derradeira noite.

O vencedor exército acampava
Entre os montes de climas gloriosos:
Huáskar vencido, encarcerado estava;
Das arvores (oh, fructos luctuosos!)
Pendiam corpos, lividos, tabentes,
Dos principes de Kosko: do aureo imperio,
Pallido funeral pelo ar patente,
Era a visão d'aquelle cemiterio
Fòra dos seios maternaes da terra,
Esta que ama e que lacerada exulta
Ou á viva semente quando encerra,
Ou quando os mortos seus chora e sepulta.
Oh, cruel è o espectac'lo de alegria
Que tem por fim resaciar vingança!

Loucura ri, da patria na agonia,
Cadaveres a rir desnuda e dança!

Jejuava Atahualhpa, silencioso,
De sua vasta côrte rodeiado,
Marmoreo, calmo, andino, grandioso!
Nem olha os cavalleiros que hão chegado,
Que, ginneteando, a timidos pavoram!
—Em taças de oiro servem régia chicha
Bellas de negros olhos, buenadichas
Do Inca.—Profanos, sò de as ver, descoram.
Vasto o horizonte, á noite scintillavam
Indios fogos, 'como astros'; e de dia
As tendas, como mares, alvejavam;
E um sò audaz, que um basta, não tremia.

Do iberio chefe e o imperador andeano
Amigas saudações, ricos presentes
Foram trocados. Já o soberano
Vem dos Andes descendo, aos occidentes—
Glorio descer do abysmo! Inti e seu filho,
Viu-se na mesma estrada jornadeando,
No último dia: e povo e deus, tal brilho
Na terra, antes ninguem vîra ostentando!
Raio seu, para o occaso o seu imperio
Glorioso o Sol levava entre esplendores:
'Cadaver de oiro,' que o ethereal mysterio
Deixou d'estes crepusculos-albôres.

Luzem os pavilhões d'iris de Quito:
D'entre o exército e o Sol no firmamento,
Vem solemne Atahualhpa, os olhos fitos,
Qual settas, no hespanhol acampamento.
Nada elle teme d'entre seus guerreiros
Veteranos, que o seguem, que o rodeiam;
E dos cèus sendo enviados extrangeiros—
Que no hóspede bemvindo todos creiam!
Dupla amostra, de paz e de grandeza,
Quer elle honrar o encontro que alliança
Firma co' o branco, que ha para defesa
Raios, trovões, corcèis, espada e lança.
O haylhî triumphal canta a vanguarda,
Querido ao povo, e que resoa 'inferno'
Ao perfido que espreita-lhe a chegada

E o projecto infernal resolve interno.
O Inca vem pernoitar em Kaxamarka
Entre amigos, na Casa-da-serpente
(Fascinação eterna!)—ai do monarcha!
—Chegou. A praça entrou.—Oh! o imprudente
Bem vîa-se confiar em tanto raio
Que as esmeraldas suas rutilavam!
O Sol, ao pôr-do-sol, (triste soslaio!)
No aureo andor, que os mais nobres carregavam!
—Olha ao redòr: se estão em seu dominio—
'Onde estão'?
Religioso eis o vigario
Vem caminhando. Atroz encara o Andino.
Fala em Christo e apresenta o breviario....
Nuvem que zomba dos destinos do astro!
Inti, deixando o occaso, o abandonou.
De Natura o gemer fundo e desastro,
Todo Tahuantinsúyu penetrou.

Mas, estando o murrão fatal acceso,
Tomados postos, prompto a desrolar-se
O signal branco... —porque então excesso
De zelosa perfidia a prolongar-se?
Deus! oh, Deus da consciencia! a lealdade
Era, do Inca, o terror de Dom Pizarro:
E foi mistèr na flor de humanidade
Cuspir tal meretriz solemne escarro.
O' Felippilho! atraiçoar aquelle
Coração indio, quando à liberdade
Quer dos cèus abraçar quanto os revele!
Ser o Demonio em nome da Trindade!
—Por onde anda Las-Casas com seu credo
Tão doce d'outros cèus endoidecendo?—
De Valverde e Pizarro tem segredo
Negro minuto: não se convertendo....
'*Por Santiago! a los perros!*'
Convertida
Viu-se a missão de fé, na de fe unica
Do tosão de oiro. E do Inca, reflectida
Ao Sol final, cegueira fez a tunica!—
'*Domine; exsurge!*'.. um tiro! a aura visivel...
Ô! Ô! surgem peões!.. surgem espectros!
Ou matando, ou bailando, ao som de plectros

Que o mundo horrorisaram !—Deus terrivel !
Deus de Hurákan ! em ceara florescente
Se è do elemento insano esta campanha,
Já da espada o pudor retira, e assanha
Da loucura a rasão ! Ai do innocente !
O Sol, de todo desapparecera.
Atahualhpa, dos cèus desamparado,
Tremeu vendo-se ao meio da cratera
Qual um que assombra e está petrificado !
Tal despedaçam Andes, s'ennovela
O fumo e è negro verbo d'entre a chamma ;
Tal pensamentos o volcão procella,
De horror enchendo os plainos de Atakama !

Foi a esta hora. O crepusculo doirava
De Kaxamarka as lucidas encostas ;
Inti as flôres mais bellas esmaltava
No firmamento-adeus.—E hi vêm-se oppostas
Faces da humanidade : oh ! não ao forte
Solar clarão e nem à noite escura ;
Lede dos Incas nascimento e morte
N'esta hora vesperal saudosa e pura !
—Onde a epopeia dos eternos cantos ?
E nem vejo os cantores inspirados
D'estas ruinas arrancar os prantos,
Nem da incasia virtude dos passados
Elevar-se o presente. Gloriosos
Compartilhamos, pela lei constante
D'elevação, do que elevara os nossos—
Olhai os cumes que alli tendes deante !
E o Guesa os braços ha, quaes os do Christo ;
E os olhos não aos cèus, mas ao horizonte
Que desce a terra e è mais formoso visto
D'esse que alto subiu calvario monte.

Mas . . . no oceano não è tão doloroso
Colombo sem coroas e algemado,
Em Sancta-Hellena Napoleão gotoso,
Ou Huáskar nas prisões assassinado ;
Ao último dos Incas, de appetite
A' ceia de Pizarro e à cortezia,
Ver, e aos dados jogando,—eis o que è triste.
Quando o horizonte seu todo ruia

Da grande patria, e elle prisioneiro
No proprio imperio, e activo a resgatar-se
Por um abysmo de oiro, e do extrangeiro
Convencido a deixar estrangular-se
Pela fé . . .—Mas, porque tanta tristeza
Umbrou-lhe agora o aspecto ?—as cargas de oiro
Dos destelhados templos ?—a bruteza
Dos soldados em Kosko, a mòr thesoiro
(Ai ! as virgens do Sol !) divino e sagro,
Profanando ?—a Chalcúchima revendo ?—
Ao chegar ' franco e liberal ' Almagro
Ao ' piedoso ' Pizarro ?—
Está gemendo :
' Momento este è na vida, em que se sente
Já ter assaz vivido ; emtanto, a morte,
Que horror, Deus ! quando triste e descontente
Està-se, ou já do mundo, ou já da sorte,
' Do sempre-doce amor, ou jà da glória !
Tudo principiou-se e inacabado
Não quizera deixar-se nada à história
Que a vicios d'outrem nos fará lembrado—
' Dos cèus no firmamento à noite vê-se
O funesto signal . . . que fôra visto
Ántes que Huayna os tumulos descesse . . . ?

Presentia Atahualhpa. Ou causa d'isto,
Ou ao formoso culto dos catholicos,
Da oração do Senhor quando escutava
Os tão sagrados, meigos, melancholicos
Sons, que Jesus dirias que chegava.
—E quem não sente a divindade augusta
Das magnas calmas do celeste canto ?
Aquelle è salvo, que na vida escuta
E em si recolhe do Homem-Deus o pranto.
Qual na espessura de sonora selva,
Os sons em mestas vagas s'escoavam
No abysmo d'aquella alma—a grande treva,
A cujo umbror os echos augmentavam !

Ai quem 'stá sub a fôrça dos cobardes !
Ou panico, ou dos crimes a consciencia,
Do quanto de bestial e de maldades
Practicam, de loucura e de indecencia

Ou, talvez, offendidos do desprêso
Com que o real prisioneiro, ora acordado,
Os vîa e 'tinha-os em tão pouco preço,'
Os que, à cubiça e ao vício escravisados,
Sò à traição da polvora venciam,
E aquillo que era respeitoso e sancto,
Melhorar não sabendo, polluiam;
Ou (dos aventureiros desincanto)
Receiando a vingança do futuro;—
Na traça ou no terror, jogam a sorte
Do Inca infeliz. Baptizam-n'o. Em seguro
Choram-n'o e dão . . . 'suavissimo' garrote.

A tela que alli vejo desenhada
É do pincel e creação de um genio:
Tragedia-carnaval, oh! depravada
Piedade! orar satanico e obsceno!
Bebo o mortal pallor do misanthropo—
Olhai o analphabeto! olhai aquelle
Do neophyto encommendando o corpo!
E a soldadesca ignobil, que repelle
Loucas esposas do Inca em desespêro,
Que huivam, que irrompem, ao solemnisarem
Do morto a glória, com seu vivo entêrro,
Com elle vivas a se sepultarem!
Nada teem com os cèus o terremoto:
A terra não se abriu n'este momento!
—O invasor apossou-se do *aureo-ignoto*
Alli subverso pelo fundamento.
E oscilla o espirito: a desobediencia
Dos filhos? . . a do rei às leis do imperio? . . .
Causas eternas de profunda sciencia
Em que sempre um reptil entra terceiro!

Quem apagou o Sol foi Pachakámak
A luz, no coração de Huayna accesa:
De Platão a República tanto ama;
Sentia-se Jesus na natureza:
Louco o velho Chalcúchima o intendia
(Que não intende a religião do branco),
Das fogueiras na chamma ainda dizia:
'Pachakámak è o Deus e o Rei è Manko!'

Porém, vêde o Marquez; medi-o a palmo:
Alto contempla e austero ao justiçado
Por vicios e por crimes; . . alto e calmo,
Dos processos e as leis que hão condemnado . . .
Mercê dos cèus, no throno de oiro os Andes
Jamais vîram seus Incas lavradores
Voltados para o Sol, qual estes grandes
Para a civ'lisação! Pios actores,
A mentira, o adulterio, o latrocinio
Eram desconhecidos n'este povo;
E o Testamento do Ideal-Divino,
Não d'outro, è que esperava o mundo novo.
Mais um Eden, porém, viu-se perdido,
E este jà tendo educação política
E pública opinião e um throno erguido;
Mas, era ainda Eden, e a legenda è biblica
E vê-se a història à incarnação da tincta
Bramindo ao reviver de taes semblantes,
Não já da morte, mas, que os cèus ahi pinta
Destribuindo e justiças . . . os tractantes!

Quanto allívio n'aquellas consciencias,
Que premiam, castigam, que, mau grado,
Cumprem o seu dever! . . duras sentenças . . .
Mas, quem reina . . . à justiça tem-se atado . . .
'Ai, então, juizes bons, agora aos vossos?'
Delirou Felippilho. 'Ao claro os vemos,
Andam recto caminho os sendo nossos!'
Responsaram dogmaticos. *Oremus*—
Piedosamente os olhos requebrando,
Tal Pilatus as mãos lavava: o oiro
Dos Andes a amontoar estes estando,
E o outro a zelar de Cæsar o thesoiro.
—E odeia-se e admira ao mesmo tempo;
E em presença de tanta magnitude
E soffrida miseria, o pensamento
Indaga: era loucura? era virtude?

E eu á luz dos crepusculos de Lima
Vim meditar, a quèda dos imperios
A este incanto dulcissimo do clima
Que abre em albôres limpidos, fagueiros,
Não antes, mas depois do sol, qual dia

Do dia amanhecendo ; ou do reflexo
Metallico dos cumes e a magia
Das sem-chuva regiões, o ar amplo e terso.
Aurea antenoite-albor ! tardes-auroras !
Immaculado nimbo, onde a negrura
Terra, fluctuando vês suspensa e pura
Á natureza !—Deus, mesmo a estas horas !

Da noite, em Titikaka, no horizonte
A prateiada espuma, a alva sem mancha,
Do Sol não recolhêra o andino monte
Mais, as lagrymas de oiro em Korikancha.
Candida heliolatria ! Chaska ; Quilla
A d'Inti esposa e mãe de Mama-Oklho ;
E essa, a que mais o firmamento anila,
Do Guesa a estrella, que o incanta e eu òlho :
Omnipotente Alcyone ! que o levas
Às ' doces influencias ' para a eterna
Patria sua, a que a voz, rude ou materna,
Do deserto através, ou luz ou trevas,
Quando parece o enternecendo o mundo
Meigo ao prazer ou à dor, brada e desperta-o !
Dispersam-se Cruzeiros—tu, deserta-o,
Estrella omnipotente, o' Deus profundo !

Creras a sombra ser do incasio imperio
Que estampa-se nos cèus sempre às trindades,
Sempre amostrando o incantador mysterio
D'essa glória ideal que faz saudades :
E qual em Ráymi, toda a terra flôres,
Festivos dias, regozijo e cantos,
Qual dos jardins dos Incas os fulgôres,
Abrindo vão-se os aereaes helianthos :
Transluzir das manhans do imperio-aurora !
Aureo crepusc'lo, bella claridade !
—Kaxamarka ou Junin ?—a esta mesma hora
Raiou tambem, depois, a liberdade !
Vibrai, harpas de Olmedo ! em Laurikocha
Onda nasce que ouviu, que ao oriente
'Stá proclamando a glória do occidente
Certa, que florescera em Chinchaikocha
Apòs o cyclo . . . que um destino o marca,
Para as revoluções.

Cante outra lyra,
Dos viso-rêis os tempos e os da Parca
Da inquisição, que odeio e não me inspira:
Materia vil à labareda ardida;
Depois, ainda à labareda o espirito—
Deus de terror, que chammas n'outra vida
Para a queima immortal, Deus-Infinito!
Nem leia esse cantor sobre as celagens
Dos crepusculos de oiro, o oiro somente
Que ora vê-se, depois das rapinagens;
Mas, nos das ruinas, unico presente:
Esgotos, tantas vezes revolvidos,
A não ficar grão de oiro d'entre a ossada
Do sepulchro dos Incas; e esquecidos
Corações . . . Proseguindo a nobre estrada,
Honro a República, onde escuto a história
Dos aureos tempos do formoso imperio—
Um floripondio . . . triste para aurora;
Um crepusc'lo . . . mui ledo a ser mysterio;
O yaraví dos poetas, nas alfombras
Do valle . . . emmudecendo a tarde amena;
Quando à noite escutando ouvis . . . '*las sombras*
De cien siglos sollozan con la kkena!'
Cresceram e morreram gerações—
E ao prazo veiu o Deus da independencia
E da vingança.—Como da clemencia
Dos Incas falam doces 'Tradições'!

'Stà San-Martin o protector magnanimo
Dictando as sábias leis de liberdade
Ao escravo, ao Indio, a quanto no desánimo
Medrava colonial sem dignidade.
Porém—quem anda ainda ao romper d'alva
Pelo flanco a correr de Kondorkánki,
Realistas? Patriotas?—Quem vos salva,
Guerreiros de La-Serna? de Yupánki?
—E ainda nem do Inglez, nem do Argentino
A palma triumphal? O que liberta
Kóndor dos Andes, o co'o dom divino
De accender amor patrio, além desperta:
Eia, Bolívar! ao Colombiano
Pertence coroa de melhor história,
De Junin, d'Ayakucho ao flóreo plaino,

A ferro frio a última victória!
A que deu-nos a sombra perfumada
D'estes da Exposição jardins formosos
Na paz florindo; e d'immortaes aos ossos,
Do Pantheon a calma consagrada—
Salve! salve! esperança do futuro,
República social, o' revivente
Sempre-Phenix! phantastico e obscuro
E' o que não honra a alliança e foi descrente,
E a decadencia vendo, esmorecera;
Em vez do—eia! reagir!—da liberdade
Constante, que renova primavera,
Flor, fôrça, crenças, luz e mocidade!
—Sonha-se o monumento mais remoto
Válido, e eis abalado monumento,
Mais pelo explorador que o terremoto;
Menos dos cèus, que pelos *movimientos!*
E è do reformador a hora que bate,
Pelo educar severo da consciencia
Que em si venera os seus, nem trae nem late
Qual o cão popular sem Deus nem crença.
—Mas, onde as fôrças de Jesus nos templos,
Ahi só grandiosos como velha Hespanha?
Um ritual impotente (nada a exemplos
De Lacordair') que ao peito opprime, acanha.
Esta è a cathedral—dandão chaotico
Do monachal phantasma, em Dom-Pizarro
Firma a pedra angular, que ainda despotico,
Da calcinação negra sua, o carro
Guiar parece da desgraça: amigo,
Possivel não è mais o tempo vosso,
Bigot com polvora.—Ou à patria o abrigo,
Ou em vòs heis de ver d'ella o destrôço,
O' descuidosos cidadãos! presinto-o
N'este incauto desconjunctar dos membros,
Que não è o progresso; e no oiro extincto
Pelo oiropel; e, triste ainda o relembro,
Na palavrada, ao aportar, grosseira
Que ouve-se entre os do povo, co'o desgôsto
De quem não vê-se em terra hospitaleira,
Assim depois não visse o incanto opposto:
Foi que, onde o terremoto è permanente
E perturbam volcões a natureza,

Por lei occulta, ahi precisamente
Doces horas de paz fruira o Guesa.
Á mesa o vi de Phidias, aurea a tarde—
Quão meigo o coração do estatuario!
Do marmore o candor dà-lhe lealdade,
Dentro da pedra a luz de um lampadario.
Jantou-se nos jardins, à brisa, aos mares,
Aos aromas; feliz era o extrangeiro
Entre fraternos peitos; e nos ares
A andina lua—um mundo feiticeiro!

Mas, volta à cathedral, desce o cavouco—
"Oh! *cauchemar* de noite sem aurora!
Cinza nefasta do tremendo louco!
(Vîa o Guesa ao passado tal qual fôra)
"Tumulos gemem: o da mãe de Nero
E o dos Incas; o de Pizarro aggrava,
Qual de si projectando umbror funereo
E a que a bella nação cámbia e deprava!
"—Será que as fundações, dos fundadores
Hajam d'eternisar na terra a essencia?
O Fundador è Washington, senhores,
E uma a America, unica existencia!
"Eu as ruinas não vi de Kosko ou Quito,
E vejo as do arruinador inglorias;
De quem fazer não soube, não cogito,
Porém, nas leis dos cèus intransitorias:
"Nas praças, a Bolívar, a Colombos,
Vejo que todos contemplando param,
E s'envergonham dos *heroes* ribombos
Que ao candido heliolatra esmagaram!"

E em pè deante d'aquella immensa poeira
Que o tempo a desfazer demora tanto,
Sentiu a reversão . . . . rôta caveira,
D'um lado; d'outro o do Inca exhausto pranto:
". . . Plantava a tribu uma aguia veladora—
Ai! fructifica . . . ." E viu-se extranho e pallido
(Sentimento que apiada e se deplora)
Um misanthropo, do cavouco esqualido,
Sair—qual d'outra (e não de morte) audiencia
D'esp'rança, outrora (toxicon funereo!)
Nos dias de oiro e rosas da innocencia,
Que eram incanto do moral imperio.

Mesmo a esta hora! Fatal foi o decreto;
Do sangue, pelo sangue fôra a posse;
E esse marcial conquistador exército,
Conquistado . . . . porém, perdido achou-se.
Crepusc'los de Junin, de Kaxamarka,
Quando è traido Atahualhpa e a liberdade
Vinga Bolívar,—dos mysterios, o' arca
Aereal de saudosa claridade,—
Quadro de luz, que pinta em cada dia
Do Inca a desgraça, a anoitecer auroras,—
Sou tambem ao momento d'harmonia
Que volta à natureza, dadas horas!
Magnetica frescura alvorecente,
Luz dos cèus de açafrão d'homereo incanto,
Bella antenoite austral—tão docemente
Ser com tanta tristeza, causa espanto!
E eu a este clarão mystico e opalo
Amo escrever do Guesa a longa história,
Do Pacífico à voz, da terra ao abalo,
A aura dos Andes, dos volcões à glória.

Dos Andes sobre o throno de oiro, calmas
Vejo as sombras dos Incas, êneo o aspecto:
Manko-Kapak o genio-deus, co' as palmas
Bemfeitoras do Sol, que são-lhe o sceptro.
Sinchi-Roka, depois, o que zeloso
Firma as leis e em provincias esquartela
Tahuantinsúyu. O canho glorioso
Lhoke-Yupánki, è a terceira estrella.
Depois, è Mayta-Kápak o benigno
Vencedor, que perdoa, que soccorre,
O Apurímak vence e è já divino
Que, practicando a charidade, morre.
O filho, honra do pae, o continúa
Kapak-Yupánki. E Inca-Roka a este
Honra e abrilhanta a longa vida sua
Co' as reformas. Do reino tão celeste,
Não digno è Yahuar-Huákak indolente.
Porém, quão digno o filho, esse fragueiro
Huirakocha, pastor, heroe, vidente,
Que a conquista prediz pelo extrangeiro.
Titu-Manko-Pachakutek a essa hora
Ha a mais vasta coroa e è qual um deus

Reversor do universo. Yupánki o honra,
Ainda a mais glória conduzindo os seus.
Honra-o, continuador, Tupak-Yupank.
Qual o Primeiro è o último, Huayna eterno.
—E Huáskar e Atahualhpa e o joven Manko,
Que não honraram o coração paterno—
Porque? Como predisse-o Huirakocha;
E Huayna-Kápak o sentia, vendo
Já do Desconhecido a grande tocha,
Mas, outro o modo de accendel-a crendo.

Oh, debalde os philosophos meditam
Na infancia altiva de um paiz tão bello,
Se os apostolos bons, que o Deus imitam,
Viessem—o amor viesse do Evangelho!
Tinha vindo Moysés, que Manko o fôra,
Faltando vir Jesus; veiu Castela
Em nome d'elle: e d'esta vez agora,
Quem è a Vida, foi a morte. A estrella
Do Sol,—o amor e a luz da natureza,—
E a innocencia comendo em pratos de oiro—
Quanta miseria! O coração de um Guesa
Incarnação de todos os thesoiros,
De alegria, pureza, adolescencia,—
Era a off'renda dos cèus! meiga virtude
Do sacrificio de candor, e sciencia
De religião que ensina mansuetude!
—Sacro fogo dos templos, apagaram;
Sacras virgens do Sol, prostituiram;
Aos sanctos sacerdotes, dispersaram
Nas serras—d'elles a seus cães nutriram.

E essa è a do Inca mais formosa glória:
Destruição, antes que infimos costumes;
E o destruidor, a continuar a história,
Houve de transplantar os proprios numes.
Não havia o homicidio, o adulterio,
A suspeita, o engano, a fome, o roubo,
A perfidia, a prostituição, no imperio
Do Inca divino, justiceiro e probo.
D'Inti era o mundo que s'estava olhando;
E, pois todo astro ou frecha os cèus remonta,
Inti era do Desconhecido, o estando

Em tudo e ainda querendo a bôa conta.
Manko era d'Inti o filho ; e o povo, do Inca :
E qual em Titikaka a onda resplende
A' presença de Manko e ri-se e brinca,
Vê-se—do amor filial tudo depende,
Qual nas leis do Sinai, se practicadas.
Ao modo d'Inti o Inca se portava ;
Mas, diz : ' do vasto craneo as incantadas
Virtudes d'outro amor, quem lh'inspirava ? '

Vem, o' Platão, fundar tua República,
Eis a patria edenal, nativo o crente,
Do socialista a lei, tua e tão pudica
Às de Jesus guiando, ao Deus vivente !
Jesus na Patria-Deus, que d'elle essa era,
A eterna patria que nos guarda ao seio—
Paulo ! Paulo ! o mysterio se descerra,
Que em seculos de horror pesar-nos veiu !
E qual os fabulosos deuses írritos
Deram logar a Deus, que è Unidade,
Tal as almas de luz, pantins-espiritos,
Darão logar a essa Alma-Divindade
Do Unitario Jesus. E responsavel
Ser do genero humano . . . aterra o homem,
O educado sensual, louco e vendavel,
A quem os cèus, que a vida dão, consomem !

Da crença dos assombros (adiantavam)
Passaram a do amor ; à eterna vida
Era um deus-coração o Sol, que amava-os
Là da cerulea Hanan. Dizem : perdida
Tel-a, ou tel-a (depois da morte) salva, . .
Esquece ou não a uma alma peregrina ;
E existir n'Alma-Deus, . . quem, aos cèus d'alva,
Deixou d'estar sentindo a luz divina ? . .
E d'ahi virtude resultou ao imperio
Sem vir das lettras, mas, da humana sciencia,
Qual os Andes por cèus de um clima ethereo
E contendo o oiro puro da innocencia.
Portanto, a meditar s'inclina a fronte :
Ordem dos cèus ou causa d'impiedade
Porque desapparece o aureo horizonte
Qual miragem solar ?

Com que saudade
Contemplo a do crepusculo em seu berço
D'estes cèus a que os Incas s'elevaram!
Notai-lhe o divorciado fresco-terso
Dos aureos dias, que p'ra os cèus voaram!
Occasos de Junin, de Kaxamarka,
Luz a que abrem-se as páginas da história
E a de licção aos tempos, que demarca
A florir, d'esta terra o oprobrio e a glória,
Quão, quão formosos sois! auro-opalisam,
Um reino d'Hanan-Pacha aberto e novo,
As flôres d' Yukáy! os cèus matizam,
Co'a transição que ha na indole do povo—
Ha no engraçado rosto da Limeña
D'estes lacteos romanticos albôres,
Angelica a doçura, a alvura amena,
Ao luar margaridas e os olôres.
—Oh, doce clima da doirada tarde,
Quando Tahuantinsúyu dividido
Foi pela rosa, na senil edade,
Do coração de um pae! ou . . . destruido.
Não è no amor que está sabedoria—
Ahi lembra o occaso as ruinas d'esse templo
Rotos umbraes, do Deus que se sentia
E è sò glória que vê-se e eu sò contemplo.

Tinha o Inca em Ráymi com o arado de oiro
O anno rural, rasgando a terra, aberto:
Ceremonia que em si maior thesoiro
Continha, do que os montes e os desertos.
E das nuvens o Sol glorificava
Ao homem natural, a flor tão doce
Desabrochando, qual o Deus a amava,
Sem que mistèr nascer de novo fosse.
Da propria consciencia perseguido
Viu-se ahi, mudo divagando a praça,
Confessar-se o que havia delinquido,
Não viesse d'elle ao seu paiz desgraça.
Era a moral candura, o homem na crença
E sem saber mentir—Como as leis do Inca
Eram simples então, n'aurea innocencia
Do homem que jà trabalha e que inda brinca!
Oh, se das sciencias a conquista fôra!

Missionarios de luz e de belleza
Ao 'orelhão' precioso! A humana aurora
Não volta qual os cèus da natureza.
Portanto, a alma deixai, que ha do alimento
D'aquella solidão do azul fecundo,
Tirar vida d'alli do firmamento,
N'estes seios viver do cèu profundo!
Porque dos Incas se termina a história
Co'o sentimento d'odio à humanidade:
Judas representou a christandade,
E Sátan contra Deus cantou victória.
Faltava a Biblia; veiu o 'breviario';
Choravam por Lascasas e hão Valverde
Commandando a ladrões—E jà se perde
A tremenda licção d'este Calvario!
O oiro nativo, o homem probo e nobre,
Logrado por expertos e bandidos;
Destruindo America, e europèa e pobre
Repovoando-a, e os Naturaes . . . perdidos.
A patria quer em direcções mais nortes
As fôrças de seus filhos. Ver na America
'Fórmas, não vida'; não acção, mas côrtes?
—Ha na incasia esculptura a linha homerica
De oiro encravado em folhas de granito!
E crem nos '*movimientos*=ventarronas'
Pugnas d'irmãos—do Inca bastardo o espirito:
E è vez que o explorador deslumbra as zonas.
Felizes ainda se Pizarro ou Meiggs
Na gratidão à terra generosa,
A adoptam, antes tendo-a à ruina entregue:
Do amante o amor suavisa a dor à esposa.
Embora; è o progresso das alturas,
Sem a moral da base; ha qual desánimo,
Do desequilibrar das fôrças puras
E quando urge à nação crescer magnanimo.
Porém, morre quem perde a liberdade:
E não n'a perdereis vòs, que heis a sciencia
Da educação da Mãe, da luz-verdade
Do eterno altar da patria, a consciencia.
Com oiro tal, que abunda em novas terras,
Erguem-se os sempre-vivos monumentos
A' imagem d'este Sol e d'estas serras,
Resistindo à traição . . . . dos elementos.

È o mesmo povo à influéncia dos crepusculos,
Brando, amoroso, e mais com polv'ra e lettras
Que redobram valor d'alma e dos musculos.
—Soa a trindades . . . . celestiaes violetas !

Porém, as sentinellas e os conventos,
O militar e o clerical governos,
Do civil suspeitosos ; os cruentos
Jogos publicos—males são internos.
Careço de Pizarro alli jazendo
Nas catacumbas humidas, nas trevas,
D'ellas o filho, alli, todos o vendo
E sem amor nem odio. A quanto elevas
Tu, sagrada ambição de gloria, ainda
Não sendo bôa a fè, mas fè segura,
Que admire-se ! a atroz acção infinda,
Muito mais que as bravatas, a bravura !
Qual nos mares o duende bucanero
Passa, sem traço nem fazer rumôres,
Que não veja Colombo ao companheiro
E as armas dos christãos em taes fervôres !
Ou fôra incomprehensivel tanto enorme
Feito, tão duramente practicado,
A fazer-nos pensar n'um Deus que dorme.
Somente (e tenho o canto terminado)
Ser pacífica a víctima e com oiro,
Pavida ou pasma a estar ante o portento
D'iberia astucia, do centauro, o estoiro,
A infamia—Helios ! complica o sentimento,
E a rasão pende contra.
Orgams resoam,
Oh, resoavam !— porque sería, quando
Do heroe as negras cinzas, que s'esboroam,
Estava eu em silencio contemplando ?
Quando ao rev'lucionario genio altivo
As festas centenaes, prepara a França
Mal liberta, a 'Voltair' seculo vivo',
Que ainda agita a rasão e o mundo avança ?
Toda a Egreja catholica enluctou-se;
A cidade-dos-rêis dobra à agonia
Por Pio-Nono, que ora sepultou-se,
Chefe conservador da *monarchia*
A mais perfeita : firme no martyrio,

De vivos purgatorio, milagrosa
A ter vencida a carne pelo lirio,
Egreja a sanctos, Lazarus-leprosa:
Ao lado de Lascasas piedoso
O impio Valverde, e este mais ditoso;
De São-Vicente ao lado Dom-Loyola,
Cercados todos pela mesma aureola—
Leprosa, para ser resuscitada;
Mas a quem o Homem-Deus, que tanto a ama,
Nunca poude curar .... balda, da chamma
Que respondesse a d'elle em fè vibrada?
Vêde aquelle agustino: dentro, o homem
D'elle está louco em sua sepultura,
E no fogo d'infernos, que o consomem,
Põe-se a externar sua alma na esculptura:
Talha, recorta a pallida madeira
O leigo, da consciencia à claridade;
Artista de primor, quer verdadeira
Cópia, o busto da íntima divindade:
E trabalha e corrige e aperfeiçoa,
Personificação eil-a, do mundo
Interior à fòrma. Elle acabou-a.
Foram-se annos. Raiou dia jocundo
Da liberdade; e o que era escravisado
Quiz ao dia a obra ver d'escuridão:
Foi e viu .... era a 'Morte'! Fulminado
Caíu!—Iria aos cèus vosso Christão?
Pigmalião insensato, que è perdido
Não jà do amor mas pelo horror da estátua:
Oppostas causas, qual melhor vencido
Julgai-o—Galathea luz? ou a fátua?

Amavel Lima! Não busqueis no vário
Movimiento o character peruano,
Do inopinado chefe incendiario;
Mas, no marmoreo lar, polido e lhano;
Mas, na 'Achirana' do Inca, pela estrada
Longa e alva atravès sempre dos Andes,
Em cujo peito encontrará poisada
Quem leal a seguir. Segue-a! e resplandes
Povo d'indole branda e tão ameno,
Mais para a educação das bellas-artes
Ao favor d'este cèu incasio-helleno,

Mais às glórias da paz do que às de Marte
—Como então não amar os que nasceram
E crescem d'entre os Andes e o Pacífico ?
—Da tarde os floripondios rescenderam,
Todo perfuma o ar, doce, mellífico.
E o calix para os cèus não alevantam ;
São os astros pendentes debruçados,
Dos sonhos feiticeiros, tão sagrados,
A que a terra os seduz e elles s'incantam ;
São das virtudes a tristonha imagem,
Do alvorecer a candida tristeza,
A branca formosura, o amor da aragem,
O genio exponte d'esta natureza.
E à quasi-espiritual luz d'heliantho
Atè ama o cansado ermo operario
O seu trabalho prolongar d'incanto,
Mesmo esse que trabalha sem salario . . .
Ai, co'o salario mysterioso, taças
De vivandeira magica.
Velludos
Olhos a negrejarem, bellas Graças,
'Nevados floripondios' magos, mudos,
Pretos mantos, passando vos bemdizem
Quão docemente !
Inhalam-se d'enleios
Os limeños aromas, qual-se abrissem
Doce as virgens do Sol no somno os seios :
Qual lago d'ondas transparente-escuras
E um cysne, ond'lo navio alvo e plumoso,
Tal sente-se e ama o coração ditoso
D'aurea antenoite às alvas sombras puras.

CANTO DÉCIMO-SEGUNDO.

1878.

Formosos mares! terras generosas,
Onde floriu magnífico o Indiano
Ao bello Sol (bastante a edeneas rosas),
Andeos pendores ferteis, ou medáno
Deserto quasi-ignoto! se descobre
O occidente, e qual vê-se a humana história
D'esponte civilisação—quão nobre
Fez-se o diamante do carvão a glória!
È a zona intermédia, d'entre os montes
E o grande oceano—pelagos suspensos,
Que desdobram-se em vagos horizontes
Do sempre além, o além de cèus immensos.
Até o Sol parece lentamente
Subir, deixando os Andes, que alto avultam
Dentro dos cèus, em névoas transparentes
Quaes aos maiores tumulos occultam,
Qual ao Espirito Eterno. Vê-se tudo:
A coroa do Inca, dos volcões a chamma;
E o vapor, que dos mares s'ergue e ao rudo
Gêlo nas Cordilheiras se derrama;
E os cumes indicando os cèus ao homem,
Onde os heroes revivem na firmeza—
Oh, nem remonta (se feliz o tomem)
O pensamento além da Natureza!

Mas . . . em guerreiras hostes, tendo á frente
Cada kuraka o pavilhão que usava
E o d' iris dominando auro-luzente
Marcial, que Huayna entre elles ondeiava,
Qual espumando o Rimac abre os Andes
'Tè as bordas do mar, os vencedores
Exercitos desciam e tão grandes
Que de paz era a guerra, não de horrores:
Poupemos o inimigo, que ha de cedo
Ser a nossa familia, o consolemos
Quando vencido': que este era o segredo
Do romano poder, bem o sabemos.

Era a do Sol conquista, a que s'infloram
Sombrios valles: do Inca era a conquista
Inversa da d' El Rei, a que homens choram
Seus bens, seus lares.
Mais ao longe a vista:
Que acções negras que estão n'este momento
As terras agitando! destruidas
Quantas fôrças là vão, que ao pensamento
E ao probo coração não são queridas!
E o princípio medrou d'improbidade;
Honraram-se ladrões no mundo novo;
Nem houve crer-se mais na liberdade
Se não do vencedor. E ao Norte, um povo
È livre por um chefe esclavocrata;
È ao Sul, por libertador famoso
Sonhado (?) o despotismo. E a fòrma ingrata
Continuou, que è do humano-ambicioso.

Qual zephyro gentil de última tarde,
Tal ia ao sul o Guesa navegando:
" Vereis de sangue a odiosa tempestade
Ao longo d' estas costas s'inflammando
" Com a rasão dos cegos meteoros—
Nuvens doiradas! sonhos incantados
Da terra aos cèus voando puros, louros,
Quão diversos de vòs! quão malfadados!"

Não subsiste Colombia gloriosa
Patria do Libertador, conselho
Divino, da aurea paz esperançosa,
Equilibrio d' Estados—oh, quão bello
Adeja o ideal na terra americana!
Respiram-n'o estes montes, estes mares,
Qual na andina cadeira estando Huayna
E onde o Guesa assentara-se aos luares.
—Mais navega-se ao mar, e a Cordilheira
Mais prolonga-se e eleva: homereo canto
Monotono, eternal! nem è a terra
Mais; porém, o terror umbroso e sancto;
Nem o sol è mais sol; mas, indistincta
Chamma solar; o circ'lo desparece
E è fusão luminosa ora a infinita
Tarde; o oceano qual incendiado vê-se.

Jà do *steamer* à proa aureas s'enrolam
Ardentias ; jà d'entre vêrga e mastros
Os diamantes azues dos cèus tremolam—
Cèus ! do sul-hemispherio os bellos astros !
E d'entre o incendio líquido, qual ramas
D'alva campina, e aos ares scintillados
Vê-se, do firmamento aos panoramas,
Negra a linha dos Andes recortados.
—D'aquelle trôço de montanhas de oiro
Nos cèus revôltas, os penhascos voam,
Somem-se os rios, rasga o abysmo agoiro
E estupendo fragor echos reboam.
E a novo sol, que as ondas faz contente,
Jà contemplam-se em luz os lindos ares,
Do cataclysmo Arica renascente
E Arequipa mirando-se nos mares.

Da Bolivia nos portos vem parando
O anglo vapor, que ao mundo fraternisa,
Alvas barras de prata carregando
E da vigonia a lan preciosa e lisa.
N'este paiz de acções cavalheirosas
Creu-se, ao Libertador murchar, suspeito,
A coroa—ai de vòs, almas gloriosas,
Que em tempo o mundo não deixais !—eis feito.

" Eis Talitha a amada filha,
Doce e pura companheira,
Sò reliquia brazileira,
Consagrada à minha mãe :
Amparada a alma, tranquilla
Às tuas azas d'innocencia,
Eu vivo a forte existencia,
Eu ando à luz da manhan.

" Eu percorro o mar Pacífico,
Eu co'os Andes me alevanto,
E das Pleiades ao incanto,
Da amplidão de terra e cèus
O caminho ando beatífico
Por onde nunca se cansa
Nem a porto não alcança,
Porque sempre está-se em Deus.

" De *Vale* ao lado, a liberta
Serva e flor que me acompanha
N'esta infinita campanha
D'onde vivo ninguem sae,
Da aya sua meiga e alerta
Sempre ao lado ande a menina
Que no mundo peregrina
Pela gloria de seu pae.

" Muita licção aprendeste
Tu, do sepulchro dos Incas;
Se è dada a hora em que brincas,
Aprende nova licção,
Do bello mappa celeste,
Da indomita voz do oceano,
Do horizonte como ao arcano
Grande s'ergue o coração !

" Adora as meigas Repúblicas
Onde em toda parte ès filha,
Dos seus prantos compartilha
E da sua gloria tambem:
São as jovens patrias pudicas
Onde è doce, à liberdade,
Ter asylo e ter saudade
Dos que dos livres descrem.

" A voz escuta do oceano,
Vê dos cumes a grandeza,
Sente dos cèus a pureza
E de toda a terra a dor:
Ha n'este ar americano
Um qual destino futuro
Glorioso, eterno, seguro
De divindade e de amor."

E d'entre o mar e as serras d'aureas òras,
Mysteriosos desertos de Atakama
Hão da fôrça plutonica e d'auroras,
Que elevam, malassombram, ou s'inflammam:
Onde à noite meteoros relampejam,
Fulge electricidade e qual s'escuta
Subterraneo lavor, a que trovejam
Cosmogonios bulcões. Tudo ahi sepulta—
Fascinação nocturna ! fica preso

O viajor a que aos pès abre-se abysmo
E aos olhos ha cèu-luz todo amplo e terso :
Pavoroso ideal !—deliro ? scismo ?
O resfol'gar profundo do rochedo ;
Longo gemido as rochas dão magneticas ;
Suam, qual de cansaço do estar quêdo
Ao pêso universal ; rugem propheticas ;
Laceram-se ; e nos atomos brilhantes
Veem refulgir os astros. Solitario
Ahi assenta-se mudo o sabio, adeante
Da natureza, e candido e lendario
E comprehendendo-lhe a alma esse thesoiro
Geologico, de amor que tem a terra,
Não porque seja de rubís e de oiro,
Mas pelo que do eterno e occulto encerra.
E Lhulhailhaco empina-se, rutilam
Maiores as estrellas, se derrama
Vasto salar a Hurákan e se anilam,
Electrico o fulgor, cèus de Atakama.

Por Deus, que eis uma terra bem formosa !
Do oceano ao collo, alevantada em montes,
Resplendecente, o mar da côr da rosa,
Lavandeos cèus, suspensos horizontes.
—E quem d'Eden não sonha em Valparaiso
Ouvindo o doce chilenino riso,
Mesmo não tendo-o ao coração profundo,
Unico altar, porque o não ha no mundo ?
Pois, vinde ao porto do oceano amado,
O' vòs, que amardes o social sorriso
N'um lindo povo a sciencias exaltado,
Porque o Eden tereis em Valparaiso !
Mas, riam-se os que o podem ; jà das aguas
Mirara-se elle em todos os luzeiros :
E o Guesa a tanto rir pre-sente mágoas,
Dizendo : " Sejam estes verdadeiros,
E eu venha os dias reviver dos astros ! "
—A terra treme ao temporal, que estronda
Desincantando os portos, que aos desastros
Vai mugibundo tormentosa ronda—
Dies iræ ! o oceano louco, louco
Embalançando as naus nos duros braços,
Entrechoca-as, remuge, hesita um pouco

E roja-as naufragando —amplos fracassos
A' praia—orchestra-horror, que exalta e aterra,
Das sombras e das aguas ! montes, mundos
Undoso-ennovelados contra a serra,
'Scurecidos nevoeiros chaos e surdos
Terreos ares—
Ao lar, silenciosa
Vê-se Cornelia d'entre os filhos loiros,
Na doce gloria de sagrada esposa
Na viuvez, educando seus thesoiros,
Austera, celestial : alli, bemvindo
Do velho pae que a ama, aprende o Guesa
Tanto segredo limpido-luzindo
Que em vivas rochas guarda a natureza.
Vêm-se os dias serenos, crystallinos
Que tão formosos d'amplidão s'exhalam ;
No firmamento os pincaros divinos ;
E aureas frotas no mar, que além resvalam ;
No horizonte o colosso do Aconcagua ;
Nos andeos cumes o crystal dos gelos ;
E de Valparaiso em luz sobre a agua
A qual miragem, cèus bonança e bellos.

E amou o Guesa ao povo o mais ditoso
Das leis republicanas. Ia ao templo
Ouvir a voz de Salvador-Donoso,
Gloria do pulpito : elle amava o exemplo
Da religião catholica n'um justo,
Estoico o amor, serena a divindade
Do Homem-Christo ; porque, ao d'elle augusto
O peito dos mortaes s'enche, em verdade,
De novo exfôrço—Deus ! e quem não ama
Ao que dentro nos abre esta harmonia
De tão divina e doce e eterna chamma,
Que es tu ao coração ? E elle dizia :
Abençoados povos, que à sciencia
Ateam sacra luz dos seus altares,
Qual scentelha a se ver, da Intelligencia—

Eis de septembro as festas populares :
—Folgai ! porque sois bons e heis liberdade ;
E porque venerais da patria aquellas
Chagas nos muros, pela deslealdade

De orgulhosa nação feridas . . . bellas !
Crescido ao sol do Arauco bellicoso,
O Chileno o character tem da fôrça
Da paz, andina ; ou d'este procelloso
Mar, que o firma, e parece que o destroça.
Indio fôra elle unico, o Araucano,
Não vencido da Europa ; e mas, pedia
Treguas a tal rei d'arco, o soberano
De Castela, que a ballas combatia.
Eis vencedor Caupolican trazendo
Ao chefe hispano prisioneiro à sorte :
Riso os labios lhe espuma, a olhar revendo
Quem trouxe, à patria sua, dor e morte :
E lampejam-lhe láminas luzentes
Dos olhos loucos da vingança e cegos
Do muito verem deuses seus pendentes
Da destruição. . . ' Que o tenham vòs, o'meigos,
' Tão bemfadado—rijo ! as pernas prendam !
' Rijo ! arrochem-lhe os braços, qual nos faz !
' Procurem oiro, muito ! fogo accendam :
' Derretam oiro : que o Indio se compraz
' Em prodigalisal-o generoso
' E, sangue rubro de guanaco e ardente,
' Encha do branco o estomago sequioso :
' Que oiro farte a quem sêde de oiro ha . . . tem-te !
' Eia a mãos ! bem seguro da guedelha
' (Não ser elle ' orelhão ' . .) rijos ! agora
' Cabeça à tràs e escancarar a guela . . .
' Botem ! '—Ô ! Ô !—Ao morto se apavora,
De puma o olhar e d'onde foge a chamma
Qual relampago. ' Em bem ! finda a carnagem
' Co' a morte farta : e de Bio-Bio à margem
' Para dormir se deita e se recama.'

E das batalhas escrevia Ercilla
Estrophes immortaes ; da patria ao ensino
Declamando-as, inspira-se e scintilla
Esp'rança d'ella, o candido menino.

Oh, eu vos amo a paz e a liberdade
(Unicos dons que um sabio perder teme),
Agricola o progresso e a sociedade
A erguer palacios n'este chão que treme :

E as salas que os damascos alcatifam,
E a tão limpa cidade, o valle e os serros,
Onde co' o riso as fôrças harmonisam
E prolongar quizeram-se os desterros.
Povo gentil! por quem luctou Cockrane;
Onde a joven nobreza são bombeiros,
São hydrographos—ai, que à acção immane
Dos incendios, s'esquecem dos brazeiros!
E o lar acceso è o coração candente
Do qual ao em tôrno achega-se a familia
Nos frios dias de nevoeiro humente
(E o 'confessor' não 'rompe-a') e está tranquilla.
E aconteceu que enregelara o Guesa
Em Valparaiso, sem ter fogo em casa:
Para um filho do Sol quanta tristeza
Nos humidos salões sem lar nem braza!
Ora, o piano que vibre a chorda-setta
Ao coração vertendo sangue e que ama,
Longe do trópico e onde a terra o inquieta—
Vale, sò ha calor dentro da cama!
Ou aos *tondondorés*, à *niña* o *futre*
A' *zamacueca* a desfazer *guaraguas*
Com *hartas guaras* agilmente e rude,
Mas não grosseiro a dar corar nem mágoas:
Que è do character do paiz divino
A cortezia, amena, sem baixeza;
Ama-se o doce riso chilenino
E o margarito *no*.
Portanto, o Guesa,
Emquanto os vagabundos açoitados
Varrem n'altas manhans ruas e praças
Dando satisfação aos malviolados
Termos do municipio e havendo graças,—
A' natureza sobe dos volcões;
Deixando os portos de Saavedra e Almagro,
A estrada do Inca, e n'esse amor-conflagro
Dos peregrinos, segue. Os aldeiões
O ponche multicor, acorrem, lidam,
Candidos a off'recer da terra os fructos,
A incasia chicha, que a beber convidam,
Pictorescos, chapèus tirando hirsutos:
'*Sin ofender, señor, a su grandeza,*
Quiere, usted, caballero, nuestra chicha?'

" Sublimes 'rotos,' meu olhar se fixa
N'aquelles cumes—bebo à Natureza!"

Ditosas terras, campos cultivados,
Cobertos de rebanho e loiro trigo;
E do vinhedo os odorantes quadros
Dos álamos flexiveis ao abrigo;
A chilena georgica; o incanto
Da gradação dos climas—da verdura
Dos valles, d'onde o chôro ouve-se e o canto,
Atè os cumes de aridez e agrura;
Accesos rubro-ardendo nas encostas
Ou carvão negro, ou alva cinza os cardos,
Aridos ventos—lembram as remotas,
As existencias mysticas dos bardos;
Puras regiões das meigas sensitivas
Languidas-peregrinas florejantes;
E as torrentes de sôltas pedras vivas
Nos fundos precipicios delirantes;
Nos valles a colheita, o estio, as flôres,
As lindas ondas, que fugindo saltam,
Tendo dos gelos, d'onde veem, as côres;
E nos distantes montes, que s'exaltam,
As nuvens, a estação do hinverno; um mundo
De abysmos em que vagam pensamentos
Que no horizonte ondulam vagabundos
Qual nos desertos de Atakama os ventos!

Oh, a aridez terrivel dos rochedos
Elevados dos ares à pureza
E à transparencia ideal dos climas ledos
Alma d'Hercules! A esta natureza
Abrem-se tempestuosas penedias,
Vanzeiam, mugem, qual revoltos mares,
Onde escutam-se grandes agonias
E d'onde azas desdobram-se estellares.
Kúntur, emquanto eu vou subindo a serra,
A's nuvens sobe; subirei com elle
A's regiões de gloria: a mim desterra
Mesma causa, talvez, que a elle propelle.
Subamos mais—oh, que tranquillidade
Na Cordilheira! habito aquelle mundo,
Lá ando, sinto-me à proximidade

De Deus na azul soidão do cèu profundo !
Eis o próspero throno e sempre eterno,
Que ha tributos do vento e do oceano,
Ao gêlo, além destribuidor do hinverno,
Formando solidões fòra do plaino.
Nuvens sobem os porphydos castellos
Com o andar vaporoso, dos nevoeiros
Na ascensão dos silencios e tão bellos
Que viventes dirieis verdadeiros.
E sobem, amontoando a andina vaga,
Dos nevados parando à primazia—
Muro ao assombro d'outra ignota plaga
D'onde são formosissimos os dias.

Subamos mais—mais alto, se alevanta
O espirito immortal aos horizontes
Quando o occidente as rosas abrilhanta
Dos vastos gelos—infinitos montes !
E a procellosa encosta se reveste
Dos saudosos rosaes que à tarde incendem :
Cèus ! os Andes qual nossa alma celeste,
Mais cáia o sol, mais erguem-se e resplendem !
Solitaria è a gloria em fronte adusta,
Cans d'Humboldt ; è bella a luz etherea,
A alma brandida das soidões augustas,
Qual retinnindo no crystal da esphera
Sentimentos. E aquella neve existe
Tanto nas solidões da altura andina
Como da altura humana : tu subiste ?
Ou morres, ou respiras luz divina !

Ao contacto, porém, fatal humano,
Oh, até os Andes diminuem, Deus !
Longe . . . assombram phantasmas de um arcano ;
Perto . . . d'aqui dominam-se outros cèus.
Que o homem que subiu, comparticipa
Da natureza calma das montanhas,
Encorpora-se n'ellas, magnifica ;
Desapparecem do exterior extranhas
Differenças, dos que ora se confundem,
N'um sò respiram ; d'antes, se mediam.
—Cèus dos Andes ! que em nuvens não se mudem
Tantas glorias de vòs, que me allumiam !

A terra palpitou—*Vale*, se ouviste,
Resguarda ao anjo nosso. Dizem, que erra
D'entre o gêlo ramoso, e ouve-se triste,
Do crepusc'lo o alaùde sobre a serra.

Subamos mais—' Senhor, não ha mais cumes;
D'aqui, somente Kúntur se alevanta
Nuvens a dentro e voa '—Além das nuvens!
Là onde o espirito immortal s'incanta!
E os cavallos assopram, de cansaço
Ou presentindo terremoto, ou roucos
Do ar rarifeito; e voam nos espaços
Mal dominados dos cocheiros loucos.

Clima celestial do firmamento!
Berços meus—è minha alma a natureza!
Eu dos rochedos tenho o sentimento,
Hei d'elles a virtude, hei a pureza
Dos viventes rochedos! Na existencia
Calma do marmor, que aridez sagrada!
Na vastidão das pedras! que eloquencia
N'esta sombria paz que ouve calada!
—Feris? e d'estes seios de porphyro
Reluz o ardente sangue de oiro, a vida
Que arrancais escutando-lhe o suspiro—
Nem coração nenhum a tem mais limpida

Os sublimes rochedos—sobre os Andes
Pre-sentes o infinito isolamento;
Sentes-te á Alma, e à elevação t'espandes
Na eternidade, d'onde o pensamento.
São, dos volcões a rubida cratera,
Coroas do Inca, e a rugidora chamma
Bramidos de Moysès; e a Cordilheira,
Em si ao homem confundindo, o ama.
E o obdurado então, candidamente
O coração adamantino e forte
Em pureza vibrado, interno sente
A' frescura dos cèus, longe da morte,
Nos vivos mundos da alta penedia
De silenciosas fòrmas soberanas,
A's naturaes sciencias, à harmonia,
Ao quasi-olvido das paixões humanas.

As fragrancias respiram-se ignoradas,
Jà proximos a Deus nas transparentes,
Nas azues solidões, nas incantadas
Jà-celestiaes fraguras, reluzentes,
Que os rubis interiores illuminam,
Astros da interior terrena treva,
Que à superficie as loisas argentinam
Reflexando seraphicas manhans:
E seja ou terremoto ou tempestade
Que a esphera abala e os pincaros subleva,
Estão sempre da calma à divindade
As silenciosas, as marmóreas mães.

Oh, prostrações eternas e sombrias!
Dormentes magestades, quanto, quanto,
Passando do crepusc'lo o alaùde,
S'ergue, ò cumes, de vòs a solidão!
(O alaùde do exército dos Andes
Que a San-Martin seguia, do Gahucho
E dos Patriotas e os da patria Infantes,
A O'-Higgins, a Soler, por Chacabuco)
D'alva aclarando as sanctas alegrias,
Da Laguna-de-Pungo a beatitude—
De vòs, rochedos, guardarei o incanto
E a pureza de vosso coração!
—A nostalgia, *Vale*, do deserto,
Que aos forasteiros punge eternamente
Procurando uma patria: os cèus, tão perto
E d'elles, da formosa patria ausentes.
A nostalgia do Indio, dolorosa,
De quando aos magoados sons dos hymnos
O sol jà pôsto, qual desfolha a rosa,
Umbraram-se os crepusculos divinos.
E na antenoite verdemar-helliantho
Ouvem-se últimas notas de saudade,
Da Via-lactea à doce claridade
Qual bella estrada de Tupak-Yupánki.

Quizera eu aqui viver: hei vida
A' pureza dos Andes elevados,
A' voz do oceano sul, e à tão querida
Voz de carinho, que ha, dos tão amados
Corações, as delícias do extrangeiro,
Oh, minha nova patria! E fugitivos

Para a meditação do Guesa, esquivos
Os dias restam-me; ao silencio os quero.

Cidade de Valdivia, alta e condigna—
A's Cinzas na quaresma a Santiaguina
Involta em bello manto que negreja,
Saudaveis orações, è flor de egreja
Alva, radiante, senhoril, formosa;
Ou sangue arauco indianita flor.
E' nobre a capital, e nobre ahi goza
De liberdade e paz o homem-senhor.
E entre o povo pacífico, transvago—
D' O'Higgins, San-Martin, Salas, Carrera,
Freire—pela Alameda de Santiago
Inscripções lendo dos heroes da guerra,
Andava o Guesa. E às selvas sempre verdes
Em longas alas quádruplas, correntes
Crystallinas ao longo; e às sempre neves
Puras cumiadas sobre ante presentes
Dos andeanos bastiões que fazem muro;
E ao sol brilhante; e à leda juventude,
Que surge da Republica à virtude—
Elle exultava: "Terra do futuro!
"Gentil potenciazita e tão sincera
De patriotismo e nacionalidade,
Amiga leal na paz, leal na guerra,
Na acção de morte e, mais, de humanidade,
"Quão bella sois! Aquelle aureo estandarte
Que bronzeo-forte braço desenrola,
Foi o da Independencia: eram de Marte
Então os filhos; hoje o são da Eschola.
"Na imprensa as luctas do direito, as frontes
Excelsas de Lastarria e de Mackenna;
Na natureza os andeos horizontes
De um cèu violeta à tarde—vem amena,
"Portanto, a fôrça, que è a soberana,
E qual convem ao que s'immortalisa—
A mais limpa nação americana,
Que não ha negro e ao Indio civilisa.
"E vê-se, então, co'a fè, moral sciencia,
Como até monachal a sociedade
Tem activo progresso—que a descrença,
Tão sò, corrompe e inverte a liberdade."

Subindo os Andes, entre os verdes seios
De monte a monte lucidos formados
E qual de vaga à vaga, estão ao meio
Das fontes e das flores os povoados.
E offegante acompanha o cão amigo,
Que huivando segue a convidar ao pouso
Das divinas regiões, sagrado e antigo
Do lar chileno, puro, gasalhoso.

Quão doce, remontando a Cordilheira,
Andinos climas, descansar à sancta,
A' formosa harmonia hospitaleira
De familia christã, que ama-se e incanta!
E lá, na habitação do firmamento
Os peregrinos, dias descansaram,
E à gratidão por agradecimento
Ao adeus os umbraes abençoaram.
Doce hospedagem, doce e incantadora
Dos filhos Del Solar! Qual se o destino
(Talvez a mão occulta protectora)
Quizera-o bem, ao hóspede divino
Honrado pelos nobres descendentes
Da chilena poetisa, a consagrada
Das odes de moral e amor ardentes,
Da patria a glória e d'estes cèus amada!
—D'ella recebe o premio, tu, do quanto
A 'Flor-d'America' hemos nòs querido,
O premio da que a ti convida ao pranto
Saudoso d'alma—d'ella a amor havido,
Dos cèus dos Andes, de ha vinte annos sonhos!
—E às bellas terras por onde ora andamos,
Bençams! e a vòs que recebeis risonhos
O hóspede errante!
Adeus!
Filha, partamos:
Resplende ao amanhecer o mar Pacífico;
D'iris o arco s'inflora glorioso,
Pavilhões do Inca; ao Sol pulsa magnífico
Do vivo mar o peito, glauco, undoso:
Dos cèus os corações se resentiram
(Oh, partir sempre e sem chegar mais nunca!)
Triste n'esse destrôço ao Guesa ouviram
D'alma, que os lares deixa e hi não s'educa.

"'Aos que vão viajar' foi dicta a prece—
Com que saudades todos a escutamos!
Se o caminho è Jesus, filha, por esse
Nós à 'Estrella-dos-Mares' navegamos.
—Que cèus! que lindo dia de partida!
Em quaes crer, Deus, nefastos ou do riso?
Vim eu na esp'rança e não n'a sinto na ida:
Recomeçou a morte do juiso!
Oh, a violencia d'indisivel mágoa
Com que deixas a terra que mais amas!
Ha noite n'alma e aos cumes do Aconcagua
S'emplumam branco-azues do gêlo as chammas!
"Dos serros sigo a linha do horizonte;
Aos exercitos meus passo revista—
Eterno adeus! e a coroa d'esta fronte
Deponho ás plantas suas, porque exista!"

Adeus! adeus!—Que, ouvindo, não s'escutem
Segredos do archipelago, escutando
As vagas que o trovão longe percutem
De Chiloè nas rochas rebentando!
Resoa, alto o clamor, extranhamente,
Vibratorio o luzir, toda a chordagem:
E a lacerante orchestra, a que se sente
Sombrio o peito, horrífico e selvagem,
Voa através das sombras! se diria
Navegação phantastica, sonora,
D'espiritos dos sons, n'essa harmonia
Em que desce o barometro hora à hora.
Profundo o braço da helice vibrado
A' corrente d' Humboldt, tumultuoso
Empina-se o vapor, que vai forçado
Da sciencia ao poder maravilhoso:
E as vagas, negra a luz phosphorescente,
Rasga-as contrárias, seu caminho abrindo;
Tal o homem ruge (o grande *delinquente!*)
Rompendo *humanas* vagas e seguindo.

Nas regiões dos naufragios—se apresentam
As aves e acompanham dando gritos,
Famintas poisam na onda, abrem, aquentam
Longas azas, ao raio os olhos fitos
De um sol traidor: das nuvens à bancada
O arco através traçando luminoso

Elle preside ao horizonte nosso,
A' gloria nossa, ou nossa mascarada.
Nosso horizonte . . . cèus, porque nossa alma
Enche todo este espaço—quando os ventos
Gemem, eu sinto-os pela minha calma
Atravessar levando os pensamentos.
Sobre estes *streams* magneticos velozes,
Sabem-n'o os navegantes, que aos dos mares
Na mesma direcção outros atrozes,
Das tempestades, voam pelos ares.

Voa, azas longas, *diomedea-exulans*,
Do 'velho marinheiro' em tôrno aos mastros,
Coleridge ! o de agoiro livido álbatross
Que augmenta aos ermos d'estas solidões !
Dos polares crepusculos nocturnos
D'Horn, ao sabor dos vendavaes revoa :
Telegrapha outro *steamer*, nova bôa,
Que bramiam os Estreitos aos tufões.
Porque a flor abre após a tempestade,
Quando não sossobramos : e na esp'rança,
Derramar da ave o sangue ninguem hade ;
Dos astros através desce a bonança.

Ilha ha oeste, onde Robinson Crosoe
(Mesmo vaga a ilha e anuviada esphera,
Que a sò lembrança o desespêro gera)
A's sombras d'este plumbeo mar se achou :
Das vagas recordava elle as loucuras
Entrando à rè, à proa, a esti, a bombordo,
Ao portalò, por todas aberturas
Quando, já todo o mar desfeito e doudo,
Das guardas desalojam, despedaçam
Aos que salvam-se e abrigam, que não luctam,
Mas vão, mas veem co'as ondas que os enlaçam
Horriveis, implacaveis, e os sepultam !
—Ainda as vagas là estão e brame o vento
Frio d'Horn e qual fôra n'esse dia:
Mas, de quanto afundara no elemento,
Tão sò Silkirk o triste alli vivia.
Na alma, a tristeza dos queimados campos ;
Mudo, e entre sons ; não cèus, e vendo-os amplos ;
Bem onde ao mar o sol rodeia raso,
Elle vivia alli dentro do occaso.

Aos mais remotos circ'los do horizonte
Atè deixou de illuminar a fronte;
Só, ao meio do oceano e à liberdade—
Contam dos ermos gloria e divindade.
Luminoso negrume, eram degredos
Na alma, onde as trevas a erosão das ondas
Tinham; tinham os cèus vivos rochedos;
E tu, o' tempestade, que ora estrondas,
Nem tinhas mais escurecer essa ilha—
Quem sabe . . . do descanso.
" Tal jogados
A' noite dos Estreitos vamos, filha;
Amo o socêgo teu, dos destinados
" Que crem, que hão de chegar, e que em presença
D'espectac'lo que pinta o fim do mundo,
Da natureza ao horror fòrmas tua crença,
Que eleva aos cèus um coração jocundo.
" Ahi, conchega-te ahi, filha sagrada,
Calor jà sò no peito meu existe:
Sê corajosa, embora descorada
Pela tormenta—o mundo as ha mais tristes!"

Em grandioso trovoar desmaia a treva.
Eis os vastos penhascos levantados
Qual à loucura que um delirio eleva,
Sentimentos oppostos-magoados:
E o coração que viu-se endurecendo
Ante o horror da tormenta, agora estaca
Ante o da calma—ante ambos quasi tendo
O mesmo abalo, ao que conturba, ou aplaca.
Vêde-o parado, mudo, indifferente,
Emquanto novo curso as fôrças tomam
A's idèas eternas preexistentes,
Que à vibração dos cerebros assomam:
São as viventes, são a propria essencia
Da Divindade; vida animadora,
Reflectem-se atravès da intelligencia
Negras, se trevas o homem; luz, se aurora.

Aqui finda o planeta; o eixo da terra
Ringir s'escuta no gelado pòlo—
Deus! que pavor que a fria zona encerra
E o podre gêlo ao macerado solo!

Pavor da sombra e os surdos negros ventos—
Que vale a gloria que o futuro crea?
Tantos perigos, tantos pensamentos
Onde a terra naufraga e a Cordilheira
Rolando ao mar em confusão destroços—
Naufragio universal!
Pois, se beijando
Foi a um grupo encontrar, noivos esposos,
Oh, Carolina e Henrique, mesmo quando
O mundo se acabava, tão contentes!
Vantagem que ha dos cèus . . . *Vale*, os perigos
Passam . . . pois, quando odeiam cèus às gentes,
Na terra como ser tão bons amigos?
Ama-os o Guesa n'esse d'existencia
Riso feliz, de amor e juventude,
Que, contra o inferno, oppõe a resistencia
Divina do prazer em que ha virtude.
Ao silencio, entre a noite e os gelos, surco
Da onda as marmoreas solidões velando;
Vai à sem-somno noite de sepulchro,
Lento o espectro da nau atravessando.
E qual do homem eterno as dôres grandes
Rugam a fronte quando ao peito dardam,
Tal n'este extremo sul, fòrmas os Andes
D'interiores tempestades guardam.

Là, da Desolação a ilha, parece
Um arcabouço náufrago—espelhada
Em ondas flavo-azul, como perder-se?
—Se è de luz o contraste, a esta jornada
Favorecem os cèus. Bem hajam elles!
Não è debalde que deixei de ha muito,
Amando-os, toda, toda a terra a aquelles
Por quem gemi: se o pranto eu tenho enxuto,
Devo às ondas, devo-o a estes puros lumes
Que unem, qual na amizade, oceano a oceano;
Devo aos rochedos, devo-o aos altos cumes
Do firmamento.—
O vulto soberano
De Magalhães! contempla a sua estrada
Undosa aberta por visões celestes!
Qual pela indústria, além outra cortada,
De um prestigio ao condão, gloria de Lesseps.

Tumulo—tumulo—o pallor sagrado
Dos ermos—succedendo e transformando
Co'a mutação phantastica dos quadros
Nocturnos—e a nau, lenta, atravessando;
Tumulos—
Ora, em luz se transfigura
Branco horizonte à um sol nascente-poente,
D'occasos e manhans tendo a candura,
Em cèus de lindo verde transparente;
Alvo mundo, transluz, em fulgorosas
Nuvens, pura esmeralda. E o breve passo
Faz o sol rente aos gelos, que alvas lousas
Acastellam à vastidão do espaço.
Vê-se a Terra-do-Fogo, reluzente
Qual outro opposto incendio, branca chamma,
Fumegando e movendo-se apparente,
D'onde, talvez, lhe o nome se proclama.
E eis o aborigene, eis o sempre caro
Da natureza, o oriundo Americano:
Sadio, altivo o Patagão bizarro,
D'este lado; d'este outro o Foguiano,
E qual mesmo do fogo surto e terreo,
Que gesticula e grita e s'está rindo:
Darwin! no seio-omnipotente ethereo
O ser vivo animando-se, existindo!

Oh, dos gelos eternos a brancura!
Quão divino o sentir-se a eternidade
N'aquillo que morrer pode e mas dura
Reflectindo luz, dando claridade!
São os suspensos areiaes dulcissimos,
Os aterros-alvôres à luz branca,
Brancura feita montes candidissimos
E o sentimento e as gelidas barrancas!
São as violaceas nuvens; são a prata
Rutilante, os d'esta onda longos cinctos
E cujo espelho líquido retracta
Dos rochedos os angulos, distinctos,
Negros, velludos.
E a magnificencia
Do sol, n'um tempo oriente e sol se pondo,
Finda, co'o traço de resplendecencia
Do alvo globo de luz e sem o estrondo

Do relampago. Eterno de grandeza
Foi o quadro hibernal do dia de horas :
E ao crepusc'lo, à cinerea natureza,
Turbado ainda da visão d'auroras,
O homem desperta : e sempre caminhando
Qual pelo umbror de uma alma condemnada
Dos cèus, do mundo.
Claro reflexando
O gêlo d' alvas-trémulas cumiadas,
Austraes estrellas teem do taciturno
D'estas polares noites, obscurantes
Telluricas, pallor nocturno-diurno
Que vão atravessando os navegantes
De vigília à vigília—e qual aportam
(Tanta è a illusão) ora a estaleiros,
Hartos fjords, ora às rochas rodeiando,
Ou fugindo de baixo dos geleiros—
N'este silencio, nas soidões remotas
Das quasi-eternas noites dos Estreitos,
As vibrações s'escutam quasi-ignotas
De um piano incantado em mil affectos
Da patria melodia : a este ar calado
Das regiões magalhanicas umbrosas,
O' Carlos-Gomes, como interpretado
Es tu da esposa-noiva, a tão ditosa !
E aos sons de amor, e aos sons de sentimentos
Jardins s'infloram, abrem firmamentos
De mais benignos cèus e à profundeza
D'estes, que estão echoando ao coração :
E os affectos, que estão na natureza,
Sentem-se ahi—dos lacios doces numes ;
Dos sentidos, violetas e ciumes ;
Da hyacinthina luz e da Paixão.
E qual parece ao norte, os cèus amando
Aos reflexos das neves luminosas
Nas profundas soidões, tal tão saudosas
As notas na alma ficam resoando.

Tudo que vive, repoisando, sonha—
Está sonhando a natureza ! a imagem
Dos montes no ar balança-se risonha,
Ideal da platonica miragem
D'Atlantis !

Fumegando a onda nevoeiros,
Que são do oceano os vivas gloriosos,
Pavilhões auriverdes brazileiros,
Entre um cerrado d'iris luminosos
Rompe o *steamer* gentil. As nuvens alvas
Perdem as leves fòrmas transparentes,
Tendo as do arboreo gêlo das escalvas,
Na patagonea costa e estão pendentes
Sobre as vagas que elevam-se do Atlantico.
—Porém, as aves que seguindo vieram,
N'esse acompanhamento aereo-romantico
Do esteiro undoso, desappareceram.
Assim desapparecem da existencia
Os sonhos, que conduzem ao futuro:
Desperta-se; e ante esta arida apparencia
Nossa alma...—foi-lhe a vida, ao grande obscuro
Dos agitados ares sem socêgo:
Oh, são a esp'rança os dias turbulentos
Do desespêro, o homem bravo e cego,
Não a posse d'egypcios monumentos!

E 'das marès no berço' austral arfando
Em tangagem cadente a nau tão bella
Nas argentinas aguas, navegando
A' luz da oriente-sul melhor estrella,
A' tarde no convès os passageiros
Formam parelhas (pela gloria morrem!)
Zunindo os ventos frigidos poncteiros,
Jogando a nau, s'equilibrando correm!

N'este vasto e magnífico estuario
As sul e norte vagas oceanicas,
Mareiras brisas e o tufão pampario
Harmonias do mar guardam mechanicas.

. . . .
. . . .

CANTO-EPILOGO.

1880-1884.

Ora, de tanto amar e adeus saudoso
Achou-se infermo o coração do Guesa:
Então, que não morresse, Inti, que o preza,
Lhe envia Chaska-albor. Do cèu formoso
Jà descendo a scentelha genio d' Hahnemann,
Olhos vibrados de Minerva-Athenas
Fixa sobre o orgam das doridas penas
E sara-o—mysterioso talisman!
Põe esp'rança onde viu estar vertigem;
Que o olhar d'esmeraldas e serpentes
A' menina-doctor, siderea e virgem,
Fôrças à sciencia augmenta surprehendentes.
E sorrindo Inti. . . . oh, Inti amava ao Guesa!
Além do anjo da guarda seu, que vela
Sempre co' a luz ao lado d'elle accesa,
Mandou mais, infermeira, quanto bella
Filha das regiões do oiro e mesmos aureos
Negros fulgores que eram de olhos taureos
D' homerea deusa! Evita elle a divina,
Pela causa da acção da medecina.

" Nas solidões do Caucaso os de Theos
Ministros as cadeias repregando
A humano deus, os despertados genios
Dos rochedos profundos, no ar voando,
" Peregrinos vieram ver o triste
Abandonado à dor. Assim vieste
Ao meu appêlo, que de longe ouviste,
Doce crença ideal, genio celeste!
" Adorou-te minha alma agradecida
Presentindo—qual juncta aqui te vejo
Agora a mim, tão candida e querida
Em longo, eterno, longo-eterno beijo—
" Oh, eu recolho as lagrymas candentes
A que interrompes, divinal, a história
Tua, de todos orphams innocentes,
Tua e minha, de tanta dor e glória! '

Condão existe ignoto, existe incanto
Que sagra em propria bocca a narrativa
Das desgraças : ao Dardano ouve em pranto
Bélida, qual o Guesa à linda diva.
E para em sciencia o adormecer, o astro
Gentilmente achegando-se ao infermo
E lhe a mão na mãozinha de alabastro
Doce apertando, e em tom divino e terno,
Contava a história sua de orphandade,
Quão similhante a d'elle ! em vez de somno
Veiu amor e o ciume, que a piedade
Tem do infeliz. No genio do abandono
Encontrar creu a sempre-promettida,
E teve-a, nem eu sei por quantas horas
Nos duros braços presa toda e tida,
Raiar sentindo amor no peito e auroras !
Foram os esponsaes da natureza
Ao testemunho de chorados mortos :
Nunca eu vi tão felizes. Tal o Guesa
Creu-se chegado aos sempre-longes portos.

Jà d' Inti, que lhe a coroa não arranca,
Scintilla ao de redòr Chaska luzente
Do dia precursora, a espuma, a branca,
A noiva, a das manhans estrella ardente—
Luzem-lhe os vivos pès ; grand'-estrellejam
Seus olhos verdes-mares ; dança ; cansa ;
Alva a garganta ; os joelhos lhe fraquejam ;
Resvala e aos pès do Guesa indica esp'rança.
Esvoa assim uma ave pura, afflicta
Da cobra, hiante o olhar, frechada a espanto,
Foge, volta, volteia vária, grita
E à sérpea gorja atira-se, ao incanto !
Scintillava Herodiada, dirias
Ebria em fogo inspirada. E mas, surgias
Perola augusta de uma régia fronte
Na ascensão luminosa do horizonte.

Emquanto è de vencer outrem e o mundo,
Vence o que è vencedor ; mas, se se tracta
De vencer a si proprio, tão profundo
E' o esfôrço e è a lucta tão ingrata

A carecer do egoismo de Jesus
Em que a vida è a morte e a morte è a glória,
Diamante o coração, em que a victória
Da arida pedra è ganha pela luz.

Em roseos mundos andam incantados
Os corações ditosos.—Como passam
Os doces dias tão accelerados
Cheios de resplendor!

Oh, nunca o façam
O que estão homens practicos fazendo
A aquelle orpham divino que alli brinca!
Triste! e que de sua mãe que ora o está vendo
Dos cèus, era o mimoso e è gloria do Inca!

Eram dois orphams innocentes, meigos,
De si tão infelizes e queridos,
Tão divinos na dor, no amor tão cegos
Quanto um do outro foram presentidos:
Os cèus abençoando-os os reuniam
Por esse amor que a terra não comprehende
Do util moral, que sò dos cèus se aprende,
E tão zelosos elles comprehendiam
Na desgraça—zelosos da desgraça
Mesma d'elles, sentiram-se felizes,
E da crença gentil que prende e abraza
No amor dos cèus dos incantados lizes.
E os matavam . . . . aquelles que são morte;
Elles, que eram a vida, elles se riam
D'esse riso de luz da virgem forte
E do homem anjo; se fortaleciam;
Respiravam a vida d'existencia,
Da divindade os extasis divinos,
Do astro os raios, do amor a intelligencia,
N' alma resoando os cèus—formosos hymnos!

Dias doirados, días do luzente
Prisma, dos iris em que ignea arde aurora
D' alma e das rosas, quando docemente
Descansas da conquista incantadora!
Navegantes felizes, puros mares,
Nas ondas s'incantaram bonançosas,
Esses que os sentimentos teem dos lares
Dos sonhos e as insomnias venturosas

Do amor—o amor olhando intelligente,
Não cego, ou jà do instincto ou d'ignorancia;
Mas, pensativo o "sim"; mas, livremente
A generosa flor sua fragrancia
Fabricando ella mesma, bem tranquilla
Na acção divina de consciencia interna
Que vê-se à propria chamma da pupilla,
Sobre si tendo o sceptro e sendo eterna—
Oh, dias de oiro, não passeis!—passaram
Qual a luz do relampago, a mais bella
Das luzes. Tal de Rosea se contaram
As vodas—doce homereal donzella!

Trocam-se as partes de doctor e doente:
E a scentelhinha d'Hahnemann, pendente
Dolorosa a chorar (azas esvoaçam,
Vampiros que ao favor das trevas caçam):
Oh, como a viu, tão alva, as mãos tão puras
Cobrindo o rosto e o pranto que delira!
Rodam então da alcova formosuras
Ouvindo o espedaçar dos sons da lyra
Em vaga e triste vibração moral;
E a chimica da treva, ante a virtude
De amor, desanorteia, à mansuetude
Do sentimento, à luz celestial.
—Ora, em terra o astro, diz: 'de fome eu morro'!
E o Guesa, oiro lhe dando: "tu, doloso
Coração que eu adoro, do thesouro
Pobre das crenças do destino nosso,
"È que endoideces, morres! E somente
Do olhar foi, a que tremes, a luz, calma
Agora, que feriu-te: e es a 'descrente'
E foges—que fizeras tu d'essa alma?
"Seja; pois, que um prazer quasi-diabolico
E outro prazer eu sinto quasi-sancto:
Ao que amostra-te indigna . . . melancholico;
Contente ao que te dignifica o pranto.
"Doce è vencer-se ao mundo—ha fera occulta,
Que ora paga ao illusor pela demencia,
Ora ampara à illusão pela innocencia:
A ambos, pungindo amor, talvez sepulta.
"Porém, não! Eu me curvo, eu ajoelho
Ante a miseria tua, porque è minha,

Ou de um destino a obra sem conselho ;
E porque tu não fiques tão sozinha
" Qual eu fiquei, do eterno desespêro
Que orphams, Chaska, tão só, tão só conhecem.
Carinho ou mágoa, os dias teus eu quero,
Que ao resplendor das alvas amanhecem."

Tal a estellar doctor viu-se a doente ;
E por medico, o seu convalescente.
Amava a patria, e d'ella ao pão amargo
S'elevava terrivel contra Deus ;
Mais a esse 'ora, formosa, a vida ao largo,'
De um cynico ministro, d'essa lama
Dicta diplomacia. Ao peito a chamma,
Ai dos divinos, dos formosos rèus !
E os mânes de seus paes soluçam : triste
Ella os ouve, os escuta e tem coragem.
Delira. E o coração que não resiste
Mais sentimentos bons, abre em voragem,
E o cèu d'esp'rança vê-se revirado
Arido abysmo . . . Deus do pensamento !
Adorou-a o Heliolatra sagrado
Na ascensão luminosa, até o momento
Em que apagada fôra, ou absorvida
Sua glòria por outra. Ora, as do mundo
Miragens irisando (abhorrecida
Descrença) alevantaram-lhe profundo
Sentimento melhor, da divindade
Da calma, a grande fôrça inexoravel
Dos vencedores—
" Eia ! sem piedade
Do mundo ! Choras tu ? Quão ineffavel
" Chaska, o passado amor ! quão poderosos
Do oiro das crenças ! E te vais, e choras,
Perdidas crenças—desincantam gòzos.
Faltava ainda o abysmo d'estas horas !
" Não perca-se a obra toda de virtude
Que eu vibrara e magnífica a tiveste—
—Ser possivel,da gloria à servitude
Quem, por ella luctando, foi celeste ?
" Ai d'aquelle que, uma orphã prosternada,
Colhêr da bella sem primeiro erguel-a :
Faça-o o mundo às mendigas descaradas,

Que não o Guesa—celestial scentelha!"
Ora, os labios prendiam n'esses beijos
De fixidez infinda, respirando
Um halito divino, que os desejos
Transportavam aos cèus: e ouvindo e amando,
Sentia o d'ella coração partido
A's tormentas horriveis e contrárias
D'esse a um tempo ser salvo e ser perdido
(Passam demonios nas ideas várias),
Quando um deus meigo enamorado, d'alma
Que entre virgens do Sol s'educa e nutre,
Se da pomba de luz foi gloria e palma,
Do cadaver sem luz nunca è o abutre.
E fez d'aquelle amor o amor christão—
Oh, mais intenso que os amôres eram,
Duplo dos sacrificios que venceram
E da magia eterna do perdão.
Mas, guardou elle a flor dos labios d'ella
Dentro do peito aberta. E o deus amante
Que presinta a desleal—quão doce o tel-a
Interna sempre-noiva!

Jà distante,
Qual transparente clara nuvemzinha
Que todos ventos levam pela sorte,
A que desceu dos cèus, da luz à linha
Vendo a musa, a estellifera consorte,
Elle gemia: "A lucta de vingança—
Deus, como o coração doe-nos penoso
Da que amamos, ao olhar sem mais esp'rança
Triste, assentada no joelho nosso!
"Não! não! a tanto amor, a tantos zelos,
Ou toda sempre a divindade, ou nada:
Não sei prostituir. Guarda Inti os bellos
Raios de Chaska—oh, minha namorada,
"Compaixão è paixão da coitadinha,
Da toda eterna candida belleza
A que o genio obedece—ai, se adevinha
Da perfida scientífica dobreza
"N'um seio trémulo à fôrça de ser branco,
Á fôrça de ser vida, e puro e franco,
Mar sonoro de vaga dolorosa
Que alteia ao coração que ahi nàda e goza!

"E para ao Guesa amar tem de elevar-se—
Eleva-te! ha no chão tambem virtude
Que faz d'alma um cèu todo a irradiar-se,
E o seio . . . . virgem mel de solitude.
" 'Resta-te a esp'rança em mim'? gemeu minha alma
Quando a perdeste; e tens o desespêro
Da que pre-sente da gloriosa palma
O emmurchecer—Vencida, nem te quero!
"Não te abandono; impunemente e louca
Não vem-se despertar, olhos luzindo,
A um quasi-mudo peito, porque evoca
Ao futuro—E porque loucura vindo?
"Superstição formosa em que se acorda;
Desillusão tremenda em que se finda
Incantada existencia; e que recorda
Entre vingança e amor a amada ainda.
"Ai de quem trouxe o lucto ao paraiso,
Que a dor gerou e sibilando sae
Com o alheio thesoiro!—Adeus! Um riso!
O riso-adeus!—Sê tu divina.—Vai!"
Longe visão de claro meteoro
Formara o traço de cadente estrella.
Da tristeza selvagem, vinda d'ella,
Ouvem-se ondulações:

"Oh, desadoro!
"Rebrada o mar à minha longa ausencia;
Da liberdade o peregrino, veiu,
Parado está ao cume da existencia,
A ausencia eterna ao coração. E eu creio
Nos cèus—Adeus!

"Cáia meu braço . . . do cair da bençam
Sobre ella—Adeus! De vòs, gralhas da morte,
Vorazes nadas, que ao umbror condensam,
Vençam; è minha e não vos temo, a sorte
Dos cèus—Adeus!

"Dos cèus aos cumes, qual as aguias sôltas,
Andei outrora à grande natureza
Por entre as nuvens puras, ou revôltas
Escoltas negras, dentro d'alma a presa
Da terra—Adeus!

"Longe dos cumes, solidão minha alma,
Do Oceano e o Sol os mundos lhe ficaram
Que se desdobram na saudosa calma
Alma. Oh, doces tempos que passaram
Do amor—Adeus!

"E o firmamento azul formoso, extincto
Está dos astros que hão da noite o incanto:
Ai de Chaska! ai da bella luz! Resinto,
Sinto a vergóntea ainda do abraço e o pranto
Da brisa—Adeus!

"Quanta tristeza! escureceu a terra;
Todo o horizonte eleva-se e desmaia:
Ao sentimento que a dos cèus desterra,
Que erra—Meu braço . . . com a bençam, cáia
Sobre ella—Adeus!

"Oh, sympathia e candido abandono,
Fim da existencia d'Inti e adeus saudoso
Da azul soidão, que è das imagens throno,
O somno eterno è o mais profundo gôzo—
Adeus! Adeus!"

E qual no rubro occaso, do crescente
Juvenil, crystallino, a doce e linda
Coroa cae; a que amamos, e contente
Glória tão nossa foi, morre e não finda.
—Sarado assim o coração do Guesa,
Pela dor similhante às outras dôres,
Revivia elle e à patria natureza
Voltava qual às estações as flôres.
Que a víctima dos cèus tem de ser pura;
Melhor, purificada nas desgraças:
Quão excessivamente, o' formosura
Da divina tristeza, lhe realças!
E em saude subia esse que trouxe
A' terra a dor dos cèus. E as bellas o amam,
Terrenamente bellas—que antes fosse
Tão sò da terra o que de nòs reclamam!

E da terra ha saudade e d'esses dias
De doce riso e candida inconstancia,

Favorito das róseas alegrias
Em que o terreo s'esquece na fragrancia,
Elle perseverava : " Ha paraiso,
Pode-o crear cada homem sem que mude,
Se ao coração resoa-lhe o alaude
Do lar, a harpa odyssèa ; ora, o diviso. . . .
" Trevas rescintillando. . . . Surgem feras
Do passo da existencia, errado o Dante
Na tremenda floresta—

Aura brilhante
Transviada d'Arcturus, tu quem eras ? . .
" Beijo tua alva mão, p'ra que se atenha
E para abençoar-me, sempre pura :
Mas, do Unitario o amor não te despenha,
Sò te quer Nellia a irmã, nunca a loucura.
" Oh, quanto o mundo então formoso fôra
Com a mulher feliz, criança e amada,
A um lado o esposo, ao outro a incantadora
Voz de amigo leal, de ambos sagrada !
"—Não honras Potiphar ? . . de Josezito
Lacerarás a capa ; e se as ' abelhas
Trabalham em commum,' nem mais evito
Mellifluos raios-dardos, das estrellas. . .
" Maldicto quem não honra aos que ama ! Elevo
Teu coração a amor—oh, eu ensino
O que ninguem comprehende e aos cèus o devo,
Da canção bacchanal faço-te um hymno
" Beijando esta alva mão ; eu vibro o incanto ;
Amo as negras pestanas, mais formosas
Que os de sensualidade olhos-quebranto ;
Puro è do Guesa o amor, honesta o gozas.
" Esta è a chamma eternamente joven,
Pela vestal do lar sempre nutrida,
Que a vergonha e que os tedios não demovem,
E ao peito, qual o tens, è permittida,
" Sublime apaixonada ! "

E quão sensivel
O moral coração ! Existe, a flor
Na doce terra e o Sol, meigo e terrivel
De luz, do firmamento o vibrador.

N'alma um iris d'Huayna. Viajante
Pelas constellações erra o cometa;
No luminoso voo tão amante
Nem jamais colibri beijou violeta.
E elle a norte-polar estrella involve
N'uma onda lactea luz adamantina:
Jà dos cèus o esponsal a terra move—
"Que risos tens de noiva, actriz divina!"
A rosa que nos prados se alevanta
Aos vendavaes, não tem mais linda historia;
Fulge toda, toda ergue-se e abrilhanta
Das lufadas ao pò, vibrada à glória.

Tem sido dicto que não era o Guesa
Um libertino e sim o malcontente
Coração procurando na belleza
O celestial asylo, que pre-sente
E não pode encontrar. Jesus o houvera
Vivo em Deus, e da terra elle o banido:
Ora, o vivo no Sol, meigo da terra,
Não podia descrer do pre-sentido.
E qual Jesus, o Guesa foi contado
Entre os maus; e rasão tendo Judea
D'esta vez: mas, se for-lhe descontado
Ao Indio (*quihika* e 'porta' levantèa)
Tanta cilada—não do Diabo a perna
Contra o Filho de Deus—mas, de christanos
Contra o filho do Sol; não pela eterna
Causa, mas causas d'invidos mundanos;
Se descontado o ser Jesus tão puro
Qual Deus, e ser somente claro o Guesa
Qual Sol, que ha manchas e do disco impuro
Jorra luz, vida a toda natureza;
Se descontado, por Judeus e Judas
Vendido o Christo pès-descalços pobre;
E por ladrões civilizados búrglars
Explorado em cothurno o Guesa e nobre;
Que Jesus às escravas resgatava,
E ellas o amaram pela gratidão;
Que, depois vinte seculos, amava
O Guesa a ellas—em nova escravidão:
Quando iam, os que a um justo assassinaram,
Encher de ricos dons a triste casa

Da víctima, qual dons os abençoaram
D'essa familia à injúria, qual taes azas
De protecção às contas liquidassem—
Melhor fôra deixar filhos e esposa
Que do seu morto a sorte pranteiassem,
Do que abundancia por miseria vossa.

N'alma um iris d'Huayna. Ora, Inti a provas
Quer o Guesa; e o incanta das lembranças
Dos que renascem—flóreas terras novas,
Ar livre, amplo o azul cheio d'esp'ranças.

Diziam que do olhar de tarde bella
Fôrças lhe vinham sobre a formosura,
Da terra abria a flor, dos cèus a estrella:
—Que os olhos perca um deus, que de natura
Faça a desordem!—Homens arrancaram
Do Creador a obra gloriosa,
Ai, sem cuidar do quanto que augmentaram
A' voz do Cego! Escuta-o, linda moça,
(De Serpentario à luz alguem se occulta . . .)
Seu coração dos cèus, delicioso
Amor sangra por ti, que eleva e indulta
A, que os palcos deixara.

Mysterioso
Enigma, que seduz, que prende e aterra:
De ante a estrella polar luzente extranho,
E oasis que o deserto desencerra
Qual a esmeralda, as ondas e o rebanho—
Riem. . . . è Lala práctica e ruidente,
Chaska a occultar co'a óndula serpente,
Dos lirios d'ella a fòrma a contrapor
Aos raios sideraes—Actriz formosa,
Porque das faces deixas a pintura
E vens ao incanto de um sentir melhor?
Esmeraldino oasis—quão ditosa
A das scenas das artes esculptura,
Que o oasis fòrma e se transforma em flor!
E que da confusão s'ergue e separa,
Do delirio ao ideal, a que se ampara
Qual na gloria, talvez no puro amor!

Devaneiam: "Na relva transparente
Se ao luminoso sol nos recostamos
Da arvore à sombra e à brisa redolente
De meio-dia, ao coração reclamos
"Trazem os genios: musicas o abalam
Em notas conhecidas, que o isolam
Na harmonia saudosa de que falam,
Solidões a doer, que nos consolam
" Quando estamos felizes,—confiante
Ao nosso hombro a cabeça incantadora,
Negro o cabello luzidor da amante
Tão doce, tão feliz, tão sonhadora!
" Em frente o cèu azul e a verde terra
Que bemdizemos, doce em nosso ouvido
O murmurio da voz que tudo encerra,
Amor, crença e o que está desconhecido,
" Quando estamos felizes; quando temos
Os nossos sentimentos bem honrados
Sem da dúvida o inferno, e revivemos
Nos tempos que suppunhamos passados:
" Então a estar sentimos-nos ao seio
De um Creador bondoso e mais, que ainda
E' cego o amor e divinal o enleio
Que a nobre ancião nobilitada linda
" O olhar prende—da que ama a vez primeira
Fúlguro o olhar."

Do Guesa aos horizontes
Imagens da affeição pura e fagueira
Surgem eternamente e estão despontes,
Ou dos campos a lucida bonina
Gloria da tarde e a bella natureza,
Ou dos desertos sociaes divina
Flor-dolorida—dons dos cèus ao Guesa.

" Saphireos cèus, aureo o ar, a alma fragrancia,
Colibri d'esmeralda a aza abrazada,
Primavera ruidosa e toda infancia—
Eis o oasis, tu, meiga enamorada!
" Ramos frondosos, limpidos regatos,
Espessura d'umbror, das calmas brisa
Nas témporas murmur, rubis dos cactos—
Traze ella a onda, que ao ardor suavisa,

" Em copos de crystal que alembram seios,
Desvelos toda, d'açucena a alvura,
D'estrellas negras olhos co' os anceios,
Faces com a alegria—onda, onda pura,
" Eis o oasis, os limpidos rumôres
Da sombra afortunada e os resplendores—
N'estes copos de luz bebo a poesia
De ti, que educas a sabedoria."

E de Lala o cabello rebrilhara
A' vibração de repetido beijo ;
Contra-inclinada, de gracioso adejo
Movimento que a fuga retardara.
E o sol que então fulgura—quão bonito
Na existencia ! na terra o homem se prostra
Co'a embriaguez de amor e do infinito
Que está-lhe ao coração, que um Deus lhe amostra;
Quão bonitos os valles solitarios
E as sombras e o cèu calmo e tão saudoso
O avelludado azul ! ha procellarios
Gritos n'um coração, que estorce iroso
Por outro que è-lhe amor, às magnas horas
Do sol co'as gentis brisas todas festas,
Nas tranças a brincar negrejadoras
Da que estava esperando-nos às sestas—
" Talvez feliz eu fôra (suspirava),
São no oasis meus dias luminosos :
E a perola entre mortos s'encontrava
Nos mares vãos, profundos, procellosos."

E ouviu canção dos mares—oh, *saudade !*
Doce quietude, divinal tristeza,
Quando da previsão chegou a edade,
Revôlto o coração : quando a belleza
Vemos querente e que aos suspiros d'ella
Antepõe-se a experiencia, à escolha dando :
Vale-Dula o crepusc'lo ? *Lala ? Estella ?*
—Talvez Minnie a que achou-se a um cão chorando.
Pois, ventura não vem dos doces favos
Que dão-nos a lograr ; mas, da certeza
De fazer venturosos os escravos
De nosso amor e toda a natureza ;
Não do juvente coração rendido

Todo, todo a entregar-se no deserto,
Mas, do convicto, unido-dividido
Sempre-noivo existir egoista e certo.
—E eis porque elle os logares glorifica
Por onde passa. Emtanto, libertinos
Ou a que, *mui virtuosa*, muito implica
De ver nas estellantes os divinos
Dons de graças,—as musas de soetude,
Os incantos do poeta que as incanta
Por essa divindade-juventude
Que permutam-se e o esp'rito lhes levanta;
Taes moralistas prazem-se tenazes
Em distanciar por artes a belleza,
D'esse a quem ceus a mandam, e fallaces
Medrontam-n'a . . . por vez salvando ao Guesa.
—Mas, invisiveis zephyros, queridos
Dos Incas na soidão dos flóreos tambos,
Teem a actriz Lala e o 'Guesa' conduzidos
A' beira mar: oh, quão felizes ambos!

A elle voa a *sweetheart* e se aproxima.
—Conviver co' o delirio! conhecel-a,
De *sweet home* a glória em longa estima—
Elle exultou de tanto amor por ella!
E em flor o firmamento, e a mocidade
Dos verdores, e as virgens brisas d'Eden:
Fluctuam corações na divindade
Da luz, doirado o estio. Arrhas vos pedem.
È Lala livre; electrica scintilla
'Perigosa' e gentil: ora, bucolica
A's sombras; d'entre satyros sbrazila
A fazer desespêro; ora, diabolica,
Fúlguro o olhar e o cincto, de repente
Desapparece por de tras das trevas—
E alta noite ainda escutam-se das selvas
Cantos de amor. Co'o dia, ao descontente
Estende a linda mão, quer um presente
De quem lhe è 'gloria e guarda,' e amores seja
'Na mesma hora—se não, Clary a deseja,
Fred a requesta' . . .
" Oh, sólta a viridente
Aza da borboleta!"

Estava o 'Guesa'
Qual ao rebaixamento de desgôsto
De um que, em terreno a crer-se de pureza,
Subito afunda no infernal esgôto.

Se não' . . . se não . . .—Quem è por tanto o amado?
—Como de amor o eterno sentimento
Por phrase meretriz è desterrado!
—Partiu elle e a deixou d'esse momento.

Tudo muda o verão; a braza virgem,
A toda vida, que ao homem nobilita,
Volta, admirando o que ha nos ceus origem,
Última flor que, a um astro o olhar, se agita;
Luzeluz dos amores, delirada
Tendo a missão de ser incantadora,
E que em verdade, do homem sendo amada,
Eleva-se em virtudes. Vem da aurora
E è zephyro genial que traze a vida;
Vem do lar e è scentelha carinhosa,
Que sem modestia aclama-se querida,
Proclama-se a si propria mui ditosa;
Não tem segredos; tem-n'os, de repente
Se apaga, ou volta-lhe a scintillação;
Luzeluz, luzeluz, doce e juvente,
Práctica e nada eterno ao coração;
Morning-glory d'estio, qual taes flôres
Quer ser vibrada para ser olente,
Surprendida ante os mares e onde fôres,
Là surprender-te—oh, quão divina então!

Arde a Coroa-do-norte incendiando,
Qual passada illusão, ou a consciencia
Humana que murmura, quando, quando
Sem a bençam dos cèus amor-demencia,
Riso de desespêro e não d'esp'rança,
A esp'rança, que abre à flor da mocidade,
Que leva aos climas perennal bonança
E recolhe-se ao lar, onde è saudade—
Deus! os tempos formosos da Victoria!
E nas manhans vermelhas do equador
Luzindo a estrella d'alva nossa história
Cheia d'infancia e de saudoso amor!

Ainda, ainda existe, Oh Deus! a natureza
Das luzes e dos sons, ainda dos mares,
Ainda dos cèus a virginal pureza,
E azas de bella chamma pelos ares
Coroas de gloria sobre nòs traçando—
Mas, ao christão viajor não será dado
Prémio odysseu. E aos cèus vel-o hão olhando
Com a amargura do Crucificado.
E qual a aura do Sol, que sempre voa
D'elle à contrária direcção risonha,
Qual, vibrado o zenith, se despovoa
A' *sêde-da-gazella* a terra e sonha,
Assim, toda incantada, natureza
Da seducção explica estes mysterios—
'Se não' . . . 'se não' . . . e o amor a *tanto* . . .
ao Guesa
Murchara—e eram de oiro os seus imperios!

Lala voltou. Sua mãe, dado o momento,
Caiu: toda resente-se natura,
Qual a um meteoro todo o firmamento,
A' quèda do ente amado. Por ventura
Sem causa soluçando a essa mesma hora
Ao 'Guesa' ouviram. Dorme. Eis Deus no sonho:
Qual aclaram-se os montes pela aurora,
Duas mortas estavam, tão risonho
De ambas o ser qual lume, tão felizes
No candor matinal, tinctas tão puras
Nas rosas do semblante, que as bemdizes!
E despertou a olhar visões futuras
Que o viajor antevê, nova jornada
Co'o dia n'alma. Candidos, jocundos
Mysterios—n'uma extincta, outra, incarnada;
Ambas uma, e uma ambas—cèus profundos,
E' a justiça vossa contra os seus!
—Miragens de Garfield . . . .
Escurecera
De Lala linda o oasis. Se descerra
O que era occulto, Omnipotente Deus!
Christo! Christo! Oh! . . .
Ahi surgem das sonoras,
Das floreas moitas, d'ao través do oasis
Os . . . *burglars!* . . .

" Ai, actriz que me enamoras,
Quem dirá que não sejam teus sequazes?
—Não!—Mais podia amor que a obra, que aborta,
Dos que às sombras occultam-se d'estrellas,
A ser precisa intervenção de morta—
Mas, porque d'elle a esposa, o' alma, espelhas?

. . . . . .

Qual o peito de um homem, gravitando
A's proprias energias, stava pôsto
Da bella tarde o sol. Peregrinando,
D'outra fascinação de um cèu opposto
O cometa das noites s'extinguira
No estrellado deserto. O das auroras,
Todo imagem de Apollo, tendo lyra,
Crystal chammejamento as cômas louras
Sôltas à candidez resplendecente
D'argenteas solidões de um cèu d'Oruro,
Eil-o está reclinado ao oriente—
Claro viajor das crenças do futuro,
Bom dia, deus! Em rosas natureza
Transforma-se; alvoraes divinos se ouvem;
Scenario immenso, luminoso e joven,
D'incanto a Títhon qual ao errante Guesa.

Estava pôsto o sol. Tambem findara
Das mundanas paixões, do Guesa a edade;
E elle os falsos thesoiros arrojara,
Com indio desespêro, à sociedade.

. . . . . .

" —Ao lar, à tua mãe, o' filha;
E tu, meiga serva . . . . adeja
D'hierosolymita egreja
Cantico, de antes da cruz.
—Dos rosaes entre as miragens
Vi dos cèus o lirio-sirio:
De Salomão teve o lirio
Quem tem n'alma o de Jesus."

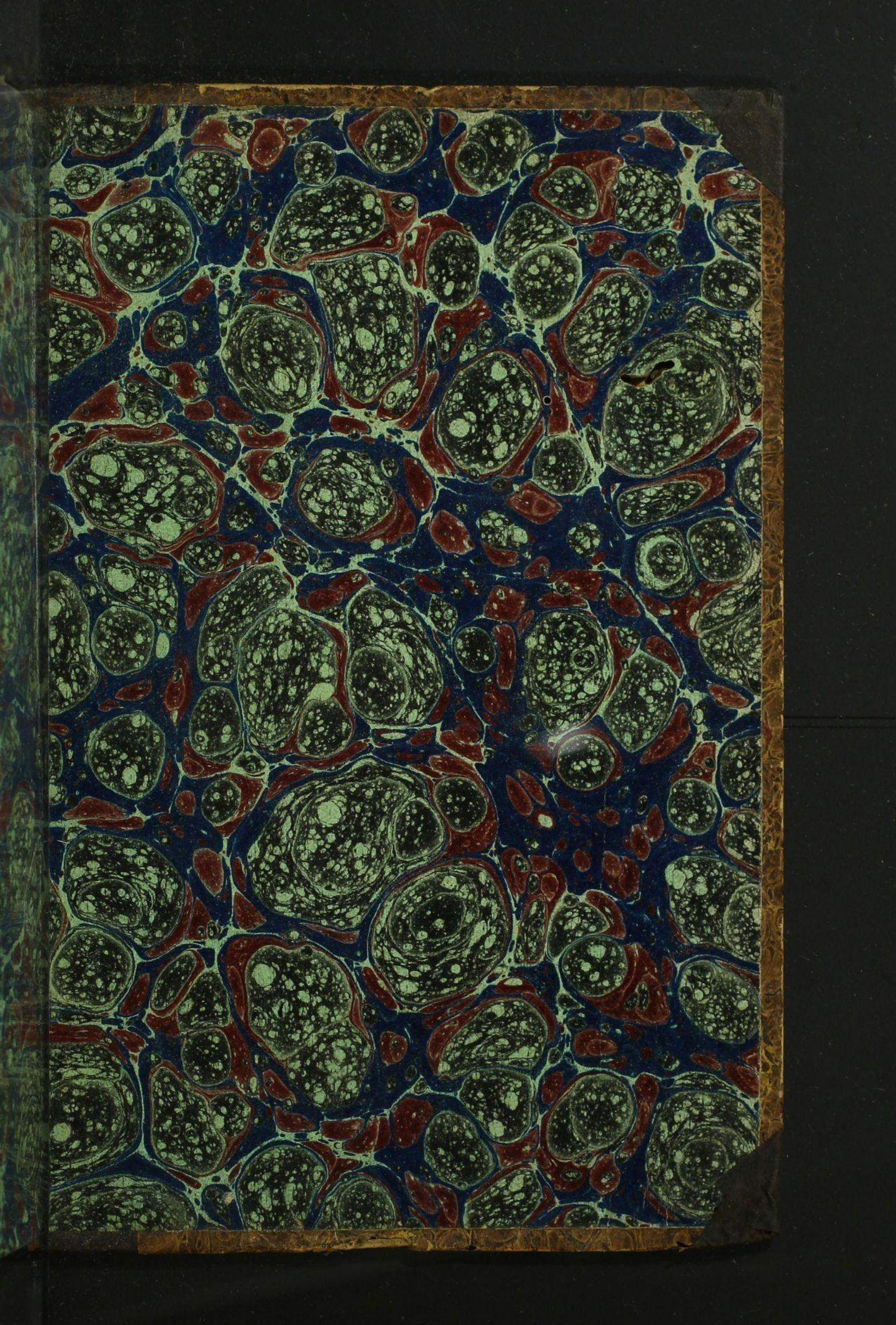
Qual para Mount-Vérnon volta Washington,
A paz legando aos seus; assim voltava
A's sombras do equador, traçando o Guesa
Revòlta ideal por onde então passava.

Luctou elle com Deus-Omnipotente,
E vencido não foi; co'a terra e os mares;
Co'as nações fortes e as nações tementes,
E vencido não foi.
" Meus doces lares!
" Bella Cundinamarca!"
Sonorosas
Em Bogotà as noites de janeiro,
Os cèus pureza-anil e toda rosas
A terra das miragens, ao psalterio
Do Guesa ouviu-se, qual resoam settas
Das auras através. Era ao incanto
Presentido de promissão—dilectas
Terras; Deus o horizonte; o almo quebranto,
As faces seraphins, os negros olhos
Apaixonado o lume de doçura;
E os passos não errados, ou abrolhos,
Os veredas de flor e de verdura—
Vivos cèus! incantados firmamentos
A que por fim se acolhe o peregrino
E qual à eterna infancia, isolamentos
De estellifero amor grato e divino!
—Oh, mais que as fôrças de mil homens, forte
O cincto da vestal! D'aquelle doce
Doce hyacinthino ninho aguarda a sorte:
Raio amigo e seraphico, hospedou-se
Nos seios teus sua alma; arruinado
Quando o templo do Sol pelo extrangeiro—
—Ora, direi do Guesa derradeiro,
Por *Burglars* o ritual civilisado?

Ha qual resurreição do Homem-Deus, glória
Sobre a terra das rosas reflectida;
Resplendecem os dias da Victoria
Aos seraphins da luz. Azas de vida,
Que aos moribundos vos prendeis dos hombros,
Como aos que hão reviver formais agora
O quadro celestial! Cruz em descombros
Por toda parte existe.—
Eis que o sol doura
Jà d'Iraca os sagrados valles, onde
Penitente Idakanzas, em retiro
Dois mil annos viveu; ainda ahi responde,

De Zuhè-mena às calmas, o suspiro
Mystico e doce. E Huythaca, a feiticeira
Que illuminando as noites vai, lançada
Fòra da terra sua—quão fagueira
Depois de ser do amante abandonada!
E d'ella alembra a quèda a onda que salta,
Clima a clima; retroa Tequendama,
E qual das nuvens através s'esmalta
Iris, por entre montes se derrama.

. . . . . .
. . . . . .

(Ficam interrompidos os cantos VII, XII, XIII, do poema do Guesa.)

008327